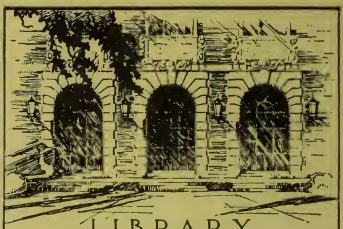

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

920.044
H81ga
1848

GALERIE

DE PORTRAITS.

Deuxième Série.

Corbeil, imprimerie de CRETÉ.

GALERIE
DE PORTRAITS
DU XVIIIe SIÈCLE,

PAR

ARSÈNE HOUSSAYE.

QUATRIÈME ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE.

DEUXIÈME SÉRIE.

UN PHILOSOPHE.
GREUZE. BUFFON. VADÉ.
CRÉBILLON LE TRAGIQUE.
UN NOVATEUR AU XVIIIe SIÈCLE.
UN DES QUARANTE. DORAT.
LE CARDINAL DE BERNIS.
UNE DÉESSE D'OPÉRA.
LES VENLOO.
CRÉBILLON LE GAI.
MADEMOISELLE CLAIRON.
MADAME DE POMPADOUR.
3 PAGES DE LA VIE DE DANCOURT.
MADAME DE LA POPELINIÈRE.
UNE PROMENADE au Palais-Royal.
WATTEAU.

PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
17, RUE DE LILLE, FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

M DCCC XLVIII

920.044
H81ga
1848

Le dix-huitième siècle a deux physionomies bien distinctes. La première, enjouée, frivole, charmante jusque dans ses folies, est merveilleusement représentée par quelques figures bien connues : Philippe d'Orléans et la Phalaris, le duc de Richelieu et l'abbesse de Chelles, Antoine Watteau, Voltaire dans sa jeunesse, mademoiselle de Camargo, le roi Louis XV s'appuyant sur madame de Pompadour et sur madame Dubarry, Boucher et Vanloo, La Tour et Greuze, Voisenon, qui était abbé, Bernis, qui était cardinal ! Qui encore ? Oserai-je la nommer après tous ces noms profanes, celle qui se consolait du trône et du roi dans sa bergerie de Trianon ? N'oubliez pas quelques comédiennes célèbres : mademoiselle Guimard, qui vécut comme une reine ; Sophie Arnould, qui vécut comme un philosophe ; d'autres encore moins célèbres, dans le fond du tableau. Maintenant effacez toutes ces têtes charmantes : le dix-huitième siècle vous apparaîtra sous sa physionomie sérieuse ; c'est Bayle qui annonce l'aurore d'un jour qui n'est pas venu ; ce sont les parades sanglantes des convulsionnaires, qui osent jouer la tragédie du Calvaire ; c'est Crébillon au théâtre ; c'est Jean-Jacques dans les lettres ; ce sont les économistes, les réformateurs, les philosophes, qui s'agitent comme les ombres de la forêt à l'heure de l'orage ; c'est l'*Encyclopédie*, ce premier bruit de la révolution ; c'est Danton et Robespierre ; c'est André Chénier et Louis David ; c'est Bonaparte qui domine toutes les grandes figures au tomber du rideau.

De cette comédie humaine, qui dure cent ans et qui a pour titre le *dix-huitième siècle*, bien des scènes folles, tragiques, romanesques, héroïques sont dignes de curiosités intelligentes. On s'imagine que le siècle passé est connu de point en point, grâce aux Mémoires

de la fabrique moderne ; on pourrait dire que, grâce à ces mensonges de format in-octavo, le siècle de Louis XV est presque défiguré. Dans ce temps trop calomnié, bien des nobles passions se sont épanouies sous le soleil. Vous dites qu'alors on ne savait pas aimer, que l'amour n'était qu'un jeu, un sourire, une distraction ; croyez-le bien, la science du cœur a été de tous les temps. Ne jugez pas si légèrement les passions d'une époque ; la poudre, les mouches, les paniers, les robes à queue n'empêchaient pas le cœur de battre chez nos aïeules. N'est-il pas daté de 1750, ce beau poëme d'amour qui s'appelle *Manon Lescaut ?*

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

LES POETES ET LES PHILOSOPHES.

I.

CRÉBILLON LE TRAGIQUE.

On peut s'étonner de nous voir revenir sur des hommes qui semblent, au premier abord, connus de tout le monde (1). Nous n'avons jamais tenté de ranimer une de ces figures sans le secours de documents inédits. Jusqu'ici, d'ailleurs, on était beaucoup plus préoccupé d'une variante dans l'œuvre d'un écrivain que d'un trait de caractère dans sa vie. Quoi de plus beau cependant que l'étude des passions d'un homme dont le nom a survécu! Ce que nous étudions avant tout,

(1) Qu'il nous soit permis de déclarer que, si nous nous complaisons à retoucher ces portraits d'écrivains ou de peintres célèbres, c'est que nous avons cru découvrir que, grâce aux discours académiques, aux récits romanesques, aux enluminures de tous genres, on a un peu défiguré tous ces hommes qui marquent si vivement dans le siècle passé.

dans un poëte, c'est donc moins le livre qu'il a signé, que les mouvements de son cœur. La poésie en action nous attire plutôt que la poésie écrite.

Vers 1670, il existait à Dijon un notaire vaniteux, fier d'avance des titres de noblesse qu'il convoitait. Cet original s'appelait Melchior Jolyot; son père était cabaretier; mais, dès qu'il eut un peu d'argent, il se fit pourvoir de *l'office de maître-clerc en chef de la chambre des comptes de Dijon, avec le titre de greffier d'icelle.* L'année suivante, il acheta un petit fief abandonné et inconnu, le fief de Crébillon , à une lieue et demie de la ville.

Son fils, Prosper Jolyot, avait alors vingt-deux ans; il étudiait en droit; il était sur le point d'être reçu avocat. Dès les premières années de son séjour à Paris, on voit qu'il s'appelait Prosper Jolyot *de Crébillon.* Ainsi l'anoblissement allait bon train dans la famille. Soixante ans après, un brave érudit de Dijon, J. B. Michault, écrivait au président de Ruffey : « Samedi dernier (le 19 juin 1762), notre célèbre Crébillon fut enterré à Saint-Gervais; on lui a donné dans ses billets de mort le titre d'*écuyer;* mais ce qui me paraît plus surprenant, c'est que le fils y ait pris celui de *messire.* » Crébillon le tragique avait fini par s'abuser lui-même sur sa noblesse imaginaire. Il écrivait en 1761 au président de Brosse : « J'ai eu toujours si peu d'amour-propre pour mon origine, que j'ai négligé des connaissances assez flatteuses sur ce point. M. de Ricard, maître des comptes à Dijon, donna un jour à mon père deux titres qu'il avait trouvés. De ces deux titres, écrits en assez mauvais latin, l'un concernait un Jolyot, chambellan de Raoul, duc de Bourgogne; l'autre un Jolyot, chambellan de Philippe le Bon. Ces deux titres sont

perdus. Je me souviens aussi d'avoir entendu dire dans ma jeunesse à de vieux habitants de Nuits, la patrie de mon père, qu'il y avait autrefois dans ces cantons des Jolyot, puissants seigneurs. » Vanité des vanités ! est-il possible que sous le règne de l'*Encyclopédie*, Crébillon, grand seigneur par son génie, se soit bercé de ces chimères et de ces mensonges? car on doit à la vérité de dire que les Jolyot ont toujours été, depuis le XVe siècle jusqu'à la fin du XVIIe, de braves cabaretiers, qui vendaient leur vin sans le falsifier, tel qu'ils le recueillaient des grappes noires ou dorées des coteaux bourguignons.

Cependant Crébillon, voyant que sa noblesse n'était pas contestée, poussa l'aveuglement jusqu'à dire un jour que sa famille portait d'azur à une aigle d'or, tenant en son bec un lis au naturel feuillé et soutenu d'argent. Tout allait selon sa guise; son fils s'allia à une des premières familles d'Angleterre par un mariage inattendu. Le vieux tragique put donc passer en l'autre monde en pensant qu'il laisserait dans celui-ci un nom célèbre dans les arts et recueilli au grand-livre héraldique de France ; mais voilà qu'un siècle après la création de cette noblesse de fantaisie qui ne s'appuyait sur rien de sérieux, comme la plupart des noblesses du XVIIIe siècle, un savant qui n'avait rien à faire s'avisa de rechercher la vérité ; il consacra à cette œuvre bizarre plusieurs années d'un temps précieux. A force de secouer la poussière des archives de Dijon et de Nuits, à force de feuilleter les minutes des notaires d'alentour, il parvint à retrouver l'arbre généalogique des Jolyot. Quelques-uns, les plus glorieux, furent des notaires; quelques autres, non pas les moins philosophes, furent des cabaretiers. Ombre de Crébillon, pardonnez au

savant qui a ainsi détruit ce brillant échafaudage de votre vanité (1) !

Prosper Jolyot de Crébillon naquit à Dijon le 13 février 1674 ; il étudia chez les jésuites comme Corneille, comme Bossuet, comme Voltaire. On sait que les jésuites avaient, dans chaque collége, un registre secret où ils écrivaient sous le nom de chaque élève des notes en latin sur son esprit et son caractère. L'abbé d'Olivet transcrivit plus tard la note accordée à Crébillon : *Puer ingeniosus, sed insignis nebulo*, c'est-à-dire enfant plein d'esprit, mais insigne vaurien. Les jésuites avaient chez eux des pédagogues qui abusaient un peu du droit de juger les écoliers. Crébillon était tout simplement un enfant enjoué, très-libre dans ses allures et dans ses paroles.

Son père, notaire et plus tard greffier en chef de la chambre des comptes de Dijon, voulant que sa famille s'illustrât dans la magistrature, destina son fils à la robe, disant que le meilleur héritage qu'il eût à lui laisser était son exemple. Crébillon se résigna d'assez bonne grâce, décidé à passer à Paris une jeunesse orageuse tout en faisant son droit. Il vint donc à Paris, où il partagea son temps entre l'étude, les maîtresses et les spectacles. Dès qu'il fut avocat, il entra dans l'étude d'un procureur (2), ami de son père, qui l'accueillit fraternellement. On croirait que cet homme, qui portait l'audace sur sa figure et le génie sur son front, reconnut son sexe comme Achille quand on lui montra des armes. Non-seulement il fallut l'avertir qu'il était

(1) *Révélations sur les deux Crébillon,* par M. Amanton, accompagnées de pièces justificatives.

(2) Il se nommait Prieur, fils de Prieur, célébré par Scarron.

poëte, mais encore il fallut le pousser dans l'arène malgré lui.

Les poëtes ont beaucoup médit des procureurs et ils ont eu raison. Cependant il faut rendre justice à l'un d'eux, le seul peut-être entre tous qui ait montré du goût pour la poésie. Le brave homme à qui Crébillon avait été confié remarqua avec une curiosité intelligente la singularité romanesque que conservait son élève en face du papier timbré. Crébillon travaillait peu, discutait souvent et se promenait beaucoup. Il passait ses matinées à lire des romans et ses soirées à en faire, du moins en action : ce sont les meilleurs sans contredit. Il menaçait d'avoir la jeunesse la plus orageuse de son temps. Il était bien, par là, du pays de Piron et de Rameau. Il y avait en lui je ne sais quelle franche gaieté, quel joyeux épanouissement, quelle aimable insouciance qui sentait bien son cru. Il avait respiré de bonne heure l'enivrant parfum du pampre bourguignon. Aussi il débuta par quelques chansons à boire, non pas à boire de l'eau, comme beaucoup de pâles chansons du temps. Le procureur, émerveillé de sa verve, lui conseilla, le croira-t-on ? de devenir poëte tout à loisir.

Crébillon avait 27 ans ; il refusa, disant qu'il ne se croyait pas le génie de la création ; que tout poëte est un dieu qui tient le chaos d'une main et la lumière de l'autre ; que pour lui il n'avait qu'une mauvaise plume, destinée à défendre de mauvaises causes en mauvais style. Mais le procureur avait deviné qu'une étincelle de feu créateur enflammait déjà l'âme de Crébillon. « Ne vous défendez pas d'être poëte, lui disait-il souvent, cela est écrit sur votre front ; vos regards me l'ont dit mille fois ; il n'y a qu'un homme en France capable de continuer Racine ; cet homme, c'est vous. »

Crébillon se récria; cependant, demeuré seul à transcrire une requête au parlement, il se rappela la magie du théâtre, les grands tableaux, les beaux discours, les mots sublimes; un mouvement d'inspiration le saisit; quand le procureur rentra, il lui tendit la main et lui dit avec enthousiasme : « Vous m'avez montré le chemin, et je pars. — N'allez pas si vite, lui dit le procureur; on n'improvise pas un chef-d'œuvre en trois semaines; demeurez ici paisiblement, comme si vous étiez toujours un clerc de procureur; mangez mon pain, buvez mon vin; quand l'œuvre sera faite, vous prendrez votre volée. »

Crébillon demeura donc à sa place; sur la table même où il écrivait des requêtes, il écrivit les cinq actes d'une tragédie barbare : *la Mort de Brutus,* où, voulant rehausser encore le caractère des Romains, il les fit pour ainsi dire marcher sur des échasses. Le procureur se mit en campagne pour obtenir une lecture à la Comédie-Française. Crébillon, après bien des prières, fut admis à lire sa pièce; elle fut refusée à l'unanimité. Le poëte était d'une humeur altière; il rentra chez le procureur, lui jeta le manuscrit dans les jambes et lui cria avec désespoir : « Vous m'avez déshonoré ! » Selon d'Alembert, « Crébillon conçut un chagrin qui rejaillit sur son procureur même; il le regarda presque comme un ennemi qui lui avait conseillé de se déshonorer, jura de ne plus le croire et de ne plus faire de vers de sa vie. »

Cependant le procureur avait chez lui trop de bonnes raisons pour ne pas retenir le poëte, qui n'eût pas trouvé ailleurs un si bon gîte et un si loyal ami. Il se remit à l'étude du droit. Mais c'en était fait, le poëte avait percé sous l'avocat. Et puis le procureur ne se

lassait pas de lui prédire des triomphes. Crébillon se hasarda à faire une autre tragédie ; il choisit pour sujet *Idoménée ;* cette fois, les comédiens reçurent la pièce et la jouèrent bientôt. Le succès fut douteux, mais Crébillon se crut cependant assez encouragé pour continuer sa route.

Dès son début, Crébillon montra sa force ; on le compara à Hercule s'exerçant dans son enfance à combattre des lions. Le cinquième acte d'*Idoménée* avait paru indigne des quatre premiers ; dès la troisième représentation, le poëte présenta un autre cinquième acte qui fut admiré et qui intéressa le public à un génie si fécond. On n'était pas alors habitué à l'improvisation poétique.

Dans *Atrée*, Crébillon, qui avait débuté en écolier, s'éleva à la manière du maître. Les comédiens apprirent leur rôle avec enthousiasme. Le jour de la représentation, le procureur appela le poëte à son lit, car il était atteint d'une maladie mortelle : « Mon ami, j'ai le pressentiment que ce soir même vous serez salué comme un fils de Corneille par les beaux esprits de la nation. Il me reste peu de jours à vivre ; je n'ai plus la force de marcher ; mais soyez sûr que je serai ce soir à ma place, c'est-à-dire au parterre de la Comédie. » En effet, ce brave homme se fit porter au théâtre. Les juges intelligents applaudirent certains passages pleins de force et de couleur, quelques beautés d'un éclat grandiose ; mais à la catastrophe, quand Atrée veut faire boire du sang à Thyeste, tout le monde se récria avec horreur (Gabrielle de Vergy n'avait pas encore mangé sur le théâtre le cœur de son amant). « Le procureur, dit d'Alembert, serait sorti du théâtre avec affliction, s'il eût attendu le jugement des spectateurs pour fixer le sien. Le parterre parut plus consterné qu'intéressé ; il vit

baisser la toile sans siffler ni applaudir, il s'écoula avec ce silence fâcheux qui n'annonce pas dans les auditeurs le désir de l'être une seconde fois. Mais le procureur jugea mieux que le public, ou plutôt jugea dès ce premier moment comme le public devait juger bientôt après. La pièce finie, il alla sur le théâtre chercher son ami, qui, encore très-incertain de son sort, était déjà presque résigné à sa chute ; il embrassa Crébillon avec transport : *Je meurs content*, lui dit-il ; *je vous ai fait poëte et je laisse un homme à la nation.* »

En effet, à chaque représentation, les spectateurs découvrirent des beautés nouvelles. On se laissa aller avec un vrai plaisir à la terreur dont s'inspirait le poëte. Peu de jours après, le nom de Crébillon devint célèbre à Paris et en province. On crut que l'âme du fier Corneille était venue animer la muse de l'auteur d'*Atrée*. Cette pièce était plus digne alors du théâtre anglais que de la scène française. Au cinquième acte, au moment où Atrée présente à Thyeste le sang de son fils, toutes les femmes se jetèrent avec épouvante au fond de leur loge. Mais à la fin de la représentation, le poëte recueillit le suffrage d'un Anglais, qui se fit conduire auprès de lui pour le féliciter. « Ah ! monsieur, comme votre coupe pleine de sang m'a fait frémir ! Voilà enfin un spectacle. Que de beautés, que d'accents profonds, de sublimes horreurs ! » Un critique a fait remarquer que si, à la vue de la coupe sanglante d'Atrée, les femmes tombaient en syncope, au contraire à la vue de l'urne et de l'agonie de Gabrielle de Vergy, les mêmes femmes penchaient la tête hors des loges pour mieux voir cet horrible spectacle, semblables à ces enfants qui aiment à entendre les contes dont on les effraye.

Les comédiens français, tout en priant Crébillon

de se hâter pour d'autres triomphes, lui demandèrent pourquoi il avait adopté le genre terrible. « Je n'avais point à choisir, répondit-il : Corneille avait pris le ciel, Racine la terre ; il ne restait plus que l'enfer, je m'y suis jeté à corps perdu. » Voltaire vint après Crébillon, qui prit tour à tour le ciel, la terre et l'enfer. Mais ne retrouve-t-on pas dans Voltaire un peu de Corneille, de Racine et de Crébillon ?

Le père de Crébillon se trouva très-irrité de le voir abandonner, comme on disait alors, Thémis pour Melpomène. En vain le procureur avait plaidé la cause du fils, en vain Crébillon avait adressé à ce vrai père de poëte une supplique en vers pour obtenir sa grâce ; le greffier en chef de la chambre des comptes de Dijon lui répondit qu'il le maudissait et qu'il songeait à faire un testament. Pour achever de se perdre dans l'opinion de cet homme qui avait un culte aveugle pour la magistrature, Crébillon lui écrivit : « Je vais me marier, si vous voulez, avec la plus belle fille du monde ; vous pouvez m'en croire sur ce point, car sa beauté, c'est tout ce qu'elle a. »

Le père répondit : « Monsieur, vos tragédies ne sont pas de mon goût, vos enfants ne seront pas les miens ; faites des folies tant qu'il vous plaira ; je me consolerai dans l'idée que je vous ai refusé mon approbation. Plus que jamais, monsieur, comptez sur vous et sur vos œuvres : vous n'êtes plus de ma famille. »

Crébillon n'en épousa pas moins *la plus belle fille du monde*. C'était cette douce et charmante Charlotte Péaget, dont a parlé Dufresny. Elle était fille d'un apothicaire. Ce fut en fréquentant la boutique que Crébillon se glissa dans l'arrière-boutique. Il n'y avait là rien de très-romanesque ; mais l'amour répand un charme

poétique sur tout ce qu'il touche. Ainsi, sur le point d'épouser Charlotte, Crébillon la surprit un matin qui donnait pour un malade des fleurs de mauve et de violette. « Ma chère Charlotte, lui dit-il, nous irons ensemble dans nos montagnes du Dijonnais recueillir des violettes et des mauves pour votre père. » Dans la plus odieuse prison, il s'ouvre toujours de souriantes échappées. Crébillon ne voyait pas les violettes flétries qui tombaient de la main de Charlotte ; il cueillait déjà sur la verte colline les violettes toutes parfumées de rosées printanières.

Voici un extrait de l'acte de mariage de Crébillon, copié dans les registres de la paroisse de la Villette. Sans doute il avait choisi une paroisse où il était inconnu, voulant, pour des raisons majeures, ainsi qu'on va le reconnaître, cacher la date de son mariage. Ce qui le prouve encore, c'est que, dans l'acte de mariage, il ne prit que le nom de Jolyot, lui déjà célèbre sous celui de Crébillon : « L'an de grâce 1707, le dernier de janvier, le sieur Prosper Jolyot, de la paroisse Saint-Sulpice, et demoiselle Charlotte Péaget, de la paroisse Saint-Étienne-du-Mont, après quoi leur consentement mutuel par nous pris, nous leur avons donné la bénédiction, et ont été par nous mariés, en présence des témoins. » Par cette pièce on voit que Crébillon demeurait du côté de la Comédie-Française. Aussitôt marié, il alla demeurer à peu de distance de l'apothicaire, dont il ne tarda pas à avoir besoin, ainsi que le témoigne cette autre pièce, extraite du registre des naissances de la paroisse de Saint-Étienne-du-Mont : « L'an 1707, *le* 15 *février*, fut baptisé par moi, prêtre soussigné, Claude-Prosper (l'auteur futur du *Sofa*), fils de Prosper Jolyot de Crébillon et de demoiselle Marie-

Charlotte Péaget, son épouse, né le jour précédent, à six heures et demie du matin, place Maubert, et tenu sur les fonts par Claude-François Péaget, maître apothicaire, et par demoiselle Jeanne Jolyot, fille majeure (1). »

On comprend sans peine que Crébillon n'ait pas eu le temps de demander une seconde fois le consentement de son père. Sa trop belle et trop charmante Charlotte Péaget (2) fut épouse quatorze jours seulement avant d'être mère.

Ce fut des premiers temps de son mariage et de cette retraite à la place Maubert que data sa singulière passion pour les chiens et les chats, mais surtout sa singulière fureur pour le tabac. Il fut sans contredit le plus fameux fumeur de son siècle. Vous avez pu voir dans les *ana* qu'il ne pouvait rimer ses tragédies que dans une chambre obscure et enfumée où gambadait et sautillait toute une peuplade de chiens et de chats. Il lui arrivait en plein midi de fermer les volets et d'allumer les bougies. On cite mille autres extravagances, mais il faut un peu se méfier des faiseurs d'ana qui s'imaginent peindre un homme quand ils n'en font que la caricature.

Quand M. Melchior Jolyot apprit que son fils avait épousé sérieusement la fille d'un apothicaire, il faillit en mourir de chagrin. Le brave homme croyait à sa récente noblesse comme à sa religion ; cette mésal-

(1) La demoiselle Jeanne Jolyot, fille majeure, marraine de l'enfant, était la sœur de Crébillon : sans doute elle n'avait pas craint la disgrâce paternelle en venant assister au mariage de son frère.

(2) Le *Mercure* de juillet 1762, dans une notice qui suivit la mort de Crébillon, la qualifie de jeune personne très-belle et *très-vertueuse*.

liance le désespérait : cette fois, il déshérita le poëte par un testament en bonne forme. Heureusement pour Crébillon, son père, avant de mourir, vint à Paris, curieux jusque dans son dépit de juger lui-même les niaiseries théâtrales de son imbécile de fils, qui épousait la fille d'un apothicaire, et qui, au lieu de gagner la noblesse en se faisant procureur, écrivait des calembredaines pour les baladins d'un théâtre. On pouvait dire, pour le défendre devant le tribunal paternel, que la fille de l'apothicaire était une des femmes les plus belles et les plus charmantes ; on pouvait ajouter que la noblesse que rêvait le père, noblesse de robe, qui n'était acquise à une famille dijonnaise qu'après trois générations, ne valait pas la noblesse du génie que son fils allait conquérir avec éclat.

Le père de Crébillon arrive donc à Paris pour voir représenter une des niaiseries de ce mauvais garnement qui avait été son fils dans des temps meilleurs. On venait de reprendre *Atrée;* le père fut saisi d'effroi, de douleur et d'admiration. Le soir même il courut chez Crébillon. Il monta dans un fiacre et se fit conduire dans le faubourg Saint-Marceau, à une maison qui lui avait été indiquée. Il fut d'abord accueilli par sept à huit chiens qui se jetèrent dans ses jambes dès que la porte s'entr'ouvrit. Charlotte n'eut qu'un mot à dire pour les rappeler à l'ordre ; cependant les chiens, trouvant sans doute un air de famille dans la figure du nouveau venu, revinrent gambader et crier autour de M. Melchior Jolyot, qui ne comprenait rien à cette bruyante famille. Charlotte, qui était seule, attendait son mari pour souper ; elle fut très-surprise par cette visite inattendue. Elle s'imagina d'abord que c'était quelque grand personnage qui voulait protéger le

poëte ; mais bientôt, regardant le visiteur à la dérobée, elle s'écria : « Vous êtes le père de mon mari, ou bien vous êtes de la famille des Jolyot. » Le vieux greffier ne voulut pas attendre le retour de son fils pour s'abandonner à toute la secousse de son cœur ravivé. Il embrassa sa belle-fille avec effusion, en pleurant de joie, en s'accusant de sa dureté : « Oui, oui, s'écria-t-il, oui, vous êtes toujours mes enfants, tout ce que j'ai est à vous ! » Après un moment de silence : « Comment est-il arrivé, reprit-il tristement, qu'avec de pareils succès mon fils ait condamné sa femme à un pareil gîte et à un pareil souper ? — Condamné, dites-vous ! murmura Charlotte ; ne vous y trompez pas, nous sommes heureux ici. » Elle prit la main de son beau-père et le conduisit dans la chambre voisine devant un berceau couvert de rideaux blancs : « Voyez ! » dit-elle en détournant le rideau avec la sollicitude d'une mère.

Le vieux Bourguignon fut encore attendri à la vue de son petit-fils (celui qui à vingt ans de là écrivit *le Sofa*). « N'est-ce pas, dit-elle que nous sommes heureux ? Que nous faut-il de plus ? Nous vivons de peu ; quand nous n'avons rien, mon père y pourvoit. » Ils revinrent dans l'autre pièce. « Qu'est-ce que ce vin-là ? dit le vieux Bourguignon, en débouchant la bouteille qui devait arroser le très-frugal souper. Quoi ! mon fils déroge à ce point ? Les Crébillon n'ont jamais bu que du bon vin. »

A cet instant toute la peuplade de chiens se mit à japper et à aboyer joyeusement. Crébillon montait l'escalier. Il entra bientôt escorté de deux chiens qui l'avaient suivi au théâtre. « Encore deux ! dit le père ; c'est trop en vérité. Monsieur mon fils, je viens vous demander pardon ; en voulant trop me montrer votre père,

j'ai oublié que mon premier devoir était de vous aimer. » Crébillon s'était jeté dans les bras de son père. « Mais corbleu ! monsieur, je ne vous pardonne pas d'avoir tant de chiens. — Vous avez raison ; mais que deviendraient ces pauvres bêtes ? Malheur à l'homme seul ! dit l'Écriture. Ne pouvant plus vivre avec mes pareils, je me suis entouré de chiens. Le chien est l'ami de l'homme seul. — Mais j'imagine que vous n'êtes pas seul ici, dit le père en regardant Charlotte Péaget et en indiquant du doigt le berceau de l'enfant. — Qui sait ? dit la jeune femme avec une expression touchante et mélancolique, c'est peut-être par pressentiment qu'il parle ainsi. J'ai bien peur de ne pas vivre longtemps. Il n'a qu'un seul ami sur la terre ; cet ami, c'est moi ; or, quand je serai morte... — Mais tu ne mourras pas, dit Crébillon. Est-ce que je pourrais vivre sans toi ? N'est-ce pas, mon père, que j'avais raison dans ma folie ? » Il embrassa Charlotte, et récita ces beaux vers du chœur d'*Agamemnon* :

« Fidèle comme le chien qui fait l'orgueil du pas-
« teur, — Tendre comme l'enfant qui répond aux
« caresses de sa mère, — Belle comme l'aurore qui
« succède à un jour d'orage, — Bienfaisante comme le
« clair ruisseau que rencontre le voyageur sans l'a-
« voir espéré. »

Madame Crébillon ne s'était pas trompée dans ses pressentiments : le poëte, qui, on le sait, mourut vieux comme un patriarche, vécut dans le veuvage, dans la solitude la plus profonde, durant cinquante et un ans.

Crébillon et sa femme accompagnèrent le vieux greffier de Paris à Dijon, où, à la grande surprise des habitants, le père présenta son fils, « M. Jolyot de Crébillon, qui a succédé à MM. Corneille et Racine, pour

l'honneur du théâtre. » Crébillon eut toutes les peines du monde à contenir l'enthousiasme de son père. Il y parvint cependant, non point par ses remontrances, mais par son insatiable ardeur à puiser dans la bourse du greffier. Après un séjour de trois mois à Dijon, Crébillon revint à Paris. Il était temps ; un mois de plus, le père se fâchait de nouveau et refaisait un testament pour déshériter, non pas le fils rebelle, mais l'enfant prodigue. Crébillon, en effet, n'eut jamais l'art de garder son argent, semblable en cela à tous ceux qui remuent des montagnes d'or dans leur imagination.

A peine de retour à Paris, il lui fallut retourner à Dijon. Le vieux greffier était mort subitement. La succession fut très-difficile à débrouiller. « Je ne suis venu ici, écrivait Crébillon à l'aîné des frères Pâris, que pour recueillir des procès. » Il se laissa étourdiment entraîner dans les procès qui firent peu à peu passer la succession de Melchior Jolyot dans les mains des procureurs. « J'étais un grand niais, disait plus tard Crébillon ; j'allais réciter les plus beaux passages de mes tragédies à ces hommes de loi qui en pâlissaient d'admiration ; leur admiration m'aveuglait. Je ne voyais pas que ces adroits renards allaient dévorer mon bien : les poëtes seront toujours des corbeaux comme celui de la Fontaine. »

On ne sauva de l'héritage que le petit fief de Crébillon, dont le poëte abandonna le revenu à ses deux sœurs. Cependant, à son retour à Paris, il changea sa manière de vivre ; il transporta ses pénates près du Luxembourg et mit sa maison sur un pied seigneurial, comme s'il eût recueilli une succession considérable. On ne s'explique guère cet acte de folie. Le bruit s'était répandu qu'il héritait. Sans doute il voulait sauver

l'honneur, ou, pour mieux dire, la vanité de la famille, en cherchant à tromper le public sur le chiffre de l'héritage.

La vraie sagesse n'habite pas le monde où nous vivons. Crébillon rechercha toutes les superfluités du luxe. En vain sa femme, comme au même temps celle de Dufresny, le retenait des deux mains sur les bords de sa ruine ; en vain elle lui rappelait le frugal repas et les meubles grossiers de la petite maison de la place Maubert, « *si gaie pourtant les jours de soleil.* — C'est bien, disait-il ; s'il faut y retourner, je ne me plaindrai pas : qu'importe si le vin est moins bon, si c'est toujours toi qui me le verses ? »

Heureusement, dans la même année, Crébillon remporta victoire sur victoire ; on donna bientôt la représentation d'*Électre*, qui enleva tous les suffrages, et étonna la critique elle-même. Crébillon avait adouci ses teintes brutales ; tout en gardant son caractère grandiose, il s'était montré plus vrai et plus humain.

Électre fut suivie de *Rhadamiste*, qui passa alors pour un chef-d'œuvre fièrement et hardiment touché. Il y a dans le style une certaine noblesse sauvage qui est le vrai caractère du génie de Crébillon. Ce fut cette tragédie qui donna à Voltaire l'idée qu'au théâtre il vaut mieux frapper fort que frapper juste. Tous les spectateurs enthousiasmés jugèrent que si Racine savait peindre l'amour, Crébillon savait peindre la haine. Le vieux Boileau, qui allait mourir, et qui voulait que la littérature française s'arrêtât à son nom, dit que ce succès était scandaleux. « J'ai trop vécu ! s'écriait-il avec la plus violente humeur. A quels Visigoths je laisse en proie la scène française ! Les Pradon, que nous avons tant de fois bafoués, étaient des aigles au-

près de ceux-ci. » Boileau ressemblait un peu au vieux Nestor de l'*Iliade*, qui disait aux rois grecs : « Je vous conseille de m'écouter, car j'ai fréquenté autrefois des hommes qui valaient mieux que vous. » Le parterre vengea Crébillon du jugement amer de Boileau : en huit jours on épuisa deux éditions de *Rhadamiste*. Ce ne fut pas tout ; la pièce, représentée à Versailles, y fut applaudie à outrance.

Pendant les répétitions de *Rhadamiste*, Crébillon disait à ses amis qu'il allait surprendre le public par un coup de maître. Il n'était rien moins que modeste ; il parlait de son génie comme un autre parle de son vin ou de son cheval. Cependant le jour de la représentation, à la fin du second acte, le succès dut lui paraître douteux, car si les spectateurs furent surpris, c'était de ne pas comprendre. Enfin, à la chute du rideau le nom de Crébillon fut salué avec acclamations. Les mâles beautés de son pinceau avaient fini par triompher des fautes de style et de composition. L'abbé de Chaulieu, qui, à ses derniers jours, était encore un homme d'esprit, dit plaisamment que cette pièce de *Rhadamiste* aurait été assez claire, n'eût été l'exposition.

C'était le troisième triomphe que remportait Crébillon : « Comme les dieux d'Homère, disait-il, je fais trois pas et j'arrive au terme. »

Cependant le poëte ne tarda pas à épuiser toutes ses ressources. Il emprunta trois mille écus au baron Hoguer, qui était la providence de la littérature sous la régence ; il vendit à un usurier ses droits d'auteur sur une tragédie qui n'était pas encore faite, voulant reculer aussi loin que possible le moment où il serait forcé de changer son train de maison. Il comptait sur le succès de *Xercès*, mais cette tragédie fut sifflée.

Crébillon était un homme de cœur et de courage. Il rentra chez lui d'un air calme et souriant : « Eh bien ? lui demanda avec anxiété madame Crébillon, qui l'attendait tout inquiète. — Eh bien ! ils ont sifflé ma pièce. Demain nous retournerons à *nos anciennes habitudes.* »

Le lendemain, Crébillon retourna à la place Maubert, où il retrouva un petit appartement au voisinage de son beau-père, qui dans les mauvais jours pouvait encore offrir au poëte un coin de sa table. Crébillon n'emporta de tout son riche mobilier qu'une douzaine de chiens et de chats. Comme dit d'Alembert, « il passa sans effort, comme autrefois Alcibiade, du luxe de la Perse à l'austérité d'un Spartiate ; et ce qu'Alcibiade sans doute n'éprouvait pas, il se trouva encore plus heureux dans le second état qu'il ne l'avait été dans le premier. »

Charlotte Péaget porta dans la retraite la même figure que dans le monde. Elle ne se plaignit pas une seule fois. Peut-être même se montra-t-elle plus charmante encore pour le poëte sifflé et sans argent. La pauvre femme lui cachait leur misère avec une délicatesse touchante. Il se croyait presque riche, tant elle répandait de charme dans sa triste maison ; comme le roi Midas, elle avait le don de changer en or tout ce qu'elle touchait, c'est-à-dire de donner la vie et la gaieté par sa grâce adorable. Bienheureux sont les poëtes qui, comme Crébillon, ont compris que le charme et la beauté étaient une fortune inépuisable. Madame de Crébillon ne se plaignait jamais; elle était fière de la gloire du poëte ; elle l'encourageait encore dans son caractère hautain ; elle écoutait avec une pieuse résignation tous ses rêves de triomphes; elle savait se jeter à propos dans ses bras, quand il déclarait qu'il ne voulait plus rien attendre des hommes. Un

jour pourtant qu'il n'y avait plus d'argent à la maison, le voyant rentrer avec un chien sous chaque bras, elle se hasarda à lui dire, mais avec un sourire aimable : « Prenez garde, monsieur de Crébillon, nous avons huit chiens, nous avons quinze chats. — Eh! madame, ne le sais-je donc pas ? Mais voyez comme ces deux chiens ont l'air piteux, pouvais-je les laisser mourir de faim dans la rue? — Ne prévoyez-vous donc pas, monsieur de Crébillon, qu'ils vont mourir de faim ici? Je comprends bien votre amour et votre pitié pour ces pauvres bêtes ; mais il faudrait pourtant ne pas faire de votre maison un hôpital des chiens trouvés. — Pourquoi vous désespérer ? Dieu n'abandonne pas le génie et la beauté. Le bruit se répand que je vais être de l'Académie. — Je n'y crois pas, dit madame de Crébillon ; Fontenelle et La Motte, qui ne sont que de beaux esprits, ne permettront pas à un homme comme vous de s'asseoir à côté d'eux ; car si vous étiez à l'Académie, n'en seriez-vous pas le roi ? »

Crébillon fit ses visites ; mais, comme sa femme l'avait prévu, Fontenelle et La Motte parvinrent à le repousser. Savez-vous quelles gloires ces deux écrivains firent entrer à l'Académie au temps où l'auteur de *Rhadamiste* attendait à la porte? Danchet, Larivière, Massieu, Roquette, Fraguier, Boisvin, Nesmont, Abeille, Roland, Portail, Languet, Duboz, Sallier, Gondrin, d'Olivet, Fleurian, Gedoyn, Alari. On voit que les petites passions littéraires se sont toujours produites en France comme en ces derniers temps. Un grand nombre de médiocrités se glissent furtivement quand la porte s'ouvre pour un homme de génie.

Quoique Crébillon méprisât les libelles et les satires, il ne put s'empêcher, dans un jour de verve, de rimer

en vers marotiques, une fable, très-mordante dans sa moralité, contre La Motte, Danchet et Fontenelle. La Motte était désigné sous le nom d'une taupe; on sait que déjà La Motte était aveugle ; Danchet, qui était un Hercule par sa stature, était peint sous la figure d'un chameau ; Fontenelle, par allusion à sa finesse, portait la peau du renard. Cette satire courut Paris. Les trois camarades ne se contentèrent plus de fermer à Crébillon les avenues de l'Académie ; ils cherchèrent à le perdre dans l'opinion publique. Ils n'eurent pas de peine à réussir à la cour dans cet odieux dessein. A ce propos, je trouve ces lignes dans d'Alembert : « Il n'est pas inutile de remarquer, comme un trait digne d'être conservé dans l'histoire des sottises humaines, que les ennemis de Crébillon, ne pouvant articuler aucun fait contre sa personne, allaient chercher dans ses pièces des preuves de la perversité de son caractère. Il n'y avait, selon eux, qu'une âme noire qui pût s'attacher de préférence aux sujets qu'il avait choisis. »

Le pauvre Crébillon, celui qui recueillait les chiens abandonnés et les mettait sous son manteau troué, écrivait dans une des préfaces d'*Atrée :* « On m'a chargé de toutes les iniquités de ce personnage, et on me regarde encore, dans quelques endroits, comme un homme avec qui il ne fait pas sûr de vivre.» Croirait-on que des gens d'esprit comme Fontenelle et La Motte, je ne parle pas de Danchet, aient persisté à faire la guerre à un homme pauvre, naïf et fier, qui n'avait fait de mal qu'aux tyrans de ses tragédies? La Motte, censeur royal, se fit longtemps prier pour accorder son approbation à *Sémiramis;* à la fin, les quelques rares protecteurs de Crébillon, ayant représenté à l'auteur d'*Inès de Castro* qu'il fallait plus de charité dans les

mœurs littéraires, La Motte accorda ainsi son approbation : « J'ai lu, par ordre de monseigneur le chancelier, *Sémiramis,* tragédie de M. Crébillon, et j'ai cru que la mort de cette princesse, au défaut de remords, pouvait faire tolérer l'impression de cette tragédie. » Quoi de plus plaisant que les raisons et le style de M. le censeur royal ?

Toutes ces épines littéraires ne donnaient que plus de charme à l'intérieur de Crébillon ; mais nous ouvrons la page la plus touchante de sa vie (1).

Un soir, au retour d'une dispute plus vive que littéraire au café Procope, Crébillon trouva sa femme très agitée, pressant sur son sein leur enfant endormi : « Charlotte, qu'avons-nous ? — J'ai peur, dit-elle en tressaillant et en regardant vers le lit. — Quelle folie ! vous avez peur des ombres comme les enfants. — Oui, j'ai peur des ombres ; tout à l'heure, j'ai voulu me coucher, voyez plutôt, je suis à moitié nue. En soulevant le rideau j'ai vu glisser un fantôme au fond du lit. J'ai failli m'évanouir, c'est à peine si j'ai eu la force d'arriver au berceau de cet enfant. — Enfant toi-même, tu as vu glisser l'ombre du rideau.—Non, non, dit la jeune femme, en saisissant la main du poëte, c'était la mort, je l'ai reconnue ; car ce n'est pas la première fois qu'elle vient vers moi. Ah ! mon ami, avec quelle douleur et quel effroi j'irai me coucher sous la terre ! Si vous m'aimez comme je vous aime, ne me quittez plus un seul instant, aidez-moi à mourir ; si vous êtes là, je croirai que je m'endors. »

Crébillon, pâle et glacé, prit son fils et le porta dans

(1) On a suivi pour ce récit les indications du baron Hoguer et de l'abbé de Laporte.

le berceau. Il revint à sa femme, l'appuya sur son cœur et chercha vainement quelques paroles à lui dire pour la distraire et la ramener à des pensées moins sombres. Il la décida, non sans peine, à se coucher; elle ne dormit guère. Il demeura en silence devant le lit, priant dans son âme; car, peut-être plus encore que Charlotte, il croyait aux pressentiments. La voyant enfin endormie, il se coucha lui-même. Le matin, quand il s'éveilla, il vit Charlotte à demi soulevée au-dessus de lui, qui le regardait dormir. Il fut effrayé de sa pâleur éteinte et de l'éclat surnaturel de ses yeux. Il était sensible comme un enfant; il ne put arrêter deux larmes; elle se jeta éperdument dans ses bras et le couvrit de pleurs et de baisers. « C'est fini, dit-elle d'une voix brisée; vois, mon cœur bat trop fort pour battre longtemps. Mais je vais mourir sans me plaindre, car je vois bien, à tes larmes, que tu te souviendras de moi. »

Crébillon se leva et courut chez son beau-père. « Hélas! dit le pauvre apothicaire, la mère, qui était belle et bonne comme la fille, est morte à vingt-six ans. C'est par le cœur que la mère est morte, c'est par là que la fille mourra... »

Tous les médecins célèbres furent appelés; mais avant qu'ils se fussent entendus, Marie-Charlotte Péaget expira sans secousse, le lendemain, à onze heures du soir.

Crébillon, inconsolable, ne craignit pas le ridicule de pleurer sa femme; il la pleura pendant un demi-siècle, c'est-à-dire jusqu'à sa dernière heure. Pendant l'espace de deux ans on le vit à peine apparaître à la Comédie-Française. Il avait l'air d'un homme d'un autre âge, tant il semblait étranger à tout ce qu'il voyait autour de lui. On peut dire qu'il vivait encore avec sa

divine Charlotte. Les morts aimés s'agitent dans nos cœurs ; il la voyait et lui parlait sans cesse. Après quinze ans de deuil, on le surprenait dans sa solitude, parlant tout haut à Charlotte, lui racontant ses déboires, lui rappelant leurs jours heureux : « Ah ! Charlotte ! ils me parlent tous de ma gloire, mais je ne pense qu'à toi. »

Crébillon fils, qui n'a jamais eu un beau mouvement dans ses livres, n'a-t-il donc jamais pensé à sa mère, celle qui disait à son père ces paroles sublimes : « Si vous êtes là quand je mourrai, *je croirai que je m'endors.* » On pourrait le penser ; cependant, d'après une lettre du poëte tragique, l'auteur du *Sofa* était un bon fils qui allait au moins une fois par semaine fumer avec lui.

Les amis de Crébillon, inquiets de sa fortune, lui avaient conseillé, dès l'année précédente, de se présenter à la cour où il était reconnu pour un homme de génie. Dans les premiers temps de son veuvage, il quitta brusquement Paris pour habiter Versailles. Mais il vécut à Versailles comme à Paris, au fond de sa chambre, au sein de ses visions lugubres ; aussi fut-il à peine remarqué ; le roi, voyant une espèce de paysan du Danube, fier de son génie et de sa pauvreté, l'accueillit avec une froideur presque dédaigneuse. Crébillon ne comprit pas d'abord sa position à Versailles. C'était un philosophe naïf qui avait étudié les héros et non les hommes. Enfin convaincu qu'*un poëte à la cour est de bien mince aloi*, il retourna à Paris vivre plus noblement au milieu de sa pauvreté et de ses héros. Il se retira dans le Marais, rue des Douze-Portes, n'emportant qu'un mauvais lit, une table, deux chaises, un fauteuil, « au cas qu'un honnête homme me vienne visiter. »

Irrité d'avoir été rebuté à Versailles, honteux d'avoir sollicité en vain la justice du roi, il ne voulut plus croire qu'à la liberté. « La liberté, disait-il, c'est le sentiment le plus vif qui soit gravé dans mon cœur. » Sans y penser, peut-être, il se vengea dans son premier ouvrage. En effet, il commença la tragédie de *Cromwell*. « C'est un autel que je dresse à la liberté. » Selon d'Alembert, « il en lut à ses amis quelques scènes où l'aversion anglaise pour le pouvoir absolu était peinte avec une sauvage énergie. Aussi il reçut une défense de continuer la pièce. » Son Cromwell était un scélérat, mais un scélérat que tout le monde eût admiré sur la scène, par je ne sais quel aspect héroïque et grandiose que l'auteur s'était plu à lui donner. Dès ce jour, il eut des ennemis, mais n'en avait-il pas déjà le soir même de la représentation d'*Électre?* La gloire ici-bas n'a pas d'autre cortége.

Cependant il était sans argent. Peu à peu, sans l'avoir prévu, il entendit les créanciers bourdonner autour de lui comme un essaim de frelons. On saisit au théâtre ses droits d'auteur. Le premier en France, il provoqua un arrêt du parlement qui jugea que les œuvres de l'esprit ne sont point saisissables. Il lui resta donc les revenus du théâtre.

Or, quelques années se passèrent sans qu'il y rencontrât un nouveau succès. Forcé par la cour d'interrompre sa tragédie de *Cromwell*, il donna *Sémiramis;* cette pièce tomba presque sans éclat, comme *Xercès* peu de temps auparavant. Croyant que le public français ne voulait pas s'accoutumer « aux sombres horreurs des tempêtes humaines, » il voulut s'armer contre sa nature, la dompter et l'adoucir. La tragédie de *Pyrrhus*, qui rappelait les couleurs tendres de Racine, lui

coûta cinq années de travail. Tel était alors en France l'empire de l'habitude, que cette tragédie, sans valeur aucune, tableau sans style et sans relief, grimaçant l'expression, fut applaudie des spectateurs avec enthousiasme. En homme d'esprit, Crébillon ne fut point aveuglé par ce triomphe de mauvais aloi. « Ce n'est là, disait-il, qu'une ombre de tragédie. »

Pyrrhus, d'ailleurs, n'eut qu'un succès de passage; on finit par comprendre que c'était une plante étrangère qui ne jetait sous un ciel nouveau qu'un éclat factice. Crébillon, désespéré d'avoir perdu un temps si précieux à comprimer son génie, dégoûté par quelques cabales sans pudeur, qui s'en allaient chanter ses défaites dans les cafés littéraires, se retira tout à fait du monde. Il venait souvent au théâtre, où il trouvait quelques amis pour discuter sur les chefs-d'œuvre à admirer et sur les chefs-d'œuvre à faire ; il finit par n'y plus venir du tout.

Il vécut alors sans autres amis que ses héros et ses chiens, lisant avec passion la Calprenède et se racontant des romans à lui-même. Son fils affirme avoir vu quinze chiens et autant de chats jappant et miaulant autour de son père, qui leur parlait beaucoup plus tendrement qu'à lui-même. Suivant Fréron, « il ramassait et emportait sous son manteau tous les chiens qu'il rencontrait dans la rue; il leur donnait l'hospitalité avec des larmes dans les yeux ; mais il exigeait d'eux de l'aptitude pour certains exercices. Quand, au terme prescrit, l'élève était convaincu de n'avoir pas profité du bienfait de l'éducation, l'auteur de *Rhadamiste* le reprenait sous son manteau, l'allait poser au coin d'une rue et s'enfuyait en gémissant. »

A la mort de La Motte, Crébillon entra enfin à l'A-

cadémie ; il remplaça Lériget de la Fage. Trente ans après, il fut lui-même remplacé par Voisenon. Comme c'était un homme toujours singulier, sinon toujours bizarre, il écrivit en vers son discours de réception, ce qui ne s'était jamais fait jusqu'alors. Quand il prononça ce vers qu'on n'a pas oublié :

. Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume,

il fut applaudi avec enthousiasme et avec vénération. On ne comptait pas sa fable contre ses trois ennemis acharnés ; car cette fable était plus piquante qu'amère. Dès ce jour, mais dès ce jour seulement, on reconnut que Crébillon était un homme de cœur et un homme de génie. Il était un peu tard ; il avait perdu sa femme ; son fils courait la belle compagnie ; il se trouvait seul, n'attendant plus rien du monde. Plus paresseux qu'un lazzarone, il passait des années sans écrire une ligne. Cependant son imagination toujours ardente enfantait encore des tragédies barbares. Comme il avait une mémoire prodigieuse, il composait et rimait cinq actes sans écrire un seul mot. Un soir, croyant avoir produit un chef-d'œuvre, il convia quelques académiciens à venir entendre chez lui une nouvelle tragédie. Il débita les cinq actes sans s'interrompre. Jugeant que l'aréopage n'était pas émerveillé de la pièce, il dit sans humeur : « Voyez, mes amis, comme j'ai eu raison de ne pas écrire ma tragédie ! — Pourquoi ? lui demanda Gedoyn. — Parce que j'aurais l'ennui de la jeter au feu. Je vais l'oublier, c'est plus tôt fait. »

Quand Crébillon ne sembla plus à craindre dans le monde littéraire, quand il fut bien décidé que c'était

un génie à son déclin, les mêmes hommes qui avaient nié sa force jugèrent qu'il était adroit de combattre Voltaire en exaltant Crébillon, sauf plus tard à exalter Voltaire quand une autre étoile de poésie poindrait à l'horizon. « Ils allèrent, dit un critique, ils allèrent, voulant humilier l'auteur d'*Œdipe*, de *Brutus*, et de *Zaïre*, chercher au fond de sa retraite le vieux et délaissé Crébillon, qui, muet et solitaire depuis trente années, ne pouvait plus être redoutable pour eux, mais qu'ils se flattaient d'opposer, comme une espèce de fantôme, à l'écrivain illustre par lequel ils se voyaient éclipsés, comme autrefois les ligueurs allèrent tirer un vieux cardinal de l'obscurité où il vivait, pour lui donner un vain titre de roi en régnant sous son nom. » Il y eut donc les crébillonistes et les voltairiens ; les premiers, maîtres de toutes les avenues, parvinrent longtemps à aveugler le public. Voltaire passa pour un bel esprit, Crébillon pour le seul héritier du sceptre de Corneille et de Racine. La cabale imagina cette formule qui depuis est restée : Corneille le grand, Racine le tendre, Crébillon le tragique. Crébillon avait sur Voltaire un avantage immense : il n'avait rien fait depuis trente ans. Ses amis, ou plutôt les ennemis de Voltaire, affirmaient tous que l'auteur de *Rhadamiste* achevait une tragédie, une merveille dramatique, *Catilina*. Cette œuvre fut trop longtemps promise. Aussi le public finit par crier avec Cicéron : » Jusques à quand abuserez-vous de notre patience, Catilina ? »

On sait que madame de Pompadour elle-même, fatiguée par l'ambition de Voltaire, passa avec toutes ses forces dans le camp de Crébillon ; on n'a pas oublié qu'elle l'accueillit à la cour, et le recommanda à la sol-

licitude de Louis XV, comme un grand poëte, pauvre et fier. Crébillon, à son tour, fut nommé censeur royal.

La guerre fut donc sérieuse, même du côté de Voltaire, qui se crut obligé, pour remporter la victoire, de refaire toutes les pièces de Crébillon. Courage gigantesque et puéril, en vérité, qui doit paraître aujourd'hui presque fabuleux à quelques écrivains de notre temps, qui se vengent par l'injure, car Voltaire et Crébillon n'ont jamais écrit une ligne l'un contre l'autre.

Catilina fut enfin représenté avec beaucoup d'éclat. Toute la cour, qui assista à la première représentation, contribua sans doute au succès. Le vieux poëte, encouragé, composa *le Triumvirat* avec une ardeur nouvelle; mais, comme plus tard à la représentation d'*Irène* de Voltaire, on s'aperçut que le poëte n'était plus que l'ombre de lui-même. On respecta les quatre-vingt-huit ans de Crébillon, on applaudit même avec sympathie; mais, au bout de quelques jours, *le Triumvirat* fut joué dans la solitude. Crébillon n'avait plus qu'une chose à faire : il mourut. On était en 1762.

Les ennemis de Voltaire ne s'arrêtèrent pas à la mort de Crébillon. Ils s'étaient servis d'un revenant pour lutter, ils voulurent combattre sur un tombeau. Il fut décidé à Versailles qu'on élèverait un mausolée « au premier poëte du siècle. » Cependant Louis XV n'osa pas faire pour Crébillon ce que Louis XIV n'avait pas fait pour Molière, Corneille et Racine. On commanda tout haut le monument, mais on recommanda tout bas au sculpteur de ne pas se hâter; aussi il fallut trente ans pour terminer cette œuvre.

Crébillon, on ne peut le nier, était un de ces hommes qui marquent dans leur siècle par un aspect imprévu et singulier. Ce génie sauvage, qui frappe çà et là par des beautés d'un caractère grandiose, par un tour hardi, par une couleur éclatante, qui repousse le plus souvent par des airs barbares, c'était le génie de Crébillon. Ce qui caractérise surtout le génie de notre nation, l'esprit, la grâce, le charme, Crébillon ne le posséda jamais ; aussi avec toute sa verve et toute sa hardiesse, il n'est point parvenu à créer une œuvre vivante : il a peint d'un fier et mâle pinceau la perversité humaine ; il a montré le frère fratricide, le père infanticide, le fils parricide. Mais il n'a pu arriver à cette terreur majestueuse, presque sacrée, qui domine dans la tragédie des Grecs. Cependant Jean-Jacques Rousseau reconnaissait que, seul entre tous nos poëtes tragiques, Crébillon lui avait rappelé le grand caractère des Grecs ; c'était seulement par la nudité de la terreur, car il manquait à l'Eschyle français le sentiment humain et philosophique.

Il est resté un très-beau portrait de Crébillon par La Tour. On s'imagine sans doute que cet homme, si terrible dans ses fureurs dramatiques, était quelque nature sombre et brune. C'était un homme blond et naïf qui avait de beaux yeux bleus, très-admirés par les femmes de son temps. Là le style n'était pas l'homme, non plus que chez Florian, qui était brun et railleur. Il faut dire pourtant qu'à force d'emprunter le geste de ses héros, qu'à force de froncer le sourcil dans ses créations tragiques, Crébillon avait fini par être un peu plus l'homme de ses œuvres. Il était d'ailleurs impatient et colère, même avec ses chiens, même avec cette douce et poétique Charlotte Péaget, qui se résignait si

bien à sa bonne et mauvaise fortune, à ses jours d'épanouissement et de folie, quand il tranchait du grand seigneur, à ses jours de sagesse outrée, quand il se retirait du monde.

II

CRÉBILLON LE GAI.

Crébillon fils est-il mort ? Il serait permis d'en douter, s'il n'était né il y a cent trente-huit ans. En effet, on n'a jamais pu découvrir son extrait mortuaire, ni en Bourgogne, le pays de sa famille ; ni à Paris, son pays ; ni en Angleterre, le pays de sa femme. En 1770, les journaux du temps annoncèrent sa mort, mais on le voit reparaître à une soirée de madame Geoffrin en 1776. Un an après, un M. Ducoudray, fossoyeur littéraire, qui n'écrivit jamais que sur les hommes trépassés de la veille, adressa une lettre au public sur la mort de M. de Crébillon, censeur royal. « J'ai déjà, dit le sieur Ducoudray, jeté quelques fleurs sur la tombe de MM. Saint-Foix, Gresset, de Belloy, Collardeau ; ce dernier surtout a su tirer de ma verve une élégie en prose ou une oraison funèbre en forme d'entretien dans les Champs-Élysées. Aujourd'hui j'ose entreprendre de crayonner l'éloge historique de M. de Crébillon. J'entre en matière. M. de Crébillon est mort à soixante-dix ans, après avoir rempli, avec une édification touchante, ses devoirs de chrétien. Il est auteur de plusieurs ouvrages, entre autres *le Sofa,* s'il est permis de le citer. » Telles sont

les fleurs que le sieur Ducoudray jette sur la tombe de Crébillon le Gai (1).

Ainsi, en 1777, il est bien entendu que Crébillon est mort en bon chrétien ; cependant, s'il faut en croire M. Jules Janin, « lorsque vint 1793, il eut le bonheur de sauver sa femme, sa fortune et de se sauver lui-même. J'imagine cependant qu'il a dû trembler quelque peu s'il a vu pâlir madame Dubarry dans le tombeau fatal. — Madame Dubarry ! la dernière expression régnante des romans de Crébillon (2). »

En admettant que Crébillon ait vécu jusqu'en 1793, il n'a pu sauver sa femme des fureurs de la révolution, puisque madame de Crébillon était devenue étrangère à tous les dangers de ce monde dès le mois de janvier 1761 (3). Nous croyons bien qu'en 1793, Crébillon lui-même était mort depuis longtemps ; mais ce qui est hors de doute, c'est que dès 1770 ses contemporains annoncèrent sa mort, et que, sept ans après, il se promenait encore rue Royale, barrière Blanche, où il demeurait.

(1) Grimm s'égaye très-plaisamment sur ces fleurs, et encore ce ne sont pas des fleurs du jardin de M. Ducoudray, car le sieur Ducoudray convient les avoir cueillies dans une feuille périodique, « et cela, dit-il, parce que j'appuie toujours mon sentiment. »

(2) M. Janin dit, comme Voltaire, que l'exactitude dans les ouvrages d'esprit est le commencement de la sottise.

(3) Mon fils est né en 1708, le 7 février. Il épousa en 1740 mademoiselle de Stafford, tante de milord Stafford, d'une maison que l'on peut regarder comme la première d'Angleterre ; son nom est Houvard. Mon fils n'a eu de sa femme qu'un garçon qui est mort ainsi que sa mère. Voilà tout ce que je sais d'une famille qui va bientôt s'éteindre.

(Extrait d'une lettre de Crébillon père, datée du 29 janvier 1761.)

Si vous avez encore une heure à perdre comme moi, si vous voulez étudier encore une fois d'un peu plus près les hommes et les femmes du dix-huitième siècle, daignez me suivre à travers ce passé déjà très-obscurci par les paradoxes de l'historien, par l'ombre que le temps projette derrière lui, par les hautes herbes qui ensevelissent si rapidement tout ce qui n'est plus. Pour voir, écouter et comprendre Crébillon fils, ce mauvais et séduisant romancier, qui parlait en toute science du cœur et de l'esprit, quand le cœur et l'esprit français ne s'élevaient du sofa doré qu'au ciel du lit, assistons discrètement à une des dernières soirées de la bonne madame Geoffrin, la Sablière ou la Ninon d'un autre âge.

Nous sommes en 1776. Madame Geoffrin, qui souffre depuis quelques jours, n'a réuni dans son petit salon que trois ou quatre philosophes, trois ou quatre petits chiens et trois ou quatre livres nouveaux qui doivent fournir matière à la discussion des philosophes.

Les philosophes sont Grimm, Diderot, d'Alembert et mademoiselle Clairon. Parmi les livres épars sur la cheminée, on remarque un roman de Rétif de la Bretonne, *l'École des Pères;* une mauvaise tragédie, *Coriolan,* représentée dans la semaine ; quelques contes en vers, comme *la Tentation* du marquis de Saint-Marc, *les Heures de Cythère* de madame de Turpin. Quoiqu'on soit dans la belle saison, la vieille madame Geoffrin accueille ses hôtes habituels devant un bon feu, qui ne l'empêche pas de garder sur elle cette ample pelisse de taffetas rose dont la fourrure lui vient de l'impératrice de Russie. « Grimm, dit tout à coup madame Geoffrin en jetant un petit chien sur le tapis, avez-vous lu cette niaiserie qui a pour titre : *les Heures*

de Cythère? » Grimm prend le livre et le feuillette. « C'est bien un mauvais livre, dit-il en souriant ; il est vrai qu'il est imprimé à Paphos, avec le privilége des Grâces. Ce sont là des Grâces bien chiffonnées. — A qui attribuez-vous donc cette rapsodie ? demande madame Geoffrin. — Quelques-uns l'attribuent à madame la comtesse de Turpin, qui fut, vous le savez, la meilleure amie de feu l'abbé de Voisenon, après madame Favart; mais madame de Turpin attribue cette œuvre à un jeune comte qu'elle daigne protéger. Peut-être y aurait-il moyen de réunir ces deux opinions ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'on trouve dans ces poésies une infinité de choses qu'il serait infiniment plus naturel d'avoir trouvées en tête-à-tête que tout seul ou toute seule. — Il paraît, dit d'Alembert, que cette madame de Turpin prépare une édition en vingt volumes des œuvres de son ami feu l'abbé de Voisenon. — Ce sera, dit Diderot, un joli papillon écrasé dans un in-folio. En vérité, bien nous a pris d'élever entre nous quelque chose de durable comme l'*Encyclopédie,* car, en voyant tous ces châteaux de cartes bâtis par les Voisenon, les Dorat, les Crébillon... »

A cet instant, la porte s'ouvre : on voit apparaître, comme par une évocation, une pâle figure presque ensevelie sous une perruque à frimas. Cette espèce de revenant s'avance avec gravité vers la maîtresse du logis : — Madame, permettez à un homme retiré du monde de vous rappeler qu'il vous a aimée et bénie entre toutes les femmes. — Si je ne me trompe, dit madame Geoffrin avec un peu d'effroi, c'est Crébillon ! — Vous l'avez dit, madame ; il paraît, poursuit-il en se tournant vers Grimm, que les gazetiers ont écrit mon oraison funèbre : témoin M. de Grimm. Je suis sorti de

mon tombeau tout exprès pour rectifier la date de ma mort. — Bonjour, Diderot, — bonjour, d'Alembert. — Belle Clairon, permettez-moi de vous baiser les pieds. Maintenant asseyez-vous près de moi, M. de Grimm, pour entendre mes griefs. »

Grimm s'approcha de la cheminée de plus en plus surpris. Crébillon s'enfonça dans un fauteuil; toute la compagnie vint en cercle autour de lui. « Monsieur de Grimm, vous écrivez la *Gazette littéraire et philosophique* de notre temps à l'usage des souverains du Nord et des gentilshommes de notre pays qui peuvent vous payer un abonnement annuel de cent écus; c'est fort bien, vous êtes dans votre droit; mais ne suis-je pas dans le mien en venant rectifier une erreur qui me concerne? — On ne saurait, remarque Diderot, venir de trop loin pour cela. — Je suis devenu tout à fait étranger aux choses de ce monde. Tous ceux que j'aimais sont morts depuis longtemps, mon père, mon fils, ma femme, mes amis. J'avais autrefois une autre amie, ma renommée, qui me consolait un peu des chagrins de ce monde ; ma renommée elle-même n'a pu me survivre. Autre temps, autres mœurs, autres romans : c'est la loi éternelle, je ne peux pas me plaindre. Tout mort que je suis, enseveli comme l'a dit M. de Grimm dans les feuillets délaissés du *Sofa* et de *Tanzaï,* j'ai la faiblesse de revenir de temps en temps voir ce qui se passe en ce monde. J'ai dans mon voisinage de la rue Royale un vieux chevalier de Vieilsac, abonné ou sous-abonné à la Correspondance de M. de Grimm. Je ne le connais que depuis un an. Nous nous sommes rencontrés à un pharaon où je vais tous les vendredis sous le nom de sir Stafford, car je ne tiens plus à prouver que je suis encore parmi les vi-

vants. Ce chevalier de Vieilsac m'a souvent parlé des deux Crébillon comme les ayant connus dans leur temps. Grâce à la Correspondance de M. de Grimm, il sait que je suis mort ; c'est par lui que j'ai appris moi-même cette nouvelle. »

Disant ces mots, Crébillon tire de sa poche un cahier manuscrit du journal de Grimm (mars 1771). « Voilà mon oraison funèbre :

« Il y a environ deux mois que nous avons perdu « M. Claude-Jolyot de Crébillon, censeur royal, célèbre « par la mémoire d'un père dont les tragédies ont il- « lustré longtemps la scène française. Le fils a eu son « moment de vogue ; mais il y a longtemps, très-long- « temps même, qu'il avait eu le chagrin de se voir sur- « vivre à lui-même. »

« Jusque-là, dit Crébillon, il n'y a rien à dire ; M. de Grimm se montre même bienveillant dans l'appréciation de mes livres ; mais est-il très-généreux quand il termine par ces mots ? »

Les auditeurs se penchent tous au-dessus du revenant avec une curiosité de plus en plus vive.

« M. de Crébillon ne ressemblait guère à ses écrits : « sa conversation n'était ni très-facile, ni très-piquante ; « il faisait de longues phrases et les faisait avec préten- « tion ; il portait ce caractère jusque dans l'intimité des « coteries où il vivait le plus habituellement. Les Collé, « les Monticour, ses plus anciens amis, lui ont fait sou- « vent la guerre sur l'extrême réserve et sur le grand « air de décence et de dignité qui ne le quittait pas, « même dans leurs plus folles orgies. »

« Clairon ! Clairon ! s'écria le revenant, vous qui m'avez connu quand j'écrivais *les Égarements du cœur*, au temps où vous représentiez Vénus à l'Opéra, dites

tout haut la vérité : n'étais-je pas un convive aimable après souper? — Adorable, dit la tragédienne en regardant des pieds à la tête cet étrange revenant. Vous faisiez moins de bruit que les autres; vous les laissiez chanter et discuter, mais quand un joli mot, bien vif et bien délicat, se répandait, on se disait tout de suite : Crébillon est donc ici? — Allons, allons, dit madame Geoffrin en prenant la main de Crébillon, vous êtes une vieille coquette; tout le monde vous a rendu justice, on vous a lu et aimé dans votre temps. — Si M. de Crébillon, dit Grimm en s'inclinant, trouve le loisir, dans l'autre monde où il vit, de feuilleter mon journal, il reconnaîtra qu'en vingt endroits j'ai été de l'avis de Sterne, de Garrick, de Fielding, qui vous ont salué au premier rang des romanciers français. — N'en parlons plus. Seulement, puisque vous êtes, en votre qualité de journaliste, si bien au courant de tout ce qui se passe, dites-moi si l'abbé de Voisenon est toujours de ce monde. — Oh! pour celui-là, je réponds de son épitaphe; il est mort l'an passé. — Pour la vingtième fois, dit Diderot (1). — J'en suis fâché, car j'avais un compte à régler avec lui. Il a fait aussi une oraison funèbre très-irrévérencieuse, comme s'il eût parlé de quelque saint de sa connaissance et de son église. »

Crébillon prend dans la basque de son habit la nouvelle édition des *Anecdotes littéraires et critiques sur les auteurs les plus connus*. Il lit à haute voix :

« Crébillon le père avait du génie et point d'esprit;
« Crébillon le fils avait de l'esprit et point de génie. »

Jusqu'ici, c'est à merveille, mais voyez un peu :

(1) On sait que l'abbé de Voisenon fut pendant soixante ans à 'article de la mort, comme on disait alors.

« Il passait pour être insolent avec les femmes, sans « avoir de quoi justifier son insolence. Madame de « Pompadour lui fit accorder, à la mort de son père, « la pension de deux mille livres qu'il avait sur la cas- « sette, et qui lui suffit pour passer sa vie à dire du « mal des femmes et des grands sur le pavé de Pa- « ris (1). »

« Sur le pavé de Paris, entendez-vous? — Écoutez, Crébillon, dit madame Geoffrin, on n'a jamais rien compris à votre manière de vivre. On vous voyait tous les jours pendant six semaines; quelquefois six années se passaient sans qu'on eût de vos nouvelles, excepté, poursuivit-elle avec emphase, par vos approbations de censeur royal! — Puisque vous n'êtes plus de ce monde, dit mademoiselle Clairon, vous pouvez nous dire ce que vous y faisiez autrefois. — C'est bien simple, ou plutôt c'est bien extravagant. Mon père vivait comme Socrate, j'ai vécu comme Alcibiade; mon père faisait de sombres tragédies, j'ai fait des romans couleur de rose. — Nous savons tout cela; ce sont les détails qui nous manquent. — J'ai passé laborieusement ma vie à perdre mon temps, je ne veux pas que vous perdiez le vôtre à m'écouter. — Allons, ne vous faites pas prier, pour une divagation de plus ou de moins. — Vous l'avez dit : la vie humaine est une divagation de la nature. — Point de phrases, dit mademoiselle Clairon,

(1) La Beauvoisin ne s'est pas montrée plus aimable pour Crébillon dans ses notes à la Bachaumont. « Pédant, vilain pédant, tu es si pédant, si sérieux, si sec, si composé, que je ne veux pas souper avec toi chez Monticour. Tu n'es qu'un manche à balai galonné. » Mais ces lignes s'appliquent à Crébillon déjà âgé. Les Mémoires du temps, ceux de Marmontel entre autres, le représentent très-aimable, très-spirituel et très-gai convive.

ou bien je prends la parole pour raconter moi-même tout ce que je sais de curieux sur votre compte. »

Crébillon regarde la tragédienne, lui prend la main, et dit, avec un sourire de pastel effacé : « Je veux bien parler devant vous comme devant la bonne mère Geoffrin, mais je suis effrayé par toutes ces grandes oreilles de l'*Encyclopédie* qui sont là ouvertes à mes côtés ; Diderot et d'Alembert comprendraient-ils un mot à ce qu'ils appellent mon jargon? — Est-ce que je n'ai pas écrit *les Bijoux indiscrets?* s'écrie Diderot. — Est-ce que je ne suis pas le fils de madame de Tencin? dit d'Alembert avec une expression mélancolique. — Eh bien donc, écoutez-moi, si cela vous amuse. »

Quand tout le monde se fut placé en cercle devant la cheminée, Crébillon commença ainsi :

« Je suis né : voilà peut-être, comme dit mon ami Sterne, la seule chose dont je n'ai pas à douter; je vins au monde sur la place Maubert, en 1707. Je me souviens que mes premiers amis furent des chiens, des chats et des corbeaux. Mon père fut mon maître; aussi je savais fumer avant de comprendre le grec. Crébillon le tragique avait aussi ses heures de folie. Il vivait tantôt comme un vrai gentilhomme, tantôt comme un vrai sage. J'ai vécu un peu comme lui.

« J'ai toujours cultivé cette idée que l'originalité était la pierre de touche de tout esprit bien trempé ; il faut se persuader qu'en suivant les principes connus, on n'est jamais qu'un homme ordinaire; que les hommes n'admirent que ce qui les frappe, et que la singularité seule produit cet effet sur eux. On ne peut donc être trop singulier, c'est-à-dire qu'on ne peut trop affecter de ne ressembler à personne, soit par les idées, soit par les façons. Un travers que l'on possède seul fait plus

d'honneur qu'un mérite que l'on partage avec quelqu'un. Ceci vous explique pourquoi j'ai écrit des contes frivoles sous le toit même où mon père écrivait *Catilina.* — Monsieur Crébillon le Gai, interrompit Diderot, vous êtes un grand philosophe. — Vous savez trop l'histoire de mon père pour que je m'y arrête longtemps. Il eut le malheur de perdre ma mère après quelques années d'un mariage fort doux; il ne se consola jamais. Madame de Villeneuve, trop célèbre par ses aventures galantes, alla s'installer chez lui pour le distraire de sa douleur; elle y resta plus de trente années sans y parvenir. Mon père aimait les chiens, les chats et les corbeaux; madame de Villeneuve n'était pour lui qu'une bête de plus. Dès qu'elle mit le pied à la maison, je m'en éloignai en toute hâte.

« J'avais vingt ans, je ne savais presque rien de la vie, je voulus tout apprendre à la fois.

« J'avais connu Pont-de-Veyle au foyer de la Comédie-Française, où je n'étais pas allé souvent. Il existait alors une petite académie formée de jeunes gens nobles, très-amoureux des belles-lettres et des filles d'Opéra. On y remarquait Maurepas, Caylus, Surgères, Duclos, Voisenon, Monticour et Pont-de-Veyle. Collé y avait été admis à cause de sa gaieté; on voulait bien m'admettre moi-même, parce que j'étais le fils de mon père.

« J'entrai donc dans le monde par une porte ouverte à deux battants. Je craignis d'abord les reproches de mon père ; mais, à la première rencontre, il me félicita vivement sur ma réception à l'*Académie de ces Messieurs* (c'était le nom de l'académie), et, comme ce jour-là il avait de l'argent, il me donna vingt louis avec beaucoup de bonne grâce.

« Vous avez oublié, ô grave d'Alembert ! vous qui

nous avez jugés sans nous entendre, quels étaient les travaux de cette académie qui ne m'a pas laissé le désir d'être de l'autre. Nous faisions des parades qui se jouaient dans les salons, surtout dans les salons des danseuses. Il nous est même arrivé de nous jouer nous-mêmes en plein vent sur les tréteaux de la foire. C'était, si je m'en souviens, dans le beau carnaval de 1730. Nous faisions en outre des couplets sur tous les événements grotesques, étranges, sérieux et bouffons, qui agitaient la France : c'était une gazette rimée telle que l'entendait Scarron. De tout cet esprit, de toute cette gaieté, de toute cette licence, il n'est guère resté que ces fameux volumes qui ont pour titre : *Le Recueil de ces Messieurs* (1). Je vous demande s'il n'eût pas été sage de recueillir, pour les transmettre à la postérité, tous les travaux de notre académie, comme on fait pour

(1) On trouvait entre autres ouvrages dans le Recueil de ces Messieurs des ballets comme *les Caractères de la Folie*, des contes comme *Acajou et Zymphile*, des lettres imitées des *Lettres persanes* et des *Amusements sérieux et comiques* de Dufresny, des contes orientaux, des dialogues des morts.

Boucher, qui était de la société de *ces messieurs*, a quelquefois *illustré* leurs fantaisies. Voici le sujet inexplicable de dix estampes d'après lesquelles Duclos, Caylus, Surgères et Crébillon écrivirent chacun un conte. N'est-il pas curieux d'y étudier l'imagination des conteurs d'il y a cent ans ?

I. Le frontispice représente l'auteur en robe de chambre, écrivant dans son cabinet, entouré de génies badins, de rats, de magots, de papillons et de fumée.

II. Le prince Percebourse, héros du conte, est représenté se promenant dans l'allée des idées. Il est habillé à la française, suivant la mode et la coutume du temps (1740).

III. Le prince Percebourse raisonne avec la fée aux écharpes, sortie d'une groseille qu'il vient de cueillir.

IV. Deux petites naines, trouvées dans une autre groseille,

'Académie des Sciences. Et encore à quoi bon transmettre les lourds mémoires des savants quand la science du lendemain fait oublier la science de la veille, tandis que nos écrits étaient la dernière expression de la débauche de l'esprit français?

« Ah! c'était le beau temps! Il ne fallait alors pour triompher que dire trois fois à une femme qu'elle était jolie : dès la première, assurément elle vous croyait; elle vous remerciait à la seconde; assez communément, à la troisième elle vous récompensait.

« Dans ce temps-là je portais fièrement ma figure de vingt ans. Il y a un portrait de Boucher (1) qui me

veulent donner des croquignoles au prince, qui est fort embarrassé.

V. Le prince, assis dans la même allée des idées, voulant manger un abricot, en fait sortir la tête d'une jeune princesse, un peu triste et penchée.

VI. Percebourse, ayant cherché le corps de cette princesse, le trouve non sans peine, et rajuste la jolie tête et les petites mains qui lui appartenaient.

VII. La fée Vicieuse marie le prince Percebourse avec la princesse Pensive.

VIII. La princesse Pensive est arrêtée par le géant Borgne.

IX. La fée Lutine prend soin d'un jeune enfant appelé le prince des Coudes, et qui paraît destiné à être l'amant de Jaunillanne, ou l'Infante jaune, fille de Pensive et de Percebourse.

X. Pensive renverse un verre magique, ce qui lui attire les malédictions de l'enchanteur Grossourcils et de la fée Robinet.

(1) Il y a aussi un portrait de Crébillon fils au Musée de Versailles. D'après ce portrait, qui doit être d'un Vanloo, Crébillon n'est guère plus l'homme de ses romans que son père n'était l'homme de la tragédie. Cette tête frivole et sérieuse, qui a combiné les grands événements du *Sofa*, est sans doute égayée par certains airs de censeur royal. En effet, Crébillon fils, homme d'esprit avant tout, devait-il prendre au sérieux cette magistrature bouffonne qui l'obligeait à écrire sur une nouvelle édition des

représente dans toute la folie de la jeunesse. Certes, je n'étais pas beau comme l'Apollon de Phidias, mais plus d'une femme me trouva plus aimable qu'une statue de Phidias. Je voulais suivre la carrière des lettres, j'avais même débuté par quelques contes frivoles. Je compris bientôt qu'avant d'écrire des romans, il faut à toute force en faire ; on ne raconte bien les passions d'un autre qu'au souvenir des passions qui vous agitent encore le cœur.

« Pour faire des romans avant d'en écrire, je me mis donc en campagne ; tous les salons et tous les spectacles m'étaient ouverts. Je dois avouer, non pas à ma honte, que la première fois que je me trouvai en tête-à-tête avec une comédienne qui avait été en tête-à-tête avec tout le monde, je tremblai comme un écolier qui ne sait pas sa leçon.

« Peu de jours après, je devins amoureux de madame de Margy (1). Surgères m'avait présenté à elle comme un homme destiné à toutes les conquêtes de l'esprit et du cœur. Elle était majestueusement belle ; mise sans coquetterie, elle ne négligeait pas l'ornement ; elle réparait avec soin ce que près de quarante années lui avaient enlevé d'attraits. Patiente dans ses vengeances comme dans ses plaisirs, elle savait les attendre du temps.

« Un soir, dans son salon, pendant que tous ses convives jouaient à l'ombre, nous nous rencontrâmes, non point par hasard, seuls devant la cheminée ; j'allais tout

œuvres de Corneille, ou sur une nouvelle traduction des œuvres d'Homère : « *J'ai lu par ordre de Monseigneur le chancelier la nouvelle traduction de l'*Iliade (ou *la nouvelle édition du* Cid), *et je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression.* »

(1) Première héroïne des *Égarements du cœur et de l'esprit*, sous le nom de la marquise de Lursay.

lui dire ; mais, à son premier regard, je retombai tout à coup dans ma timidité. Décidément les femmes aimées ont la puissance des dieux, puisque leurs amants tremblent toujours devant elles. Voyant mon trouble et mon embarras, madame de Margy eut l'esprit de m'indiquer le chemin en me parlant d'une comédie que l'on jouait alors : « J'ai trouvé, dit-elle, dans cette pièce, des endroits touchés avec art. Il y a surtout une déclaration d'amour qui est extrêmement délicate. — Cette déclaration m'a frappé comme vous, répondis-je ; j'en sais d'autant plus de gré à l'auteur que je crois cette situation difficile à bien manier. » Quelques phrases de plus et ma déclaration fut faite. « Si j'étais plus jeune, me dit-elle, je vous croirais peut-être, mais j'ai trente-sept ans. — Ce n'est pas ce qui me charme le moins en vous, madame : une femme, quand elle est jeune, n'est sensible qu'au plaisir d'inspirer des passions. Le mérite de s'attacher un cœur pour toujours ne vaut pas, à ses yeux, le mérite d'en enchaîner plusieurs ; plutôt suspendue que fixée, toujours livrée aux caprices, elle songe moins à celui qui l'aime aujourd'hui qu'à celui qui l'aimera demain ; elle attend toujours le plaisir sans le saisir jamais. Souvent elle ne connaît pas mieux celui qu'elle quitte que celui qui lui succède. Peut-être, si elle avait pu le garder plus longtemps, l'aurait-elle aimé. Une jeune femme dépend bien plus d'elle-même que des circonstances. Il s'en trouve tant et de si peu prévues, qu'il n'y a point à s'étonner si, après plusieurs aventures, elle n'a connu ni l'amour ni son cœur. Mais, quand elle pressent que la jeunesse s'en va et que la solitude vient, elle s'attache de toutes ses forces à la dernière branche verte qu'elle a saisie. Tout ce que lui coûte sa conquête la lui rend précieuse. Constante,

parce qu'elle perdrait à ne pas l'être, son cœur peu à peu s'accoutume au même sentiment. Quand tout le monde la recherchait, elle abandonnait son cœur à tout le monde; maintenant qu'un seul amant lui reste, elle s'y attache avec fureur. Allez, ce qu'on croit le dernier caprice d'une femme n'est le plus souvent que sa première passion. »

« Je n'avais que trop dit la vérité en parlant ainsi à la comtesse. Je fus la dernière ressource de ce cœur jusque-là indompté. Pour un homme qui voulait écrire des romans, on ne pouvait guère mieux tomber, car madame de Margy, ayant beaucoup vu, m'a beaucoup dit. Elle avait étudié le monde en le traversant; il lui arriva très-souvent de parler et à moi d'écrire.

« A quoi bon vous raconter toutes ses dramatiques fureurs, quand je la voulus quitter? On quitte une maîtresse de vingt-deux ans sans qu'elle y songe; à trente ans, elle pleure; à quarante ans, elle se désespère. Un jeune cœur est comme le printemps; il oublie ses fleurs de la veille pour ses fleurs du lendemain; mais lorsque l'automne arrive et qu'une fleur résiste aux premières bises de novembre, ce n'est plus une fleur qui s'en va, c'est toute la vie. Je fus délivré de madame de Margy par un ordre du lieutenant criminel, qui m'envoya à Vincennes pour avoir écrit, sous le titre de : *l'Écumoire,* un roman satirique contre le cardinal de Rohan, la bulle *Unigenitus* et la duchesse du Maine; je ne demeurai pas longtemps dans cette prison, qui était un palais pour les prisonniers, comme vous le savez tous.

« Je revins habiter la rue Saint-André-des-Arts; je continuai à voir belle et bonne compagnie : des gentilshommes ruinés vivant sur leur prochain, et des co-

médiennes enrichies vivant avec les gentilshommes ruinés. Mes célèbres amis commençaient à arriver à de hauts emplois : ainsi Surgères, Maurepas, Voisenon.

« On était en 1740 : un jour, dans l'après-midi, j'écrivais ce fameux conte moral intitulé *le Sofa,* lorsque mon valet de chambre me vint avertir qu'une dame voilée demandait à me voir. J'allai au-devant d'elle par pressentiment. « Mon Dieu ! monsieur, me dit-elle quand elle se fut assise sur le canapé de mon petit salon, *rien n'est plus simple,* je viens en toute hâte de Londres pour vous offrir ma main (1). »

« Quoique habitué à d'assez étranges aventures, j'a-

(1) « Il lui arriva, dit M. Jules Janin, un bonheur qu'il n'avait pas imaginé même dans un roman. Il était en proie à toutes les inquiétudes matérielles qui donnaient tant de charmes à la vie littéraire de ce temps-là, quand un matin, une Anglaise fit demander à le voir : c'était une jeune personne jolie, riche et de bonne maison, qui s'était prise d'une belle passion pour *les Égarements du cœur et de l'esprit.* Elle donna sa fortune et sa main à Jolyot de Crébillon fils. »

Les *Souvenirs de la marquise de Créquy* viennent à leur tour nous dire :« Un jour il voit arriver une belle personne qui lui dit, entre autres choses, qu'elle avait lu *le Sofa* ; qu'elle éprouvait pour lui, M. de Crébillon, l'auteur d'un si bel ouvrage et censeur royal, un sentiment d'admiration, d'estime et d'amour insurmontable; qu'elle arrivait d'Angleterre exprès pour le demander en mariage, et qu'elle était la fille aînée de milord Stafford : ce qui était l'exacte vérité sur tous les points. Comme elle était fille majeure, elle devint milady Crébillon dans la quinzaine. »

« Ce n'est, dit Grimm, qu'après la mort de cette tendre héroïne qu'on a su les circonstances d'un mariage si romanesque : voilà comme tout dans le monde n'est qu'heur et malheur. L'auteur d'un conte libertin inspire une belle passion à une grande dame, qui veut bien franchir les mers pour venir le chercher, et l'amant de la nouvelle Héloïse, de tous les amants le plus passionné, le plus fidèle, est réduit à épouser sa servante. »

voue que je dus me montrer alors fort surpris. Heureusement la dame avait soulevé son voile, j'avais pu juger qu'elle était belle, comme déjà j'avais remarqué sa grâce et sa distinction. « Madame, vous me voyez tout confondu par un pareil bonheur ; quoique le mariage ne soit pas dans mes habitudes, permettez-moi de tomber à vos pieds et de baiser la main que vous daignez m'offrir. » En effet, je venais de me précipiter, tout éperdu, à genoux devant miss Stafford. — Mais, madame, m'expliquerez-vous?... — *Rien n'est plus simple :* j'étais libre de ma fortune, j'avais résolu de ne la donner qu'avec mon cœur. Mais à qui donner mon cœur? J'ai attendu, j'ai cherché ; j'attendrais et je chercherais encore si un de vos livres ne m'était tombé sous les yeux. Vous vous rappelez sans doute, car vous y avez mis tant de vous-même, *les Égarements du cœur et de l'esprit*, livre délicieux qui n'a qu'un seul défaut, c'est que le cœur a trop d'esprit. J'ai commandé mes chevaux, après l'avoir relu vingt fois. Je me suis embarquée à Douvres, j'ai pris la poste à Calais, je suis arrivée hier à Paris ; j'ai perdu tout un jour, car j'aurais dû vous voir hier, à me reconnaître un peu et à vous trouver. Dieu merci, vous voilà tel que je vous rêvais : jeune, spirituel, distingué.

« Ainsi parla miss Stafford : j'étais si peu préparé à une pareille aventure, que je ne savais que dire ; je regardais ses beaux yeux baignés de joie et d'amour. Tout autre à ma place se fût imaginé être la dupe de quelque aventurière sans cœur et sans argent ; pour moi, j'ai vu tout de suite que miss Stafford était bien miss Stafford, c'est-à-dire une des plus belles, une des plus riches, une des plus adorables filles de la Grande-Bretagne.

« Le mariage ne se fit qu'après six semaines d'attente ; miss Stafford avait écrit à son père, qui ne s'attendrit qu'à la cinquième ou la sixième lettre. Il finit par se laisser vaincre, non pas parce que j'avais écrit *les Égarements du cœur et de l'esprit*, mais parce que j'étais fils de M. de Crébillon, gentilhomme de Bourgogne (1), membre de l'Académie française, auteur d'*Électre* et de *Rhadamiste*.

« Du reste, les six semaines d'attente ne furent pas du temps perdu ; je passais toutes mes journées à l'hôtel de Londres, aux genoux de miss Stafford. Dès que son père eut répondu favorablement, elle me pria de la conduire chez le mien. Je m'empressai de la lui amener. Croiriez-vous que ce brave homme, que j'ai toujours si profondément aimé, trouva, comme miss Stafford, que notre mariage était tout simple ? Il est vrai qu'alors plus que jamais mon père lisait les romans de la Calprenède, ou en imaginait dans le même goût. Il y avait quelqu'un de plus romanesque que miss Stafford, c'était Crébillon le tragique. Moi, je croyais rêver ; j'avais beau voir, entendre, toucher miss Stafford, je ne voulais pas croire à mon bonheur. Aujourd'hui encore, c'est à peine si j'y crois ; parfois il me semble que c'est un roman que je n'ai pas eu le temps d'écrire.

« Vous vous doutez bien qu'alors je n'avais pas d'argent. Mes romans et mes contes se débitaient assez bien : on les réimprimait tous les ans, on les traduisait à l'étranger ; mais, grâce aux contrefaçons et à la mauvaise foi des libraires, j'avais à peine deux à trois mille

(1) On a vu dans l'histoire de Crébillon le tragique comment cette noblesse était une illusion.

livres de revenu, c'est-à-dire de quoi vivre, à la condition de dîner en ville. L'abbé de Bernis, aujourd'hui cardinal, était alors dans le monde sur le même pied.

« J'avertis miss Stafford de ma pauvreté ; mais je n'eus garde de l'interroger sur sa fortune ; ce ne fut qu'à la lecture du contrat de mariage que j'en appris le chiffre : cent mille livres sterling ! ce qui me sembla résumer les mines du Pérou et de Golconde. Mais miss Stafford, bientôt madame de Crébillon, était bien plus belle encore qu'elle n'était riche.

« Vous devez vous souvenir qu'à la nouvelle de ce mariage, tout Paris s'émut et leva la tête. J'aurais pu chercher le bonheur dans ces bruits des vanités mondaines ; mais je compris qu'ici-bas il faut cacher son bonheur pour ne pas le perdre. L'amour aime l'ombre et le silence. Nous avons fui l'éclat du grand jour ; sans doute, il se trouva alors des gens jaloux de moi parmi ces hauts dignitaires de l'État qui voient avec terreur un homme d'esprit devenir millionnaire. Je reçus un matin une lettre ainsi conçue :

« Nous lieutenant de police, avertissons M. Claude Jo-
« lyot de Crébillon que, par arrêt du garde des sceaux,
« il nous a été ordonné de lui signifier un ordre d'exil,
« comme auteur d'un livre portant atteinte aux mœurs
« publiques, ayant pour titre : *les Égarements du cœur*
« *et de l'esprit*. Défense est donc faite par ces présen-
« tes, audit sieur Crébillon, de demeurer plus long-
« temps à Paris ; la clémence du roi lui permettant
« d'ailleurs d'habiter telle province de France qu'il lui
« plaira choisir. »

« En vain, tout indigné de cette lettre, je courus chez mes amis et je demandai justice. Les plus dévoués

LIBRARY
UNIVERSITY OF ILLINOIS

craignirent un éclat fatal pour moi ; ils me conseillèrent de partir en silence, m'assurant qu'au bout de quelques mois je verrais la fin de cet exil si ridicule. Nous partîmes avec ma femme et lord Stafford pour l'Angleterre. J'étais d'ailleurs curieux d'étudier les hommes et les choses de ce pays. C'est à Londres que je connus Sterne, Fielding, Garrick, trois hommes célèbres qui m'ont toujours, depuis, gardé leur amitié. Après un séjour de près de deux ans, nous revînmes en France : je croyais avoir reconquis la liberté de vivre à Paris ; mais je fus averti que des ordres très-sévères seraient exécutés contre moi. Madame de Pompadour, que Dieu ne l'exile pas là-haut ! trouvait mes romans trop licencieux. Il fallut donc nous détourner de Paris ; nous allâmes droit à Bourbonne-les-Bains, où mon beau-père désirait d'ailleurs passer la belle saison.

« Vers le commencement de novembre, nous voyageâmes dans la Bourgogne, nous arrêtant de ville en ville, visitant les églises et les curiosités, bien accueillis dans les châteaux du voisinage. Mon père était venu nous rejoindre à Dijon. En vain notre ami le président de Brosse mit en œuvre, pour nous rouvrir Paris, toutes ses hautes et puissantes amitiés. Il me fallut considérer comme une grâce le droit de vivre en Bourgogne.

« Ma femme, en passant à Sens, six semaines auparavant, frappée vivement par la beauté imposante de la cathédrale, séduite par l'air de fête de certaines maisons perdues dans les arbres, s'était écriée avec un sourire de béatitude : Ah ! qu'on serait heureux de vivre ici ! Quand je vis qu'il fallait à toute force se résigner à l'exil, j'emmenai à Sens madame de Crébillon.

Durant cinq années qui passèrent comme un songe et qui pourtant ont effacé toutes les autres années de ma vie, nous fûmes heureux dans cette ville. Ma femme m'avait donné un fils, qui, comme elle, m'empêchait de m'apercevoir que j'étais exilé. Nous habitions une grande maison non loin de la cathédrale ; nous n'en sortions guère, le jardin nous permettant de longues et silencieuses promenades. Çà et là pourtant il m'arrivait de brûlants souvenirs de Paris. Je tendais mes bras vers ma vie passée, vers nos folles joies, nos brûlantes orgies, tant il est vrai que le bonheur, fût-ce le bonheur le plus grand, ne peut remplir le cœur de l'homme. La vie c'est l'agitation, c'est le combat, c'est la lutte, c'est la défaite ou la victoire de chaque jour. Il n'y a que les fleurs et les arbres qui puissent vivre d'air et de soleil. Pour vous dire toute la vérité, je m'étais laissé prendre par l'ennui, et ce ne fut qu'après avoir quitté Sens que je m'aperçus que j'aurais dû y rester toujours. J'y veux retourner un jour : voilà trente ans que je me fais cette promesse ; mais qu'y retrouverais-je maintenant ?

« Vous avez vu que, jusqu'à présent, *les Égarements du cœur et de l'esprit,* après m'avoir donné une belle femme et une grande fortune, avaient provoqué contre moi une lettre d'exil. Croiriez-vous que l'auteur des *Égarements du cœur et de l'esprit* fut nommé censeur royal ? Contradiction des contradictions ! Faut-il s'en étonner ? nous vivons sous le règne des femmes.

« Madame de Pompadour, que mes romans avaient d'abord effarouchée, m'appela à elle et me témoigna une confiance sans bornes. « Vous avez vu la marquise ? me dit un soir madame de Crébillon. — Elle

est charmante, lui dis-je ; cette femme-là aura toujours vingt ans. Quelle grâce, quel esprit, quelle séduction !» La fille de lord Stafford pâlit et repoussa ma main. « Quelle fantaisie vous prend donc ? Vous imaginez-vous que je vais devenir amoureux de madame de Pompadour ? — Vous l'aimez déjà, me dit-elle d'une voix affaiblie. — Vous êtes toujours romanesque, chère milady. Sachez-le bien : madame de Pompadour n'a fait que deux passions, son mari d'abord, le roi ensuite. — Qu'importe ! dit-elle tristement ; vous allez à la cour, tout est perdu pour moi, n'en parlons plus. »

« Je ne pris pas cela au sérieux, je m'amusai même un peu des chagrins de madame de Crébillon. Peu de temps après, mon domestique vint, tout bouleversé, me trouver à l'imprimerie royale. « Monsieur, monsieur, je ne sais comment... Madame de Crébillon... — Voyons, parle ! — Elle est partie en chaise de poste avec son fils. — Partie ! » Je courus à l'hôtel, où l'on me remit une lettre, dont je n'ai pas oublié une ligne.

« Adieu ! mais vous m'avez déjà oubliée. Le bonheur « n'a qu'une saison. L'hiver est venu pour moi. Je pars « avec mon fils. Peut-être reviendra-t-il à vous ; mais « il reviendra seul. Je vous pardonne pour les joies si « vives et si pures que vous m'avez données. Grâce à « vous, j'ai réalisé le songe de ma jeunesse. J'ai été « trop belle et trop aimée pour oser vieillir devant vous ; « j'aime mieux vous laisser un souvenir digne du beau « temps. La vie est un roman pour les poëtes et pour « les amoureux ; vous avez été poëte et amoureux ; « maintenant que vous êtes censeur royal, conseiller « privé d'une reine de hasard, c'est fini. Adieu ; je ne

« vous dis pas où je vais, vous ne me suivriez pas;
« d'ailleurs, le sais-je moi-même ?

« ANNA STAFFORD. »

« Voilà mot à mot cette lettre étrange. Je l'ai pieusement conservée, je l'ai relue mille fois, quoique je l'eusse apprise par cœur; mais en la relisant je croyais voir passer la pâle et triste femme que j'ai tant aimée.

« Où était-elle allée ?... Je courus en Angleterre; je trouvai lord Stafford qui n'avait pas vu sa fille et qui ne l'attendait pas. Pendant mon séjour en Angleterre, lord Stafford reçut une lettre de ma femme, datée de Paris ; elle se plaignait, sans s'expliquer, d'une souffrance aiguë, elle se plaignait surtout de la maladie de son enfant. Je repris la poste ; mais, de retour à Paris, ce fut en vain que j'essayai de découvrir la retraite de madame de Crébillon. Six mois après, un ami de lord Stafford vint m'avertir que j'avais perdu à la fois ma femme et mon fils. Je ne parvins jamais à savoir où ni comment était morte madame de Crébillon, car l'ami de lord Stafford ne savait rien de précis, et lord Stafford n'ayant presque pas survécu à sa fille, je ne pus interroger personne. Peut-être est-elle morte à Paris, tout près de moi. Ç'a été peut-être en traversant la mer, car elle a toujours pressenti qu'elle mourrait sur mer.

« Que vous dirai-je de plus? Crébillon le Gai n'a plus été que Crébillon le Triste; j'ai pleuré ma femme, la plus adorée de toutes mes maîtresses ; vous savez le reste : on m'avait oublié, j'ai tenté par quelques mauvais romans de revenir à la surface; mais, hélas ! la Renommée est comme la Fortune, elle vous dépasse et ne vous attend plus. Mes amis sont tous morts

peu à peu. Sans songer à me retirer du monde, je me suis aperçu, il y a quelques années, que j'étais seul à Paris comme un étranger. Il y avait bien encore quelques maisons comme la vôtre, bonne et vieille Geoffrin, où j'avais mes coudées franches; mais, que voulez-vous? je ne pouvais plus m'habituer aux nouveaux dieux qui s'élevaient chaque jour; on n'a qu'un temps; mon temps est passé. Après tout, M. de Grimm, l'abbé de Voisenon et les autres n'avaient-ils pas le droit d'écrire mon oraison funèbre? Je suis déjà mort, un peu plus, un peu moins, qu'importe?

« Mais je m'aperçois que je vous ai quelque peu ennuyés par ce récit, qui du moins vaut bien un de mes romans. Le roman qu'on a dans le cœur est toujours le meilleur; on le raconte quelquefois, mais on ne l'écrit jamais. Adieu. »

Crébillon se leva tout en baisant la main de sa vieille amie. « Allons, Clairon, embrassons-nous encore une fois. Il y a trente ans, je vous aurais embrassée sans vous en demander la permission, car, en ce beau temps, vous n'accordiez que ce qu'on vous prenait. — Messieurs les philosophes, profonds penseurs, esprits forts, prenez garde à vos œuvres. Il y a ici-bas un dernier ami qui vous console toujours, qui ne vous abandonne pas à l'heure suprême, qui vous fait aimer la sombre solitude du tombeau; cet ami, c'est Dieu. — Ainsi soit-il, dit Diderot en s'inclinant. »

L'ancien censeur royal s'éloigna sans dire un mot de plus; un vieux domestique l'attendait dans l'antichambre, un vieux carrosse très-avarié l'attendait dans la rue.

Cette apparition si inattendue et si singulière fit quelque bruit dans le monde littéraire. Mademoiselle

Clairon, vingt ans après, en parlait encore avec une impression très-vive. Sans doute Crébillon ne vécut pas longtemps après cette visite ; cependant, comme je l'ai déjà dit, on n'a rien de certain sur l'époque de sa mort. Peut-être est-il retourné en Angleterre, peut-être est-il allé passer ses derniers jours dans les environs de Paris, peut-être a-t-il voulu revoir la cathédrale de Sens. Qu'importe ? ce n'est point l'histoire de sa mort que nous voulions étudier ici.

Que dire de ses romans que vous ne lirez pas ? ils sont dans leur spirituel mensonge l'expression bien vive et bien vraie d'une époque perdue dans l'esprit et le mensonge. Crébillon avait étudié à l'école de Fontenelle et de Marivaux ; cependant on assure qu'il n'a écrit son premier conte que dans l'idée de parodier le marivaudage à la mode. S'il en est ainsi, il n'a réussi qu'à se parodier lui-même dans la suite. Son vrai titre est d'avoir créé un genre ; c'est déjà un point important que de créer un mauvais genre en littérature où il y a tant d'hommes qui ne sont que les perroquets de leurs devanciers. Les mœurs et les passions peintes dans *le Sofa* n'ont sans doute existé que dans la société de *ces Messieurs ;* il y a là, comme dans les divers romans de Crébillon, plus de portraits et de sujets de fantaisie que de tableaux d'après nature ; mais on ne saurait sans injustice nier toute la grâce, tout l'éclat, toute la finesse de la touche de Crébillon. Peu de romanciers ont écrit plus de vérités sur l'esprit du monde et sur le caractère des femmes. Sterne dit dans ses lettres à Élisa : « Avant d'écrire, j'avais lu Rabelais et Crébillon. » N'est-ce pas un éloge qu'envierait plus d'un haut et puissant romancier moderne, dont on ne parlera plus dans cent ans ?

D'ailleurs, au temps où Crébillon écrivait *le Sofa*, tous les grands esprits écrivaient presque dans le même genre. Voltaire signait ses contes libertins comme ses contes philosophiques; Diderot signait *les Bijoux indiscrets;* le grave président de Montesquieu qui n'avait pas voulu signer *les Lettres persanes*, signait *le Temple de Gnide!* Crébillon était né sous la régence, au temps où l'esprit français manquait de ce sentiment rêveur, poésie de l'âme et de la nature, qui nous élève au-dessus de tous ceux qui n'ont eu que de l'esprit.

III

UN NOVATEUR AU XVIIIe SIÈCLE.

En 1693, les Comédiens Italiens représentaient pour la première fois une pièce originale, ayant pour titre *Les Originaux*. L'auteur était un jeune Champenois aventureux, surtout dans les arts, qui recherchait avec passion tout ce qui était nouveau sous le soleil, même aux dépens du sens commun. C'était Antoine Houdard de La Motte. Il avait étudié chez les jésuites, à Paris, écoutant plutôt ses instincts que ses maîtres ; aussi n'avait-il appris qu'un peu de latin et pas du tout de grec : il protestait déjà contre les Grecs et les Romains. En revanche il avait beaucoup rêvé, il avait lu Corneille avec admiration, il avait trouvé les anciens poëtes sans saveur ; il s'était promis de changer sur ce sujet les idées de son siècle. Avec ce beau dessein, il s'était bien gardé de suivre celui de sa famille, qui voulait faire de lui un procureur. Comme il n'existait pas alors de journaux, le théâtre était la seule tribune des novateurs ; après avoir joué la comédie dans un cercle d'amis, il avait abordé le théâtre par une pièce curieuse en prose italienne et en prose française. Le jour de la première représentation, il comptait sur un succès : ce succès, c'était le pot au lait de Perrette, c'était la source

de sa fortune, et de sa gloire ; une fois en belle renommée, il proclamait hautement ses idées sur les littératures anciennes et modernes, il devenait chef de secte, il combattait avec tout le feu de son esprit ; que sais-je ? mille autres rêves jeunes et brûlants ; mais le *lait tombe! Adieu veau, vache, cochon, couvée.* La pièce fut sifflée ; le novateur s'attendait si peu à cet accueil qu'il en perdit presque la tête ; il s'enfuit du théâtre à petits pas, ne voulant pas revoir les amis conviés à sa gloire ; il partit le soir même en redisant la fable de La Fontaine. Où alla-t-il ? A la Trappe. C'était la première fois qu'un auteur sifflé se retirait ainsi du monde. Non-seulement il ne s'arrêta pas en chemin, mais, une fois dans cette sombre solitude, il se soumit de point en point à toutes les austérités de la règle. On devrait infliger la Trappe à beaucoup d'auteurs dramatiques de notre temps.

La Trappe était alors bien habitée ; M. de Rancé l'avait mise à la mode dans le beau monde ; les grandes infortunes couraient en ce pieux abri sans retourner la tête vers les orages et les fêtes d'ici-bas. L'abbé de Rancé était le suprême confesseur de toutes ces âmes en peine, qui venaient apprendre avant l'heure les joies du ciel. Arriva le tour de notre jeune solitaire. Il venait de prendre l'habit, il psalmodiait des psaumes, déjà il avait marqué sa fosse d'un coup de bêche. « Mon enfant, lui dit M. de Rancé, je vous trouve bien jeune pour venir sitôt dans le chemin de la mort et de la vie éternelle. — Que puis-je faire de mieux ailleurs, mon père ? — Écoutez bien votre cœur. Êtes-vous sûr de lui ? Ses élans vers le monde ne vous détourneront-ils pas du charme solennel de la prière et du silence ? »

Le jeune homme réfléchit un peu ; la vie du monastère n'était rien moins qu'attrayante pour un cœur de

vingt ans : qu'y trouvait-il ? l'oubli de la gloire ; mais à cette pensée les sifflets de la Comédie-Italienne résonnèrent encore dans ses oreilles. « Mon révérend père, je suis résolu à mourir dans cette pieuse solitude. — Songez-y bien, mon fils, reprit l'abbé de Rancé, qui voulait à toute force savoir la raison de cette retraite. Les regrets qui pourraient vous tourmenter ici seraient mille fois plus mortels à votre âme que les passions mondaines qui la pourraient assaillir. Dieu ne nous a pas mis sur la terre pour contempler toujours le ciel, il faut être soumis aux lois de la création. Le Seigneur étend ses bénédictions sur le travail, sur les joies du cœur, sur la famille ; tous ne sont pas destinés à creuser leur fosse ici-bas. Il y a tel jardin ou tel champ dont la fleur ou l'épi est plus agréable à Dieu que l'herbe stérile de notre retraite. Croyez-moi, il faut avoir le triste droit de se plaindre du monde pour le fuir sans retour. Vous n'avez donc plus de mère ? — Hélas ! dit le jeune homme, j'ai une mère qui m'aime et qui pleure ma fuite, si j'en crois mes songes. — Prenez garde, ces larmes-là ne sont pas des prières pour vous auprès de Dieu ; aimer sa mère, c'est aimer Dieu. Je veux savoir qui vous a conduit ici. Est-ce la foi ou le chagrin ? Est-ce que déjà quelque folle passion... — Dieu m'en garde, mon père. »

A cet endroit de la confession, le jeune solitaire avait plus d'une fois retourné la tête vers le monde ; le monde qu'il avait fui avec désenchantement lui apparaissait au delà des murailles de la Trappe, avec mille charmes inconnus ; les femmes lui souriaient plus doucement que les saintes ; il voyait passer sous les yeux de son âme un certain verger de Troyes où il avait cueilli des pêches avec une certaine Laure bien

digne d'un autre Pétrarque. « Mon père, reprit-il en rougissant, je vais vous confesser sans détour pourquoi je suis venu dans ce refuge. — Parlez, mon enfant. — Je suis venu à la Trappe parce que j'ai été sifflé à la Comédie-Italienne.

La belle et triste figure de l'abbé de Rancé s'anima d'un sourire. « Vanité des vanités ! dit-il en soupirant au souvenir de sa vie passée. Allez, mon enfant, allez prendre votre revanche. Ce ne sont pas là de ces défaites qu'on vient pleurer à la Trappe. Que n'êtes-vous allé essuyer vos larmes sur le sein de votre mère ? Si plus tard le Seigneur vous éprouve ici-bas par de grandes infortunes, revenez en ce refuge de paix et de consolation ; mais pour aujourd'hui, partez, allez chercher votre place au soleil. »

Le jeune homme baisa les mains de l'abbé de Rancé, quitta aussitôt la Trappe et n'y retourna jamais. Selon l'abbé de Voisenon, il n'y avait pas tout à fait perdu son temps, il en était sorti avec un opéra. Il revint à Paris sans trop savoir ce qu'il allait devenir. Le jour de son arrivée, il entendit un motet de Campra et un opéra de Lulli. Il voulut faire jouer son opéra. Il vit Campra, lui parla de sa pièce, lui dit qu'un grand musicien devait abandonner un peu l'église pour le théâtre, tant et si bien que Campra entraîné consentit à débuter avec lui. *L'Europe galante* fut notée en quelques semaines ; mais à l'Opéra il fallait attendre son tour ; *l'Europe galante* ne fut représentée qu'en 1697. Cette fois le succès fut éclatant. La Motte oublia tout à fait la Trappe pour le théâtre. Il fit coup sur coup neuf opéras qui réussirent tous, grâce à la musique de Destouches. Il avait un peu mis de côté ses idées originales sur les littératures ; mais, comme il était né novateur, il devait

revenir à ses idées, même à son insu. La première tentative fut des plus malencontreuses : il traduisit Homère, du moins il défigura Homère avec une merveilleuse patience ; il se permit de refondre l'Iliade, ce poëme des poëmes. Jamais sous le soleil on n'avait ainsi profané la création humaine. Aussi, il faut le dire à la louange de l'esprit français, cette singulière traduction souleva mille et mille clameurs. La Motte n'eut guère pour lui que l'abbé Trublet. Cependant, avant que la traduction fût imprimée, La Motte avait obtenu d'illustres suffrages. Boileau lui-même lui avait prédit, sur la lecture du premier chant, que le vieil Homère serait enfin habillé à la française. Boileau ne savait plus guère ce qu'il disait. Mais je reviendrai tout à l'heure à cette œuvre étrange.

Tout en refondant l'Iliade, La Motte écrivait des odes, des opéras, des discours. Son premier discours est un pamphlet contre la poésie ; il fit grand bruit au Parnasse de 1700. Le temps était bien choisi : le seul poëte vivant était M. de Fontenelle. La Motte avoue donc qu'il est de l'avis de Platon et de Pythagore : Platon, qui bannit les poëtes de sa république ; Pythagore, qui les condamne au Tartare. La Motte, en froid raisonneur, ne voit que la rime dans la poésie ; il compare sérieusement nos meilleurs poëtes à des charlatans qui font passer des grains de millet par le trou d'une aiguille. C'était d'ailleurs ainsi que voyait Pascal ; il s'imaginait que toutes les beautés poétiques sont dans certaines phrases bizarres, comme *merveille de nos jours ; astre de la nuit*. La Motte condamne sans pitié la fiction, ce voile si doux de la poésie. « La fiction est un vain détour. Pourquoi ne pas dire à la lettre ce qu'on veut dire ? Les figures sont des piéges que l'on tend à

l'esprit pour le séduire. » S'il veut donner l'origine de la poésie, il dit : « Elle n'était d'abord différente du discours que par un arrangement mesuré des paroles qui flatta l'oreille ; la fiction survint bientôt avec les figures : voilà tout ce qu'il y a d'essentiel à la poésie. » Et Fontenelle applaudissait. La Motte veut-il parler de l'enthousiasme : « C'est un beau nom qu'on donne à ce qui est le moins raisonnable. L'enthousiasme ressemble à cette ivresse qui met un homme hors de lui, qui l'égare en mille images bizarres et sans suite. » On voit que La Motte avait été à l'école de Boileau. Au milieu de toutes ces idées singulières, on rencontre pourtant çà et là une page pleine de bon sens. Ainsi, en parlant de Ronsard, il ose le juger comme un grand poëte, digne cadet de Pindare, « à ce point que tout ce qu'il emprunte d'Horace devient pindarique entre ses mains. On retrouve partout dans ses odes ces images pompeuses, ces graves sentences, ces métaphores et ces expressions audacieuses qui caractérisent le poëte thébain. C'est l'enthousiasme qui entraînait Pindare (1). » La Motte aboutit tout droit à la rime après avoir tant décrié la poésie ; son discours, qui enfanta un schisme littéraire, est tout simplement la préface d'un recueil d'odes pindariques et anacréontiques. Il est vrai que sa poésie venait à l'appui de cette préface antipoétique ; il se donnait ainsi raison. Cependant, à en croire l'ode à Fontenelle, il espère que grâce à son ami et à lui-même, les anciens seront surpassés par les modernes.

(1) Puisque nous voyons Pindare et Ronsard en parallèle, remarquons ici qu'ils ont eu la même destinée : admirés, méprisés, et encore admirés.

Dépouillons ces respects serviles
Que l'on rend aux siècles passés;
Les Homères et les Virgiles
Peuvent encore être effacés.
Croit-on la nature bizarre
Pour nous aujourd'hui plus avare
Que pour les Grecs et les Romains?
De nos aînés mère idolâtre,
N'est-elle plus que la marâtre
Du reste grossier des humains?

C'était parler en téméraire plutôt qu'en poëte; mais cette témérité vous attache à La Motte comme à un voyageur aventureux qui va se hasarder vers les rivages inconnus; on le suit avec intérêt, on lui sait gré de protester un peu contre ce culte extrême des Grecs et des Romains qui couvrait l'esprit français d'une poussière de mort.

De tout temps ma muse un peu fière
Dédaigne un travail plagiaire
Dans une autre langue emprunté.
Loin ces poëtes sans génie
A qui le dieu des vers dénie
La gloire de la nouveauté.
Des Pindares et des Horaces
Suivons plus dignement les traces.
C'est en inventant qu'ils ont plu;
Et les imitateurs serviles
N'ont dans leurs écrits inutiles
Que le mérite d'avoir lu.

On voit qu'il ne manquait à La Motte, pour être un vrai poëte, que la poésie. Peut-être ne lui a-t-il manqué que de s'écouter mieux lui-même; car, tout en dédaignant ses devanciers, il les imitait, il les avait trop lus.

Que de fois il a dû arriver à un poëte d'ensevelir sa poésie dans les feuillets d'un livre étranger!

La Motte, poursuivant son ode, s'écrie avec bonne raison : Si le nouveau nous est interdit, si la nature est épuisée par les anciens, ce n'est pas la peine d'écrire :

> C'est assez d'apprendre à les lire,
> S'il est vrai qu'ils nous ont tout dit.

Un demi-siècle après la *cause célèbre* des anciens et des modernes, Voltaire voulut à son tour secouer la poussière des dossiers. Lui seul rendit un jugement en bonne forme, le jugement de la souveraine raison :

« Le grand procès des anciens et des modernes n'est pas encore vidé ; il est sur le bureau depuis l'âge d'argent jusqu'à l'âge d'or. Les hommes ont toujours prétendu que le bon vieux temps valait beaucoup mieux que le temps présent. Nestor, dans l'Iliade, en voulant s'insinuer comme un sage conciliateur dans l'esprit d'Achille et d'Agamemnon, débute par leur dire : J'ai vécu autrefois avec des hommes qui valaient mieux que vous; non, je n'ai jamais vu et je ne verrai jamais de si grands personnages que Dryas, Cénée, Exadius, Polyphème, égal aux dieux...

« La postérité a bien vengé Achille du mauvais compliment de Nestor, vainement loué par ceux qui ne louent que l'antique. Personne ne connaît plus Dryas ; on n'a guère entendu parler d'Exadius ni de Cénée, et pour Polyphème, égal aux dieux, il n'a pas une très-bonne réputation, à moins que ce ne soit tenir de la divinité, que d'avoir un grand œil au front et de manger des hommes tout crus.

« L'antiquité est pleine des éloges d'une autre antiquité plus reculée.

Les hommes, en tout temps, ont pensé qu'autrefois
De longs ruisseaux de lait serpentaient dans nos bois...

« Horace combat ce préjugé avec autant de finesse que de force dans sa belle épître à Auguste : Faut-il donc, dit-il, que nos poëmes soient comme nos vins, dont les plus vieux sont toujours préférés ?

« Fontenelle s'exprime ainsi sur ce sujet : Toute la question de la prééminence entre les anciens et les modernes étant une fois bien entendue, se réduit à savoir si les arbres qui étaient autrefois dans nos campagnes étaient plus grands que ceux d'aujourd'hui. En cas qu'ils l'aient été, Homère, Platon, Démosthènes, ne peuvent être égalés dans ces derniers siècles ; mais si nos arbres sont aussi grands que ceux d'autrefois, nous pouvons égaler Homère, Platon et Démosthènes.

« Avec la permission de cet illustre académicien, ce n'est point là du tout l'état de la question. Il ne s'agit pas de savoir si la nature a pu produire de nos jours d'aussi grands génies et d'aussi bons ouvrages que ceux de l'antiquité grecque et latine, mais de savoir si nous en avons en effet. Il n'est pas impossible sans doute qu'il y ait d'aussi grands chênes dans la forêt de Chantilly que dans celle de Dodone ; mais, supposé que les chênes de Dodone eussent parlé, il serait très-clair qu'ils auraient un grand avantage sur les nôtres, qui probablement ne parleront jamais. »

Les odes de La Motte sont en grand nombre ; il y en a sur tous les tons et sur tous les caractères. Ce qu'on trouve, à coup sûr, de plus frappant dans chacune

d'elles, c'est une dédicace, un grain d'encens brûlé aux pieds de tous les personnages contemporains. On sent bien que le poëte, puisque poëte il y a, n'a fait l'ode que pour la dédicace. Jamais rimeur français, hormis Fontenelle et ceux qui ne comptent pas, n'a aligné des mots avec plus de sécheresse et d'ennui. Comparé à La Motte, Chapelain a le feu du génie. Chez La Motte, c'est toujours la raison qui parle, la raison rimée pure et simple. Cependant il est plus heureux dans ses odes anacréontiques : l'abandon le surprend malgré lui. Voyez ces jolis portraits au pastel : comme ils sont facilement touchés !

LA REVUE DES AMOURS.

L'un, à la fin de sa carrière,
Le carquois vide, l'arc baissé,
Portant un flambeau sans lumière,
De vieillesse était tout cassé.

L'autre, ne battant que d'une aile
Qui le soutenait à demi,
Comblé des faveurs d'une belle,
Était déjà presque endormi.

L'un, dépité, rompait ses armes,
Accablé d'un malheur nouveau.
Une ingrate causait ses larmes,
Qu'il essuyait à son flambeau.

L'autre, rebuté des caprices
De celle qui le fait brûler,
Pour porter ailleurs ses services,
Était tout prêt à s'envoler.

Dans sa fureur d'être neuf, il va jusqu'à écrire une

ode en prose. Lafaye répond par une ode en vers où il défend la poésie. Que fait La Motte? Il met l'ode de Lafaye en prose, pour prouver que la rime et la mesure n'ajoutent rien de bon à la poésie. Personne ne fut convaincu.

Après ses odes il fit des discours sans nombre pour concourir à toutes les académies; durant quelques années, il obtint tous les prix à Paris et en province. Ce fut un si grand scandale, que des académiciens eurent dans une séance la mission d'aller prier La Motte de ne plus concourir. Il faut dire que tous ses discours couronnés sont de pauvres discours. C'est la raison glaciale qui parle comme un livre qu'on a lu. Le concours académique est surtout fatal aux novateurs; ils n'osent y aventurer que de pâles paradoxes; ils rejettent avec crainte tout le feu de l'inspiration; ils attendent pour écrire l'heure où la pensée a vainement fatigué ses ailes, ou, s'ils ont osé écrire à l'heure bénie de l'inspiration, ils effacent ensuite d'une main timide tout ce qu'il y a de verdeur et d'élan dans leur discours.

La Motte avait été à La Trappe plutôt par pressentiment religieux que par vraie dévotion; il devint aveugle à vingt-quatre ans; il semble qu'alors un soudain éclair ait frappé les yeux de son âme, il devient un chrétien fervent. Parce qu'il ne voyait plus les routes humaines, il n'en voyait que mieux les chemins du ciel. Ici-bas il était dans l'ombre du tombeau, mais là-haut n'assistait-il pas déjà à ce soleil qui n'a pas de déclin? Au lieu du crépuscule, c'était l'aube qui se levait pour lui; il pénétrait plus loin dans l'horizon du passé et dans l'horizon de l'avenir. Il étudiait avec plus de recueillement tous les trésors d'amour que Dieu a cachés dans notre âme; aussi disait-il que Dieu, en le

frappant sur la terre, l'avait élevé au ciel. Il demeura aveugle jusqu'à sa mort. Comme il avait hérité de son père de quoi vivre en poëte, il passa doucement sa vie dans l'amour des lettres et dans l'amour de Dieu. Un de ses neveux lui fut dévoué au point de devenir son serviteur et son secrétaire; son office était de lire tout haut ou d'écrire à la dictée, d'habiller La Motte, de le conduire en promenade, au café ou dans le monde.

Pour surcroît d'infortune humaine, la goutte vint la moitié du temps lui paralyser les pieds. Malgré cet autre obstacle, La Motte n'en allait pas moins dîner en ville presque tous les jours. On l'envoyait chercher en chaise ou en carrosse, soit qu'il dînât chez la marquise de Lambert ou chez la duchesse du Maine. Il était très-recherché dans le beau monde pour son esprit toujours mordant quoique toujours aimable. La duchesse du Maine disait qu'il ne persifflait qu'avec du miel sur les lèvres. Au café Procope, il y avait toujours cercle pour entendre cet aveugle enjoué et charmant qui étonnait souvent par ses étranges systèmes. Il parlait avec artifice ; il avait si bien l'esprit d'éblouir son monde qu'en l'écoutant on lui donnait toujours raison, même pour ses odes et tragédies en prose, même pour ses critiques des anciens. Soit dans le monde, soit au café, il avait d'illustres auditeurs, ainsi le duc d'Orléans, Fénelon, le marquis de Saint-Aulaire, madame de Staal, Voltaire, Fontenelle, J. B. Rousseau, madame Dacier. Mais la parole imprimée de La Motte n'avait plus la même puissance. Il faisait alors la guerre à lui tout seul; nul ne se présentait pour le défendre dans ses hardiesses littéraires et profanatrices. Ses écrits avaient du moins la gloire d'éveiller l'ardeur des libellistes. Pas un de

ses discours qui n'ait fait écrire vingt brochures ; c'était la politique du jour.

En 1714, il publia sa traduction de l'Iliade précédée d'une longue critique du poëme d'Homère. Dans quel but cette critique et cette traduction ? Sans doute pour dégoûter des anciens. Il réduisit le poëme en douze chants, c'est dire qu'il mit de côté toutes les images, toutes les descriptions, toute la pompe d'Homère. Un froid dessinateur avait voulu reproduire une œuvre du Titien, s'imaginant que la couleur n'est pour rien dans le tableau. L'Iliade de La Motte, c'est le soleil vu dans l'eau, c'est la cendre du feu. Madame Dacier entra en lice contre ce profanateur du prince des poëtes. Elle écrivit un livre intitulé : *Des causes de la corruption du goût*. C'était la critique injurieuse des esprits faibles. Ce fut une bonne fortune pour La Motte, car il répondit par des *Réflexions sur la critique* qui contrastèrent d'une façon piquante avec la violente diatribe de son adversaire par l'esprit, la grâce et l'enjouement. Madame Dacier avait raison, mais avec l'amertume grossière des érudits du seizième siècle. Bien des gens auraient voulu avoir tort comme La Motte. La querelle s'étendit de proche en proche, elle gagna tous les esprits ; chaque jour vit éclore des panégyriques et des épigrammes en prose et en vers. Toutes les académies furent du combat, qui pour les anciens, qui pour les modernes. L'ombre de Perrault dut en tressaillir. Comme il arrive toujours, tout le monde avait raison ou plutôt tout le monde avait tort. L'Académie ne savait quel parti prendre, quand M. de Valincourt chercha à faire la paix ; il engagea à dîner les chefs de parti. On ne s'entendit pas, mais la paix fut solennellement conclue. Madame de Staal dit dans ses Mémoires :

« J'étais du dîner, je représentais la neutralité. On but à la santé d'Homère, et tout se passa bien. » Gacon seul demeura dans l'arène, armé de sonnets, de rondeaux, d'épigrammes de toutes formes, sous le titre : *Homère vengé*. Il n'avait point été du dîner. Voyant le dédain de La Motte pour ses satires, il lui dit un jour : « Je vais faire une brochure qui aura pour titre : *Réponse au silence de M. de La Motte.* »

Madame Dacier dans son livre, avait dit : « Alcibiade donna un grand soufflet à un rhéteur qui n'avait point lu les œuvres d'Homère ; que ferait-il aujourd'hui à un rhéteur qui lui lirait l'Iliade de la Motte ? » « Heureusement, dit finement La Motte dans sa réponse, qu'autrefois, quand j'ai lu à madame Dacier un chant de mon Iliade, elle ne se souvint pas de ce trait d'histoire. » Tout le monde convint que madame Dacier traitait son adversaire à la grecque, et que La Motte n'oubliait pas qu'il répondait à une Française. « Tout eût été pour le mieux, dit d'Alembert, si La Motte s'en fût tenu à la prose dans cette dispute ; il eut le malheur d'appeler à son secours cette poésie qu'il avait tant décriée, et qui, comme par représailles, l'abandonna plus que jamais dans ce moment critique. Il ressembla à un général habile, mais imprudent, qui, faisant avec avantage une guerre de campements et de manœuvres, voudrait ajouter à ses succès celui d'une action décisive en bataille rangée, et perdrait par la défaite tout le fruit et tout l'honneur de sa campagne. »

Dans son discours sur Homère, La Motte nous apprend une opinion assez ignorée et assez piquante de Boileau sur les dieux de l'Iliade. « Je me souviens qu'un jour je demandai raison à M. Despréaux de la bizarrerie et de l'indécence des dieux d'Homère ; il

dédaigna de le justifier par le secours trivial des allégories, et il voulut bien me faire confidence d'un sentiment tout personnel, quoique, tout persuadé qu'il en fût, il n'ait pas voulu le rendre public : c'est qu'Homère avait craint d'ennuyer par le tragique continu de son sujet; que, n'ayant de la part des hommes que des passions et des combats funestes à peindre, il avait voulu égayer le fond de sa matière aux dépens des dieux mêmes, et qu'il leur avait fait jouer la comédie dans les entr'actes de son action. »

A la mort de Thomas Corneille, La Motte se présenta, avec ses odes, ses opéras et ses trente-huit ans, pour ce fauteuil illustré par Pierre Corneille. J. B. Rousseau se présentait aussi ; La Motte fut nommé parce qu'il avait des amis, et que J.B. Rousseau avait des ennemis. De tout temps, pour l'Académie, les amitiés ont mieux valu que le talent. Le vrai poëte fit une épigramme pour se consoler ; le mauvais poëte prononça un bon discours, un des meilleurs qui aient été entendus jusque-là. Après avoir étonné l'auditoire par ses airs de nouveauté, il le toucha par de simples et modestes paroles sur la privation de la vue qu'avait éprouvée Thomas Corneille. « Ce mot me fait sentir tout à coup l'état où je suis réduit moi-même ; ce que l'âge avait ravi à mon prédécesseur, je l'ai perdu dès ma jeunesse. Cette malheureuse conformité que j'ai avec lui vous en rappellera souvent le souvenir ; je ne servirai d'ailleurs qu'à vous faire mieux sentir sa perte. »

Quoique aveugle, peut-être parce qu'il était aveugle, ses amis, hormis Fontenelle, voulurent le marier. Mais il était, à propos de femmes comme de poésie, de l'école du poëte normand. Ainsi, pour remercier ses

amis, il écrivit des vers sur le célibat. Je puis, je crois, sans lui faire injure, reproduire ses vers comme de la prose : « Veut-on que je prenne une femme? j'y veux trouver ensemble et jeunesse et beauté, l'esprit bien fait, une belle âme, agrément et simplicité ; cœur sensible sans jalousie; complaisance, sincérité, vivacité sans fantaisie; sagesse sans austérité; enfin, pour la rendre parfaite, à toutes les vertus joignez tous les appas; voilà, je crois, celle que je souhaite; trop heureux cependant de ne la trouver pas. »

Cependant, qu'il eût été un bon mari, facile à vivre, cet homme toujours doux et patient! Jugez-en par ce trait. Au spectacle, un soir, il fut souffleté par un jeune étourdi, parce qu'il venait de lui marcher sur le pied : « Monsieur, lui dit-il paisiblement, vous allez être bien fâché, je suis aveugle. » C'était la première fois que La Motte traduisait noblement le vieil aveugle qui se nomme Homère.

Sa demeure était triste et sombre : on croyait entrer chez un cénobite; on sentait bien qu'une femme aimée n'avait jamais passé par là. Des livres, du désordre, de la poussière, un vieux balai renversé, des papiers épars, une pendule sans aiguilles, un sablier, voilà ce qui frappait au premier coup d'œil. On explique ainsi cette pendule sans aiguilles : « Une fois, une seule fois, le résigné La Motte se mit en fureur contre le sort ; ne sachant à qui s'en prendre, il brisa les innocentes aiguilles, disant qu'il ne devait plus voir passer le temps, mais seulement l'entendre. »

Il n'eut qu'un ennemi, J. B. Rousseau; ils avaient commencé par s'aimer, mais l'Académie fut leur pomme de discorde. On se souvient que les premiers couplets célèbres attribués à Rousseau furent lancés

contre La Motte. Ces deux poëtes étaient chefs de secte au café Procope; les sectateurs de La Motte étaient en plus grand nombre, parce que La Motte était plus beau parleur. Rousseau, meilleur poëte, prévoyant que La Motte l'emporterait aussi à l'Académie, ne put résister au plaisir amer de l'épigramme. Il fit des couplets contre son antagoniste sur un air fameux d'opéra; ces couplets furent la source de son malheur, de son exil, de sa misère, car ils furent suivis d'autres couplets indignes de lui, qu'il désavoua jusqu'à l'heure suprême de la mort, mais qui furent les armes qui le blessèrent dans sa gloire et dans son honneur.

La Motte avait trouvé, en perdant la vue, une mémoire prodigieuse. N'ayant pas de distraction par le regard, il avait l'art de retenir mot à mot tout ce qu'il entendait à propos de belles-lettres. Un jeune poëte lui lut un jour devant un cercle lettré une tragédie; on ne lisait guère alors que des tragédies. La Motte écoute en silence jusqu'à la dernière scène : « Votre pièce est belle, lui dit-il, et j'ose vous répondre du succès. Une seule chose m'attriste, c'est que vous donniez dans le plagiat : je puis vous citer en preuve la seconde scène de l'acte quatrième. » Le jeune poëte, tout étourdi de cette accusation, ne savait comment se justifier, lorsque La Motte ajouta : « Je n'avance rien qu'en connaissance de cause, et, pour vous le confirmer, je vais réciter cette même scène, que je me suis fait un plaisir d'apprendre autrefois par cœur et dont il ne m'est pas échappé un seul vers. » Tous ceux qui étaient présents se regardèrent les uns les autres avec étonnement; il récita la scène tout entière sans hésiter. L'auteur était tout à fait décontenancé. Quand La Motte eut un peu souri de son embarras, il lui dit : « Remettez-vous,

monsieur, la scène en question est de vous, ainsi que tout le reste ; mais elle m'a paru si belle et si touchante que je n'ai pu m'empêcher de la retenir. »

Comme La Motte voulait être universel, il fit des fables que Fontenelle trouva plus agréables que celles de La Fontaine. Je ne suis pas tout à fait de l'avis de ce grand critique ; cependant, j'avoue que ces fables sont trop dédaignées : il y en a d'ingénieuses ; mais ce qui surtout fait quelque honneur à La Motte, c'est qu'il a inventé tous ses apologues. Il est vraiment fâcheux que le tour en soit si pénible. Ce qui le frappe et l'attire, c'est la moralité ; il y court en toute hâte, sans s'arrêter à l'esprit et à la couleur de la mise en scène.

Un soir, Voltaire arrive au Temple où la veille on avait médit de La Motte. Messieurs, dit-il d'un air mystérieux, on a découvert une fable oubliée de La Fontaine. Il lut *le Pélican et l'Araignée,* et tout le monde d'applaudir ; c'était à qui trouverait des beautés apparentes ou cachées. Quand on se fut lassé d'admirer, Voltaire, silencieux, reprit la parole : « Eh bien ! messieurs, cette fable est de La Motte. » A l'Académie, La Motte fut, pour ses fables, mis en parallèle avec La Fontaine. « Le premier est plus naïf, le second plus ingénieux. » On discuterait encore si un savant ne se fût avisé de mettre un enfant dans la discussion ; cet enfant, âgé de six ans, fut prié d'apprendre en un jour une fable de La Fontaine et une fable de La Motte. Il apprit en moins d'une heure celle de La Fontaine, il ne parvint jamais à apprendre celle de La Motte.

Le croiriez-vous ? cet homme si raisonnable, sans sourires et sans larmes, cet homme sans feu et sans élan, que rien ne touchait, hormis la raison, a créé une tragédie qui a fait pleurer tout Paris et la province, le

régent lui-même, qui ne croyait guère à la tragédie. *Inès de Castro* a eu le même succès que *le Cid*. On prenait des copies, plume à la main, l'oreille au guet, pendant les représentations. Jamais, de l'avis de d'Alembert et de Duclos, jamais tragédie ne fut tant applaudie et tant attaquée. Tous les gazetiers du temps écrivirent pour ou contre en prose et en vers ; mais, sans trop s'inquiéter de leurs grincements de plume :

« Tout Paris, pour *Inès*, eut les yeux de don Pèdre. »

Ce succès qui nous étonne, nous surtout poëtes du XIXe siècle, est venu de cette *pitié tragique* des anciens, qui va droit au cœur sans agacer les nerfs par la *pitié horrible* des modernes. Dans *Inès de Castro*, la douleur est grande, mais douce, mais humaine ; les larmes coulent, mais le tableau ne fait jamais détourner les yeux. Comment donc cet esprit si froid et si sec est-il arrivé à cette belle et simple création ? L'abbé de La Porte, dans ses *Anecdotes dramatiques*, raconte que La Motte, voulant parvenir à coup sûr à un succès de larmes, a rassemblé les passions qui ont produit le plus d'effet toutes les fois qu'elles ont paru sur le théâtre ; qu'il a ensuite prié ses amis les érudits de lui chercher dans l'histoire un événement qui encadrât ses idées ; que les érudits n'ont trouvé qu'*Inès de Castro*, et que c'est la seule raison qui donne ce titre à la tragédie. Toute singulière que paraisse cette histoire, elle s'accorde merveilleusement avec le caractère du poëte, qui voulait une dixième muse sur le Parnasse, la muse des mathématiques. Cette autre histoire de l'abbé de La Porte est plus certaine. La Motte avait été témoin au Palais-de-Justice d'un coup de théâtre saisissant. Un

fils s'était marié sans le consentement de son père. Au bout de quelques années, le père, apprenant ce mariage, en demanda la cassation au tribunal. L'avocat du fils, quand vint son tour de parler, découvrit les enfants issus du mariage, qu'il avait cachés près de lui : « Voilà tout ce que j'ai à dire, » s'écria-t-il avec un accent de vraie pitié. Jamais avocat ne fut si éloquent. La Motte, touché jusqu'aux larmes, n'oublia point ce trait dans sa tragédie. Il introduisit donc des enfants dans *Inès;* c'était une nouveauté hardie. Peu de jours avant la représentation, le régent, assistant à une lecture de la pièce, avait dit au poëte : « Prenez garde, La Motte, jamais on n'a vu d'enfants en scène. — Il y a encore du nouveau sous le soleil, » répondit La Motte avec un peu d'orgueil. A la représentation, le parterre ne savait trop quelle figure faire à la scène des enfants; les uns voulaient rire, les autres ne savaient que faire de leurs larmes; enfin, un éclat de rire retentit dans la salle. Mademoiselle Duclos, qui jouait le rôle d'Inès, s'interrompit et cria avec indignation : « Ris donc, sot de parterre, à l'endroit le plus beau, » et elle poursuivit paisiblement. Les larmes coulèrent pour tout de bon; le régent, découvrant La Motte dans la coulisse, lui cria : « La Motte, vous aviez raison. »

Le succès de cette tragédie est aujourd'hui comme non avenu, parce que le style fait l'œuvre. A peine trouve-t-on un beau vers dans *Inès*, et encore ce vers est-il de Corneille. Une tragédie sans style est un monument sans architecture. La Motte n'a été qu'un maçon raisonnable. Parmi les critiques il ne faut pas oublier ce mot d'une grande dame : « M. de La Motte a fait comme M. Jourdain dans *le Bourgeois gentilhomme*, de la prose sans le savoir. » On se rappelle le mot de Vol-

taire, qui est du même esprit. La Motte déclamait un jour devant Voltaire contre les tragédies en vers ; c'était peu de temps après l'*Œdipe* de ce poëte. « Votre tragédie est belle, disait La Motte ; il faudra que je la mette en prose. — Faites cela, répliqua Voltaire, et je mettrai votre *Inès* en vers. »

Inès est donc un chef-d'œuvre de bâtisse dramatique ; l'amour n'a jamais été plus malheureux, l'orgueil du rang n'a jamais été mieux vaincu par la nature ; tout l'intérêt vient de ces deux sentiments, éternelles sources de pitié tragique. L'effet n'est jamais dans le mot, il est toujours dans la situation ; aussi, à la lecture, *Inès* perd tout son charme et toute sa puissance. La Motte, qui n'était qu'un homme de talent, n'a pu franchir la barrière du génie. L'esprit et la raison s'arrêtent pâles et glacés devant cette barrière ; pour la franchir, il faut le feu et l'élan d'une jeune cavale qui sait prendre à propos le mors aux dents (1).

La Motte mourut au milieu de sa vogue, ne prévoyant pas que la gloire abandonnerait si tôt son ombre. Il succomba à une attaque de goutte dans sa soixantième année. Sa dernière heure fut comme toute sa vie, très-chrétienne. A la fin de ses jours, il avait rimé des psaumes, toujours pour donner tort à la poésie.

Dans *le Parnasse français*, La Motte est gravé de pro-

(1) Outre les critiques, il y eut quatre parodies jouées avec succès. La tragédie avait si profondément touché que plus d'une fois, à ces parodies, on vit pleurer des spectateurs en souvenir de la vraie pièce. La Motte riait des critiques en disant : « Qu'importent leurs diatribes ? ils ont pleuré. » Un siffleur payé contre La Motte fut si attendri, à une des représentations d'Inès, qu'il se tourna vers un de ses camarades en essuyant des pleurs : « Tiens, mon ami, siffle pour moi, je n'en ai pas la force. »

fil en face de Destouches, son musicien ordinaire. Il n'est rien moins qu'agréable par les traits et la physionomie ; c'est une vraie figure champenoise. Il est coiffé, comme dans tous ses portraits, d'un turban ou d'un chiffon. Il est le seul poëte de son temps qui dédaignât la perruque. Son vêtement est aussi d'un nouveau genre ; c'est une draperie à la grecque qui manque de caractère. Le médaillon consacré à sa gloire représente un amour armé d'une trompette, et d'un luth, qui s'envole au-dessus d'un tombeau où sifflent les serpents enflammés de l'Envie ; et pour couronner l'œuvre, on lit ce vers :

La mort assure mon triomphe.

On peut dire, à coup sûr, que c'est là un vers sans rime ni raison. Je ne connais pas de rime en *omphe ;* et la mort, loin d'assurer l'empire de La Motte, a détruit du même coup l'homme et son œuvre.

La Motte ne laissera pour tout bagage que le souvenir de son bel esprit. Il fut presque universel, parce qu'il n'avait de vocation pour aucun genre. Le bel esprit est d'un grand secours ; il sauve de bien des faux pas, il colore agréablement la faiblesse, il éblouit les yeux à temps quand on n'a rien à dire au cœur et à la pensée ; mais le bel esprit passe comme une mode légère. Tant que l'homme est là présent, il peut régler son bel esprit sur le goût changeant de son siècle ; mais dès qu'il est mort, son œuvre demeure enfouie comme des chiffons bariolés dans le coin d'une armoire. En feuilletant l'œuvre de cet esprit passager, on croit en effet retrouver des costumes d'un autre temps dont la coupe ne va plus à personne. Les grands esprits sont drapés

avec tant d'art et tant de richesse, qu'ils vont à tous les siècles.

La Motte avait l'audace et la témérité, il dédaignait le préjugé, il savait s'écarter à propos des routes battues; enfin il ne lui manquait qu'une seule chose pour prendre sa place au soleil de la gloire : le génie. Ce qu'il y a de remarquable ici, c'est que La Motte a eu moins d'originalité en voulant être original par système que la plupart des écrivains de son siècle qui n'avaient pas ce but. Mieux vaut encore se laisser aller à sa fantaisie, que de vouloir être son maître à soi-même. En poésie surtout, le hasard est souvent plus heureux que la raison.

En cherchant bien, et sans parler ici de Jean-Jacques, on finirait par trouver quelques autres novateurs dans le XVIIIe siècle : Piron, qui, avant La Chaussée, a voulu du même coup faire rire et pleurer au théâtre; l'abbé Prévost, qui a créé le roman français; Diderot, qui eût inventé Sterne; Voltaire, qui a trouvé le conte en prose comme La Fontaine avait trouvé le conte en vers; André Chénier, qui a revêtu la poésie du peplum aux grandes lignes; Bernardin de Saint-Pierre qui a été un paysagiste amoureux de la nature. Mais j'aime à croire que ces poëtes et ces romanciers ont agrandi le domaine de l'art sans parti pris. Encore une fois, le hasard est un grand maître. Ne faudrait-il pas plutôt dire l'inspiration?

IV

BUFFON.

I.

La philosophie du XVIIIe siècle était fille de la Renaissance. Ce que celle-ci avait fait pour les arts, celle-là le fit pour la science des idées. Le même mouvement qui entraînait Michel-Ange, emporta plus tard les penseurs eux-mêmes vers le naturalisme. Le XVIe siècle, — si grand qu'il fût, — n'avait vu les beautés du monde extérieur qu'à travers le voile de l'antiquité païenne. D'un autre côté, les idées religieuses avaient empêché de fixer des regards observateurs sur la magie de l'univers. L'Église, qui, de tout temps, a condamné les spectacles, avait jeté son interdit sur le théâtre même du Créateur. Il fallait un renouvellement d'idées pour que l'homme osât contempler la magnificence de la nature. La philosophie amena ce changement ; à sa suite marchèrent l'observation des faits et la puissance du raisonnement. La barrière qui arrêtait l'esprit humain sur le seuil du temple de la nature, est renversée ; deux hommes paraissent à la fois, deux hommes dont un seul aurait

suffi pour illustrer l'époque mémorable qui le vit naître, — Buffon et Linnée.

Ces deux grands naturalistes n'ont de commun entre eux que le génie. La Providence, qui plaça leur naissance dans la même année, et à quatre mois seulement d'intervalle, se plut à les séparer par un grand nombre de contrastes. Linnée vit le jour dans une pauvre chaumière de la Suède ; Buffon dans un château, en France. Contraint d'entrer dans une échoppe de cordonnier pour gagner sa vie, Linnée apprit à penser en battant son cuir. Buffon, entouré de toutes les séductions de la mollesse, n'exerça guère sa volonté que contre les avances de la fortune. La direction de leurs facultés n'était guère moins opposée. Tous deux conservèrent dans leur caractère scientifique la trace des premières influences qu'ils avaient subies. Linnée se montra surtout l'ouvrier, et Buffon, l'artiste de la nature.

Georges-Louis Leclerc de Buffon naquit le 7 septembre 1707, à Montbar, en Bourgogne, patrie féconde de saint Bernard et de Bossuet. Son père était conseiller au parlement de sa province. Il donna à ses enfants une sérieuse et robuste éducation, les laissant libres de se décider sur le choix d'un état. Au sortir du collége, le jeune Buffon se lia par hasard — qu'est-ce que le hasard ? — avec un Anglais de son âge, le jeune duc de Kingston. Comme deux oiseaux échappés de leur cage entr'ouverte, ils prirent gaiement ensemble la clef des champs et des voyages. Les voilà tous les deux courant le monde, à l'âge où le cœur tressaille, où les yeux dévorent le ciel et la terre. Quand la France fut parcourue, ce fut le tour de l'Italie. Ils virent la nature partout. Buffon se servit plus tard des

tableaux que les voyages avaient peints dans sa mémoire ; une de ses qualités rares comme naturaliste, fut de se montrer paysagiste en grand.

Le cœur de nos deux jeunes pèlerins se prit sans doute çà et là aux broussailles des passions inévitables. Une œillade ici, là un sourire jeté par des dents blanches et des lèvres roses, plus loin un corsage épanoui. En voilà plus qu'il n'en faut pour faire broncher une vertu de dix-huit ans. Buffon aima par aventure ; il ne connut, du reste, qu'en courant, ces passions fougueuses, qu'il nommait lui-même des abus de l'âme. Sceptique de cœur, il avait coutume de dire que tout le moral de l'amour était vanité. On sait que les plus incrédules en amour comme en religion sont les plus inconséquents des hommes. Ils adorent presque tous ce qu'ils blasphèment. Il est vrai que Buffon avait alors une maîtresse qui tenait dans son cœur la première place : cette maîtresse était la gloire.

Ce qui domine dans le caractère de Buffon, c'est l'amour de la grandeur et de la considération publique. Cet homme mettait de la solennité jusque dans la galanterie. Un billet doux écrit de sa main avait toujours l'air d'une lettre adressée à la postérité. « M. de Buffon, disait madame Necker, ne pouvait écrire sur des sujets de peu d'importance. Quand il voulait mettre sa grande robe sur de petits objets, elle faisait des plis partout. »

Cet esprit si original débuta — qui le croirait ? — par des traductions. Ayant passé quelques mois en Angleterre, il fit paraître, à son retour en France, la *Statique des Végétaux*, de Haller, et le *Traité des Fluxions*, de Newton. Ces traductions et les préfaces qu'il y joignit, furent les premiers essais qui le révélèrent à lui-même. Désormais Buffon ne quitta plus

cette voie de recherches dans laquelle il venait d'engager son talent. Il écrivit successivement plusieurs mémoires sur la géométrie, la physique et l'économie rurale. Ces divers travaux lui ouvrirent l'Académie des sciences. Il avait alors vingt-six ans : vingt-six ans, c'est l'enfance du génie, et déjà les vieillards blanchis dans l'étude le regardaient comme leur frère.

De tous les travaux de Buffon, celui qui dans cette première époque dévoile le mieux le secret de sa pensée inquiète, c'est la construction d'un immense miroir, souvenir de celui d'Archimède. Le point de mire de notre jeune observateur est le soleil. Que veut donc tenter vis-à-vis du géant des mondes, cet audacieux fils de la terre ? Buffon entreprend de démontrer la source première de la toute-puissance qui réside dans le soleil, et, pour arriver à ce résultat, il se propose d'incendier les corps à de grandes distances, en dirigeant sur eux les feux dévorants de cet astre. Les anciens croyaient que l'aiglon s'exerçait sur le bord du nid à fixer le soleil. Le génie de Buffon n'a pas encore déployé toute la largeur de ses ailes, que déjà il attache ses regards sur l'éternel foyer de la lumière.

Jusqu'ici, le célèbre naturaliste n'avait fait pour ainsi dire que louvoyer dans le vaste océan de la science, sa voile cherchait la direction du vent. Une circonstance fixa l'irrésolution de cette pensée voyageuse. Le Jardin-des-Plantes avait alors pour intendant Dufaï, homme instruit, jeune officier bien en cour, qui allait mourir avant l'âge. Dans quelles mains allait passer la direction de cet établissement si longtemps négligé, qui commençait à sortir de son ancien état de confusion ? Hellot, chimiste, membre de l'Académie des

sciences, va trouver le malade et lui dit : « Buffon est seul en mesure, par sa puissance de caractère, de continuer votre œuvre de régénération ; éteignez donc vos sentiments de rivalité et désignez cet ami pour votre successeur. Cette demande est écrite dans la lettre que je vous présente. Signez. » Hellot se montra insinuant et ferme ; Dufaï signa d'une main mourante. Le ministre Maurepas agréa la proposition qui lui parvint sous cette forme insidieuse. C'était une faveur, car Buffon ne s'était jamais occupé d'histoire naturelle. Ce n'est pas, du reste, la première fois que la faveur aveugle eut la main heureuse. Bonaparte fut aussi nommé général par intrigue et ne passa d'abord auprès de ses camarades que pour un officier de fortune.

Tout était à faire. Buffon crut à son étoile, et bientôt une nouvelle histoire sortit, pour ainsi dire, des ténèbres qui couvraient la nature entière. Jusqu'au XVIIIe siècle, le champ de la science était aride et confus. Pline avait écrit le roman de la nature. Les savants, ou plutôt les érudits du moyen âge, avaient suivi les traces de l'antiquité avec une servile dévotion. Tout en rendant justice à ses devanciers, et en louant de bonne grâce les anciens, — Aristote et Pline, — Buffon ouvrit une voie nouvelle, qui fut celle de l'observation et de l'expérience. Convaincu que les œuvres de l'esprit humain ne résistent au temps que par le style, il appliqua aux sciences naturelles le talent d'écrire. Le principal caractère de cette langue est la magnificence. Le style de Buffon manque peut-être de souplesse et de variété ; on aimerait à y trouver de temps en temps les traits d'une simplicité touchante ; mais il est grand dans les grandes choses, et, quand il s'élève, on sent bien qu'il a des ailes. Le mot de colo-

riste était inconnu dans la langue de Racine et de Bossuet ; on le créa exprès pour le peintre de la nature.

Buffon épousa, en 1762, Mademoiselle de Saint-Bélin. « C'était, dit Hérault de Séchelles, une femme charmante qu'il avait choisie à cinquante-cinq ans, par inclination. » On voit que la science n'était pas, non plus que la gloire, son unique passion. La connaissance qu'il fit de mademoiselle de Saint-Bélin est encore, il est vrai, de l'histoire naturelle. Buffon étudiait alors la physiologie de l'homme et de la femme ; les savants sont comme les artistes, ils ont besoin de modèle. « Mademoiselle de Saint-Bélin était, dit le cardinal de Bernis, une rose animée. » Hélas ! les roses vivent peu. » « Madame de Buffon, raconte le poëte Lebrun, mourut à la fleur de son âge. » Elle joignait à la beauté toutes les grâces de l'esprit. »

Buffon, ainsi qu'on le voit dans la lettre du chevalier Jaucourt, un instant son secrétaire, avait une singulière façon d'entendre l'amour. Le cœur, chez lui, n'était jamais en jeu. Quand il sentait la soif sur ses lèvres toutes matérielles, il appelait dans son cabinet une paysanne de Montbar pour étudier avec elle une page confuse de l'histoire naturelle. Il y avait à Montbar une douzaine de paysannes destinées à de pareilles études.

Buffon se mit à part dans son siècle. Sa vie était laborieuse et noblement paisible. Il se maintint en bonne intelligence avec les hommes qui dirigeaient le mouvement philosophique. Cette grave sécurité de conduite ne se démentit que dans une occasion, et encore Buffon fut-il l'offensé. Voltaire reprochait au style de Buffon trop de pompe et de solennité. On connaît ce

vers qu'il décocha comme une flèche sur l'auteur de la *Théorie de la terre :*

Dans un style ampoulé, parlez-nous de physique.

Un jour, qu'on citait devant Voltaire l'*Histoire naturelle*, « pas si *naturelle*, » reprit-il. Enfin Voltaire, en haine du déluge, s'était permis de contredire les idées de Buffon sur les bancs de coquillages qu'on rencontre à la surface de la terre, et qui, selon le naturaliste, avaient été déposés par les eaux de la mer. D'après l'avis de Voltaire, c'étaient les pèlerins qui, dans le temps des croisades, avaient rapporté de Syrie les coquilles que nous trouvons en France dans le sein de la terre. Il fallait être savant comme Buffon pour prendre cette plaisanterie au sérieux. Il s'irrita d'abord, il reconnut plus tard qu'il avait eu tort de se fâcher. Ce petit démêlé s'apaisa bientôt ; chacun des deux adversaires le termina à sa manière, Voltaire par un trait. « Je ne veux pas, dit-il, rester brouillé avec M. de Buffon pour des coquilles, » et Buffon par une belle phrase : « On a pu trouver, dit-il, comme je le trouve moi-même, que je n'ai pas traité M. de Voltaire assez sérieusement ; j'avoue que j'aurais mieux fait de laisser tomber cette opinion que de la relever par une plaisanterie, je le déclare autant pour M. de Voltaire que pour moi-même *et pour la postérité.* » Cet échange de politesses ne s'arrêta point en si beau chemin. Buffon envoya à Voltaire un exemplaire de ses Œuvres ; Voltaire écrivit une lettre de remercîments, où il parlait à Buffon de son prédécesseur, Archimède Ier. Buffon répondit qu'on ne dirait jamais Voltaire second.

Buffon mettait ses plus belles manchettes pour

écrire aux femmes. Voici un billet à madame de Genlis :

« Je ne suis plus amant de la nature ; je la quitte pour vous, Madame, qui faites plus et qui méritez mieux. Elle ne sait que former des corps, et vous créez des âmes. Que la mienne n'est-elle de cette heureuse création ! j'aurais ce qui me manque pour plaire, et vous jouiriez avec plaisir de mon infidélité. Pardonnez-moi, Madame, ce moment de délire et d'amour. Je vais maintenant parler raison. »

La conversation de M. de Buffon n'était pas, à beaucoup près, aussi éclatante que son style écrit. Il ne laissait pas que d'être fort recherché dans le monde, où ses connaissances, d'un ordre à part, lui assuraient un trône. « La conversation de M. de Buffon, dit madame Necker, a un attrait particulier. Il s'est occupé toute sa vie d'idées étrangères aux autres hommes, en sorte que tout ce qu'il dit a le piquant de la nouveauté. » Sa belle et imposante figure donnait encore plus de gravité à ses discours. Buffon n'était pas également heureux quand il quittait le terrain de la science pour celui de la littérature. La Motte, Fontenelle, Marivaux, avaient mis à la mode de déclamer contre les vers. Nul ne poussa plus loin cette manie que l'auteur des *Époques de la Nature*. Parlant de beaux vers, il disait : « C'est beau comme de la belle prose. » — « J'ai vu en 1780, dit Laharpe, le respectable vieillard Buffon, soutenir très-affirmativement, que les plus beaux vers étaient remplis de fautes et n'approchaient pas de la perfection de la bonne prose. » Est-ce que la fable du renard sans queue conviendrait même aux grands esprits? — D'Alembert était encore plus géomètre que M. de Buffon n'était prosateur ; un jour,

il disait à Rivarol : « Ne me parlez pas de votre Buffon, de ce marquis de Tuffière qui, au lieu de nommer simplement le cheval, dit : « La plus belle conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce noble et fougueux animal. — Oui, reprit Rivarol, en raillant, c'est comme ce sot de Jean-Baptiste Rousseau, qui s'avise de dire :

Des bords sacrés où naît l'aurore,
Aux bords enflammés du couchant...

Au lieu de dire : de l'est à l'ouest. »

Depuis Buffon, Rivarol et d'Alembert, le temps a fait justice de la périphrase ; mais la poésie est restée.

Buffon ne quittait guère son Jardin-des-Plantes, dont il était comme le souverain, que pour aller, dans la belle saison, chercher les mêmes jouissances paisibles dans les beaux domaines de Montbar. Il était grand seigneur en tout, dans le style, dans le monde, et jusque dans la vie privée. On sait qu'il ne travaillait qu'en habit de cérémonie et en manchettes. N'eût-on pas dit qu'il voulait s'élever au-dessus de la planète dont il allait décrire les lois ? Ainsi paré, il se rendait au fond de ses jardins, dans un pavillon, où il devenait inaccessible au monde entier. Sorti de ses heures de travail, il conservait le goût du faste et de la représentation. Il marchait en portant haut la tête. Le dimanche, on le voyait se rendre à l'église, accompagné d'un capucin, son commensal, qui cumulait la charge de confesseur de M. de Buffon et celle d'intendant de ses affaires domestiques. Assis avec pompe dans son banc seigneurial, il recevait volontiers l'encens, l'eau bénite et les autres honneurs dus à son rang. Dans la semaine,

Buffon dirigeait ses promenades vers les champs, où les travaux de la terre appelaient la population rurale. Chemin faisant, il saluait de propos galants, les femmes et les jeunes filles qu'il rencontrait sur son passage, la faucille à la main ou la gerbe sous le bras.

Il possédait une grande fortune, qu'il employait noblement. Les dépenses du Jardin-du-Roi absorbaient tous ses fonds, et le forçaient même à emprunter. L'ancien édifice était devenu insuffisant pour recevoir les richesses des trois règnes de la nature, que le grand nom de Buffon attirait de toutes parts au Jardin-des-Plantes. A chaque accroissement du cabinet d'Histoire naturelle, Buffon livrait une pièce de son logement; un jour, ce fut sa bibliothèque, un autre son salon, un autre sa chambre à coucher, si bien qu'il se trouva mis à la porte par lui-même. Buffon se vit alors dans la nécessité d'acquérir un hôtel voisin. Il avait fallu qu'Alexandre fît la conquête de l'Asie pour qu'Aristote pût rassembler les œuvres de la nature. Pour composer un plus grand herbier, Buffon n'eut besoin que de sa gloire.

Buffon, en personne, était l'âme du Jardin-des-Plantes. Daubenton disait : « Sans Buffon, je n'aurais pas passé, dans ce jardin, cinquante ans de bonheur. » Ces deux savants aimaient véritablement la nature. Seulement Buffon la considérait en vrai philosophe, en écrivain, en poëte, et Daubenton en classificateur. Buffon était myope. C'est surtout avec les yeux de l'esprit qu'il voyait. Les yeux lui semblaient des conducteurs trop grossiers pour arriver par leur seule entremise à la découverte de la vérité. L'analyse physique elle-même ne lui inspirait qu'une confiance médiocre. Un savant lui parlait d'une expérience qu'il

projetait sur un diamant : « Je le ferai brûler dans un creuset d'or, disait-il. — Le meilleur creuset, c'est l'esprit, » répondit Buffon. C'est en passant la nature à ce creuset suprême qu'il sut extraire les lois générales des êtres.

Comme Descartes, ce hardi penseur, qui ébranlait par la doctrine du libre examen tout l'édifice du catholicisme et qui faisait en même temps ses dévotions à la Vierge, Buffon se montra toujours un modèle de soumission aux usages religieux. A sa campagne, les jours fériés, il suivait assidûment les offices. Il craignait par-dessus tout les censures de l'Église. Ayant appris que ses idées sur la formation de la terre avaient ému les graves docteurs de la Sorbonne, Buffon se hâta de désavouer toutes les conséquences que l'irréligion pouvait tirer de ses ouvrages. Il essaya même d'accorder ses hypothèses avec le récit de la création dans la Genèse. Un tel acte de christianisme désarma la Sorbonne. Elle retira cette main pleine de foudres qu'elle tenait déjà levée sur la tête du savant. On a mis en doute dans cette circonstance la bonne foi de Buffon. Peut-être l'auteur de la *Théorie de la terre* se souvint-il de l'histoire de Galilée.

Buffon avait près de cinquante ans quand il fut nommé à l'Académie française. Voici en quels termes Grimm rend compte de son discours de réception : « M. de Buffon ne s'est pas borné à nous rappeler que le chancelier Séguier était un grand homme, que le cardinal de Richelieu était un très-grand homme, que les rois Louis XIV et Louis XV étaient de très-grands hommes aussi ; que M. l'archevêque de Sens était aussi un grand homme, et qu'enfin tous les quarante étaient de grands hommes ; cet homme cé-

lèbre, dédaignant les éloges fades et pesants qui font ordinairement le sujet de ces sortes de discours, a jugé à propos de traiter une matière digne de sa plume et digne de l'Académie : ce sont des idées sur le style, et l'on a dit à ce sujet que l'Académie avait pris un maître à écrire. » Suivant toujours la nature pour exemple : « Pourquoi, dit Buffon dans son discours, les ouvrages de la nature sont-ils si parfaits ? C'est que chaque ouvrage est un tout, et qu'elle travaille sur un plan éternel, dont elle ne s'écarte jamais : elle prépare en silence les germes de ses productions ; elle ébauche par un acte unique la forme primitive de tout être vivant ; elle la développe, elle la perfectionne par un mouvement continu et dans un temps prescrit. L'ouvrage étonne : mais c'est l'empreinte divine dont il porte les traits, qui doit frapper. »

L'auteur de l'*Histoire naturelle* était roi à Montbar, mais c'était un roi sans sujets. Ce pays présente, en effet, l'image de la solitude. La cour d'Archimède II ne se composait guère que de voyageurs (1). Parmi ces

(1) Buffon avait coutume d'emmener à Montbar quelques-unes des petites célébrités parisiennes ; il voulait une cour, mais la vraie cour du monde intellectuel était à Ferney. Le célèbre Touzet amusait beaucoup Buffon. On lit dans un journal du temps :

« Un jeune peintre, appelé Touzet, élève de l'Académie, vient d'être attaché à M. de Buffon en qualité de Jardin des Plantes ambulant. Ce Touzet est célèbre à Paris depuis quelques années par le talent d'imiter et de contrefaire, qu'il possède au suprême degré. Non-seulement il contrefait toutes sortes de personnages et de caractères avec une perfection qui ne laisse rien à désirer, mais il imite encore à lui tout seul une collection de bruits et de phénomènes physiques. On le place au milieu d'un salon, derrière un paravent, et l'on entend tout un essaim de religieuses qui vont à matines : on les entend se lever, se réunir, descendre des corridors

derniers, on cite Jean-Jacques Rousseau et Hérault de Séchelles. Jean-Jacques se mit à genoux et baisa le seuil de la porte. Rousseau était fait pour admirer Buffon ; les grands écrivains se touchent par des liens de famille. Hérault de Séchelles, alors jeune magistrat, attaché au parquet du parlement de Paris, alla aussi faire une visite à Buffon dans sa retraite de Montbar, dans ce sanctuaire de la science, ce berceau de l'histoire naturelle, comme disait le prince Henri. Avec une indépendance sauvage, il déchira le voile de l'hospitalité et fit pénétrer les yeux du public curieux dans les mystères du coin du feu, dans la pensée même de l'homme ou du savant. C'est à lui que Buffon aurait tenu ce propos compromettant : « J'ai toujours nommé le Créateur, mais il n'y a qu'à ôter ce mot et mettre à la place la puissance de la nature. » Dieu seul sait ce que Buffon pensait sur lui-même ; mais nous ne voyons pas comment un mot mis à la place

dans l'église, chanter l'office, faire la procession, rentrer dans le couvent et se disperser dans leurs cellules. On distingue l'âge, le caractère, l'humeur, les infirmités de chacune de ses nonnes, on se croit transporté au milieu d'un couvent. La matinée de village, le dimanche, est encore plus surprenante : on se trouve transporté dans l'intérieur d'un ménage rustique ; on assiste au lever du ménager et de la ménagère, à leurs fonctions matinales : on les accompagne à l'écurie, à la basse-cour, dans la rue, à la messe ; on entend le sermon ; on les suit dans le presbytère ; on devine le caractère du curé, de sa gouvernante, de son chien même, qui ne jappe pas comme un chien de paysan. Tout cela est d'une vérité surprenante. Ce Touzet observe les plus petites nuances avec une justesse qui confond. »

Touzet était tout une ménagerie, tout une nature pour Buffon, qui n'avait qu'à fermer les yeux pour se croire transporté au milieu du Jardin-des-Plantes.

d'un autre pourrait rien changer à la croyance du genre humain.

Buffon aimait surtout Montbar parce qu'il y travaillait en toute liberté ; écoutons Vicq-d'Azyr : « A Montbar, au milieu d'un jardin orné, s'élève une tour antique; c'est là que M. de Buffon a écrit l'histoire de la nature : c'est de là que sa renommée s'est répandue dans l'univers. Il y venait au lever du soleil. La couleur du matin, les premiers chants des oiseaux, l'aspect varié des campagnes, tout ce qui frappait les sens, le rappelait à son modèle. Errant dans les allées, il précipitait, il modérait, il suspendait sa marche, tantôt la tête vers le ciel, dans le mouvement de l'inspiration, tantôt recueilli, prêt à créer. Il écrivait, il effaçait, il déclamait... » Vicq-d'Azyr ne dit pas que la première personne que voyait Buffon c'était un valet de chambre armé d'un fer à papillottes et d'une boîte à poudre.

II.

On a reproché au style de Buffon trop de pompe et de magnificence ; sa pensée était comme sa figure, il lui fallait des ornements. Mais cet éclat uniforme amène quelquefois la monotonie; on aimerait à trouver çà et là plus de négligence et de simplicité. Ce défaut est surtout sensible dans les discours académiques où Buffon, ne voulant pas déroger à l'usage, parlait pour ne rien dire. La beauté littéraire doit prendre modèle sur les femmes qui se contentent d'être belles par la beauté et non par la parure. « Peignez bien votre beau cygne, » écrivait Buffon lui-même à l'abbé Bexon. Dans la na-

ture, les cygnes ne se peignent pas ; ils n'en sont pas moins pour cela les oiseaux les plus blancs et les plus aimables du monde.

Rien ne relève la grâce naturelle comme une certaine nonchalance qui se laisse aller. La vraie coquetterie n'a pas de meilleure parure que le charme agaçant du demi-jour. La Muse du style est comme les bergères de Virgile : elle nous jette la pomme et s'enfuit derrière les saules, contente d'avoir été entrevue.

> Et comme Galathée elle fuit vers les saules
> Voilant sous ses cheveux l'éclat de ses épaules.

Parmi les grands écrivains, Buffon est de ceux qu'on admire, il n'est pas autant de ceux qu'on aime. « Le style est l'homme même, » a dit Buffon, et je le regrette, car ce qui manque le plus à celui de l'historien naturaliste, c'est le sentiment. Parle-t-il de la construction du nid des oiseaux, qu'il appelle un *travail chéri,* je ne sens palpiter ni les ailes, ni le cœur d'une mère. Énumère-t-il les chiens de toutes les espèces, et pour ainsi dire, de tous les états, il m'intéresse bien au chien de berger, mais il oublie le chien de l'aveugle. M. de Châteaubriand avance que Buffon chrétien eût été plus tendre ; je n'en crois rien ; il n'avait pas la naïveté du cœur, et celle-là du moins est la religion naturelle. A une première lecture de *Paul et Virginie*, faite chez madame Necker, Buffon déconcerta l'auteur de cet ouvrage par des bâillements indiscrets. Comme Bernardin de Saint-Pierre continuait de lire, le naturaliste demanda tout haut sa voiture, pour ne pas entendre de *semblables niaiseries*. C'est queBuffon ne comprenait rien à cette fraîcheur adorable des aubes amoureuses.

« Voilà, dit alors une femme d'esprit, une bêtise qui ira loin. »

Buffon fut, comme Montesquieu, un écrivain grand seigneur, qui traversa la vie et les passions de la terre sans y déchirer son cœur. Il créa la solennité du style; le peintre Lebrun ne fut jamais plus majestueux. On pardonne à Buffon cette solennité ambitieuse en faveur des idées qu'elle revêt. Montesquieu écrivant l'*Esprit des Lois*, devait rechercher la clarté, la raison, la force. Buffon, écrivant l'*Histoire naturelle*, devait s'élever à l'éclat poétique; en effet, comme Jean-Jacques, il se sentait poëte en face des merveilles de la création. Le beau temps pour la prose française que le règne de Voltaire et de Montesquieu, de Jean-Jacques, de Buffon et de Diderot! Dans ces cinq styles on trouve tout ce qui fait le génie de notre langue; c'est la gamme des passions, du sentiment et des idées.

Buffon n'était pas artiste à la manière des peintres ou des sculpteurs; mais il comprenait aussi la beauté, sinon dans les arts, du moins dans la nature; il a écrit quelque part: « Les anciens ont fait de si belles statues, que, d'un commun accord, on les a regardées comme la représentation exacte du corps humain le plus parfait. Ces statues, qui n'étaient que des copies de l'homme, sont des *originaux,* parce que ces copies n'étaient pas faites d'après un seul individu, mais d'après l'espèce humaine entière bien observée. » N'est-ce pas là un hommage éclatant rendu à l'art par l'éloquent auteur de l'*Histoire naturelle?* Ainsi Dieu a éparpillé la beauté, l'artiste l'a réunie. Ce n'était d'ailleurs qu'une traduction éloquente des rêves de Platon.

Quoique retiré du monde, Buffon ne laissait pas que de prendre sa part d'amusement aux propos et aux

médisances de son siècle. « On vous aura peut-être écrit, mandait-il à l'abbé Bexon, que Voltaire fait jouer chez lui toutes les pièces que les comédiens ont refusées. Il prouve que les comédiens ont eu raison. » Le jugement de Buffon n'était pas toujours d'une bienveillance excessive. « M. Marivaux, écrivait-il au même abbé Bexon, a donné une brochure qui fait le second tome de la vie de Marianne. Les petits esprits et les précieux en admireront les réflexions et le style. » Le marivaudage ne pouvait aller à la gravité un peu roide de l'auteur de l'*Histoire naturelle*. Buffon se montrait du reste assez difficile en fait d'admiration. On lui demandait un jour combien il comptait de grands hommes, il répondit : « Cinq : Newton, Bacon, Leibnitz, Montesquieu et moi. »

La grande idée que Buffon avait de lui-même était justifiée par l'estime de ses contemporains. « Voltaire, dit Laharpe, faisait, il est vrai, plus de bruit que lui ; il était plus craint et plus recherché, comme étant la voix de l'opinion de chaque jour ; mais Buffon était beaucoup plus respecté, parce que cette même opinion n'avait jamais troublé sa gloire et n'avait jamais séparé sa personne de son talent. » A Paris, il entretenait des relations avec la grande société ; il étendait les rameaux de sa correspondance jusqu'aux têtes couronnées. La puissance de son nom imposait à Frédéric le Grand et à la grande Catherine, qui se sont épuisés en avances pour l'attirer dans leurs États. Buffon envoya à cette impératrice une partie de lui-même — son buste par Houdon. — « Soixante et quatorze ans imprimés sur ce marbre, écrivait-il à cette Majesté, ne pourront que le refroidir encore. « C'était un beau vieillard : ses traits, sa taille, sa démarche, son grand

âge, dont il n'avait guère que les cheveux blancs, tout en lui était noble et souverain. Il portait son génie sur sa figure (1).

De tous les honneurs dont fut entourée la vieillesse de Buffon, celui qui flatta le plus son légitime orgueil fut l'érection d'une statue dans ce même Jardin-des-Plantes qu'il avait orné de ses présents et de ses lumières. Au reste, cette statue fut une concession de l'envie qui s'attache toujours aux grands hommes. On voulut calmer par cet hommage les ressentiments du prince des naturalistes que des bruits de survivance avaient irrité. La statue s'éleva; mais les sentiments de basse jalousie se cachèrent sous le choix de l'épigraphe, comme l'aspic sous les fleurs amères. On grava au bas ces mots sans doute perfides : *naturam amplectitur omnem.* Les jours suivants, un jeune espiègle se faisant, dit-on, l'instrument de rivalités odieuses, vint écrire à plusieurs reprises au-dessous des mots consacrés, cette explication maligne : *qui trop embrasse, mal étreint.* Buffon éclata. L'épigraphe douteuse disparut et fut remplacée par cette autre plus convenable : *majestati naturæ par ingenium.*

La joie que Buffon ressentit de cet hommage public alla jusqu'à l'enivrement. Vers le même temps son fils lui éleva un autre monument plus modeste dans ses jardins de Montbar. Près de la tour, qui était d'une grande élévation, on avait placé une colonne avec cette inscription :

Excelsæ turri, humilis columna
Parenti suo, filius Buffon, 1785.

(1) Cette attention des têtes couronnées pour l'auteur de l'*Histoire naturelle* gagna jusqu'à Louis XV, qui l'a décoré du titre de comte.

Quoique Buffon n'aimât point les vers, il trouvait assez beaux ceux qui lui étaient adressés. « Toutes les personnes qui m'ont entendu lire la belle ode de M. Lebrun, écrivait-il à l'abbé Bexon, s'accordent à l'admirer. » Cette ode était un hommage au naturaliste.

Buffon, dans ses travaux, se faisait beaucoup aider. Il s'adjoignit Daubenton, Gueneau de Montbelliard et l'abbé Bexon. On voit que l'idée des collaborations littéraires n'appartient point à notre siècle. Il travaillait lui-même beaucoup. « Je passais, a-t-il dit à Hérault de Séchelles, douze à quatorze heures à l'étude, c'était tout mon plaisir. En vérité, je m'y livrais bien plus que je ne m'occupais de la gloire. La gloire vient après, si elle veut, et elle vient presque toujours. » Elle était déjà venue pour l'auteur des *Époques de la nature*.

Buffon mourut à Paris, le 7 avril 1788, à l'âge de quatre-vingt-un ans. La nature était veuve ! « Un fait certain, dit Laharpe, c'est qu'il a voulu recevoir, à sa mort, les sacrements de l'Église, que, par un scandale alors presque passé en usage, nos philosophes se faisaient un devoir d'éloigner. » Buffon prétendit garder les convenances jusqu'à la fin.

Buffon mourut un an avant la révolution. Son fils fut surpris par le déluge de sang qui commençait à déborder sur la tombe de son père. Ce célèbre naturaliste, qui a écrit l'histoire des anciens déluges, n'avait pas prévu celui-là.

Ce fils de Buffon avait un peu voyagé. L'impératrice de Russie l'avait reçu et fêté dans ses États. Toutes les têtes couronnées lui témoignaient le désir de l'attacher à leur service. La révolution ne lui reprocha d'autre crime que d'être le fils de son père. Ce que la vengeance de 93 poursuivait dans le comte de Buffon,

c'était le titre de grand seigneur. Traîné au supplice, ce pâle jeune homme comprenait à peine l'énigme de cette sanglante comédie. Doux et courbé comme un roseau, il baissait et relevait la tête sous le vent de la foule qui accourait à son passage. Quand il fut monté sur la fatale planche, quand le bourreau se prépara pour de bon à lui lier les mains, il frissonna, il chancela et se tourna vers le peuple :

« Citoyens, je suis le fils de Buffon ! »

Le peuple garda le silence.—Qu'est-ce que cela me fait? dit le bourreau, quand tu serais le fils du pape! — Je suis le fils de Buffon, l'auteur de l'*Histoire naturelle*, répéta fièrement la victime. — Je ne sais pas lire, murmura le bourreau. — Quel mal ai-je fait? reprit une dernière fois ce pauvre jeune homme avec le sentiment d'une conscience pure. — Si ce n'est toi, c'est donc ton père! Tu as, d'ailleurs, la tête d'un aristocrate!

Ces gens de guillotine ne connaissent les hommes qu'à la tête.

Il n'y avait plus rien à dire. Le fils de Buffon se couvrit de la gloire de son père comme d'un voile, et, sous ce voile sacré, il reçut le fatal couteau.

Le fils, le tombeau, la statue et l'héritage de Buffon, la révolution dévora tout. Au même moment où l'héritier d'un nom immortel tombait sous le niveau brutal de la guillotine, le peuple rendait à un naturaliste étranger des honneurs publics. Le buste de Linnée, de l'apprenti cordonnier, était placé au Jardin-des-Plantes, sous le cèdre du Liban. Les femmes, les enfants, les vieillards venaient lui rendre hommage dans le nouveau temple de la nature. Sous cette espèce de culte rendu au savant suédois, perçait encore la haine contre

le naturaliste français ; on relevait la gloire de l'enfant du peuple pour mieux humilier celle du grand seigneur. Les nuages jetés sur la mémoire de Buffon se sont heureusement dissipés avec la tempête révolutionnaire.

L'auteur de l'Histoire Naturelle témoigna toute sa vie une estime médiocre pour les classifications. C'étaient, à son avis, des travaux fatigants et stériles, où la mémoire et l'esprit d'ordre s'exercent, à l'exclusion de qualités plus souveraines. On a cru que la rivalité qui existait entre lui et Linnée était la cause de cette opposition systématique contre ce qu'on nomme maintenant méthode, en histoire naturelle. Nous croyons qu'il faut plutôt en accuser la tournure de son esprit. Buffon procédait par masses. Son coup d'œil hardi embrassait des plans généraux ; il lui fallait un grand espace qu'il eût à remplir de sa pensée. Il ne croyait pas qu'on pût tirer la nature au cordeau. Dresser l'acte notarié des richesses du globe, les étiqueter, les mettre en ordre était une besogne secondaire qu'il laissait aux nomenclateurs. Les savants qui se livraient à cet inventaire, étaient, selon lui, des *clercs d'étude*. Cuvier a, sans aucun doute, perfectionné les méthodes qui existaient avant lui ; mais il faut dire, à l'honneur de Buffon, que les naturalistes de bonne foi reconnaissent encore de nos jours l'insuffisance de ces travaux estimables. Toute classification est toujours plus ou moins artificielle, c'est-à-dire que l'ordre dans lequel on distribue les êtres organisés n'exprime jamais que d'une manière imparfaite leurs rapports naturels avec les divers embranchements de la série animale. La méthode, dont on parle tant de nos jours dans les livres de sciences, est une sorte de pierre philosophale, qui fume

sans cesse dans le creuset des alchimistes de la nature, mais qui n'en sort jamais.

Buffon n'était pas l'homme des détails ; non-seulement il faisait écrire par d'autres l'*Histoire des oiseaux,* mais encore il se plaignait dans ses lettres de l'obligation où il était « de travailler sur des plumes. » Ailleurs, il se plaint de ces tristes oiseaux de marais *dont on ne sait que dire.* Ce qu'il fallait à Buffon, c'était un grand horizon d'idées. Il n'était jamais si à l'aise que sur le terrain des lois générales de la nature. Là, son génie devinait. On a écrit, dans ces derniers temps, après Cuvier, que le véritable titre de Buffon était d'avoir fondé la partie historique et descriptive de la science ; éloge ou blâme, cela n'est point exact : Buffon est sans doute un admirable historien des animaux, surtout pour le style ; mais ce rare mérite n'est encore chez lui que secondaire ; son premier, son véritable titre, c'est d'avoir été le philosophe de l'histoire naturelle. Soit qu'il découvre la grande loi de la distribution géographique des êtres, soit qu'il pose la question de la variabilité des espèces, soit qu'il déchiffre l'acte de naissance du globe terrestre, il s'élève partout au point le plus haut où les spéculations de l'homme puissent monter. Son histoire est la seule qui mérite, après celle de Bossuet, et à plus juste titre, le nom d'*Histoire universelle.* Le passé, le présent, l'avenir même de notre planète, il embrasse tout ; aidé de la lumière du génie, il ose descendre dans ces profondeurs du temps, où tout autre flambeau que celui de la révélation avait jusque-là menacé de s'éteindre.

Un auteur moderne a dit : « Buffon devine, Cuvier démontre. » Cette assertion n'est pas juste. Si Cuvier continue quelqu'un, c'est plutôt Linnée que Buffon.

L'école de Cuvier a beaucoup plus de précision, moins de hardiesse, moins de vues générales que celle de son devancier : l'un est plutôt sculpteur ; l'autre est architecte. Buffon taille et bâtit en grand ; moins soucieux de l'ordre et de la perfection des détails que de la majesté de l'ensemble, il vise sans cesse aux effets de la perspective. Le véritable disciple de Buffon ne doit pas être cherché en France. Ce disciple est un fils de l'Allemagne, c'est Gœthe qui, à son génie de poëte bien connu, mêlait un génie presque égal de naturaliste. « Je suis né, écrivait-il lui-même, en 1749, dans cette belle année où ont été publiés les trois premiers volumes de l'œuvre de Buffon ; j'attache du prix à cette coïncidence. »

L'ouvrage le plus imposant de Buffon est celui qui a pour titre *les Époques de la Nature*. Ce fut, comme toujours, le plus déprécié à sa naissance. L'auteur aurait écrit, selon Laharpe, le roman de la physique ; mais Laharpe ne fait point autorité dans ces choses-là. Le XIXe siècle est revenu sur l'œuvre de Buffon, et l'a jugée, pour ainsi dire, du haut des progrès de la science. Ce nouveau point de vue plus élevé a été favorable à Buffon. Les admirables travaux de Cuvier, en rendant à la lumière les populations éteintes du globe, ont beaucoup mieux précisé les âges du monde, mais ils n'ont pu faire oublier les découvertes hardies du prince des naturalistes. Quelle force d'intuition ne fallait-il pas pour deviner, en l'absence même des faits, ce que l'étude d'un demi-siècle n'a pas même encore révélé aux géologistes !

Buffon a porté le premier et au loin ses regards sur les âges antiques ; c'est du sein du chaos incompris jusque-là, du sein des ténèbres qui couvraient alors l'his-

toire de notre monde, que sortit soudainement une lumière nouvelle. De l'état actuel du globe que nous habitons, il déduit l'état ancien. Son œil interroge les traces empreintes à la surface de la terre ou déposées dans l'intérieur, et de ce vaste théâtre d'événements, l'esprit de Buffon s'élève à un spectacle d'idées. Ce n'est pas de lui qu'on pourrait dire :

> C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
> Au conseil de celui que prêche ton curé.

Buffon semble, au contraire, avoir assisté aux conseils du Créateur, tant il développe dans un style admirable le récit de l'origine du monde. Après les idées générales de l'auteur des *Epoques*, il n'y avait plus qu'à voir ; le grand plan de la création était tracé. Appuyé sur les monuments souterrains de notre globe, Buffon ouvre à chaque instant et comme par éclairs des horizons infinis que la science de notre siècle est encore loin d'avoir parcourus. Sans doute l'ouvrage de Buffon contient une foule d'erreurs de faits, mais ce sont de ces détails que le temps détache, sans nuire à l'ensemble de l'édifice. Le naturaliste écrivit ce grand testament littéraire dans un âge assez avancé ; toutefois, comme dans l'œuvre de Dieu qu'elle se proposait de réfléchir, on n'y trouve nulle part des traces de vieillesse.

Nous avons parlé des scrupules, ou, si l'on aime mieux, des craintes de Buffon relativement à la Sorbonne, que ses hypothèses hardies sur la formation du globe avaient émue. « J'espère, écrivait-il au digne abbé Leblanc, qu'il ne sera pas question de mettre mon livre à l'index, et, en vérité, j'ai tout fait pour ne pas le mériter et pour éviter les tracasseries théologiques que

je crains beaucoup plus que les critiques des physiciens et des géomètres. » La Sorbonne rentra, en effet, sous l'hermine une griffe qui n'aurait jamais dû en sortir. N'est-il pas douloureux de voir un génie comme celui de Buffon n'acquérir la liberté de pensée qu'au prix des soumissions les plus humiliantes? *La Genèse* est un beau livre sans doute; mais, faut-il, pour complaire à certains préjugés religieux, effacer cet autre livre que la nature a écrit sur l'écorce du globe, faut-il fermer le livre du génie dans lequel le doigt de Dieu trace à sa manière les caractères d'une révélation croissante? La nature est cette antique Isis qu'entourait un impénétrable mystère; elle aime les audacieux qui, de siècle en siècle, ont le courage de lever son voile.

Sans se soutenir à cette hauteur, en quelque sorte prophétique, dans la description des mœurs des animaux, Buffon montre un talent d'écrivain qui n'eut jamais de modèle, et qui n'aura point d'imitateur. Sa manière tient un peu du fabuliste : il prête au lion la magnanimité ; il fait le chat infidèle, faux, pervers, voleur, souple et flatteur comme les fripons.

« Les animaux, dit madame Necker, semblaient être plus éloignés de nous, et l'art de Buffon a été de les en approcher sans cesse. » L'historien de la nature, non content d'embellir la langue, agrandit tous les sujets qu'il traite, par la singularité du tour.

Buffon est quelquefois plus solennel qu'éloquent; car, voulant trop poursuivre l'éloquence, il la dépasse. Nous ne dirions donc pas comme Vicq-d'Azyr, dans son éloge de Buffon : « L'envie a voulu voir de la parure dans son style, il n'y a que de la beauté. » Il y a de la beauté, mais il y a aussi de la parure. Il fallait bien que Buffon fût de son siècle.

Buffon craignait la satire. Quand Rivarol entra dans le monde, il chercha un nouveau chemin pour faire fortune ; il comprit qu'un homme de bonne volonté peut toujours prendre ici-bas une belle place au soleil. Jusqu'à lui, plus d'un poëte avait vécu, comme le renard de La Fontaine, aux dépens de ceux qui l'écoutaient ; spéculer sur la flatterie, c'était un moyen vulgaire, indigne de Rivarol ; il aima mieux spéculer sur la satire.

Le monde, se dit-il alors, est une vaste arène, semée de bons et de méchants, de loups et d'agneaux ; je serai méchant, on me craindra, on fera ma fortune ; à chaque coup de griffe on me saluera à la ronde, à chaque coup de dent on me jettera un gâteau. Ce système eut pour lui un plein succès. Les premiers mots méchants furent répandus de proche en proche. Buffon accueillit Rivarol par mille marques de faveur. Il lui offrit un appartement dans son hôtel, un pavillon à sa campagne. Rivarol se laissa faire. Quel était le plus coupable des deux ?

Cette manière de loger Némésis ne fait pas beaucoup d'honneur à Buffon. On serait plus touché de le voir monter à quelque mansarde de poëte, se montrant grand seigneur avec la misère, comme il l'était avec la critique. Rivarol, tout enthousiaste qu'il fût devenu pour Buffon, ne flattait pas toutes les œuvres de ce grand homme ; il disait de son fils : « C'est le plus mauvais chapitre de l'histoire naturelle de son père ; entre le fils et le père, tout un monde passerait. »

On n'a pas attendu la mort de Buffon pour contester son génie. Voyez cette très-spirituelle page de Grimm, à propos de la réception de Saint-Lambert : « On lui a donné à la porte de l'Académie un encensoir, à condition qu'il en dirigerait les coups, non-seulement en

arrière sur les fondateurs, mais encore en avant vers les principaux nez académiques. Le nouvel académicien a fait son service d'encensoir à merveille, et il n'y a point d'habitué de paroisse qui sache mieux lancer le sien vers le porteur du Saint-Sacrement. Indépendamment de l'illustre président de Montesquieu et du grand patriarche de Ferney, qui ont des droits assurément incontestables à notre hommage et à la reconnaissance de tous les siècles, l'abbé de Condillac et M. d'Alembert ont eu leur portion d'éloges à part. Je ne sais par quelle fatalité M. de Saint-Lambert a oublié M. de Buffon, qui ne laisse pas d'être aussi un des Quarante; et je suis tenté de faire comme cet officier gascon qui, en revenant du Palais où il avait monté la garde pour une séance de Louis XIV au parlement, s'arrêta sur le Pont-Neuf, devant la statue de Henri IV, et dit à sa troupe : *Mes amis, saluons celui-ci, il en vaut bien un autre* (1). Si l'on reproche à M. de Buffon des systèmes insoutenables, on ne peut nier l'élévation de ses idées, la noblesse et le coloris de son style. »

Il reste de ce grand écrivain plusieurs maximes qu'on répète sans cesse; ce ne sont ni les meilleures, ni les plus vraies. « Le génie, a-t-il dit, n'est qu'une plus grande aptitude à la patience. » Voilà qui est faux : la patience ne donne ni la vue intérieure des choses, ni le sentiment des rapports; tout cela est un don de la nature. Le génie est l'inspiration. N'est-ce pas pour recevoir la visite de cette fille du ciel que Buffon se faisait si beau avant d'entrer dans son cabinet de travail? A quoi bon les manchettes brodées, les vestes et les habits chamarrés d'or, si ce n'était pour faire honneur

(1) Cet officier était le bisaïeul du fameux Mirabeau.

à cette amante invisible de son esprit? J'aime mieux ce mot moins célèbre : « Le bonheur vient de la douceur de l'âme. » Buffon avait en vue mademoiselle de Saint-Bélin, dont la vie heureuse était l'ouvrage de la grâce et de la bonté.

Buffon occupe dans le XVIIIe siècle une place à part; philosophe par excellence, sous le règne de la philosophie, il a magnifiquement exposé les harmonies de Dieu et de l'univers. Moins spirituel que Voltaire, moins hardi que Jean-Jacques Rousseau, il égala Montesquieu dans l'art de penser et dans l'art d'écrire; selon Grimm, Montesquieu aurait eu « le style du génie, » et Buffon, « le génie du style. » Cette distinction est un peu pointilleuse; nous aimons mieux trouver entre ces deux grands hommes des rapports, ou, si l'on veut, des contrastes plus simples; l'un a saisi admirablement l'esprit des lois de la société, et l'autre l'esprit des lois de la nature. Leur langage sévère et un peu magistral a cette solennité qui convient aux grands ordres de faits; si Buffon a, comme on disait alors, sacrifié plus souvent aux grâces que Montesquieu, c'est toujours en habit de cérémonie. « M. de Buffon, disait une femme, renonce quelquefois à l'esprit de son siècle, mais jamais à ses pompes. » Dans son style d'apparat, Buffon avait en effet des vues neuves et indépendantes, les unes favorables, les autres contraires à la philosophie de son temps. Cette comète, qui enlève des parties du soleil, ces planètes vitrifiées et incandescentes qui se refroidissent par degrés les unes plustôt que les autres à mesure que leur température s'adoucit, ces glaces croissantes des pôles, ces vastes mers qui se promènent de l'orient à l'occident, ces îles, débris surnageants des continents ensevelis, ces hautes chaînes de montagnes,

arêtes osseuses de la surface du globe, tout cela fut sévèrement jugé par des esprits mathématiques, comme l'étaient d'Alembert et Condorcet. Ce grand XVIIIe siècle, qu'on se représente comme l'âge d'or des hypothèses, était, au contraire, géomètre par excellence; il mesurait le bon sens, la poésie même, à l'échelle des calculs. Buffon en cela fut plutôt de notre temps que du sien; car il avait l'imagination de la science. Quand la chaîne des événements lui manque, il la crée. Où la nature ne parle point, il interprète son silence. Poëte à sa façon, il n'est nulle part si à l'aise que dans le merveilleux des idées et des faits. Hume exprime quelque part son étonnement à la lecture de la cosmographie de Buffon; ce sentiment de surprise fut celui de tous les hommes éclairés. Le XVIIIe siècle assistait, pour ainsi dire, à une seconde création du globe.

Toutes les idées de Buffon ne font plus autorité dans la science; mais celles sur la dégénération des animaux et sur les limites que les climats, les montagnes et les mers assignent à chaque espèce, peuvent être considérées, selon Cuvier lui-même, comme de véritables découvertes. Nous pourrions citer bien d'autres aperçus sur le mécanisme de l'univers, qui n'ont point vieilli. Mais sa principale gloire est d'avoir fondé la philosophie naturelle.

Pour le génie, prévoir c'est voir. Aussi Buffon a-t-il construit d'avance, sans même avoir tous les matériaux sous les yeux, le plan de l'histoire du globe terrestre. Après lui, les naturalistes ont rassemblé une multitude de faits jusqu'alors inconnus; ils ont recueilli les débris répandus dans les abîmes, ils ont déchiffré ces médailles d'un autre âge, pour révéler, à nous autres enfants de la terre, la chronologie du sol que nous foulons. Tout

cela est immense, sans doute, et si la science ne croit plus aux miracles, c'est qu'elle en fait : pure jalousie de métier ! Au milieu de ces prodiges, il ne faut pas oublier la main qui, la première, alluma le flambeau sur les ruines souterraines des anciens mondes. Nous ne devons pas, pour quelques erreurs inévitables, contester à Buffon le privilége d'avoir donné à la philosophie de l'histoire des animaux son véritable rang parmi les sciences exactes et spéculatives. Les naturalistes affectent de louer Buffon comme écrivain ; les écrivains aiment à vanter Buffon comme naturaliste. Cette tactique n'est point heureuse. L'alliance de la pensée et de la forme n'est nulle part si étroite que dans cet historien d'un ordre à part, à qui nous devons de connaître les œuvres et les desseins de Dieu dans le monde visible.

Comme Pascal qui devina les mathématiques et y fut inventeur, tout en faisant *les Provinciales;* comme le géomètre créateur, qui parvint, à travers ses calculs, à écrire le discours préliminaire de *l'Encyclopédie*, Buffon avait le génie de la science et celui du style. Quoique entré fort tard, à près de quarante ans, dans l'histoire naturelle, l'âge où son contemporain Jean-Jacques Rousseau entrait dans les lettres, il eut le temps de parcourir le cercle de la vie et de l'histoire de l'univers. Philosophe en même temps et au même degré que naturaliste, littérateur du premier ordre, il réunit en lui plusieurs mérites, dont un seul aurait suffi pour perpétuer sa mémoire. Penser, — savoir, — écrire, c'est tout l'homme ; ce fut Buffon.

Parmi tous les éloges inspirés par Buffon et son génie, voici le plus beau parce qu'il est le plus simple :

Sédaine qui faisait parler les bêtes presque aussi naïve-

ment que La Fontaine, a envoyé de leur part ce remercîment à Pajou qui avait sculpté la figure de Buffon :

EN LA FORÊT DE MONTBAR,
DE LA PART DES ANIMAUX DU GLOBE TERRESTRE :

« Homme Pajou ! nous te sommes bien obligés. Nous ne savions comment remercier l'homme Buffon de nous avoir peints ; et toi, avec ton instinct, ton ciseau et de la pierre, tu as rendu nos sentiments et sa figure ; tu as donné une idée de son intelligence aussi parfaitement qu'il a rendu la nôtre, avec sa réflexion et la plume d'un de nos camarades.

« Sais-tu qu'il ne faut pas être un sot pour exprimer la reconnaissance des bêtes ? Elle est pure, la nôtre, elle n'est pas comme la vôtre, toujours gâtée par l'amour-propre. Quand nous recevons un bienfait, nous ne croyons pas l'avoir mérité.

« Nous ne disons pas cela pour toi, tu dois être, comme l'homme Buffon, bon et honnête. Vous auriez dû tous deux être des nôtres ; tu aurais été un lion, et lui un aigle. Adieu. »

Ce petit chef-d'œuvre, digne de l'antique, aurait dû être gravé sur le piédestal de la statue de Buffon.

V

LE CARDINAL DE BERNIS.

C'était Babet la bouquetière parmi les gens de lettres, le pigeon pattu parmi les gens de cour; enfin, pour le reste du monde, c'était Joachim de Pierres, ou l'abbé de Bernis. Il est né à Saint-Marcel, près de Narbonne, au mois de mai 1715. Sa famille, qui était de la plus ancienne noblesse, avait des parentés avec le roi par la maison de Rohan, ce qui ne l'empêchait pas d'être des plus pauvres. Comme on n'avait rien à donner à Joachim, on en fit un abbé. Il vint très-jeune à Paris, tout comme Bernard, confiant dans son étoile, souriant à tout venant, afin de ne rencontrer que des sourires. C'était un garçon de belle allure et de bonne façon, l'œil agaçant, la bouche animée, le cœur sur ses gardes, l'esprit sur les lèvres. La nature l'avait fait à l'image d'Hercule, ni plus ni moins; ici le style n'était pas l'homme, non plus que chez Bernard. Ne vous étonnez pas trop que ce garçon-là si bien fait de corps et d'esprit, soit devenu, au XVIIIe siècle, ministre, cardinal, presque roi de France, en admettant la dynastie de madame de Pompadour. On deviendrait tout cela à moins.

Il passa un hiver à Saint-Sulpice; mais, comme

Boufflers un peu plus tard, loin de chanter les divins cantiques, il s'avisait de gazouiller sur Thémire ou Climène. Au bout de l'hiver il fut nommé vicaire d'un petit bourg de son pays. « Vicaire ! s'écria-t-il ; je ne veux pas me déranger pour si peu. » Bientôt il fut nommé abbé de Bernis, mais sans vouloir faire un pas de plus. Il demeura donc à Paris, sans argent, mais sans souci, plein de confiance en son étoile. Cette étoile, qui fut des meilleures, lui apparut pour la première fois sous la forme allègre et souriante d'une marchande de modes. Il y avait dans la rue de la Comédie, côte à côte, deux boutiques agaçantes pour des jeunes gens comme Bernis, qui cherchaient la poésie et l'amour : une boutique de livres et une boutique de modes. Notre petit abbé passait souvent devant ces boutiques-là ; et point n'est besoin de vous dire qu'il aimait mieux avoir affaire à la marchande qu'au libraire. Celui-ci avait à son service les poésies du profane abbé de Chaulieu, les contes du gai La Fontaine, les satires du joyeux Régnier ; mais celle-là n'avait-elle pas des petites joues pleines de roses, des yeux bien éveillés par l'amour, une bouche pleine de perles et de sourires ? En vérité, tout cela vaut mieux que le plus beau livre du monde, car tout cela est le sommaire de ce poëme du cœur que Dieu écrit en lettres d'or. Bernis, qui était déjà un garçon d'esprit, n'eut garde d'entrer chez le libraire.

La marchande ne vit pas sans émoi le culte de notre languissant abbé ; elle y prit plaisir ; à la douzième œillade elle sourit ; après avoir souri, elle soupira ; Bernis lui écrivit une épître dans le goût du temps : « Ah ! cruelle Chloé, qu'as-tu fait de mon cœur ? » La cruelle Chloé répondit sans bégayer : « Venez demain, dans l'après-midi, nous verrons cela ; mais ne me regardez plus

à la fenêtre, vous m'empêchez de voir clair à ce que je fais ; voilà pourquoi je ne fais plus rien de bien. »

Ces amours-là durèrent toute une belle saison ; c'étaient des amoureux de bonne mine et de bon cœur. Quand on est jeune et beau, disait Bernis, on ne fait avec l'amour qu'un péché véniel. Il roucoulait dans l'arrière-boutique, ne confiant au dehors ni ses vers ni sa bonne fortune ; mais la marchande était si fière de son poëte qu'elle l'affichait partout. Un soir elle le conduisit à la comédie où elle rencontra madame Lenormand d'Étioles, qu'elle avait l'honneur de coiffer. Le lendemain elle fut appelée par cette femme, déjà célèbre par sa beauté. Voulez-vous me faire un chapeau, Chloé ? Je vous ai vue hier avec un beau garçon ; c'est votre cousin ? — Non, madame, c'est mon amant. —J'ai imaginé un bonnet précieux qui sera joli au possible. Ah ! c'est votre amant ? En vérité ! Et que fait-il de bon ? — Pas grand'chose, madame ; il fait des vers.— Un faiseur de vers ! c'est amusant. N'oubliez pas mon bonnet. Dites donc à votre poëte qu'il vienne me voir. — C'est trop d'honneur, madame. »

Bernis alla voir et revoir madame Lenormand qui l'accueillit avec toutes les grâces du monde. La pauvre marchande de modes n'eut bientôt plus qu'à se mordre les lèvres, ces lèvres si agaçantes que le volage avait animées ! Elle eut beau faire et beau dire, elle fut délaissée. Elle se maria bientôt par dépit ; elle n'en fut pas plus heureuse, ni son mari non plus.

Pour madame Lenormand, elle avait surnommé Bernis son pigeon pattu ; c'était tout ce qu'il voulait alors, c'était beaucoup. Peu de temps après, Voltaire le surnomma Babet la Bouquetière, d'abord à cause des fleurs en bouquets de sa muse, ensuite à cause de la

ressemblance qu'il avait avec une grosse bouquetière de ce nom qui offrait son jardin voyageur à la porte de l'Opéra. L'abbé de Bernis, le cardinal de Bernis même, aimait cette plaisanterie. Ainsi, il écrivait à Voltaire : « A l'égard des *Saisons* de Babet, il paraît qu'on les a furieusement estropiées. » Voltaire répondait : « Le vieux de la montagne ne sera pas longtemps le vieux de la montagne ; mais pour égayer la chose, je me suis mis à faire des contes. Il y en a un qu'on a imprimé à Paris aussi mal que vos *Quatre Saisons*. Je n'ai osé l'envoyer à un prince de la sainte Église romaine ; autrefois je l'aurais présenté à Babet, et je l'aurais priée d'y jeter quelques-unes de ses fleurs. »

Délivré de sa marchande de modes, Bernis n'en était pas plus riche, mais il riait gaiement de sa misère, en homme d'esprit qui pressent déjà la fortune. Il habitait toujours la petite mansarde que la marchande de modes avait embellie de ses beaux yeux. Le soleil y venait le matin lui jeter un rayon d'espérance. Que faut-il de plus à un poëte qui côtoie encore la verdoyante avenue de la jeunesse ? Et puis, quand le soleil était parti, il survenait quelquefois, non plus par la fenêtre, mais par le sombre escalier, quelque beauté compatissante qui avait bien aussi ses rayonnements. Il faisait à merveille les honneurs de son logis. Avec de l'esprit et du cœur, on se tire toujours d'affaire. La mansarde était dans le délabrement, l'abbé avait « un mauvais lit couvert de quelques housses de mulets que M. de Ferriol venait de rapporter de Constantinople, » une table chancelante parsemée de livres et de bouquets fanés, un vieux fauteuil vermoulu ; mais à quoi bon toutes ces choses de la terre quand on peut s'envoler au ciel sur les ailes de l'amour ! La bourse de no-

tre abbé n'était pas mieux garnie que sa mansarde, tout le monde le savait, à tel point que Senac de Meilhan raconte ceci : « Quand l'abbé de Bernis allait souper en ville, on lui donnait en sortant un petit écu pour payer son fiacre. On avait d'abord imaginé ce don comme une plaisanterie, quand l'abbé de Bernis refusait de rester à souper en objectant qu'il n'avait pas de voiture ; mais cette plaisanterie se perpétua quelque temps. »

Notre abbé ambitieux ne s'en tint pas à l'amour pour faire son chemin, il agaça la poésie qui fit pour lui comme avait fait la marchande de modes. Il présenta sa muse à madame la princesse de Rohan, qui était bien quelque peu sa cousine. La princesse, qui cherchait à se distraire, s'attacha l'abbé et sa muse de diverses façons. Il fut dans l'hôtel de Rohan tout ce qu'il voulut être. Cet hôtel était alors le rendez-vous des hommes d'esprit et des femmes aimables ; notre abbé fut le bienvenu ; tous les cœurs et toutes les portes s'ouvrirent devant lui. On raffolait de Bernard, on raffola de Bernis. Voltaire, qui caressait la jeunesse, écrivait en vers à tous les deux, Duclos parlait de leur esprit, Helvétius leur donnait à souper, les femmes faisaient le reste.

Bernis ne fut mal venu que du cardinal de Fleury. Il voulait une abbaye pour complaire à la princesse de Rohan, qui était accusée de trop faire pour lui. Le cardinal fut sourd à la supplique. « Monsieur l'abbé de Bernis, vous êtes indigne par vos débauches des faveurs de l'Église ; tant que je serai en place vous n'obtiendrez rien. — Eh bien, monseigneur, j'attendrai. »

Cette repartie fut un événement ; elle fut répétée et applaudie partout, jusque devant le roi. Chacun la ra-

conta à sa guise; on alla même jusqu'à métamorphoser le cardinal en madame de Pompadour. Suivant les mémoires du temps, madame de Pompadour aurait dit à Bernis : « Vous êtes le dernier homme à qui j'accorderai mes faveurs. » Et Bernis aurait répliqué : « Eh bien, madame, j'attendrai. » Cette version est la plus jolie, mais elle n'est que le roman, l'autre version est l'histoire.

Ce fut avec ce bon mot, une *Épître aux Grâces*, son petit poëme *le Palais des Heures* et deux odes anacréontiques, que notre aimable abbé se présenta à l'Académie. Les femmes voulaient que l'abbé fût de l'Académie, les académiciens le voulurent. Il fut accueilli là comme ailleurs, en enfant gâté. — « Maintenant, dit-il à la princesse de Rohan, voilà que je marche sur la terre ferme. » Ce qui voulait dire : Jusqu'à présent j'ai vogué dans l'île de Chypre avec les femmes, j'étais soumis aux tempêtes de l'amour; à cette heure, me voilà sauvé de l'amour, j'ai un marchepied plus solide pour mon ambition.

Madame de Pompadour venait d'être reconnue reine de France par un royal baiser. La princesse de Rohan daigna lui écrire pour son cher abbé, en ayant soin toutefois de glisser une petite méchanceté dans sa lettre. « Madame la marquise, vous n'avez point oublié M. l'abbé de Bernis; vous daignerez, j'espère, faire encore quelque chose pour lui, il est digne de vos faveurs. » A propos de cette lettre, madame de Pompadour écrivait celle-ci à je ne sais quel ministre de la cour : « J'ai oublié, mon cher nigaud, de vous demander ce que vous avez fait pour *l'abé de Berny;* mandez-le-moi, je vous prie, car il doit venir dimanche. » Madame de Pompadour, qui avait de l'esprit comme

Voltaire, avait aussi la manie de baptiser tout le monde à sa guise ; le roi lui-même figurait plusieurs fois dans son calendrier grotesque.

Madame de Pompadour présenta son cher poëte à Louis XV avec un sourire. Bernis se présenta avec son ode sur les Poëtes lyriques. Le roi Louis XV fut si charmé du sourire de la marquise qu'il offrit à Bernis, de prime abord, un appartement aux Tuileries et une pension de 1,500 livres. Il faut bien dire que l'ode sur les Poëtes lyriques finit par ces vers :

Enfants d'Horace et de Virgile,
Immortalisons les vertus,
Et peignons le roi le plus juste,
Ami des beaux-arts comme Auguste,
Et bienfaisant comme Titus.

L'abbé alla si loin dans l'esprit du roi et dans le cœur de madame de Pompadour, qu'après deux ans de séjour au château, il fut nommé ambassadeur à Venise. Une chanson du temps, qui peut bien être de Panard, s'égaya alors sur l'abbé et sa pénitente.

N'en croyez pas trop Casanova sur le séjour de Bernis à Venise, car là il trouva qu'il n'y avait *rien à faire.* Alors on était ambassadeur pour son compte personnel, plutôt que pour le compte de la France. Il demanda son rappel à madame de Pompadour. Il revint et supplia sa belle protectrice de le laisser jusqu'à la mort assister au spectacle de ses grâces. C'est à son retour qu'il fit une épître, devenue célèbre dans le monde, dont voici le début :

On avait dit que l'enfant de Cythère
Près du Lignon avait perdu le jour ;
Mais je l'ai vu dans le bois solitaire
Où va rêver la jeune Pompadour.
Il était seul ; le flambeau qui l'éclaire
Ne brillait plus ; mais les prés d'alentour,
L'onde, les bois, tout annonçait l'amour.

L'abbé de Bernis fut, dix années durant, l'ombre de madame de Pompadour ; il la suivait partout, même quelquefois trop loin. Louis XV le rencontrait à tout venant dans les petits comme dans les grands appartements de son palais, ce qui lui faisait dire quelquefois : « Où allez-vous, monsieur l'abbé ? » M. l'abbé s'inclinait en souriant. Un jour que madame de Pompadour s'ennuyait et qu'il ennuyait madame de Pompadour, elle le nomma ambassadeur à Madrid. Il n'eut garde d'aller en Espagne : « J'aime moins les châteaux en Espagne, madame la marquise, qu'un petit coin de votre tabouret. » Il fut si suppliant que madame de Pompadour daigna le laisser soupirer sur ses mules couleur de rose. En sa qualité d'abbé, il écoutait aux portes, disant que ce château des Tuileries n'était pour lui qu'un grand confessionnal. Il finit par tout savoir et par tenir conseil avec le roi et la marquise. Certes il y a une jolie comédie à faire sur ce conseil-là : un roi qui s'ennuie, un abbé qui s'amuse, une femme qui, avec ses deux amants, n'a le cœur distrait que par les affaires de l'État. Le roi de Prusse vint troubler la comédie : dans un jour de gaieté, Frédéric s'avise de dire *Cotillon II*, au lieu de dire *madame la marquise de Pompadour ;* et puis il fait une satire sur monseigneur l'abbé de Bernis, comte de Lyon, ambassadeur à Madrid : *Évitez de Bernis la stérile abondance*. Frédéric se pré-

parait par là la bataille de Rosbach. En effet, la vengeance de madame de Pompadour et de l'abbé de Bernis commencèrent peut-être la désastreuse guerre de sept ans.

Au ministère, il commença par être battu en brèche à grands coups de chansons et d'épigrammes. Le comte de Tressan l'accabla surtout par une satire violente. Il ne put y tenir longtemps. Tout le monde se lassa de lui, même la présidente du conseil ; c'était là son coup de grâce. M. le duc de Choiseul, après l'avoir remplacé dans le cœur de madame de Pompadour, le remplaça dans son portefeuille. Par contre-coup, on lui donna le chapeau de cardinal ; de là ce couplet :

On dirait que Son Éminence
N'eut le chapeau de cardinal
Que pour tirer sa révérence.

En outre on l'exila à Vic-sur-Aisne. La grandeur finissait toujours par l'exil ; on allait effacer son éclat dans la pénitence ; c'était se conformer à l'Évangile ; c'était apaiser la voix du peuple. Son exil fut des plus gais ; il lui survenait, toutes les semaines, des promeneurs aimables de Paris et de la province ; le château, qui est encore debout, était une cour charmante où rien ne manquait, pas même un roi, pas même une reine. Cependant, dans ce joli village éparpillé sur la rivière, entre deux montagnes verdoyantes, il rappela sa pauvre petite muse tout effarouchée par l'éclat des grandeurs ; elle lui chanta quelques stances contre les vanités humaines, mais elle eut beau chanter !

Il fut nommé archevêque d'Alby, mais, suivant sa coutume, il n'a jamais paru dans son diocèse. En vé-

rité, les fidèles ne s'en plaignirent pas, ils se passèrent à merveille de ses bénédictions. En 1769, il partit pour Rome, ambassadeur au conclave pour la nomination de Clément XIV, ce prêtre si gai, si doux et de tant d'esprit, qui a écrit que les gens tristes sont des buissons qui ne fleurissent jamais. Pape et cardinal s'entendirent bien. Notre cardinal ne revit pas la France : il avait trouvé à Rome une seconde patrie, douce à sa vieillesse comme l'avait été la France à sa jeunesse. Il habitait un palais magnifique où il vivait avec splendeur. Ce fut longtemps le refuge hospitalier de tous les voyageurs français. Tout le monde y était bien accueilli depuis l'humble prêtre, depuis le pauvre artiste jusqu'aux princes et princesses du sang. Comme il le disait lui-même, il tenait l'auberge de France dans un carrefour de l'Europe. Bernis avait pris pour modèle son ami le pape Clément XIV; aussi il fut jusqu'à l'heure de la mort le cardinal le plus aimable. Il mourut en 1794, fidèle à son roi et à son Dieu, maudissant la révolution française, qui l'avait dépouillé de son demi-million de revenu, et qui avait balayé avec mépris toutes les jolies fleurs artificielles de sa poésie. Il mourut seul et pauvre, non pas comme il a vécu.

Aussitôt sa mort, un libraire de Paris publia ses œuvres, « marquées, selon la préface de ce libraire, du sceau de l'immortalité. » J'ai raconté la vie du petit abbé, de l'ambassadeur, du ministre, du cardinal; je vais passer à vol d'oiseau sur les œuvres du petit poëte.

Comme introduction, on trouve son *Discours sur la Poésie*. « La poésie imite le charme de la peinture par les images, et les accords de la musique par l'harmonie. » Et partant de là il s'abandonne à la muse, plein d'ardeur pour la métaphore et pour la sonorité des ri-

mes. Il est à peu près le seul des poëtes aimables du XVIIIe siècle qui eût, en dépit de Voltaire, considéré la rime pour quelque chose. Par malheur pour lui, il consultait plus souvent le dictionnaire de rimes que le dictionnaire de la poésie, qui est le cœur du poëte.

Une fontaine, un vert *gazon,*
Ombragés par un chêne *antique,*
Voilà la petite *maison*
Où l'amour, en habit *rustique,*
Venait passer chaque *saison,*
Sans trop de rime ni *raison.*

Dans ce discours, il s'indigne contre les poëtes qui parlent de la campagne d'après Théocrite. « Stériles dans les tableaux de la vie champêtre, ils ne décrivent jamais que les fleurs des prairies, le murmure des ruisseaux, les pleurs de l'aurore et le badinage du zéphyr. Leurs draperies dérobent les Grâces sans les orner. » Dans sa jeunesse, Bernis avait vécu à la campagne, plutôt en poëte qu'en chanoine ; la plupart des lettres du siècle ne voyaient la nature qu'au travers des Géorgiques ; il eut le bonheur de la voir çà et là, telle que Dieu l'a faite, avant de la voir telle que Virgile l'a copiée. Aussi a-t-il des accents de vraie poésie agreste.

LE MATIN.

Déjà la colombe amoureuse
Vole du chêne sur l'ormeau,
Et mêle sa voix langoureuse
Au frémissement du rameau.

Au bruit des faunes qui se jouent
Sur le bord tranquille des eaux,
Les chastes Naïades dénouent
Leurs cheveux tressés de roseaux.

Bien qu'une pudeur ingénue
Donne du lustre à la beauté,
L'embarras de paraître nue
Fait l'attrait de la nudité.

Bernis n'a jamais l'air d'être amoureux ; il est loin de suivre son précepte :

Les vers sont enfants de l'ivresse :
Il faut, pour peindre la tendresse,
N'écrire des vers amoureux
Que dans les bras de sa maîtresse.

Il y a bien çà et là une Glycère, une Éléonore, une Thémire qui s'épanouit dans ses vers, mais non pour aimer. Autour de toutes ces déesses profanes du poëte, ce ne sont que chansons et folâtreries ; enfin *les amours* et non *l'amour*. Ainsi *désir* rime toujours avec *plaisir*, *tendresse* avec *ivresse, lyre* avec *délire* et *martyre* par redoublement.

Bernis n'était fait ni pour l'élégie ni pour l'églogue ; il ne savait ni aimer ni rêver. Le petit conte galant, l'ode anacréontique, l'épître aimable (trop raisonneuse), çà et là une jolie fantaisie, voilà à peu près son domaine dans le pays des Muses. Comme fantaisie, ce petit tableau n'est-il pas charmant ?

La maîtresse du cabaret
Se devine sans qu'on la peigne ;
Le dieu d'amour est son portrait,
La jeune Hébé lui sert d'enseigne.
Bacchus assis sur un tonneau
La prend pour la fille de l'onde.
Même en ne versant que de l'eau,
Elle a l'air d'enivrer son monde.

Dans sa première épître sur le Goût, il commence par ce cri de tous les poëtes qui finissent :

A force d'art, l'art lui-même est banni.

Mais par malheur il finit comme tous les poëtes qui commencent.

L'épître aux Grâces est la plus jolie et la plus ingénieuse ; elle est pleine de vers charmants.

L'Amour à travers son bandeau
Voit tous les défauts qu'il nous cache.

La vendangeuse qui sourit
Au jeune Sylvain qu'elle enivre,
Enseigne à son cœur que, pour vivre,
L'enjou ment vaut mieux que l'esprit.

Les petits poëmes de Bernis sont un aimable babil un peu monotone qui berce l'esprit sans trop l'endormir. A propos de l'été et de l'automne les petits vers de Bernis valent bien les grands vers de Saint-Lambert. Il y a de jolis tableaux au pastel dans le goût du temps, mais qui cependant ne sont pas toujours de mauvais goût. En outre, notre cardinal a fait un grand poëme en dix chants sur la religion ; mais ici quel mauvais poëte et quel mauvais chrétien ! Il a beau faire : pas un rayon du ciel ni des muses ; tout cela est froid, sec, pénible, sans éclat, sans couleur, enfin sans foi et sans poésie.

Bernis a écrit en prose sur la poésie, sur l'amour, sur la métromanie, sur la curiosité, sur le goût de la campagne. Il a voulu faire un peu comme La Bruyère ; mais, en poésie, vouloir n'est pas pouvoir, comme en

amour. Il parle de la poésie en homme qui n'est pas poëte, il déraisonne assez joliment sur l'amour, je ne sais plus ce qu'il dit de la métromanie, et j'imagine qu'en parlant de la curiosité il ne savait pas lui-même ce qu'il voulait dire.

On peut dire de Bernis comme de Bernard ce que disait Ovide : *Sunt voces prætereaque nihil*. C'est un léger ramage qui passe dans le bruit du vent, un feu follet qui fuit à la lumière, les échos d'une chanson qui ne survit pas aux joies du souper, des fleurettes qui n'ont même pas brillé l'espace d'un matin. Vous voyez que Voltaire avait raison de surnommer *Genti-Bernard* l'auteur de tous ces jolis riens et de toutes ces gentillesses d'esprit, et *Babet la bouquetière* l'auteur de tous ces bouquets artificiels éclos loin du soleil, loin du cœur, loin de la nature, parfumés par le musc et non par le souffle et par la rosée du ciel, fabriqués dans un boudoir, devant un bon feu, par un homme qui ne regardait même pas par la fenêtre.

VI

VADÉ.

I

Qu'il nous soit permis d'esquisser en quelques traits le Corneille des halles, cette physionomie rubiconde qui nous apparaît dans la galerie des poëtes de quatrième ordre tout épanouie d'un rire de carnaval. Saluons la gaieté, quel que soit son masque : les méchants ne rient pas. Il y a toujours eu en France un refuge pour la gaieté; avant de jouer la comédie, elle chantait; Vadé la cultiva tout à la fois au théâtre et au cabaret, dans l'opéra comique et dans la chanson à boire. Au XVIIe siècle, la chanson bravait tout en riant; elle allait, abeille imprudente, bourdonner partout jusqu'à l'oreille de Mazarin. Molière venu, la gaieté prit avec lui de gré à gré toutes les métamorphoses de la scène. Molière mort, la gaieté s'en alla, écloppée, trouver Regnard et Dancourt comme pis-aller. Parmi les héritiers de Dancourt, il ne faut pas oublier Vadé; seulement il fut la dernière expression de la gaieté des carrefours.

En 1747, dans les fêtes du carnaval, madame la comtesse de Château-Renaud voulut célébrer le retour

du comte de Caylus son ami, son cousin, d'autres disaient son amant, par un bal masqué des plus magnifiques. Comme le comte de Caylus recherchait la société des artistes et des gens de lettres, madame de Château-Renaud avait convié à ce bal Duclos, Boucher, Gentil-Bernard, Vanloo, Piron, Moncrif, La Tour, enfin tous les charmants esprits qui daignaient courir le monde. Dès le début la fête fut brillante, on pouvait se croire à la cour, au bruit de ces équipages dorés, à la vue de ces fastueux déguisements, presque tous venus des contrées orientales. La maîtresse de la maison étant jolie, toutes les femmes étaient jolies.

Vers minuit, à l'heure où la danse devient plus animée, il se fit une révolution subite à la porte du grand salon ; la danse fut suspendue ; les femmes, un peu plus curieuses que les hommes, même quand elles dansent, se précipitèrent du côté du bruit. Or, voici ce qui se passait. Une poissarde de belle taille et de belle venue, très-vive, très-alerte, très-gaillarde, vêtue avec une certaine recherche, c'est-à-dire avec tout l'éclat des femmes de la halle, il y a cent ans, avait traversé les antichambres, malgré la défense de tous les valets qui s'étaient mis à sa poursuite. Mais il fallait voir comme elle les rudoyait avec une verve bruyante. Un coup de pied par-ci, un coup de poing par-là. Mais il fallait surtout l'entendre ! Les quolibets les plus hasardés étonnaient jusqu'aux graves portraits de famille relégués dans une galerie servant d'antichambre les jours de fête ; ces dignes ancêtres semblaient s'indigner qu'un pareil ton pénétrât dans un pareil lieu.

Cependant le comte de Caylus, envoyé par madame de Château-Renaud, se trouva à la rencontre de notre poissarde. « Ah ! vous voilà, dit-elle d'une voix enrouée

et traînante, tout en imitant par ses gestes mademoiselle de Camargo dans quelque gargouillade, j'en suis ben aise et pour afin que vous ne trouviez pas ça mauvais, je veux danser avec vous trois menuets sans compter le passe-pied, en payant ben entendu, dont je ne regrette pas la dépense, parce que ce n'est pas suivant ce que vous valez. — Le compliment n'est pas mal tourné, dit le comte de Caylus, tout en se demandant s'il devait répondre sur le même ton ; mais il craignit de s'embourber sous les piliers des halles ; il aima mieux y suivre d'un œil curieux son interlocutrice dans toutes ses pittoresques évolutions. — Madame, avec qui vais-je avoir l'honneur de danser un menuet ?» demanda-t-il en s'inclinant avec exquise politesse.

Tous les spectateurs applaudirent au contraste. « Mon beau muguet, qui n'êtes pas de la nouvelle saison, je suis la demoiselle Rabavin, à la veille d'épouser mon ami La Tulipe ; mais, sapergué, le chien me le payera ; il est allé à la Courtille sans moi pour chanter ses cantiques à boire. Demain dès l'aurore, je lui détacherai galamment un coup de poing sur la moustache ; c'est de cette main-là que j'écris mes phrases. Y en a plus d'un à la Courtille comme au Gros-Caillou, qui porte sur sa chienne de face un pataraphe de ma façon, le tout pour leur apprendre que Margot Rabavin vous a une vertu des plus revèches. Dame ! c'est qu'on n'a jamais mis sa cornette de travers. Nous ferons notre salut tout comme vous autres, mes princesses, qu'avez des confesseurs jour et nuit. Sachez que nous allons entendre les vêpres aux Porcherons, où y a des commis qui viennent nous reluquer en cadenettes et en habits verts. Mais j'ons donné notre cœur à La Tulipe. —Alors, madame, pourquoi venez-vous ici, car on peut

dire que c'est le palais de la séduction ? — Le bon Dieu qu'est malin a permis aux femmes de faire damner un peu les hommes ; je me suis endimanchée et me v'là, faisant la huppée ; on a de quoi, on s'en moque. Puisque le compère La Tulipe est sans moi le verre à la main, soyons sans lui le cœur sur la main. A moi les hommes d'épée et les hommes de robe ! après le menuet nous boirons chopine ensemble pour faire passer le gueuleton tout comme à la guinguette, morgué ! »

Le comte de Caylus offrit très-galamment son poing à mademoiselle Margot Rabavin. Il se fit une haie sur leur passage ; tout le monde admirait avec surprise les grâces robustes de la nouvelle venue. Les violons, soudainement interrompus quelques minutes auparavant, reprirent toute leur gaieté vibrante. Le comte de Caylus et Margot Rabavin, après avoir balancé leurs bras dans l'harmonie de la musique, avec une grâce touchante, commencèrent le menuet avec beaucoup d'entrain, mais avec beaucoup de gravité.

Les bons physionomistes n'avaient pas été si longtemps sans s'apercevoir que sous le déguisement de Margot Rabavin un homme s'était caché. Mais quel était-il, celui qui possédait si bien la désinvolture des halles et l'éloquence des carrefours ? On s'épuisait en conjectures : ce ne pouvait être qu'un des habitués de l'hôtel ; car un étranger eût-il osé se risquer ainsi dans une pareille tenue ?

« Ce qu'il y a de singulier, dit madame de Château-Renaud, c'est que je ne reconnais pas cette figure-là. Puisque Moncrif est là-bas, ce n'est pas lui. » Se tournant vers Carl Vanloo qui, un des premiers en France, avait transporté dans quelques salons choisis, la gaieté

un peu sans façon de l'atelier : « Monsieur Vanloo, êtes-vous bien sûr que ce n'est pas vous? — Ma foi, madame, dit le peintre en souriant, je n'en réponds pas.»

Moncrif s'était approché de la comtesse : « Quoi, madame, lui dit-il d'un air de doute, vous ne reconnaissez pas cet animal de Vadé! — Vadé! — Vadé! — Vadé ! »

Ce nom courut comme un trait par tous les salons. Jean Vadé avait alors vingt-sept ans; il commençait à devenir célèbre pour ses bouquets à Margot, comme l'abbé de Bernis l'était pour ses bouquets à Chloris. Né à Ham (1720), mais venu de bonne heure à Paris, il avait étudié la poésie pittoresque des halles étant encore écolier. C'était un assez mauvais garnement, doué d'un certain esprit naturel. Ennemi des livres et des maîtres, il ne voulut jamais rien apprendre. Il habitait avec sa famille au voisinage des halles. Comme Callot dans son enfance, qui suivait avec entraînement les troupes de bohémiens ; comme Téniers, qui en revenant de l'école se complaisait au spectacle des ivrognes; comme Watteau, qui demeurait des heures entières penché à une lucarne pour voir dans la rue s'ébattre les baladins et discourir les charlatans, Vadé, créateur d'une poésie très-inférieure à celle de ces trois maîtres par excellence, passait toutes ses heures de récréation, quelquefois même ses heures d'étude, à contempler les mœurs et à apprendre la langue accentuée des poissardes.

Il eut dans sa jeunesse le caractère des enfants prodigues, nous ne dirons pas des poëtes ni des artistes, car son genre fut toujours bien au-dessous de l'art et de la poésie. Cependant, malgré ses mauvaises études et sa profonde insouciance, il obtint à vingt ans, par la

protection de quelques amis de sa famille, un emploi de contrôleur à Soissons et à Laon, « dont il fit les délices pendant quatre ans, » s'il faut en croire le grave esprit qui écrivit un essai sur la vie et les œuvres posthumes de Vadé (1). En 1743, c'est-à-dire quatre ans après, au retour d'un voyage en Normandie, il revint à Paris, déclarant ne plus vouloir vivre ailleurs. Comme déjà sa verve hardie et sa gaieté licencieuse s'étaient répandues de proche en proche du café au boudoir (on n'avait point encore oublié les gais propos de la Régence), il fut à la mode d'avoir Vadé dans quelques salons célèbres. Le duc d'Agénois, qui aimait à rire, proposa à Vadé de le prendre pour secrétaire. Vadé, qui aimait à vivre, ne se fit point prier, car il était sans argent. Il fut décidé entre le duc et le poëte des halles que, moyennant cent louis par an, Vadé accompagnerait le duc partout; c'était, du reste, tout ce qu'il aurait à faire. Le duc n'était pas fâché de prouver dans le monde où il vivait qu'il était très-occupé, puisqu'il avait un secrétaire; aussi jamais grand seigneur et secrétaire ne furent plus contents l'un de l'autre.

Telle était la position qu'avait conquise Vadé le jour du bal masqué de madame de Château-Renaud.

C'était le duc d'Agénois lui-même qui s'était fait ce jour-là le valet de chambre de son secrétaire. Ils avaient été ensemble emprunter l'ajustement de la plus coquette des dames de la halle. J'ai peut-être oublié de dire que Vadé était un joli garçon, quoique assez robuste. On voyait bien qu'il appartenait au peuple par la nais-

(1) *OEuvres de Vadé*, édition de Londres, 1780, 4 vol. in-8°, *ornées du portrait de l'auteur* et précédées d'un essai historique sur sa vie.

sance, par certaines habitudes et quelquefois par goût. Il avait beau courir le monde, accompagné du duc d'Agénois, il ne se laissait pas aller aux belles manières ; il conservait les franches allures de quelques-uns de ses héros ; il arrivait que sa belle humeur amusait les oisifs d'un salon ou d'un cercle ; mais, pour lui, il ne s'amusait jamais qu'au cabaret, en folle et bruyante orgie, au café Procope ou au carrefour Bussy, à l'ancien Caveau, avec Piron, Panard et compagnie.

Quand il fut bien démontré chez madame de Château-Renaud que mademoiselle Margot Rabavin n'était autre que M. Jean Vadé, toutes les grandes dames, ardentes au plaisir, allèrent prier le poëte des halles de vouloir bien danser avec elles. Il fut le héros de la fête. Le comte de Caylus tomba au second rang ; Vadé recueillit toutes les œillades, tous les jolis mots, tous les doux sourires qui étaient destinés à l'illustre voyageur. Le comte de Caylus pouvait parler des Pyramides, des obélisques, des ruines de Thèbes, des sources du Nil ; mais, cette nuit-là, on ne voulait pas déchiffrer les hiéroglyphes du désert ; on aima mieux étudier la langue des poissardes. Voilà bien la curiosité féminine, ou plutôt l'esprit de contradiction qui gouverne le monde. On va parler de la splendeur de l'antiquité avec toute la poésie de l'histoire ! on aime mieux entendre un quolibet.

Il y avait au bal de madame de Château-Renaud une jeune folle, plus folle que les autres, la baronne de Beaupré, qui fut émerveillée par les allures et par l'éloquence de Vadé ; elle avait épousé peu de temps auparavant un mari ridicule, un gentilhomme poitevin, qui voulait la cloîtrer dans sa terre. Cette perspective, loin d'arrêter son ardeur, ne lui donnait que plus

d'entrain; elle voulait, du moins, avant d'aller faire pénitence, avoir commis quelques péchés. Nul philosophe, quoi qu'on en dise, n'est plus rigoureusement logique que la femme.

Il y avait six semaines que madame de Beaupré attendait ou plutôt cherchait l'heure fatale à M. de Beaupré, l'heure du diable, comme disait Voltaire. Le diable eut son heure, grâce à Vadé. Madame de Beaupré était poursuivie par une foule d'adorateurs qui juraient de vivre et de mourir pour elle. Vadé ne lui en jura pas autant; tout entier à son triomphe, il ne songeait pas le moins du monde que son cœur pût être en jeu. Parmi ses adorateurs, madame de Beaupré avait pourtant daigné prendre quelque intérêt au marquis de Montaignac, qui était d'une exquise distinction; on le citait comme modèle de la galanterie perdue. On parlait beaucoup des aventures qu'il avait eues à la cour, à la Comédie et à l'Opéra. La folâtre baronne, puisqu'il daignait implorer ses bonnes grâces, aurait donc dû en raffoler; mais elle avait beaucoup d'imagination, un goût étrange pour les choses bizarres et romanesques. Dès qu'elle vit Vadé danser un passe-pied, dès qu'elle l'entendit débiter ses grotesques madrigaux, elle s'avoua vaguement qu'il serait beaucoup plus piquant d'entamer une aventure avec Vadé qu'avec M. de Montaignac. Le cœur des femmes est un abîme et je ne veux pas m'y perdre pour expliquer cette fantaisie extravagante. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'avant la fin du bal, la baronne avait prié mademoiselle Margot Rabavin d'aller la voir en l'hôtel de sa tante, une vieille folle qui avait vécu en pleine Régence. S'il fallait en croire la baronne, ce qu'elle en faisait, c'était pour amuser sa tante; mais Vadé qui était naïf, ne s'y

méprit pas; il s'imagina que la baronne était folle de lui.

Le surlendemain, dans l'après-midi, il se présenta à l'hôtel de la vieille, madame de Marrens. Il n'avait plus l'air conquérant de l'avant-veille; c'était la première fois qu'il allait se trouver en tête-à-tête galant avec une grande dame, car jusque-là il avait vécu sans façon au jour le jour avec les Colombines du théâtre de la foire, ou les grisettes de son quartier.

A peine eut-il dit son nom au valet de chambre qui allait l'annoncer, que madame de Beaupré survint, toute fringante, mantelet, dentelles, robe ouverte à volants et bonnet à grand papillon; elle lui dit : « Ah! bonjour, monsieur Vadé; mon carrosse est en bas, qui nous attend. Voulez-vous me permettre de faire un voyage avec vous? — Comment donc! madame, au bout du monde si vous voulez. — Je désire depuis longtemps explorer un pays que vous connaissez beaucoup. — C'est donc un enlèvement, pensa Vadé. — Je veux parler des halles; le comte de Caylus me disait hier que, depuis la Régence, la gaieté française s'était réfugiée là.»

Tout en parlant ainsi, la baronne et Vadé avaient descendu l'escalier de l'hôtel. Un laquais se précipita au-devant d'eux pour ouvrir la portière. « Suivez-moi, monsieur. » La baronne s'élança dans le carrosse, Vadé alla s'asseoir à côté d'elle. Je ne raconterai pas mot à mot leur singulière promenade, lorsque, descendus de la voiture, ils parcoururent la halle, ce dédale pavé de bonnes intentions, mais peuplé de mauvaises paroles. La baronne avait prié Vadé d'entamer çà et là quelque vif dialogue avec les habitants du lieu. « Prenez-y garde, madame, car je ne réponds pas des

éclaboussures. — A la guerre comme à la guerre; aujourd'hui je n'ai peur de rien. — Eh bien, madame, nous essayerons de vous donner la comédie. »

Vadé avait fait une brillante entrée avec une harengère. La baronne s'était amusée tout en tremblant. Les injures grotesques qui volaient de bouche en bouche avec la rapidité et l'éclat d'une fusée ne passaient pas devant ses oreilles sans l'effaroucher un peu, d'autant plus qu'elle subissait la conséquence de la compagnie de Vadé. Comme ils arrivaient au terme de leur voyage : « N'allons pas oublier, dit Vadé, une petite marchande d'huîtres qui est digne par sa beauté de vous arrêter un peu ; d'ailleurs elle est bien capable de me rendre mon compliment, car si elle a le cœur sur la main, on peut dire qu'elle a la gaieté sur les lèvres. »

En effet, madame de Beaupré commençait à distinguer une jeune fille, toute rubiconde, qui étendait symétriquement des huîtres sur de la paille. Elle était d'une fraîcheur éblouissante. Comme elle souriait sans cesse, on voyait toujours ses dents blanches comme celles d'un jeune chien. Ses cheveux, noirs et brillants, s'échappaient en un chignon touffu de sa cornette blanche ; ses longs cils ne voilaient qu'à demi le feu trop vif de ses grands yeux. Son cou, vigoureusement et artistement attaché, était un peu mordu par le soleil; une grande croix d'or suspendue à un velours descendait sur sa gorge et se dérobait dans les plis du léger fichu blanc, qui cachait, sans la dissimuler tout à fait, une gorge trop orgueilleuse. Quoique sa figure ne fût pas d'une régularité parfaite, elle était jolie par la jeunesse, par la santé et même par l'expression.

Madame de Beaupré saisit un regard d'intelligence échangé entre la marchande d'huîtres et son cicerone.

Pour la première fois de sa vie, elle fut jalouse, car elle comprit tout de suite, surtout en se rappelant ce qu'on lui avait dit de la vie de Vadé, que cette belle fille, si agaçante et si fraîche, était, sinon sa maîtresse de la veille, du moins celle du lendemain. « Eh bien, murmura la baronne en s'appuyant sur le bras de son compagnon, voilà tout ce que vous lui dites? — Morgué ! Nicolle, dit Vadé en voulant saisir la croix d'or, tu as là un superbe casaquin de siamoise. Est-ce un mousquetaire de Picpus qui te l'a donné? — Mon casaquin, répondit Nicolle en se rengorgeant et en jetant ses poings sur ses hanches, vaut bien ce chiffon de dentelle que ta princesse a sur les yeux ; sapergué ! on dirait une fraise de viau. »

Vadé, irrité de voir que Nicolle s'en prenait à la baronne, voulut lui faire entendre qu'elle faisait mal les honneurs de son royaume. « Allez, allez, je n'entendons pas le latin. Avec son visage à la crème ! Quoi donc qu'elle a sous le nez, ta princesse? mon Dieu ! c'est une mouche. C'est ben la mouche dans du laid. — Gueule de chien ! s'écria Vadé, veux-tu que j'accroche ta langue d'enfer au bout de mon épée? — Ton épée, où donc que tu l'as trempée? c'est pas dans du sang de chrétien ; est-ce pour défendre ce papillon de nuit? Prends garde, le vent va l'envoler avec sa figure sans viande. — C'est assez, dit madame de Beaupré en entraînant Vadé qui s'échauffait à la riposte. — Allez, allez, cria Nicolle à la baronne, prenez garde qui ne vous morde, car il est enragé. »

Voyant que Vadé, contre son attente, s'éloignait sans dire un mot de plus, Nicolle courut à lui : « Tu n'oublieras pas que je t'attends ce soir à la foire Saint-Laurent. »

A peine eut-elle dit ces mots, qu'elle s'enfuit en fredonnant cette chanson de Vadé :

Un gueux de carrosse qui passit,
Tous les deux nous éclaboussit,
Et nous équipit nos bas blancs.
J'étions faits comme des ch'napans.

«Vous n'irez pas à la foire Saint-Laurent ? demanda madame de Beaupré à Vadé, quand Nicolle se fut éloignée. — Peut-être, » répondit-il. Le soir Vadé n'alla point à la foire Saint-Laurent ; il avait pris de plus en plus au sérieux sa passion pour madame de Beaupré. La jolie baronne, d'ailleurs, qui avait toute sa journée à elle, était parvenue à le retenir à dîner chez sa tante qui l'avait accueilli avec cette curiosité coupable des vieilles femmes qui se consolent des aventures qu'elles n'ont plus, par les aventures qui se déroulent sous leurs yeux.

Madame de Beaupré quitta le soir Vadé avec la promesse qu'il la reverrait le lendemain. « Mais à propos, demanda-t-elle d'un air distrait, tout en lui disant adieu, où demeure donc cette jolie insolente qui m'a fait de si gracieux compliments ce matin ? — Je ne sais pas, répondit Vadé en saluant. — Vous le savez, reprit la baronne d'un air moqueur, vous le savez et vous me le direz. — Est-ce que vous auriez la fantaisie d'aller encore vous exposer aux quolibets de Nicolle ? — Qui sait ? je suis curieuse de savoir où gîtent ces dames qui règnent à la halle avec tant de despotisme. — Je crois que Nicolle demeure rue Barre-du-Bec dans la maison du marchand de vin. »

Le lendemain de très-bonne heure, le carrosse de madame de Beaupré s'arrêtait devant l'Hôtel-de-

Ville. En vain elle avait ordonné à son cocher de toucher rue Barre-du-Bec, le brave homme n'avait jamais pu pénétrer dans ce dédale de rues étroites et tortueuses.

II

La jolie baronne, soutenant la queue de sa robe, arriva, légère comme une chatte, sans trop se mouiller les pieds, à la maison indiquée par Vadé.

C'était un de ces vieux cabarets, où la lumière du soleil arrivait à peine en plein midi ; quoiqu'il eût pour enseigne *le Signe de la Croix*, il était gardé par une affreuse mégère, habituée à tous les orages du vice. « Mademoiselle Nicolle ? demanda madame de Beaupré, sans oser franchir le seuil de la porte. — Nicolle ! dit la cabaretière en regardant de travers la nouvelle venue. Vous ne savez donc pas, la belle, que les oiseaux s'envolent de leur nid dès l'aurore.— Mademoiselle Nicolle est déjà sortie? — Attendez, il me semble que je viens de la voir passer dans l'escalier ; d'ailleurs, montez-y, si cela vous amuse ; c'est tout en haut, la dernière porte du corridor. Prenez garde de vous casser le cou dans l'escalier. »

Disant ces mots, la cabaretière alla dans l'arrière-boutique et revint vers la baronne avec une lampe à la main.

Quoique madame de Beaupré eût avec elle son valet de chambre, elle eut peur et pensa à battre en retraite ; mais elle s'aguerrit par curiosité, comme toutes les femmes. Son domestique prit la lampe et passa devant elle. Après une ascension des plus dangereuses, madame de Beaupré arriva devant la porte entr'ouverte

de mademoiselle Nicolle. La marchande d'huîtres, entendant quelqu'un sur son palier, avança la tête avec surprise.

« Mademoiselle, dit la baronne, j'ai deux mots à vous dire. » Nicolle fit timidement la révérence. « Passez, madame, » dit-elle en se rangeant contre la porte. La baronne entra en ordonnant à son domestique de l'attendre dans l'escalier. Nicolle la pria de s'asseoir sur une espèce d'escabeau placé sous une petite fenêtre à vitres de plomb qu'elle s'empressa d'ouvrir pour donner un peu plus de jour à sa chambre. Quoique dans une horrible maison, cette chambre avait un certain air de jeunesse et de gaieté, sans doute parce qu'elle était habitée par Nicolle. Madame de Beaupré, en y promenant ses regards, croyait en effet y voir la trace des fraîches et vibrantes chansons de la jolie fille.

Après un silence, elle leva les yeux sur la figure de Nicolle qui se tenait debout devant elle dans une attitude inquiète et respectueuse. « Mademoiselle Nicolle, aimez-vous M. Vadé ? » Nicolle devint rouge comme une cerise, ce qui surprit beaucoup madame de Beaupré qui avait toujours présente à son souvenir la marchande d'huîtres de la veille. « Voyons, reprit la baronne en tendant la main à Nicolle, parlez-moi à cœur ouvert. Aimez-vous M. Vadé ? — Oui, madame. — Beaucoup ? — Un peu. — Depuis longtemps. — Depuis trop longtemps, car à ces sornettes-là on perd sa jeunesse et son temps ? — Enfant ! aimer, est-ce du temps perdu ? Est-ce que vous avez à vous plaindre de M. Vadé ? c'est un galant homme, un peu fou comme tous ceux qui sont jeunes et qui se laissent éblouir par des yeux vifs comme les vôtres. — Mon Dieu ! madame, je n'ai rien à dire contre lui, si ce n'est qu'il

n'est pas venu hier à la foire Saint-Laurent. Mais, ajouta Nicolle, en baissant les yeux, quand on va avec de si belles dames ! — Ce n'était qu'un jeu, vous auriez dû le comprendre. — Non, je ne comprends pas, car je ne suis pas savante là-dessus ; mais enfin que Dieu le conduise. — Allons, allons, ne vous chagrinez pas ; M. Vadé vous reviendra plus amoureux que jamais. — Oh ! je ne regrette pas qu'il aille avec vous ; au contraire, je voudrais bien qu'il revînt avec les manières de tous ces beaux messieurs, car je lui ai toujours reproché de n'être qu'un pataud de mon pays avec ses façons communes et ses paroles en veux-tu en voilà. J'aimerais bien mieux qu'il eût un peu moins d'esprit (puisque vous dites qu'il en a tant) et qu'il eût plus l'air d'un seigneur. « C'est bien surprenant, pensa madame de Beaupré, voilà une marchande d'huîtres qui voudrait être aimée par un prince du sang, tandis que moi, qui suis recherchée par les plus beaux gentilshommes de la cour, je suis flattée de l'hommage de Vadé. Contradiction des contradictions ! tout n'est que contradiction dans le cœur de la femme. Puisqu'il en est ainsi, j'enverrai à mademoiselle Nicolle un amant digne d'elle.

Madame de Beaupré avait détaché une petite chaîne d'or de sa châtelaine. « Tenez, dit-elle à la marchande d'huîtres, gardez ceci, en souvenir de moi. — Mon Dieu, madame, que vous êtes bonne ; moi qui n'osais pas vous demander pardon de vous avoir injuriée hier si grossièrement. »

Nicolle voulut baiser la main de madame de Beaupré, mais celle-ci embrassa avec amitié les joues fraîches de la jeune poissarde.

Le soir, madame de Beaupré rencontra à l'Opéra

le marquis de Montaignac. « Vous ne savez pas, marquis, lui dit-elle pour se délivrer un peu de ses importunités, j'ai vu aujourd'hui une jeune fille ravissante, qui serait enchantée de vous donner son cœur; elle ne cherche qu'un prince du sang. Voulez-vous que je vous indique le chemin pour arriver jusqu'à elle ? — Est-ce qu'elle était au bal de madame de Château-Renaud ? — Non. Allez-vous-en demain matin déjeuner rue Montorgueil ; vous demanderez des huîtres de mademoiselle Nicolle ; bientôt vous verrez venir à vous, en blanche cornette et en casaquin de siamoise, une beauté digne de Rubens ou plutôt de Murillo. — Vous piquez ma curiosité, baronne ; mais comment voulez-vous que j'aille m'intéresser à une figure, quelque charmante qu'elle soit, quand j'ai devant les yeux, même en votre absence, votre beauté, que Rubens ni Murillo n'auraient pu reproduire, tant elle est touchante et divine.»

Ce qui n'empêcha pas le lendemain M. de Montaignac d'aller déjeuner avec un ami dans un cabaret de la rue Montorgueil. Nicolle vint et le charma. Elle eut beau se défendre, il lui fallut bien manger ses huîtres avec le marquis et boire du vin du Rhin bon gré, mal gré. Vers la fin du déjeuner, Nicolle s'aperçut avec admiration que M. de Montaignac était toujours marquis, quoiqu'il se conduisît cependant avec plus de sans-façon que Vadé lui-même. Elle se laissa peu à peu séduire au point que quand il parla de l'enlever, elle se jeta sur son cœur toute rougissante et tout heureuse.

Le marquis laissa son compagnon sous la table et s'en alla avec Nicolle dans son carrosse, en chantant comme un mousquetaire. La marchande d'huîtres était

dans le ravissement; elle ne se lassait pas d'entendre et de regarder le marquis. « Mais, lui dit-elle, avec un peu d'embarras; qu'est-ce que vous ferez de moi tout à l'heure?—Je vous aimerai.— Après? — J'ai une petite maison au Montparnasse, une retraite charmante au milieu d'un jardin, un vrai paradis terrestre. Là, vous serez belle, vous passerez votre temps à m'aimer et à m'attendre. Si cela vous ennuie, vous vous ferez comédienne. »

Nicolle exprima toute sa joie dans un sourire de béatitude. « Mais, reprit-elle, est-ce que j'oserai jamais? — Allons donc, quand on a une jolie figure, on est déjà comédienne à demi. — Au théâtre de la Foire à la bonne heure, mais à la Comédie où ma marraine m'a menée aux fêtes de Pâques, c'est impossible. — Ne vous troublez pas d'avance, vous ne débuterez pas demain. — A moins, poursuivit Nicolle, toute à sa pensée, que je ne joue Marinette avec son Gros-René. — Vous avez raison, vous ferez une adorable servante de Molière. »

Madame Nicolle Delarue débuta à la Comédie-Française en 1748, ainsi que le témoigne un petit article de Jean Fréron. Le bruit s'était répandu qu'elle avait été marchande d'huîtres; on s'était d'abord imaginé que ce contraste serait une cause de succès; il en fut tout autrement. Il faut aux comédiennes, pour conserver l'illusion du théâtre, je ne sais quel nuage poétique et mystérieux répandu autour d'elles; si Iphigénie, qui va être immolée comme une blanche et pure hécatombe, a été surprise la veille écumant son pot-au-feu, tout l'effet de la scène est perdu, à moins que le talent de la comédienne ne vous détache de vous-mêmes et ne vous élève à elle comme par magie.

Or, Nicolle Delarue, qui était si bien à son aise aux abords de la halle, ne parut sur le théâtre ni franche ni gracieuse, jolie encore, mais sans talent. Elle fut pourtant applaudie à outrance durant les premières représentations; mais ce triomphe ne dura pas; au bout de quelque temps elle disparut du théâtre après avoir eu beaucoup à souffrir des comédiennes, qui lui pardonnaient bien de ne pas avoir de talent, mais qui ne lui pardonnaient pas d'avoir une jolie figure.

Vadé, qui avait assisté à son triomphe dans la loge de madame de Beaupré, lui fut du moins fidèle dans sa chute. Après une mésalliance qui dura plus d'un an, chacun fut enchanté, le marquis comme la baronne, le poëte des halles comme l'ex-marchande d'huîtres, de se retrouver comme devant. Seulement Nicolle, en se retirant de la Comédie-Française, ne retourna pas dans la rue Barre-du-Bec reprendre sa cornette blanche et son casaquin de siamoise, elle épousa Jean Vadé en grande solennité à l'église Saint-Germain-des-Prés.

Nous ne voulons pas entrer plus loin dans le roman de madame de Beaupré; nous croyons qu'elle ne garda pas rancune au marquis de Montaignac. Nous nous sommes complu à reproduire cette histoire un peu galante, non-seulement pour mettre Vadé en scène, mais pour montrer une fois encore que le cœur humain cherche sans cesse l'inconnu et qu'il aspire toujours aux contrastes.

Vadé n'oublia jamais la baronne; il garda toujours avec un doux souvenir un étui garni de plumes d'or qu'elle lui envoya avec sa lettre d'adieu. Voilà, à ce propos, comment Vadé tournait ses vers galants. On

peut voir qu'il tombait dans le madrigal musqué comme les petits abbés du temps :

Oui, chaque plume m'est si chère
Que le petit dieu de Cythère
Me proposerait vainement
De changer contre de plus belles;
J'y perdrais trop assurément,
Même en choisissant dans ses ailes.

Le duc d'Agénois continua à protéger Vadé ; il ne se sépara qu'avec chagrin de son joyeux secrétaire ; il sollicita et obtint pour lui un nouvel emploi de contrôleur ; mais, cette fois, Vadé put demeurer à Paris. Sa femme lui donna dans les premières années du mariage une demi-douzaine de beaux enfants roses et joufflus qui égayèrent beaucoup l'humble intérieur du poëte. Jusque-là Vadé n'avait écrit qu'après boire pour amuser ses amis. Piron et Panard lui avaient souvent conseillé d'écrire des opéras pour la foire Saint-Laurent ; au temps où il courait les aventures, il avait été un des spectateurs assidus de ce théâtre ; il finit par suivre le conseil de ses deux devanciers. De 1752 à 1757, il ne donna pas moins de dix-huit opéras comiques, tantôt au théâtre de la foire Saint-Laurent, tantôt à celui de la foire Saint-Germain.

Vadé mourut en 1757, aux fêtes de la Pentecôte, laissant la pauvre Nicolle Delarue et trois ou quatre enfants, presque encore au berceau. Il n'avait que trente-sept ans : on l'accusa d'être mort pour ses péchés. Grimm prononça dans sa correspondance, avec beaucoup de dédain, cette oraison funèbre : « Sa mort « a été la suite d'une vie déréglée. Je n'ai jamais pu « trouver le talent de M. Vadé ; il connaissait bien le

« langage des halles, et l'employait toujours sans es-« prit (1). » Il m'a été impossible de suivre les traces de sa famille dans les journaux de l'époque. J'ignore si Nicolle lui survécut longtemps. Elle n'avait pu réussir au théâtre : on peut juger que ce fut le rêve de toute sa vie, quand on voit, en 1776, mademoiselle Vadé débuter à la Comédie-Française. Voici comment Grimm parle de son début : « Mademoiselle Vadé, la fille du poëte de ce nom, est moins jolie que mademoiselle Contat ; mais elle a un caractère de physionomie aimable, et, malgré les vices de sa prononciation, un son de voix qui intéresse, une taille très-fine et très-élégante ; elle a reçu des leçons de mademoiselle Dumesnil. On est tenté de lui soupçonner une sensibilité assez vive, mais elle manque de noblesse et de goût. Le caractère de ses traits et celui de son jeu rappelle trop souvent

(1) Collé n'est pas meilleur compagnon dans son journal : « Le 3, je fus à la Comédie-Française, on y jouait la première représentation d'une comédie en un acte, intitulée : *les Visites du jour de l'an*. Cette petite pièce n'a été donnée que cette seule fois ; elle fut sifflée unanimement. Elle est d'un nommé Vadé, qui a fait de petites poésies dans le goût poissard ; j'en ai vu quelques-unes. Sa manière est de peindre des bouquetières et des harengères qui se querellent ; et il emploie à ce coloris tous les mots bas qu'elles se disent, à la vérité d'une façon assez naturelle ; mais, doit-on rendre la nature par ses côtés vilains et dégoûtants ? Son style est encore au-dessous de celui de la parade qui a été à la mode pendant quelque temps ; c'est un genre opposé au bon goût et à la belle nature. Je ne connais rien de plus méprisable, après toutefois le genre poissard, et j'en parle en personne désintéressée, puisque j'ai fait plusieurs parades, et que je méprise tout autant que celles qui ne sont pas de moi. Il faut toujours en revenir au vrai, et tôt ou tard on est ramené au bon goût, ce qui fait encore que je regarde mes amphigouris *sicut delicta juventutis*.

le genre de poésie où monsieur son père eut la gloire d'exceller (1). »

Vadé débuta au théâtre par une parodie d'*Omphale* qui fut très-courue. Parmi ses pièces, on a cité quelquefois l'*Impromptu du cœur, la Veuve indécise, le Poirier, Nicaise, les Racoleurs, le Trompeur trompé, les Troyennes de Champagne.* Sans doute puisque nos pères s'entendaient à la gaieté, tous ces petits opéras avaient sur la scène beaucoup d'entrain, de naturel et de franc rire. J'avoue pourtant qu'à la lecture de toutes ces œuvres surannées, l'esprit ni la gaieté n'ont presque rien à débattre. De l'art, il n'y en a pas traces. Vadé ne fut ni un poëte, ni un littérateur, mais un faiseur de chansons sans portée, un écho affaibli de Panard.

L'abbé de Voisenon a revendiqué très-gaiement sa part dans les éloges accordés à Vadé (2) : « C'est à tort qu'il passe pour le créateur du genre poissard. Il fut piqué d'une noble émulation par la lecture des *Étrennes de la Saint-Jean,* des *Œufs de Pâques*, des *Écosseuses*, des *Bals de bois* et des *Fêtes roulantes*. Les auteurs principaux de ces ouvrages étaient le chevalier d'Orléans,

(1) Mademoiselle Vadé a débuté le 2 mars 1776; le spectacle se composait d'*Iphigénie en Aulide* et de *l'Étourdi*. Elle a joué dans la tragédie le rôle d'Iphigénie; la recette a été de 2,843 liv. 10 s. Le lundi, 4 mars, elle a rejoué le même rôle, la recette a descendu à 1,986 liv.

Il n'est ensuite plus question d'elle.

Selon Grimm, elle conduisit le comédien Bellecour au tombeau par un chemin semé de roses.

(*Note des archives de la Comédie-Française.*)

(2) Anecdotes littéraires, tome 4, des *OEuvres de l'abbé de Voisenon.*

grand prieur, le comte de Caylus, Moncrif, Crébillon le fils :

« Parmi tant de héros, je n'ose me nommer. »

Cette aimable société que madame du Deffant appelait la queue de la régence, était composée de douze gentilshommes ou gens de lettres décidés à bien souper et à avoir de l'esprit — entre deux vins. — Ils soupaient tantôt chez mademoiselle Quinault, tantôt chez le comte de Caylus. Chacun payait sérieusement son écot en composant une histoire bouffonne qui dès le lendemain était envoyée à l'imprimeur et bientôt au libraire. Le recueil se vendait assez pour permettre à mademoiselle Quinault et au comte de Caylus, les éditeurs responsables, d'avoir les meilleurs cuisiniers de Paris. Le beau temps que celui où l'esprit ne servait qu'à bien souper ! C'est de là que sont sorties tant d'œuvres monumentales, comme *la Bataille des Chiens, le Ballet des Dindons, le Président Guillery, la Queue de Mouton*. Vadé, dit vaniteusement l'abbé de Voisenon, n'a jamais pu égaler ces œuvres distinguées. Le grand prieur, auteur de *la Bataille des Chiens* et du *Ballet des Dindons,* était surnommé, à meilleur droit que Vadé, le Corneille des halles, mais « si Vadé n'a pas eu l'honneur d'inventer le genre, il est certain qu'il l'a enterré avec lui, et c'est fort bien fait. »

Il y a dans les œuvres de Vadé tout un volume de chansons, de contes et de fables ; les contes sont licencieux, sans grâce et sans esprit ; les fables n'ont ni couleur, ni naïveté, ni charme. Dans les chansons, les amphigouris ne manquent ni de trait ni de singularité. On y peut voir que, dès les premiers soupers du Caveau, Piron, qui donnait l'exemple à la joyeuse com-

pagnie, a voulu ramener la rime sonore des poëtes du XVIe siècle. Déjà, comme il y a quinze ans, on s'amusait beaucoup des enfantillages poétiques. Ainsi voyez plutôt cet amphigouri de Vadé :

AMPHIGOURI.

Josaphat
Est un fat
Très-aride,
Qui croit être fort savant
Parce qu'il va souvent
Sous la zône torride,
Critiquant
Et piquant
Agrippine,
Pour avoir fait lire à Prau
Les ouvrages de Pro
Serpine.
Si le public lui pardonne
Tous les travers qu'il se donne,
Il faut donc
Que Didon
Ait pour elle
Le droit d'aller dans le parc
Qu'on destinait à Marc
Aurèle.

Ce qui manque surtout dans les chansons de Vadé, c'est le tour, car au fond c'est toujours la perpétuelle chanson française, *les délices de Bacchus et de l'Amour*. Les Grecs chantaient aussi sur la même gamme ; mais au lieu de chanter, pour ainsi dire, dans un cabaret, comme nos chansonniers français, ils chantaient dans un palais à quelque banquet où les dieux de l'Olympe auraient pu s'asseoir sans honte ; aussi au lieu d'Ana-

créon et de Paniasis, nous avions, il y a cent ans, Panard et Vadé.

Comme chansonnier, vaudevilliste, conteur ou fabuliste, Vadé n'existe plus, et n'a même jamais existé. Mais puisque son nom rappelle à l'esprit un certain genre burlesque assez célèbre encore, voyons si le poëte des halles doit marquer dans l'histoire littéraire. Jean Steen, Van Ostade, Brauwer et Teniers, ont reproduit avec esprit et naïveté, toute la vulgarité de la vie familière des Flandres. Comment se fait-il que leurs tableaux aient un charme si vif, et que ceux de Vadé soient sans intérêt aucun? C'est qu'à force de couleur et d'accent pittoresque, la peinture s'élève toujours jusqu'à l'art, quel que soit le sujet qu'elle aborde, tandis que la poésie perd son caractère et sa magie quand elle abdique le respect d'elle-même. La peinture peut ne séduire que les yeux; la poésie commence par frapper l'âme; or, quel est celui d'entre nous dont l'âme serait frappée par l'œuvre fameuse de Jean Vadé, *la Pipe cassée, poëme épi-tragi-poissardi-héroï-comique,* dont il est impossible de citer quatre vers sans offenser la langue?

Il y a pourtant un jour dans l'année où Vadé est un poëte national, un triste jour pour l'esprit français, — le Mardi-Gras. — Oui, Vadé a saisi d'un pinceau assez franc l'image de cette Muse grossière, qui, les poings sur la hanche, les yeux allumés, la gorge demi-nue, jette à la foule ébahie, du haut d'un char de mascarades, ses bachiques et insolents quolibets.

VII.

DORAT.

I.

Gardons-nous bien de regretter le règne de la poésie galante, du persiflage et du gazouillement, le joli règne musqué des *passe-temps,* des *bagatelles,* des *héroïdes,* des *à-propos,* enfin de toutes ces œuvres folâtres qui ont eu leur jour de fête dans le boudoir des folâtres marquises, mais qui n'ont pas eu de lendemain, parce que le lendemain de cette fête a été 1789. Il y a çà et là quelques études curieuses sur ce chapitre un peu trop dédaigné; l'esprit n'a rien à risquer dans ce domaine aujourd'hui désert; l'inspiration ne vous prendra jamais parmi ces ombres des plus fugitives. On peut, sans crainte du mal, ramasser et respirer ces bouquets flétris, toucher à cette lyre brisée qui a tant de fois appelé le délire : les bouquets n'ont plus un parfum, la lyre n'a plus un son. Le dernier soupir de Louis XV a passé sur tout cela. Les mascarades champêtres de Watteau, les pastels si doux de La Tour, la déesse d'Amathonte, les Muses et les Grâces, Amour et Apollon, enfin le beau monde du Parnasse et de l'Olympe, ces vieilles illusions, si bien enluminées jus-

qu'à la fin, se sont évanouies pour jamais aux premiers éclats de l'orage révolutionnaire. La belle saison du dix-huitième siècle touchait à son déclin; les pauvres hirondelles ont pris leur vol pour ne plus revenir. Dorat s'éteignait alors : Dorat, qui avait été durant vingt ans le roi de toutes ces chimères, leur a élevé un mausolée sur ses cendres.

A propos de ce poëte, je m'acheminais vers la bibliothèque Mazarine, mais je fus ainsi détourné de mon chemin. Je m'étais arrêté devant la boutique en plein vent d'un marchand d'images à la porte de l'Institut, cherchant ces jolis amours qui égayent les poésies de Dorat ou ces folles marquises de Boucher qui n'ont sur le sein qu'une rose pour tout voile, même quand elles sont déguisées en bergères. Je voulais par là ramener toutes mes idées dans le dix-huitième siècle; déjà j'étais en bon chemin, lorsque le vieux chevalier de V***, que j'ai vu l'hiver dernier aux soirées d'un gentilhomme bourgeois, vint à passer à propos. « Que faites-vous donc là? me demanda-t-il. — Mon cher joueur de whist, j'étudie tant bien que mal le frontispice du dix-huitième siècle, ou, pour parler plus simplement, je cherche l'histoire de Dorat. — Dorat le mousquetaire? et à quels livres allez-vous donc vous fier? — A aucun, mais à tous, mais surtout au journal et aux œuvres de Dorat. — Tout cela est bel et bon, mais je sais quelque part un vieux livre presque déchiqueté par le temps, un livre précieux qui date de 1754 et qui en sait long sur ce poëte. Croyez-m'en, consultez ce livre-là. — Mais dans quelle bibliothèque? — Rue Saint-Dominique; je vous y conduirai. Venez me prendre ce soir à onze heures. — A onze heures! — Oui, le livre en question n'est ouvert qu'à cette heure; je parle sérieu-

sement : vous verrez. Adieu. » Et mon vieux joueur de whist s'éloigna sans vouloir dire un mot de plus. Comme il n'y a en lui rien d'extravagant, j'allai le soir en son logis à toute aventure. Il m'attendait. « Ah! diable, dit-il en me voyant, vous n'avez ni jabot ni manchettes. » Je voulais sourire. « Ni poudre, ni talons rouges; en vérité cela n'a pas le sens commun : vous êtes habillé à la façon des poëtes d'aujourd'hui; c'est bien la peine de s'habiller. Croyez-moi, si vous aviez une veste à la Louis XV, une culotte de soie et tous les accessoires, sans oublier l'esprit du temps, vous seriez mieux accueilli dans la susdite bibliothèque. Malgré tout, allons rue Saint-Dominique. »

Nous arrivâmes bientôt à la porte d'un petit hôtel délaissé, un peu égayé à la façade par des lumières sans nombre. La vieille gouvernante qui nous avait ouvert dit au chevalier : « Vous arrivez à propos, il y a ce soir petit souper. — Voilà, pensai-je, une bibliothèque qui s'annonce bien. » Nous montâmes un petit perron qui nous conduisit dans un grand vestibule illuminé. De là, nous passâmes dans une chambre à coucher qui était un souvenir fidèle du dix-huitième siècle : du velours, de la soie, des meubles sculptés, des dorures partout, des pastels de La Tour, un portrait de Rigault, des tableaux de Boucher, des ornements, des tapisseries, un lit doré, enfin rien n'y manquait, pas même la ruelle; mais pourtant où étaient le petit abbé, le petit poëte, le petit maître? « A merveille, dis-je en entrant; mais où est donc madame la marquise de céans?—En effet, vous l'avez deviné, il y a ici une marquise; elle s'habille pour le souper. » J'étais de plus en plus surpris et enchanté; il me semblait, comme au beau temps, lire un conte de fées. L'apparition sou-

daine de la dame du lieu ne fit que me pousser plus loin dans mon illusion. C'était une marquise de quatre-vingt-quatre ans. Il avait neigé sur ses cheveux pendant près d'un demi-siècle, mais cela ne l'empêchait pas de se poudrer comme en 1775. C'était d'ailleurs une belle vieillesse, souriante, un peu mélancolique, dans des atours vieillis mais encore aimables : une robe de satin à grands ramages, une mantille de fine dentelle à mille fleurs, un petit bonnet couronné de rubans, des mules de soie, des bracelets à médaillons. Elle s'appuyait sur une femme de chambre assez éveillée qui riait sous cape des ridicules de la pauvre marquise. « La voilà, voilà notre bibliothèque, » me dit mon mentor. Il attendit que sa vieille amie fût dans son fauteuil pour me présenter. Elle nous avait à peine entrevus. La femme de chambre la fit asseoir et lui mit des lunettes, ce qui ne gâta pas du tout sa physionomie. Nous nous avançâmes en silence. Mon joueur de whist prit la parole. « Madame la marquise, je vous présente un jeune poëte de vos amis. » La marquise retrouva un reste de ce charmant sourire du dix-huitième siècle qui n'est plus que dans les pastels. « Un jeune poëte de mes amis ; ah ! méchant, cela n'est point un madrigal, mais une épigramme. — Marquise, vous savez comme je parle de bonne foi; je voulais dire par là que notre poëte en question a beaucoup feuilleté Dorat. — Ne vous offensez pas, me dit le vieillard à l'oreille, mais il faut que Dorat soit pour vous à cette heure un poëte. » A ce nom de Dorat, la marquise regarda tendrement les médaillons de ses bracelets. « Dorat ! Dorat ! » dit-elle en souriant. Elle pencha la tête, et tout d'un coup elle regarda autour d'elle comme pour retrouver l'image évoquée de son cher poëte.

Son regard s'arrêta sur moi. « Vous aimez Dorat, monsieur, soyez le bienvenu. Si Dorat n'a pas été un poëte par ses vers, il l'a été par sa vie. — Allons, allons, marquise, dites par ses amours. — Comme il vous plaira, chevalier. » Ici la marquise repoussa son écran et respira son flacon. « On vous a parlé des philosophes, reprit-elle avec dédain, des philosophes comme Helvétius et Diderot. Croyez-m'en, Dorat était un plus grand philosophe ; il est mort comme un sage de la Grèce. — C'est vrai, dit le chevalier, mais il n'a pas vécu ainsi. — Bien mourir avant tout, chevalier ; la sagesse n'est pas de vivre sagement, j'imagine. Que voulez-vous, je suis entêtée en diable ; plus d'un demi-siècle, un horrible demi-siècle plein d'orages et de bourrasques, a passé sans m'entraîner. J'ai tenu bon ; je suis restée fidèle à mon temps, fidèle à mes souvenirs, fidèle à mes amours ; mes amis ont eu beau faire et beau dire ; ils ont ri de mes vieux ridicules, comme s'ils n'en avaient pas d'autres, mes pauvres amis ! n'est-ce pas, chevalier ? Sonnez donc Zoé, s'il vous plaît ; j'ai faim ; le vidame d'ailleurs est arrivé. »

Nous passâmes bientôt dans une salle à manger des plus coquettes, tendue de tapisseries magnifiques représentant diverses scènes agrestes : les nymphes bocagères buvant à la fontaine, les chasseresses égarées, la jeune bergère rêveuse, la confidence de Colinette. Deux petits buffets en bois de rose ornés de vieilles porcelaines, deux consoles dorées, deux glaces de Venise, des groupes de Sèvres, des dessus de portes, voilà à peu près l'ameublement de cette salle. Je ne décrirai pas le souper pour en finir et pour ne pas offenser les amphitryons modernes ; c'était un petit sou-

per, voilà tout. Le vidame qui était un arrière-cousin de la marquise, nous attendait dans la salle en lisant la *Gazette de France*. « Toujours dans vos papiers publics, dit la marquise avec dédain ; de quoi est-il question, s'il vous plaît? — De Méhémet-Ali, de M. Thiers et de M. de Lamartine. — Je ne connais pas ces gens-là. Que joue-t-on à la Comédie-Française? — *La Camaraderie.* — Je ne connais pas ce mot-là ; c'est sans doute quelque copie des *Prôneurs* de Dorat. Tenez, toutes vos gazettes ne savent pas ce qu'elles disent ; le journal de Dorat, à la bonne heure ! Après le souper, pendant que le chevalier donnera à mon cousin une leçon de trictrac, nous deviserons tout à notre aise sur ce chapitre.

Après le souper, nous retournâmes dans la chambre à coucher. Le chevalier et le vidame se mirent à jouer silencieusement dans un coin ; la marquise demeura un instant pensive et un peu attristée : elle recueillait ses souvenirs ; elle repassait d'un pied tremblant au travers de toutes les fêtes dorées de sa jeunesse ; elle ressaisissait d'une main défaillante l'ombre de toutes les chimères de son cœur. « Ah ! que je suis loin de tout cela ! dit-elle avec un soupir ; j'ai beau tendre les bras, je ne saisis que la mort ! Au moins, je me console un peu quand je babille sur le temps passé, alors même qu'on ne m'écoute pas. — Eh bien ! de grâce, madame la marquise, parlez du bon temps ; moi, je vous écouterai avec religion ; parlez-moi de Dorat surtout, de Dorat et des cinq maîtresses qu'il a si bien chantées.— Songez, monsieur, que, dans la bonne édition de ses poésies, les cinq maîtresses sont réduites à trois ; mais, du reste, il y en a d'autres qu'il n'a pas chantées, mais qu'il a aimées. » La marquise baissa les yeux avec une

candeur de quatre-vingt-quatre ans. Le moment était venu de feuilleter le vieux livre, comme avait dit le chevalier; déjà j'en avais secoué la poussière. « Je vous écoute, madame la marquise; vous savez *par cœur* l'histoire de Dorat; de grâce, racontez-moi cette histoire, si vous voulez me condamner à lire dans quelque mauvaise biographie. — Hélas! mon jeune ami, c'est une histoire qui me touche de trop près; comment vous raconter que... Après tout, un confesseur de plus ou de moins. Ah çà! chevalier, n'écoutez pas aux portes. Pour vous, poëte, pardonnez-moi mon jargon et mes péchés :

II.

« Avant tout je vais vous dire à peu près mes aventures ici-bas; mes aventures, car je me pique d'en avoir sur le cœur. Je suis entrée dans le monde par le mariage : une assez mauvaise porte, n'est-ce pas? Mais vous n'en savez rien. Au bout de deux ans et demi (j'ai compté les jours), M. le marquis mourut. Je me tins à ce nouveau malheur de peur de pire. Je n'eus pas de regrets bien vifs, car M. le marquis s'était donné la peine de venir au monde et de s'en aller, voilà tout. Il n'avait rien laissé dans le souvenir des hommes ni des femmes, si ce n'est un jargon brillant, un curieux attirail de petite-maîtresse et un testament en ma faveur de 24,000 livres de revenu. C'était tout ce qu'il pouvait faire de mieux, avant de mourir pourtant. Le pauvre homme! Figurez-vous que je fus de bonne foi dans le mariage; je voulus m'entêter à l'aimer, mais il n'y avait pas de prise. Comme le vent soufflait alors à la

philosophie, il s'obstinait à se croire philosophe ; en conséquence, il me tourmentait avec réflexion, me tyrannisait avec méthode et m'ennuyait, comme dit M. Jourdain, par raison démonstrative. J'eus beau faire pour l'aimer ; de guerre lasse, je me mis à le haïr. Il se laissa faire, le philosophe : à tout événement le sage est préparé. Mais pourtant, quand il vit que je poussais la philosophie trop loin, il se dépita si bien qu'il tomba malade. Je ne sais trop pourquoi il mourut ; par système peut-être. J'arrosai le testament de mes larmes, et je me voilai la face d'un crêpe austère qui me laissait entrevoir le riant horizon du veuvage. J'ai oublié de vous dire que j'avais en ce beau temps une figure à désespérer amoureux et rivales ; aussi, quand vint l'heure de jeter au vent ma grande coiffe, je n'eus pas du tout l'idée d'aller m'ensevelir aux Carmélites ou au Sacré-Cœur. Je rentrai dans le monde par une porte à deux battants ; mais, hélas ! le monde, si attrayant à l'horizon, perdit de beaucoup quand je le vis de tout près. En 1775, ce n'était plus qu'une génération abâtardie. J'allai dans vingt cercles sans rencontrer rien qui vaille. Qu'étaient devenus l'amour, l'esprit et la grâce ? Ces messieurs se gardaient bien d'en avoir. Et pourtant ces dames disaient encore *les adorables*. Les Anglais appelaient ces adorables *les singes ;* c'était mieux trouvé ; il est vrai qu'alors nous disions des petits-maîtres anglais *les ours*. Oui, les singes, car ils singeaient les philosophes et les Anglais : c'était bien la peine ! Ils n'avaient pas perdu pour cela l'extravagance sans verve, le jargon insipide, l'esprit paré des vices du cœur, c'est-à-dire l'apanage de leurs aînés. Mais au lieu d'enjouement, nos adorables n'avaient plus que de l'engouement, de l'engouement si exagéré pour toutes les sottises humaines, qu'à

la moindre controverse ce n'étaient plus que des espèces de coqs anglais, dressés sur leurs ergots et se livrant bataille pour la distraction des spectateurs. Je vis bien qu'il n'y avait plus grand'chose de bon à faire avec l'amour; et comme une femme ne peut pas vivre sans féerie, j'eus recours à la musique, à la peinture, à la poésie. J'ai griffonné, j'ai barbouillé, j'ai fait du bruit. C'est vers ce temps-là que les *Baisers* de Dorat me sont tombés sous la main; j'ai raffolé de cette poésie sans savoir pourquoi, sans doute parce que c'était, comme l'a dit lui-même le poëte, le chemin de notre amour. Je lui écrivis une lettre assez spirituelle, quoique assez longue, que vous retrouverez un peu arrangée dans son journal, si j'ai bonne mémoire. La première fois que j'entrevis Dorat, ce fut aux fêtes royales de Fontainebleau. Je ne le trouvai ni bien ni mal au premier coup d'œil; mais peu à peu je découvris je ne sais quelle douceur charmante dans son regard, je ne sais quel caractère de délicatesse et de mélancolie à travers son gracieux masque de légèreté et d'insouciance; il m'avait plu, bientôt il me toucha. Son front avait de la noblesse, son sourire une grâce infinie; avec un peu de naïveté, c'eût été le sourire de l'amour. La rêverie allait assez à son front; mais la pensée, jamais. Il était bien le sommaire de ses œuvres; mais il était plus doux encore à entendre qu'à lire.

« Je ne l'avais qu'entrevu. Je le vis peu de jours après au bal de madame d'Angeville. Je raffolle du bal; le bal est le premier enjôleur des femmes. Il y règne un oubli de soi-même et des autres qui m'enchante, du moins qui m'enchantait, car il me faut parler au passé. Donc, j'étais dans l'enivrement de la fête, quand Dorat passa près de moi. Il m'avait dit trois pa-

roles aimables, j'avais répondu par deux sourires et demi. Il y avait prise d'un côté comme de l'autre; mais mon entourage nous obsédait. « Eh! madame la marquise, s'est-il écrié avec un air d'humeur qui m'a réjouie, faites donc fermer votre porte, que je puisse vous parler à mon aise. » C'était en vérité la première fois que je rencontrais dans le monde un homme d'esprit; aussi je l'écoutai de tout mon cœur. Il me parla en conséquence. Je ne rappelle ceci que pour mieux vous peindre mon cher poëte, ou bien c'est pour abuser mon cœur une fois encore par le riant souvenir de cette rencontre. Il s'appelait Claude comme mon mari, il s'appelait en outre Joseph, mais ce Joseph-là ne se fût pas laissé vendre par ses frères, et n'eût pas perdu son manteau. Il est né à Paris en 1734. Son père, originaire du Limousin, était auditeur des comptes. Sa famille, connue depuis longtemps dans la robe, voulut qu'il suivît le barreau. Après quelques succès de collége, il endossa la sombre casaque; mais cela n'allait pas à sa jolie figure enjouée qui semblait demander du soleil, de l'amour, des aventures. Il abandonna bientôt le grimoire de la justice, il se fit mousquetaire en dépit de tout le monde, hormis d'une petite créature de son voisinage qui l'avait agacé. Une fois mousquetaire, les choses allèrent grand train. Mais comme disait si bien le marquis de Pezay : « Baisers surpris sont les moins doux. » La voisine y mit de la mauvaise foi; elle fit semblant de se défendre, et, quand elle vit que le mousquetaire, au lieu de lui donner sa main, ne lui donnait que son cœur, elle s'en alla trouver une vieille tante de Dorat, une janséniste outrée, à qui elle confia les beaux faits d'armes de son neveu le mousquetaire. La vieille tante effrayée promit à la voisine de prier Dieu pour

elle. — Voilà tout ce que vous pouvez faire pour moi, madame? » La vieille janséniste fit venir le coupable à son tribunal de piété. « Mon pauvre enfant, pour l'amour de Dieu, ne soyez plus mousquetaire, car un mousquetaire n'a jamais fait son salut. » Dorat eut beau dire que le ciel l'avait fait naître mousquetaire, que le temps seul lui manquait pour devenir maréchal de France : la vieille tante fut inflexible, et, comme elle avait des écus qui parlaient encore plus haut qu'elle-même, Dorat se résigna, il fit des vers pour se consoler. Savez-vous qui il chanta dans ses premiers vers? Le Malheur. Quel contre-sens! Il arrive dans le monde à dix-huit ans avec le plus riant cortége, et le voilà qui chante le Malheur quand les Chloé, les Zulmis et les Thémire attendent à la porte!

« Dorat ne resta pas longtemps dans le grand chemin du Parnasse où il se fût perdu. Il fit bien encore une ou deux tragédies, mais la tragédie était alors, suivant un mot de Diderot, l'antichambre de la poésie; il fallait bien passer par là. Dorat se mit bientôt à soupirer des héroïdes; il rima sans perdre haleine les plaintes amoureuses de je ne sais combien de colombes infortunées ; il attendrissait tous les cœurs, excepté le sien. Il a pourtant tenté la fortune littéraire par une tragédie, *Zulica,* qui obtint la plus belle chute du monde. Crébillon le tragique avait pris la pièce sous ses auspices, il avait voulu refaire à son gré le cinquième acte. « Ah! quelle était mon ivresse! disait Dorat ; je voyais déjà ma pièce aux nues, j'écoutais les applaudissements, je n'aspirais à rien moins qu'à l'immortalité. Le jour fatal arrive : c'est le coup de baguette qui change en déserts les jardins d'Armide. Mes quatre actes cependant furent reçus avec transport; mais l'acte

de Crébillon le tragique fut sifflé à outrance. Hélas ! le charme s'évanouit, et le temple de la postérité se ferma pour moi. »

« Il voulut se venger de cette défaite par *Théagène et Chariclée ;* mais là ce fut bien pis. Cette pièce n'eut pas une chute éclatante comme l'autre ; elle tomba en silence. Dorat supporta cette chute avec beaucoup de philosophie. Il avertit gaiement son monde qu'il renonçait aux honneurs du sublime pour les baisers d'Églé. En effet, partant de là, il s'appuya gracieusement sur son insouciance et voyagea dans l'île de Cythère avec la troupe folâtre des *jeux* et des *ris,* des Grâces et de Cupidon. On peut dire qu'il fut le Printemps en personne de l'empire de Vénus. Chaque année on voyait éclore sous ses pas toutes les fleurs de l'amour et de la poésie. Que de bouquets ! que de guirlandes ! que de couronnes ! que d'épîtres fugitives ! que de contes en l'air ! que de baisers de feu ! Jamais la muse Érato n'avait été si bien encensée. A tout propos il jetait les fleurs à pleines mains. Il célébrait en même temps les reines et les bergères, les marquises et les comédiennes, les philosophes et les comètes. Quel joli persiflage ! quel babil léger ! quelle gracieuse enluminure ! mais surtout quelle aimable insouciance ! Un soir il rentre gaiement en son logis, en fredonnant je ne sais quel air de Rameau ; il trouve le marquis de Pezay gravement incliné sur un in-folio. « Que diable fais-tu là, mon cher ? — J'ai de l'ambition depuis ce matin, répondit le marquis ; je veux gouverner la France, ni plus ni moins. — En vérité ! reprit Dorat ; mais voilà que ton ambition me passe par la tête ; je veux arriver aussi, moi. — A quoi donc ?... Dorat réfléchit un peu. — Au cœur de la petite Julie, de la Comédie-Italienne. » Les deux amis

passèrent deux heures à dresser leurs batteries. Comme c'était sérieusement, ils arrivèrent tous les deux. Pezay donna des leçons de tactique à Louis XVI, qui le nomma grand-inspecteur des côtes, aux appointements de soixante mille livres. Il se plaça bientôt si haut à la cour que les ministres faisaient antichambre dans son hôtel. C'est par lui que Necker arriva ; ainsi il a presque, en effet, gouverné la France. « C'est une comédie qui finira plus mal que mes tragédies, » lui disait gaiement Dorat. En effet le marquis de Pezay, exilé dans sa terre de Blois, y mourut de chagrin. Pour Dorat, vous me dispensez de vous dire de quelle façon il prit d'assaut le cœur de la petite Julie. « Hélas ! écrivait-il au marquis, je n'ai rien pris. »

« Dorat menait la vie dissipée de tous les *merveilleux* de son temps ; c'était un pilier de spectacles, un poëte de petits soupers, un enfant gâté des filles d'Opéra. Il jetait à tous les vents légers son amour, son esprit et son argent. Où prenait-il donc le temps d'écrire ? Le matin, à son lever, il courait *en chenille*, c'est-à-dire en grand négligé, toutes les promenades et toutes les ruelles à la mode ; le soir, on le voyait partout où était le plaisir. Au moins, n'allez pas croire que ce poëte-là faisait des vers comme M. Jourdain faisait de la prose, c'est-à-dire sans peine et sans labeur. Il avait l'air de les jeter sur son chemin, comme des roses qui s'effeuillent ; mais la vérité, c'est qu'il avait plus tôt cueilli un baiser qu'une rime. Une nuit j'étais par mégarde restée chez lui, je crois qu'il faisait verglas. Vous pensez peut-être qu'il me tint compagnie ? Pas le moins du monde ; le pauvre poëte avait un madrigal à faire pour cette sotte marquise de Beaumont qu'il devait rencontrer le lendemain, je ne sais plus où. Vers

le matin, m'étant réveillée dans la solitude, j'allai à son cabinet où je voyais de la lumière par la fenêtre. J'arrivai en silence, je le surpris dans tout le feu de l'inspiration : le madrigal avait déjà huit vers et demi ; il ne lui manquait qu'une rime en *onde*. « *Blonde*, » lui dis-je. Il se retourna tout étonné de ce nouveau dictionnaire de rimes. « C'est vous, madame la marquise ! Vous venez me surprendre dans ma faiblesse, mais pardonnez à ces maladies du poëte, qui, grâce à vous, n'a plus ni rime ni raison. — Je vous rends la rime, vous n'en voulez pas. — Hélas ! vous savez bien que madame de Beaumont est brune. —Eh bien, *ronde*. — Méchante, vous savez bien qu'elle est sèche à faire peur. — Eh bien, *l'autre monde*. — A merveille, mais par malheur c'est un madrigal et non une épigramme qu'il me faut. Vous savez qu'elle doit intéresser la cour à mon journal. D'ailleurs, je lui dois peut-être d'avoir été joué à Fontainebleau. »

« Le lendemain, Dorat avait fini son madrigal, mais il était tout abattu. M. le marquis de Saint-Marc vint le visiter à son lever. « Eh mon Dieu ! qu'avez-vous donc fait cette nuit ? Comme vous êtes pâle ! » Vous le dirai-je, j'eus pitié du pauvre madrigaliste, j'allai vers M. de Saint-Marc, et je lui dis d'une voix tremblante : « Vous êtes bien indiscret, monsieur de Saint-Marc.— Madame la marquise, je m'en doutais, » dit le marquis avec un peu d'impertinence.

« Ce pauvre marquis de Saint-Marc, il a vécu bien vieux aussi, c'était un disciple de Dorat. Huit jours avant de mourir, il m'a écrit une épître charmante qui est pour moi la dernière fleur du XVIIIe siècle, une fleur un peu flétrie, il est vrai, mais que voulez-vous ? Je suis une vieille bergère ; ma houlette a bien l'air du fuseau

de la Parque. Ah ! que ne puis-je renouer des rubans roses à ma houlette !

« Dorat qui savait décocher l'épigramme fut en butte à plus d'un mot malin ; mais il tenait bon. A propos des jolies estampes dont il ornait ses livres, je ne sais plus quel abbé disait dans un salon : Ce poëte se sauve du naufrage de *planche en planche*. C'était un luxe incroyable de vignettes. Ainsi le seul recueil de ses fables lui coûta plus de trente mille livres pour les estampes de Marillier et d'Eisen, qui sont le chef-d'œuvre du genre. Malgré les images, le livre ne se vendit pas. Mais ce qui désola le plus le pauvre fabuliste, ce fut cette insolence bien connue d'un Anglais qui entra chez le libraire de Dorat, paya sans marchander le prix du livre, en découpa toutes les gravures, et s'en alla sans mot dire, laissant les fables. Pour en finir sur toutes ces estampes, je vous dirai que ce pauvre Dorat a poussé l'enfantillage, dans une épître à l'impératrice de toutes les Russies, jusqu'à envelopper ses amours à cause du pays où ils allaient, dans des fourrures d'Astracan sans compter que le cul-de-lampe qui est à la fin de l'épître les représente sur des traîneaux.

« Il eut des amitiés célèbres : Voltaire, qui le craignait, le traitait de puissance à puissance, mieux que le roi de Prusse. Les grands seigneurs le recherchaient pour son esprit, les gens de lettres pour ses allures de gentilhomme, les femmes pour sa galanterie. Il y avait souvent cercle dans son joli logis de la rue d'Enfer ; c'était un petit hôtel Rambouillet où on riait de l'Académie, où on transformait le Parnasse en île de Paphos. On y jasait à tort et à travers, sur tout le monde, sur Voltaire et sur madame Dubarry, sur le roi de Prusse et sur mademoiselle Clairon. Fréron, qui n'avait d'esprit

qu'au bout de la plume, venait là se reposer, ou plutôt recueillir pour sa gazette ; M. Lemierre venait y lire ses tragédies, mais c'était prêcher dans le désert ; le marquis de Pezay et le marquis de Saint-Marc y amusaient les comédiens à petits traits d'esprit ; Crébillon le gai n'y perdait pas son temps. On y voyait par-ci par-là Colardeau et Gilbert, deux poëtes tristes à faire peur ; le sieur Marmontel, un poëte en prose ; le jeune Fontanes et le jeune Fréron, deux tendres nourrissons des muses, enfin bien d'autres encore qui ne se sont pas donné la peine d'inscrire leur nom sur le grand livre de la postérité.

« Il eut en même temps des inimitiés sans nombre ; je vous l'ai dit, jamais poëte n'a subi tant d'épigrammes. Mais en revanche que de jolies épîtres et que de lettres charmantes l'amour lui apportait chaque matin sur ses ailes de flamme ! A sa mort on a en brûlé sans relâche pendant huit jours. Il en reste quelque chose encore. Ainsi cette jolie peinture de Gilbert, qui raconte que, dans une promenade au Permesse, il voit un poëte endormi sur un lit de roses et veillé par les Grâces :

> Oui, dis-je, quand on voit un mortel près des Grâces,
> Craint-on de se tromper en disant : C'est Dorat.

« A toutes les épigrammes, Dorat répondait par un trait d'esprit ou par un sourire. Avec le sieur La Harpe, cependant, les choses allèrent plus loin ; ainsi vous verrez, dans l'*Année littéraire*, que Dorat parlait dudit La Harpe en ces termes : « Je démens les propos que ce fougueux petit gazetier m'impute dans ses derniers chiffons périodiques. Il y a des gens d'une humeur vive

qui prétendent qu'un ridicule aussi outré demande une correction à l'avenant. Bah ! on se moque d'un nain qui se piète pour se grandir, et quand il importune, une chiquenaude en débarrasse. » Ce petit paragraphe valait bien une volée de coups de bâton, toute l'Académie le jugea ainsi ; mais le sieur La Harpe, qui ne savait se défendre qu'avec la plume, reçut cela avec sa philosophie. Seulement, quand Dorat fut mort, il riposta tout à son aise : que l'Académie lui pardonne !

« Cependant le pauvre Dorat, que j'avais *perdu de vue,* était sans ressources du côté de la fortune. Ses succès au théâtre lui avaient coûté cher. Le premier, il s'avisa de payer les applaudissements du parterre et le sourire des loges. On cite plus d'une petite vertu à la mode qui gagnait autant à ce métier qu'à tout autre. Aussi, à chaque succès, on appliquait à Dorat le mot des Hollandais après la bataille de Malplaquet : Encore une pareille victoire et nous sommes ruinés. Il tomba dans cette misère dorée qui est la pire des misères. Gilbert n'était pas plus désolé dans son grenier que Dorat dans son hôtel. Malgré les créanciers, les critiques, les épigrammes, malgré la mort qui était déjà au seuil de sa porte, il poursuivait de plus belle, comme pour s'abuser, ses aventures galantes et son œuvre de poëte. Madame de Beauharnais a été sa dernière folie, en ne parlant pas de son poëme épique ni de mademoiselle Fannier, de la Comédie-Française, qu'il avait épousée à l'ombre. Dès que j'appris qu'il était mourant, j'oubliai le poëte volage, je ne me souvins plus que du poëte qui m'avait aimée. J'allai à lui. C'était toujours le même petit maître sans souci, persifleur, souriant. Il me sauta au cou. « Je vous attendais depuis longtemps, » dit-il d'un air joyeux et avec un peu de fatuité. Et il

voulut encore lutter avec l'amour ; il fut galant, mais du bout des lèvres ; c'était un comédien fatigué, voulant jouer son rôle de poëte à bonnes fortunes jusqu'à la fin. Hélas ! quand je retournai pour le voir, il n'était plus aux prises avec l'amour. « Marquise, me dit-il en me tendant une main sèche et brûlante, me voilà aux prises avec la mort. J'ai reçu hier la visite de M. le curé qui s'est en allé en disant qu'il reviendrait. « Ce n'est pas la peine, lui ai-je dit, car moi je serai parti. »

« Je regardais le pauvre poëte avec douleur. Il était sur son lit de repos en robe de chambre et en pantoufles. « Ah çà, voyons, reprit-il en se soulevant avec peine, j'attends quelques visites ; madame de Beauharnais (1), madame d'Angeville et madame *la Mort*. Si je ne me trompe, il ne me reste que deux heures à vivre, j'ai à peine le temps de faire ma toilette. » Il appela son valet, il me pria d'attendre et se fit traîner dans son cabinet.

« Quand il revint, le petit salon était plein de visiteurs ; il salua en s'appuyant sur son valet, après quoi il s'assit dans son fauteuil. Tout le monde remarqua la coquetterie recherchée de sa dernière toilette : on ne l'avait jamais vu mieux coiffé, mieux poudré, mieux bichonné. « D'où vient ce surcroît de luxe? dit en cachant sa douleur le marquis de Saint-Marc ; il y a là-dessous quelque intrigue mystérieuse. — Vous ne savez donc pas, dit Dorat en s'égayant, que j'ai des ac-

(1) La comtesse de Beauharnais qui se peignait la figure et qui faisait rimer à ses vers. Le Brun disait d'elle :

Chloé, belle et poëte, a deux petits travers:
Elle fait son visage et ne fait pas ses vers.

cointances avec la Mort ; ce n'est pas pour en médire, mais celle-là se fait moins prier encore que les autres. Son messager, c'est-à-dire mon médecin, m'a dit qu'elle viendrait me prendre cette après-midi ; vous verrez que je n'attendrai pas longtemps. J'ai conservé la galante coutume d'être le premier au rendez-vous. »

Le marquis de Saint-Marc ne put arrêter un soupir. Toutes les dames présentes se détournèrent pour cacher une larme ; le jeune Fréron lui-même pleurait dans un coin. Mais une douleur profonde, plus amère que la mienne, ce fut celle de mademoiselle Fannier, la comédienne, qui survint à ce moment. Elle se jeta toute pâle et toute brisée dans les bras de Dorat. « Tu m'as fait du bien au cœur, lui dit-il en souriant, mais tu m'as décoiffé. » Ce furent, je crois bien, ses dernières paroles ; il mourut un instant après avec une insouciance héroïque. »

III.

En achevant cette histoire de Dorat, la marquise poussa un triste soupir, et essuya une larme tout en regardant un des médaillons de ses bracelets. Je me penchai un peu vers elle par curiosité. « C'est Dorat, dit-elle, voyez. » C'était bien Dorat avec son sourire léger et moqueur.

Après cette histoire, racontée un peu dans le style du héros, je n'ai pas grand'chose à dire ; je remarquerai cependant que notre vieille marquise a, comme de raison, fait l'apologie plutôt que la critique des œuvres du poëte. Je ne suis pas de ceux qui relèguent la poésie dans le gazouillement et le persiflage ; la poésie a la

voix plus haute ; elle est plus belle dans les larmes que dans la gaieté, dans les hymnes que dans les chansons ; j'aime mieux le poëte de bonne foi qui va la chercher dans la splendeur du ciel ou dans le silence de la vallée, que le poëte mal inspiré qui la prend bon gré, mal gré dans la foule, dans son boudoir ou dans les coulisses du théâtre ; j'aime mieux le poëte qui écoute son cœur, que celui qui écoute le vain bruit du monde ; enfin, j'aime mieux Gilbert que Dorat ; mais je ne suis pas de ceux qui condamnent *par défaut,* sans les entendre, ces jeunes oiseaux, dont le gai ramage est aujourd'hui sans écho. Accordons au moins un sourire à la mémoire de ces chanteurs agréables, à ces enfants gâtés des neuf Muses et des marquises. Ils n'ont point connu, comme nous, cette dixième Muse qui s'appelle la tristesse, ils n'ont pas pleuré sur la lyre d'ébène, ils n'ont pas touché la harpe d'or des grands poëtes ; mais pourtant, il faut le reconnaître, leurs airs sans façon, leurs chansons enjouées n'étaient pas sans quelque charme. Dorat a été le plus célèbre entre tous, grâce à une certaine allure originale, grâce à ce ton cavalier dont les femmes à la mode raffolaient, à cette galanterie musquée et licencieuse qu les enjôlait ; grâce aussi sans doute aux vingt-deux volumes de folâtreries qu'il a sur son compte. C'est trop de vingt-un volumes et demi. Je viens de feuilleter tout cela ; il y a des fleurs, toujours des fleurs, pas un seul fruit à cueillir ; on y trouve à tout propos l'homme d'esprit qui cache son cœur pour rire plus à son aise des petits travers du monde, le petit-maître, qui habillait son âme comme son corps, de mille fanfreluches. C'est un langage brillant, un peu entortillé dans la grâce, touchant de trop près le jargon, un langage qui séduit quelquefois les yeux, mais qui n'entraîne pas

le cœur. Dans ces vingt-deux volumes, c'est un pêle-mêle profane de tragédies, de comédies, d'héroïdes, d'épîtres, de contes, de poëmes, de fables, de chansons, de stances, de romans; Voltaire ne fut pas plus universel. « Quelle sera la place de Dorat sur le Parnasse français? demandait-on à Voltaire. — Dorat! dit le vieux philosophe, il sera le ver-luisant du Parnasse. »

Les tragédies de Dorat sont de sérieux enfantillages; Diderot lui avait en vain donné de sages conseils, enregistrés par Grimm. Dorat voyait les Romains au travers du XVIIIe siècle; il ne prenait rien à l'histoire, si ce n'est le nom des personnages, qu'il défigurait à plaisir. Aussi la meilleure critique de ses tragédies se trouve dans l'estampe de *Régulus*, où Eisen a montré un génie de Rome campé en petit-maître de Paris. Avec plus de gaieté et plus d'intrigue, ses comédies eussent fait fortune; ce sont de petites scènes agréables, des esquisses des mœurs du temps. Là au moins Dorat était sur son théâtre. Il y a certes bien de la grâce, de l'esprit et de la gentillesse; il y a bien de la satire ingénieuse; enfin il y a de tout, hormis de la comédie. Je ne dirai rien de ses héroïdes, car il n'y a rien à en dire. Ses épîtres, qui sont de l'école de Voltaire, avec un tour plus délicat, mais avec moins d'enjouement, sont presque toujours dignes de celles du maître. Ses contes ne sont rien qui vaille; Dorat était trop sur ses gardes pour bien conter. Ses contes comme ses fables sont indignes de rappeler La Fontaine. Il a gazouillé quelques chansons à boire de l'eau, il a cultivé un grand nombre de madrigaux qui ont eu l'éclat et la durée des roses; il a babillé sur quelque fantaisie de son cœur, il a appelé cela écrire un roman; enfin il a rimé laborieusement des poëmes ennuyeux, comme *les Baisers*, *le Mois de*

Mài, les Tourterelles de Zulmis. L'amour devrait jouer un grand rôle dans ces poëmes ; mais on n'y trouve que le Cupidon suranné des anciens. Il y a pourtant de charmantes images à la façon d'Ovide, de Sannazar et de Passerat ; de jolies scènes d'amour qui rappellent les baisers de Jean Second et de Jean Vander-Does ; enfin des tableaux *délicieux*, comme on disait alors, que Dorat, Boucher ou Watteau pouvaient seuls imaginer.

Dorat était né pour chanter comme l'oiseau du bocage ; mais le pauvre oiseau, mis de bonne heure en volière, n'a presque pas chanté sur la branche solitaire et fleurie, au milieu des saintes harmonies de la vallée. Il n'en chantait pas moins. C'était une ariette infinie sur la pluie, sur le beau temps, sur le portrait de Zulmis, sur la fête de Zuléma, enfin c'était la gazette en vers des frivolités du siècle. Il chantait pour tout le monde, à tout propos : ainsi pour *mademoiselle *** qui avait dit en riant que je passerais la nuit avec elle.* On chanterait à moins, il est vrai. Tous les matins il couronnait sa muse folâtre de fleurs, qui tombaient fanées tous les soirs.

Dorat et Gilbert, qui s'aimaient par le cœur et par l'esprit, sont morts en même temps, jeunes tous les deux, l'un dans tout l'attirail du petit-maître, l'autre dans toutes les misères de l'hôpital ; l'un tué par le plaisir, l'autre par la faim ; Dorat avec plus de philosophie dans l'esprit, Gilbert avec plus de poésie dans l'âme ; Dorat après avoir écouté les vaines séductions du monde, où il a recueilli du bruit et de la fumée, Gilbert après avoir écouté les vaines séductions de l'orgueil, qui l'a conduit à la mort par un chemin semé de ses larmes ; le premier au milieu de ses amis et de ses maîtresses, sur un fauteuil doré, tout en disant ces

paroles mémorables : *Fannier, tu m'as fait du bien au cœur, mais tu m'as décoiffé ;* le second sans amis et sans maîtresses, délaissé sur un grabat d'hospice, tout en jetant ce cri sublime :

« Salut, champs que j'aimais et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois... »

Or, de ces deux poëtes amis, qui font si bien contraste dans le XVIIIe siècle, quel a été, je ne dirai pas le plus grand, mais le plus heureux ? — Gilbert, Gilbert qui a vécu dans son âme et qui a pris le temps de descendre dans son cœur.

On pourrait dire de Dorat ce que sainte Thérèse disait du diable : *le malheureux ! il ne savait pas aimer.* C'est l'amour qui fait le poëte, car l'amour c'est le trépied d'or d'où il s'élance dans l'infini.

VIII.

UN DES QUARANTE

IL Y A CENT ANS.

Jusqu'ici j'ai peint les figures couronnées d'un rayon suprême; en cherchant dans l'ombre, je vois peu à peu apparaître les oubliés qui soulèvent leur linceul pour demander un souvenir à l'historien littéraire. Pourquoi ne pas ranimer pour une heure ce pauvre abbé Trublet, — un des quarante, — qui a dormi si profondément dans un linceul fait du papier de ses œuvres, sous cette épitaphe de M. de Voltaire :

> Au peu d'esprit que le bonhomme avait,
> L'esprit d'autrui par complément servait.

L'abbé Trublet fut célèbre au XVIIIe siècle, parce qu'il fut ridicule.

L'abbé Trublet était ridicule pour trois raisons, — et pour quelques autres encore : — il voulut à toute force passer pour un homme d'esprit, et il n'était qu'une bête d'esprit; il voulut à toute force, — pendant vingt-cinq ans, — être de l'Académie, et il fut de l'Académie; il voulut à toute force être un homme à bon-

nes fortunes, et il ne fut jamais aimé que de sa servante Colinette « chargée de cinquante et un printemps. » D'ailleurs il naquit à Saint-Malo ; or, naître à Saint-Malo, c'est déjà un pas vers la célébrité. Il y naquit chanoine, il y mourut archidiacre.

Avant d'aller plus loin, je vais vous donner son portrait par madame Geoffrin : « C'est une bête frottée d'esprit ; on lui a mis à la vérité de cette écume partout. » On sait que madame Geoffrin, qui avait dans les lettres et dans les arts une façon de dire très-piquante, prétendait que les hommes sont un composé de divers petits pots, pot d'esprit, pot d'imagination, pot de raison, enfin la grande marmite de pure bêtise. Le destin, pour ses passe-temps, prend ce qu'il lui plaît de chacun de ces pots et compose ainsi la tête d'un homme. Un jour de belle humeur, le destin, voulant mettre au monde un abbé Trublet, ne puisa que dans la grande marmite ; ensuite, craignant d'en avoir trop pris, il découvrit le petit pot de l'esprit qui bout toujours et qui, par conséquent, jette de l'écume ; or donc, le destin, croyant puiser dans le pot, n'en attrapa que l'écume, dont il barbouilla le fond de pure bêtise de l'abbé Trublet. Avec ce beau privilége du destin, l'abbé Trublet était l'homme le plus malpropre du royaume ; la laideur est sous-entendue ; la sienne était proverbiale.

Après ses études, il se fit le valet de pied de Fontenelle et de La Motte, c'est-à-dire qu'il alla dans tous les cercles colporter leurs traits d'esprit sans omettre ni points ni virgules. Il s'imagina qu'il deviendrait célèbre en racontant partout, avec une grande précision, comment La Motte prenait une prise, comment Fontenelle se mouchait. S'il entrait dans un salon, on s'attendait à lui entendre dire ceci ou quelque chose d'ap-

prochant : « Aujourd'hui, à deux heures et demie, M. de Fontenelle a mis ses pieds sur ses chenets, il a secoué le tabac tombé sur ses manchettes, il a tisonné les bûches de l'âtre, mais je n'ai vu que les étincelles de son esprit. » Et là-dessus l'abbé Trublet racontait mot à mot tout ce que Fontenelle avait dit, n'oubliant pas de terminer par cette phrase : « M. de Fontenelle a été charmant pour moi. » Un jour madame de Lambert, impatientée de cette obstination qu'avait l'abbé Trublet à se faire un perroquet babillard, lui dit avec une grâce cruelle : « L'abbé Trublet est un registre en partie double ; M. de Fontenelle remplit la colonne des recettes, et l'abbé celle des dépenses. »

Malgré sa malpropreté et sa triste figure, l'abbé Trublet était reçu dans quelques salons où se débitait du bel esprit. Il fut même attaché au cardinal de Tencin, — qui ne lui a servi à rien parce que l'abbé ne lui avait pas servi à grand'chose. — Il suivit le cardinal à Rome, s'y ennuya et revint à Paris. A force d'entendre parler sur la littérature, la morale et la philosophie, comme il avait bonne mémoire, il parvint à coudre, lambeau par lambeau, feuillet par feuillet, un livre de philosophie, de morale et de littérature. Comme après tout, ce livre était l'œuvre de quelques esprits distingués, il fit du bruit et se débita. Enivré de sa gloire, l'abbé Trublet acheta deux manchettes et en mit une tous les huit jours à la main qui prenait du tabac. Tout lui sourit alors ; Fontenelle, qui n'avait jamais invité personne à dîner, retint un jour l'abbé à sa table ; il est vrai que l'abbé dîna très-mal, mais enfin, manger chez Fontenelle, cela ne s'était jamais vu.

Ce fut alors que l'abbé Trublet alla frapper à la porte de l'Académie, qui lui dit de repasser. Pour le conso-

ler de l'attente, sa ville natale le nomma son archidiacre. Il reparut en triomphe dans son pays en se flattant d'avoir fait mentir le proverbe. Il prêcha et confessa avec des allures philosophiques, croyant troubler tous les cœurs et faire tourner toutes les têtes. A ce propos, je reproduis ce passage d'une lettre de d'Alembert à Voltaire : « L'abbé Trublet prétend avoir fait autrefois beaucoup de conquêtes par le confessionnal, lorsqu'il était prêtre habitué de Saint-Malo. Il me dit un jour qu'en prêchant les femmes de la ville, il avait fait tourner toutes les têtes ; je lui répondis : C'est peut-être de l'autre côté. »

Cependant, à Saint-Malo, l'abbé Trublet n'avait plus d'esprit, par la raison toute simple qu'il n'entendait plus guère parler les gens d'esprit. Il revint séjourner à Paris, où il retrouva de quoi faire un nouveau volume de littérature, de morale et de philosophie. « Je me fais fort, dit-il un soir, d'en donner tous les six mois un nouveau volume. » L'abbé de Cannaie, qui était un malin, lui répondit : « C'est suivant les gens qu'on voit. »

Maupertuis prétendait sérieusement que le livre de l'abbé Trublet avait une si grande renommée en Allemagne, que les maîtres de poste refusaient des chevaux à ceux qui ne l'avaient pas lu. C'est dans ce livre fameux que l'abbé Trublet écrivit une dissertation digne de le faire passer à la postérité. Cette dissertation est faite pour découvrir les raisons de l'ennui que cause la lecture de *la Henriade*. On est immortel de droit quand on a eu une pareille idée ; aussi l'Académie, qui jusque-là avait dit à ce grand homme : Repassez dans vingt-cinq ans, lui dit : Repassez dans vingt ans.

Voltaire témoigna sa reconnaissance à diverses re-

prises à ce juré peseur d'œufs de mouche dans des balances de toile d'araignée. *Le pauvre Diable* a bien voulu se charger d'apprendre ce grand nom aux races futures; c'est là, je pense, la meilleure lettre de recommandation pour l'immortalité de l'abbé Trublet.

Ayant puisé à toutes les sources, il repartit pour Saint-Malo, où il passa à peu près le reste de sa vie. Il n'était jamais longtemps à reparaître à Paris, d'abord pour écouter, ensuite pour faire ses visites à l'Académie. A chaque vacance, il arrivait par le coche, allait offrir son image grotesque à tous les académiciens, n'obtenait pas le fauteuil, et s'en retournait sans impatience, répétant la sainte parole : « Frappez, et l'on vous ouvrira. » Il fit cinquante visites au maréchal de Richelieu: « Je persiste, disait-il en se présentant. — Je résiste, répondait invariablement le maréchal. Sa persistance amusait beaucoup, tout le monde en parlait pour en rire. Si on voulait indiquer un temps très-éloigné, on disait : C'était au temps où l'abbé Trublet se présentait à l'Académie. Piron divertissait beaucoup son monde avec ce ridicule de l'abbé Trublet. Un jour, il mit la tête à la fenêtre; comme il demeurait presque en face de Fontenelle, il voit sortir un enterrement de la porte du poëte centenaire : A merveille ! dit-il, voilà des visites pour l'abbé Trublet. — Il ferme sa fenêtre, taille sa plume et écrit d'office à l'abbé Trublet de venir en toute hâte :

« Ils ne sont plus que trente-neuf : leur doyen d'âge, qui n'avait que cent ans, s'est en allé. Venez donc, on vous attend. Le fauteuil de Fontenelle vous revient de droit, à vous qui avez écouté Fontenelle si longtemps. »

L'abbé Trublet abandonne son troupeau; il arrive, comme toujours, par le coche avec un discours sur Fon-

tenelle; il va pour remercier ce persifleur de Piron : que rencontre-t-il? M. de Fontenelle lui-même, qui allait présider l'Académie. — Eh bien, mon cher chanoine, est-ce qu'il y a une place vacante à l'Académie? — Hélas! répond le pauvre abbé en regardant Fontenelle des pieds à la tête, il faut avouer que ce coquin de Piron est un bien mauvais plaisant.

Piron avait écrit de bonne foi; le mort qu'il avait vu partir était le célèbre M. Daube, le neveu de Fontenelle. Piron s'était naturellement mis dans la tête que l'oncle, âgé de cent ans, devait partir avant le neveu, qui n'en avait que cinquante.

Chez madame d'Épinay, Grimm, Duclos, Helvétius et Diderot se sont amusés longtemps à faire le roman de l'abbé Trublet; c'étaient des tableaux, des portraits, des grotesques à mourir de rire. Ils supposaient que, s'offrant à chaque vacance, il avait toujours quarante éloges tout faits, dans l'espoir de succéder à un des quarante, si bien que, dès qu'il avait manqué une place, il s'en retournait faire à Saint-Malo, entre la chaire à prêcher et le confessionnal, l'éloge de celui qui avait obtenu le dernier fauteuil. Ces messieurs voulaient pousser la plaisanterie jusqu'à imaginer de lui faire perdre son portefeuille sur la route de Saint-Malo, pour l'imprimer. Mais c'était là une plaisanterie un peu laborieuse, car il ne s'agissait de rien moins que d'écrire, dans le goût de l'abbé, quarante éloges funèbres des quarante académiciens vivants. C'eût été d'ailleurs très-piquant pour tout le monde, même pour les académiciens. On aurait écrit à la tête de chaque éloge : *Au cas que je succède à monsieur un tel.*

Après quarante voyages par le coche, l'abbé Trublet entra à l'Académie sans dire gare, au grand étonne-

ment des vrais académiciens. La reine, touchée de la patience de l'abbé autant que de son zèle pour la religion, pria le président Hénault d'ouvrir les portes du sanctuaire à son protégé. Le président Hénault forma une petite cabale dans le plus grand secret ; tout alla si bien que l'abbé fut nommé. Voisenon observe, non pas tout à fait pour flatter l'Académie, que l'abbé Trublet n'y fut pas ridicule, quoiqu'il eût été partout ridicule.

Le croira-t-on ? il ne fut pas plutôt de l'Académie qu'il découvrit avec sa pénétration habituelle, que ce n'était pas la peine d'avoir fait tant de chemin pour en être. Il tomba dans l'ennui et dans le dégoût des grandeurs littéraires ; l'Académie, qui de loin lui apparaissait avec mille séductions attrayantes, comme une jeune épouse qui promet des faveurs sans nombre, l'Académie ne fut bientôt plus pour lui qu'une vieille femme bavarde et tracassière. N'y pouvant plus tenir, il s'en sépara violemment ; il abandonna, comme dit Grimm, le théâtre de ses souffrances et de son triomphe ; il retourna à Saint-Malo, où il languit pendant cinq ans tout en répétant sans cesse : « Je suis pourtant archidiacre et académicien ! »

Enfin Dieu lui fit la grâce de le rappeler là-haut au mois de mars de l'an 1770. A l'heure qu'il est, l'abbé Trublet est dans le purgatoire à côté de son ami Fontenelle, — écoutant et transcrivant, — comme il a fait ici-bas ; du moins c'est la prédiction de Voltaire.

L'abbé Trublet a été le registre et le chiffonnier de la littérature pendant près d'un demi-siècle. A force de cribler dans sa mémoire le froment des autres, il avait conservé parmi la poussière et l'ivraie quelques grains de bon blé. Il a semé le tout ensemble. Quand la moisson est venue, que de gens auraient pu lui dire : Cet

épi me revient ! L'ivraie et les mauvaises herbes eussent formé le lot du pauvre abbé. On ne peut nier qu'il n'ait eu çà et là quelques semblants de bel esprit. Il se disait fin comme l'ambre ; comme l'ombre, lui disait-on. On disait aussi en jouant sur les mots : *l'abbé troublé*. Dans son petit style, il gazouillait comme un petit oiseau ; comme le petit oiseau, il avait toutes sortes de petites gentillesses. De l'école pernicieuse de Fontenelle, il parait ou déparait son style de toute espèce de fanfreluches et de clinquant. Il a publié un livre sur Fontenelle sous le titre de : *L'esprit de M. de Fontenelle ;* à n'en croire que ce livre, Fontenelle était un pauvre homme. L'abbé Trublet, qui voulait mettre de l'esprit partout, croyait avoir trouvé l'esprit de la ponctuation ; il passait beaucoup plus de temps à placer ses points et virgules qu'à écrire. Si je voulais avoir de cet esprit-là, je finirais son histoire par un —! —

IX

UN PHILOSOPHE.

C'était un Anglais. Il se fit connaître en France, vers 1772, sous le nom de Thomas Dhèle. Son véritable nom était *Hales*, qui en Angleterre se prononce comme *hélas*. Dhèle eut souvent cette exclamation sur les lèvres.

Il est né en 1740, dans le comté de Glocester. Son père, baronnet aventureux, avait voulu que le seul descendant de sa maison, quelque peu illustre, affrontât les dangers de la mer. Après une enfance grave et studieuse, Thomas Dhèle passa dans la marine. Il fit bravement la guerre de la Jamaïque. Il voyagea par tout le globe, séjourna longtemps en Italie et arriva à Paris vers 1770, avec les débris de son patrimoine, très-affaibli par toutes ses courses, ayant, comme le dit Grétry, reçu plus d'un coup de pied de Bacchus et de Vénus. Malgré sa violente ardeur pour le plaisir, sa figure conservait je ne sais quoi de calme, de digne et de sévère qui lui attirait presque la vénération. Il était d'une belle taille, les lignes de sa figure rappelaient certains portraits de la cour d'Angleterre par Van-Dyck, sa bouche exprimait une insouciance dédaigneuse. A Paris, il ne tarda pas à se ruiner tout à fait, qui le

croirait ! pour la maîtresse de l'hôtel où il était descendu. Quand il se vit sans ressources, il se mit à faire des comédies pour le Théâtre-Italien. Il avait l'esprit si sûr, que sa première pièce est un petit chef-d'œuvre comme mise en scène et comme dialogue. Il travaillait lentement, mais ne voulait jamais retoucher à son œuvre, disant que la raison du lendemain ne vaut pas mieux que la raison de la veille. A la Comédie-Italienne, il toucha, bon an mal an, plus de mille écus. Mais qu'est-ce que cela pour un baronnet anglais qui a dispersé son patrimoine au vent des voyages ? Durant les dix années qu'il vécut à Paris, on ne le vit jamais plus de trois mois à son aise. Grâce à son insouciance, il passait sa vie au For-l'Évêque, quand il ne la passait pas au café. Quelle que fût sa pauvreté soudaine, elle n'altéra jamais en rien la fierté de son âme ni celle de ses habitudes. Quelque mal vêtu qu'il fût, son maintien annonçait l'homme bien né. Grétry, qui nous a laissé des notes sur Dhèle, raconte qu'il l'a vu longtemps presque nu ; il n'inspirait pas la pitié, « sa contenance noble et sévère semblait dire : Je suis homme ; que peut-il me manquer ? » C'était la fierté d'un Espagnol avec le calme d'un Anglais.

Il fut un des meilleurs critiques de son temps, quoiqu'il n'écrivît pas ses jugements. Au théâtre, il jugeait sans appel. Il voyait toujours clair dans l'horizon politique ; c'était d'après les conjectures qu'il formait que souvent les nouvellistes ouvraient des paris. Il ne parlait jamais de lui, par discrétion pour les autres comme par respect pour lui-même.

Il débuta au théâtre, de concert avec Grétry, par *le Jugement de Midas*. C'est une charmante comédie, dont le fond rappelle un peu un opéra burlesque du Vadé de

l'Angleterre. L'esprit original de Dhèle, doucement soulevé par la gaie et fraîche musique de Grétry, obtint tous les suffrages des Parisiens, qui trouvaient fort doux d'applaudir les Anglais à l'Opéra-Comique et de les siffler sur l'Océan. Le succès fut éclatant. Les auteurs furent appelés sur le théâtre ; Dhèle, assez mal équipé, vint gravement, sans plaisir et sans ennui. « C'est, dit-il, l'épilogue obligé de ma comédie. » Comme Apollon tombe des nues à l'ouverture du premier acte, il se trouva un plaisant pour faire une pointe : « Monsieur Dhèle, votre pièce tombe des nues, il faut bien qu'elle y remonte. » L'Académie, ne sachant que faire dans ses ennuis, se mêla du *Jugement de Midas*. Elle se permit de médire un peu de l'auteur des paroles. Dhèle, pour toute réponse, se contenta de dédier sa pièce à l'Académie.

Un an après, Dhèle et Grétry, qui ont toujours vécu en bon accord, achevèrent *l'Amour jaloux*. Le sujet est encore inspiré d'une comédie anglaise, *the Wonder*. La pièce fut d'abord jouée à Versailles avec un grand succès. Le jour de la représentation, pendant que Grétry se pavanait au château dans son naïf orgueil, Dhèle était tout simplement attablé dans un cabaret de Versailles, comme un homme revenu des vanités humaines. Le succès de *l'Amour jaloux* grandit encore à la Comédie-Italienne. On commença à se demander quel était cet Anglais assez original pour avoir tout autant d'esprit qu'un Français ; on se raconta mille histoires sur son compte ; on voulut le voir pour mieux juger de ses singularités. « Je ne leur parais un homme singulier, dit-il, que parce qu'ils ne sont pas simples. L'homme simple, c'est moi. »

Le duc d'Orléans, apprenant que Dhèle passait pres-

que toutes les après-midi au *Café du Caveau*, au Palais-Royal, se déguisa et descendit pour le voir. Il trouva un homme plus grave qu'un buveur flamand, les jambes croisées ou étendues sur une chaise, rêvant à loisir sans s'inquiéter des assistants ; rêvant à quoi? Rêvant d'amour, car Dhèle était toujours amoureux. S'il daignait se mêler à la conversation, il parlait peu, toujours bien ; il ne se donnait pas la peine de dire ce que l'on doit savoir ; il interrompait les bavards, en disant d'un ton sec : *C'est imprimé.* S'il approuvait, c'était d'un léger coup de tête; si on l'impatientait par des bêtises, il croisait les jambes en les serrant de toutes ses forces, il humait du tabac et regardait ailleurs.

Le duc d'Orléans fut émerveillé. Comme il savait que Dhèle avait des dettes, il lui dépêcha, le lendemain, un valet de pied avec cent louis. « Vous direz que c'est le premier terme échu d'une pension que le duc d'Orléans accorde à M. Dhèle pour son éloquence. »

Le valet trouve Dhèle couché dans un lit assez dur. « Je vous dérange, monsieur? — Oui. — Vous dormiez? — Non. — C'est bien vous qui êtes monsieur Dhèle ? — Oui. — Faut-il que je ferme la porte ? — Non, car si tu bavardes longtemps... — Ne vous fâchez pas, je viens de la part de monseigneur le duc d'Orléans. — Eh bien ? — Monseigneur vous envoie le premier payement d'une pension que Son Altesse Royale vous accorde pour votre éloquence. — C'est bien. — Voici cent louis. — Un pour toi. — Est-ce là tout ce que je dirai à monseigneur ? — Oui. — Mais... — Va t'en, le duc d'Orléans connaît mon éloquence. »

Trois ou quatre mois après, les cent louis n'étaient plus dans sa bourse, on le croira sans peine. Grétry reçoit du duc d'Orléans, chez qui on venait de jouer *le*

Jugement de Midas, cent louis à partager avec Dhèle. Grétry écrivit à Dhèle en lui envoyant sa part; il répondit au domestique : *C'est bon.* Grétry, un peu piqué de n'avoir pas eu de réponse à sa lettre, espère que Dhèle lui répondra de vive voix ; mais vingt fois il le rencontre en vain. A la fin, il ne peut s'empêcher de lui dire : — Vous avez sans doute reçu... — Oui.

Dhèle n'ajouta pas un seul mot.

Il fut cité comme un modèle d'ingratitude, parce qu'il semblait oublier les bienfaiteurs en oubliant les bienfaits. Oubliait-il ?

Un jour, au *Café du Caveau,* un homme l'insulte, après lui avoir prêté de l'argent à fonds perdus. « Me voilà forcé de me battre, dit Dhèle ; c'est un gaspillage de temps. » L'emprunteur et le débiteur, pour aller plus vite, se rendent sans témoins dans un jardin du voisinage. A peine en garde, Dhèle, qui avait pour lui le calme et la taille, fait très-gracieusement sauter l'épée de son adversaire et lui dit avec sa gravité habituelle : — Si je n'étais pas votre débiteur, je vous tuerais ; si nous avions des témoins je vous blesserais ; nous sommes seuls, je vous pardonne.

Il était la proie d'une indigne maîtresse, un *espalier* tout ravagé de l'Opéra. Un jour, il se réveille et voit un huissier qui s'incline. — Combien ? lui demande-t-il. — Dix louis, répond l'huissier.

Dhèle se soulève, prend sa plume et écrit à Grétry :

« Dix louis ou le For-l'Évêque. »

Grétry vient avec les dix louis. — Qui donc est assez fâcheux, mon cher Dhèle, pour vous troubler pour si peu ? — Je ne sais pas. — Vous devriez le savoir. — A quoi bon ?

Grétry prend la requête du jugement dont l'huissier

est armé. — Comment ! c'est encore votre dame de chœurs. Savez-vous ce qu'elle vous réclame par ce jugement ? le loyer du lit où vous êtes. — Non pas de mon lit, mais du sien, dit Dhèle. Payez.

Dans le plus beau temps de sa misère, Dhèle entre chez un ami qui vient de sortir ; il est frappé par la vue d'une belle culotte de soie lilas ; il songe que la sienne a fait son temps. Il revêt sans façon la culotte de son ami et s'en va enchanté de cette trouvaille. L'ami revient et trouve une guenille au pied de son lit. « Ma culotte ! où est ma culotte ? Dhèle est venu... » Mais il ne peut croire Dhèle coupable d'un pareil trait. Le soir, cependant, il va au *Café du Caveau*. Du premier coup d'œil il reconnaît son bien. Dhèle le salue comme d'habitude. L'ami, de plus en plus surpris, frappe gaiement sur la jambe de Dhèle. — N'est-ce pas là ?... — Oui, dit Dhèle de l'air du monde le plus tranquille, je n'en avais pas.

Dhèle eut l'idée de faire un roman ; il l'écrivit en moins d'un jour. Pas un mot de trop ; et pourtant il y a tout un roman par les idées, les caractères, les aventures. Ce roman de huit pages sans divagations, sans vulgarités, sans longueurs, fut une satire des romans du XVIIIe siècle ; sans contredit, c'est bien plutôt la satire des romans d'aujourd'hui.

A force de veiller et d'être amoureux, à force de respirer dans les théâtres et dans les tabagies, Dhèle tomba malade de la poitrine. Il fut en peu de temps à l'article de la mort. Il passa presque tout le mois de février 1780 dans son lit. Au printemps il se releva et se crut sauvé. Il se remit au travail et à l'amour. Il était devenu amoureux de la signora Bianchi, qui daignait le trouver amusant, qui peut-être l'aimait pour sa sim-

plicité. Les mois d'avril et de mai furent pour lui tout un printemps d'amour. Cet homme si grave était un enfant auprès d'une femme, cet Anglais si calme aimait avec toute la délicatesse sentimentale d'un Français. Il parlait d'amour comme de toute chose, sans périphrase. C'était toujours la même éloquence brève et muette.

— Vous ne dites plus rien, Dhèle ? lui demanda un soir madame Bianchi. — Je vous aime. — Après ? — Vous êtes belle. — Et puis ? — Je vous aime.

Dhèle avait raison.

On supprima le Théâtre-Italien, la signora repartit pour l'Italie ; ce fut là le coup de mort pour ce pauvre philosophe ; car, de l'aveu de tout le monde, il est mort d'amour. Il tenta vainement de retenir en France la charmante comédienne, qui, pour le consoler, lui promit de l'attendre à Venise. Il passa deux mois à chercher de l'argent pour la rejoindre. Pas une âme charitable ne vint en aide à son cœur. Grétry lui offrait cent louis, mais sur un opéra-comique à faire avant son départ. Il se remit au travail avec trop d'ardeur ; il retomba malade ; une fois qu'il eut repris le lit, il ne le quitta plus que pour le cercueil.

Il avait à son chevet un livre de postes et son opéra commencé. La situation des personnages de sa pièce venait le distraire sur sa situation ; çà et là il s'aveuglait ainsi sur son chagrin, mais le chagrin tenait bon et dévorait le pauvre malade. Il ne voulait recevoir qui que ce fût, pour être tout à son amour. Grétry cependant put pénétrer dans la chambre de Dhèle à l'heure de la mort. — Eh bien ! Dhèle ? — Mieux. — Et notre opéra ? — Deux actes.

Dhèle feuilletait avec soin le livre de postes. — Que

cherchez-vous donc là ? — Mon chemin. — Où allez-vous ? — A Venise. — C'est donc une passion sérieuse ! — Oui.

Dhèle, qui s'était soulevé, retomba sur l'oreiller ; Grétry fut frappé de sa pâleur soudaine et de l'égarement de ses yeux. — Voulez-vous boire ? lui demanda-t-il. — Non. — Que voulez-vous, mon pauvre ami ? — Le livre de postes...

A cet instant Dhèle expira.

Que dirai-je de plus sur cet homme étrange à force de simplicité ? Je ne dirai rien, car il serait capable, pour m'interrompre, de me crier du fond de son tombeau : *C'est imprimé;* ou bien il me rappellerait ces belles paroles de Pythagore : « Taisez-vous, ou dites quelque chose de meilleur que le silence. »

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

LA PEINTURE.

I.

WATTEAU ET LANCRET.

I.

En France, depuis deux siècles, la poésie et la peinture, se donnant la main, ont toujours voyagé de concert dans le chemin du génie, tantôt couronnées du laurier antique, tantôt couronnées de roses mondaines, tantôt sévères et le front levé, tantôt folâtres et souriantes. La même grandeur, la même force ou la même grâce les domine ensemble. Le Poussin, Lesueur, Champaigne et Lebrun font bien pendant à Corneille, Molière, Boileau et Racine. Pour La Fontaine, il n'a point de pendant, mais il a été lui-même un poëte et un peintre. Au XVIIIe siècle, la grandeur et la naïveté s'effacent. Voltaire, qui n'est poëte que par ses grâces légères, est né en même temps que Watteau ; c'est le même feu et le même caprice. Fon-

tenelle, Gentil-Bernard, l'abbé de Bernis, Dorat et Boufflers se sont trouvés en regard de Lancret, Lemoine, Boucher, Baudouin et Fragonard. Vers la fin du siècle, Greuze et Florian apparaissent au même horizon. Bientôt David, Prudhon et Géricault viennent lutter noblement avec Marie-Joseph Chénier, André Chénier et Châteaubriand. A cette heure qu'il y a cent poëtes qui vont au hasard, n'y a-t-il pas aussi cent peintres qui vont à l'aventure? L'inspiration du ciel passe dans le vent, dans le rayon de soleil, dans le parfum des roses; les peintres et les poëtes la recueillent avec le même amour.

Au XVIIIe siècle, Fontenelle a soutenu un curieux paradoxe sur l'inspiration : selon lui, l'inspiration divine est un baromètre qui varie, qui monte au génie, ou qui descend à la bêtise, selon l'inconstance du temps. Il appuie son paradoxe sur l'exemple des contrées malfaisantes, qui ne produisent pas de purs esprits. Ainsi les années brumeuses, pleines de vents et de tempêtes, n'ont vu naître que des esprits lourds, épais, froids, toujours en lutte avec tout le monde; au contraire, les années pures et belles, pleines de roses et de soleil, ont nourri ces imaginations ardentes qui jettent des éclairs de divine lumière, qui répandent à pleines mains les plus belles fleurs de l'art et de l'amour. Fontenelle affirme que tous les génies du grand siècle ont été illuminés par un soleil de feu, qu'ils ont grandi sous des saisons sans nuages, mais çà et là embellies par des orages magnifiques; il ajoute qu'à l'aurore du XVIIIe siècle, le soleil était plus doux, le ciel plus gai, les roses plus abondantes. Jamais on n'avait vu tant de jardins en France, jamais vents si légers n'avaient secoué dans l'air de si enivrants parfums. C'était

une féerie, tout le monde souriait; la grâce française devenait coquette et recherchait l'éclat des couleurs; l'Opéra, à peine créé, enchantait tous les yeux. On berçait alors en France deux enfants délicats qui devaient donner l'esprit et la couleur à leur siècle; c'étaient Voltaire et Watteau, qui sont demeurés, l'un le poëte et l'autre le peintre du XVIIIe siècle.

Une âme faite pour la poésie la cherche dans les bruits de la vie, dans les joies du monde, ou dans le silence de la solitude. Sous la régence, on avait perdu le chemin de la solitude; la poésie était à l'Opéra, dans un boudoir, sur l'herbe d'un parc, dans un trait d'esprit, sur un sourire, dans un bouquet. La poésie animait les aventures amoureuses, les petits soupers, le vin et l'ivresse; l'âme d'Horace était revenue en France. Si vous voulez retrouver cette poésie trop dédaignée par les pleurards en nacelle, lisez les épîtres de Voltaire, voyez les tableaux de Watteau; tout est là, mais surtout dans les tableaux. A la vue de ces jolis chefs-d'œuvre tout étincelants, qui semblent venir d'un autre monde, vous étudierez le caractère du XVIIIe siècle; esprit, grâce, laisser-aller, sans façon, coquetterie, fraîcheur chiffonnée, tout le XVIIIe siècle est là qui vous sourit. Watteau avait deviné son siècle, à moins que le XVIIIe siècle n'ait été une copie de Watteau. Ainsi la belle Louise d'Orléans donnait des fêtes galantes, étudiées sur celles du peintre. Plus tard, madame de Pompadour disait que sa mère, la première nuit des noces, à la pâle lumière de sa veilleuse, perdait son regard dans un embarquement pour Cythère, œuvre toute fraîche de Watteau.

Antoine Watteau est Flamand ou Français, à votre gré. Il est né à Valenciennes, quand cette ville était tour

à tour du domaine de Louis XIV et des Bas-Pays. Mais malgré les brumes de la Flandre, les fumées de la bière ou du tabac, le spectacle des kermesses, les grivoiseries du cabaret, il est devenu un peintre tout parisien, le peintre de la galanterie, toutefois avec un heureux souvenir de la Flandre coloriste. Il est né en 1684, à l'heure où le roi de France bombardait Luxembourg. Sa famille était pauvre, cela va sans dire. On le mit à l'école, tout juste le temps qu'il faut pour ne rien savoir. Il n'a jamais lu et écrit qu'à grand'peine, mais là n'était pas sa science. Il apprit de bonne heure dans un tableau à déchiffrer le génie, à copier d'un joli trait la face égayée de la nature. Il y avait eu des peintres dans sa famille, entre autres un grand-oncle mort à Anvers sans laisser d'héritage. Aussi le père de Watteau ne penchait guère pour la peinture; cependant il était de ceux qui laissent ici-bas les hommes et les choses aller leur train. On laissa donc faire Watteau. Or Watteau était né peintre; Dieu lui avait donné le feu du génie, sinon le génie. Son premier maître fut le hasard, le plus grand de tous les maîtres après Dieu. Son père habitait le haut d'une maison à pignon sur rue; Watteau avait plus souvent le nez à la fenêtre que dans un livre; il aimait à se distraire au spectacle varié de la rue. Tantôt c'était la fraîche paysanne flamande qui chassait au marché son âne devant elle, tantôt c'étaient les fillettes du voisinage qui jouaient au volant durant les beaux soirs. Paysanne et fillette se dessinaient avec un trait original dans la mémoire de l'écolier; il admirait déjà l'indolente naïveté de l'une, la grâce gazouillante de l'autre. Il avait bien aussi en regard quelque voisine souriante comme il y en a partout; mais pour lui le spectacle le plus at-

trayant, c'était quelque troupe errante de baladins ou comédiens de campagne. Les jours de fête, il arrivait que les marchands d'élixir, les diseurs de bonne aventure, les conducteurs d'ours et de serpents à sonnettes, s'arrêtaient sous sa fenêtre : ils étaient sûrs d'un spectateur. Watteau tombait tout d'un coup dans une rêverie profonde à la vue de Gilles et de Margot sur l'estrade ; rien ne pouvait l'arracher à ce plaisir, pas même sa voisine; il souriait aux grotesques coquetteries de Margot, il riait à perdre haleine des quolibets de Gilles. On l'a vu plus d'une fois assis sur la fenêtre, les jambes en dehors, la tête inclinée, se retenant à peine, ne perdant pas un mot et pas une gentillesse. Que n'eût-il pas alors donné pour être le compagnon de Margot, pour baiser les paillettes rouillées de sa robe, pour vivre avec elle de la bonne vie insouciante et aventureuse! Hélas! ce bonheur n'était pas fait pour lui. Margot descendait de l'estrade, Gilles redevenait un homme comme devant, le théâtre était renversé, que Watteau regardait encore; mais il s'attristait peu à peu; ses amis allaient partir, partir sans lui, avec leurs robes de gaze, leurs écharpes à franges d'or, leurs dentelles d'argent, leurs culottes de soie et leurs quolibets : « Ceux-là sont bien heureux, disait-il; ceux-là vont courir le monde avec la gaieté, ils vont jouer la comédie à tous les vents, sans soucis et sans larmes.» Watteau ne voyait, par ses yeux de douze ans, que le beau côté de la vie; il ne devinait pas, bien entendu, que sous chaque sourire de Margot il y avait une larme dévorée. Watteau semble avoir toujours vu par les mêmes yeux; son regard, séduit par le trait et la couleur, n'est pas descendu jusqu'à l'âme. C'est un peu la faute de son temps. En peignant des reines de co-

médie ou des dryades d'opéra, qu'avait-il à débattre avec le cœur, les larmes, le divin sentiment ?

Quand les baladins étaient partis, il crayonnait sur les grandes marges de la *Vie des Saints* le profil de Gilles, l'ébahissement d'un badaud, une des scènes grotesques du théâtre en plein vent. Comme il s'enfermait souvent avec ce livre, son père, l'ayant surpris plus d'une fois rêveur et mélancolique, s'imaginait qu'il tournait à la religion. Mais il découvrit bientôt que Watteau n'aimait l'in-folio qu'en raison du papier blanc et non pas du texte. Il porta le livre à un peintre de la ville. Ce peintre, tout mauvais qu'il était, fut frappé de la grâce originale de certaines figures de Watteau ; il sollicita la gloire de devenir son maître. Dans l'atelier du bonhomme, Watteau ne désapprit pas trop ce qu'il savait, quoiqu'il fît des saints de pacotille et des saintes à la douzaine. De cet atelier il passa dans un autre plus profane et plus à son gré. La mythologie était le grand livre du lieu ; ce n'était plus saint Pierre avec ses éternelles clefs, ou sainte Madeleine avec ses larmes infinies; c'était une danse de faunes et de naïades, Vénus sortant des flots ou des filets de Vulcain. Watteau s'inclina amoureusement devant les dieux et les demi-dieux de l'Olympe ; il avait trouvé la porte de son Éden. Il s'avança de jour en jour, grâce aux dieux profanes, dans la religion de l'art. On le vit pâlir tout jeune encore sous cet amour de la beauté et de la gloire qui dévore tous les autres amours. Au retour d'un voyage à Anvers, on fut surtout frappé de son enthousiasme pour les merveilles de l'art ; il avait vu les chefs-d'œuvre de Rubens et de Van Dyck, la grâce ineffable des vierges de Murillo, les fantaisies si ingénieusement grotesques de Teniers et Van Ostade, les beaux paysages de Ruys-

duel; il revenait la tête inclinée, les yeux battus, l'esprit plein de souvenirs durables.

Il n'avait pas vingt ans quand il partit pour Paris avec son maître. L'Opéra, dans ses plus beaux jours, appelait à lui toutes les mains légères de la peinture. A l'Opéra, Watteau jeta à tort et à travers les flammes de son pinceau : montagnes, lacs, cascades, forêts, rien ne l'effrayait, pas même les Camargo qu'il prenait pour modèles. Il finit par s'apprivoiser dans cette cage de gais oiseaux voltigeants et chantants. Une danseuse qui n'avait pas grand'chose à faire daigna accorder au petit barbouilleur flamand la grâce de se laisser peindre par lui. Tout Flamand qu'il était, Watteau fit durer le portrait plus longtemps que les dédains de mademoiselle La Montagne. Ce ne fut pas tout ; on trouva le portrait si gracieux dans le monde des danseuses, qu'il lui vint tous les jours des portraits à faire au même prix.

Il quitta l'Opéra avec son maître, une fois le nouveau décor fini. D'ailleurs Gillot, le grand créateur des faunes et des naïades, y était revenu plus flambant que jamais. Le maître retourna à Valenciennes, Watteau demeura à Paris, voulant s'abandonner à sa bonne ou mauvaise fortune. De l'Opéra il passa dans l'atelier d'un peintre religieux qui fabriquait à juste prix des saint Nicolas pour Paris et la province. Watteau fit donc des saint Nicolas. « Mon pinceau, disait-il, fait pénitence. » L'Opéra lui souriait toujours ; là il pouvait se laisser aller à toutes les extravagances de sa verve, à tous les charmants caprices de son pinceau ; mais à l'Opéra son maître et lui avaient cédé le pas à Gillot ; celui-ci ne devait céder le pas à qui que ce fût. C'est ici le lieu de dire le peu que l'histoire a recueilli sur ce peintre, qui fut par excellence le peintre national des grotesques.

Claude Gillot est né à Langres, en 1673. Diderot, du même pays, aurait dû le rappeler à notre souvenir. Gillot avait un peu la tournure d'esprit de Watteau, mais plus ouvert et plus gai. Il allait aussi rire à belles dents devant les farces des saltimbanques du boulevard. Il avait étudié sous Jean Corneille, mais il n'avait jamais écouté que lui-même. Sa nature tout originale le jetait dans des écarts sans nombre, mais en même temps elle donnait à son pinceau du tour et de la hardiesse. On pouvait surtout dire de lui qu'il faisait des bons mots en peinture. Il peignait en courant, à grands traits et à grands coups; cependant il avait en main le don de la création; ses forêts s'agitaient, ses fontaines coulaient, ses figures respiraient. Il trouvait sans chercher de merveilleux effets de lumière et de clair-obscur. On a parlé longtemps d'un enfer dû à son pinceau, qui jetait feu et flamme avec tant de vérité que tous les spectateurs de l'Opéra poussèrent des cris d'effroi. C'était le meilleur homme du monde, naïf, insouciant, toujours philosophe et toujours pauvre, n'ayant d'autre passion que la peinture et la comédie bouffonne. Il aurait pu faire fortune à l'Opéra, si toutefois on pouvait alors faire fortune au théâtre; mais à quoi bon s'enrichir? il eût fallu compter ses écus, les cacher en avare ou les prêter en juif. Il faut du temps à perdre pour être riche; Gillot n'avait pas trop de temps pour se promener au soleil (1).

(1) Gillot n'est venu jusqu'à nous que par ses gravures. Il a traduit avec une verve merveilleuse les fables de La Fontaine. Il excellait, en gravure comme en peinture, dans les ornements et les grotesques. Sa pointe vive, badinée et pittoresque l'a placé bien au-dessus de ceux qui, comme Bernard Picard, se passionnaient pour le fini.

II.

Watteau alla à lui : « Je passe mes beaux jours à faire des saint Nicolas qui ne sont guère catholiques ; je regrette l'Opéra, qui m'enchantait ; ne pourrais-je donc pas, grâce à vous, retourner à mes brûlants satyres et à mes nonchalantes naïades, à mes jardins d'Armide et à mes châteaux en Espagne? » Watteau craignait un refus, mais Gillot le rassura bien vite. « Tu es un garçon d'esprit, lui dit-il, on s'en souvient à l'Opéra ; La Montagne m'a parlé de ta jolie façon de faire le portrait. Sois donc le bienvenu. Si tu n'as pas de gîte, viens loger dans ma maison. Mon pain, mon vin, mon pinceau, tout cela est à toi de moitié. En avant sur l'échelle, comme les peintres d'enseigne. »

A l'Opéra, Watteau retrouva tous ses jolis caprices, sans oublier mademoiselle La Montagne. Les dieux et demi-dieux païens se ranimèrent sous son pinceau folâtre, fantasque et féerique ; mais il se complaisait surtout avec les divinités bocagères et aquatiques. Sirènes, naïades, faunes, satyres, hamadryades, le dieu Pan jouant de la flûte dans les roseaux, Diane la chasseresse poursuivant un cerf, enfin toutes les ravissantes créations des poëtes profanes, enchantèrent le regard comme elles avaient enchanté l'imagination. Gillot, tout émerveillé du feu et de la grâce que répandait Watteau comme avec une baguette de fée, passait des heures entières à le regarder faire. Mademoiselle La Montagne, toujours dédaigneuse, demanda à Watteau un second portrait. « Va pour le second, dit Watteau, mais je ne ferai pas le troisième. »

Il passa de l'Opéra au Luxembourg, où l'appelait Claude Audran. Audran était le plus célèbre peintre d'ornements; mais, s'il fallait une figure parmi les guirlandes et les festons, Audran n'y pouvait rien faire. Il avait pensé avec raison que la main légère de Watteau lui serait d'un grand secours. Watteau jeta çà et là dans les ornements de ravissantes figures allégoriques : Cupidon, Silène, Diane, les Grâces, la Musique, la Peinture, la Poésie, des troupes de bergers, des fêtes champêtres et galantes. Malgré tous ces légers chefs-d'œuvre, il n'avait encore ni renommée ni argent comptant; mais après tout il n'était plus à plaindre, il habitait un palais, il dînait tous les jours, il allait le soir se délasser par quelque promenade avec son ami Gillot. Et puis, au Luxembourg, il peignait en regard des œuvres de Rubens et de Van Dyck. « L'Opéra m'a gâté, disait-il ; j'avais le génie flamand ; j'ai bien encore la couleur, mais qu'ai-je fait du trait naïf? J'ai la fureur d'avoir de l'esprit partout, même dans mes paysages. J'ai peint trop de fois les trois Grâces pour bien peindre une femme. » Voilà ce qu'il disait en voyant l'œuvre des grands maîtres; mais, quand son regard revenait à sa peinture, il souriait avec orgueil aux adorables caprices de son génie original. « Qui sait ? reprenait-il, qui sait? »

Il eut le mal du pays; il voulut revoir les pignons de Valenciennes, le seuil de la maison paternelle, cette cheminée silencieuse où sa mère l'avait bercé, ce champ de colza où son père lui avait dit adieu, ce grand diable de moulin dont l'aile agitée lui avait fait au loin un dernier signe d'ami. Il partit dans la patache; il retrouva tous ses amis, le moulin le premier. «Je veux vivre dans mon pays, » dit-il en respirant de toutes ses forces

l'air natal. Après avoir embrassé tout le monde, jusqu'à la servante, qui ne l'avait jamais vu, mais qui pleurait, bien entendu, Watteau jeta un fagot dans l'âtre quoiqu'on fût aux plus beaux jours de juillet. « Tu perds la tête, Antoine, dit le père. — Laisse-le faire, dit la mère ; notre grand-oncle avait bien d'autres caprices. » Watteau alluma le feu, fit asseoir sa mère dans le vieux fauteuil, mit les besicles au nez de son père, donna un bâton enflammé à sa petite sœur et pria la servante de mettre la cafetière au feu. Le chat vint de lui-même faire la roue près des chenets. « A merveille, dit Watteau, mais je ne l'aurais pas oublié. — Il est fou, dit le père avec inquiétude. — Non, non, » dit la mère, qui croyait comprendre et qui souriait avec une tendresse sereine. Quand Watteau vit tout le monde à sa place, il ouvrit de grands yeux, il contempla encore une fois ce tableau tout patriarcal qui le ramenait à son enfance; un bon sourire d'autrefois, un peu attristé comme le souvenir, épanouit sa figure pâlie. « C'est bien cela, voilà le feu qui flamboie, mon père qui lit l'almanach, ma mère qui regarde ses enfants, la servante qui range et qui dérange, le soleil qui promène son rayon, la cafetière qui babille, la vieille horloge qui marque le pas du temps; c'est bien cela; j'ai retrouvé le vrai tableau de ma vie. — Cependant, disait-il le lendemain, d'où vient donc qu'il manque quelque chose au tableau? Il y manque mon cœur de douze ans. J'ai perdu toute la simplicité de mon cœur, je me suis laissé dominer par la gloire, par le bruit, par mademoiselle La Montagne et ses pareilles. Mon cœur est inquiet et agité comme Paris : rien ne pourra l'apaiser. Mon théâtre n'est plus ici ; j'y mourrais d'ennui en moins de six semaines. »

Quelques jours après, Watteau retournait à Paris em-

portant larmes et bénédictions. A l'heure du départ, sa pauvre mère était abattue et défaillante. «Adieu, mon ami, dit-elle d'une voix étouffée; adieu. J'ai le pressentiment que tu ne me verras plus. Tu aurais dû faire mon portrait. — Il est là, dit Watteau en frappant son cœur de la main. Dès mon retour à Paris, j'en prendrai copie sans peine. » Il était parti sur ces paroles. Quand il vit s'éloigner sa ville natale, les riches campagnes de Flandres, le dernier clocher et le dernier moulin de son pays, il se sentit plus triste que jamais; la figure souffrante de sa mère était toujours sous son regard attendri. «La pauvre femme mourra bientôt, » pensait-il avec douleur. Watteau cependant mourut avant sa mère.

Il retourna chez Audran peindre des figures d'arabesques; il consacra ses veilles et ses heures perdues à un tableau pour le prix stérile de l'Académie. Ce tableau, tout le monde en a vu la gravure, *le Pèlerinage à Cythère*. C'est de la féerie. C'est plein de feu, d'esprit, de grâce et d'impertinence, mais surtout plein de charme, d'attrait, d'enchantement. Comme on partirait bien sur ce vaisseau qui n'a que des amours pour matelots, avec ces femmes si nonchalamment amoureuses! L'Académie, qui n'était pas trop académique ce jour-là, daigna couronner Watteau; elle fit plus, elle lui donna le titre d'académicien comme *peintre des fêtes galantes*. Watteau, jusque-là obscur et pauvre, eut bientôt de la gloire et de l'argent à jeter par la fenêtre. Il devint le peintre à la mode, mais seulement à la mode parmi les hommes. Les femmes ne furent jamais de son parti; peut-être parce que les figures de ses tableaux leur faisaient beaucoup de tort, peut-être parce qu'il était misanthrope. Sa tête, d'ailleurs, contrastait singulièrement avec son génie. Il avait le trait dur, l'air

sombre, la face pâle. Malgré ses aventures souriantes de l'Opéra, il n'allait qu'à grand'peine dans le monde, où il n'était ni galant ni beau parleur. Vous voyez qu'il ne pouvait faire fortune parmi les femmes; mais les roués prônaient partout Watteau; il était recherché ardemment; les grands seigneurs voulaient des pèlerinages à Cythère, des mascarades champêtres, des promenades dans les prés, enfin *des fêtes galantes*. Palais, châteaux, salons, boudoirs, il alla partout faire l'aumône du bout de son pinceau. Il y avait toujours un tableau pour la galerie amoureuse prêt à prendre dans son imagination. Sa comédie galante, comme la comédie philosophique de La Fontaine, avait cent actes divers.

Pour la première fois de sa vie, il eut enfin un logis et des meubles à lui; il avait longtemps rêvé ce petit bonheur, mais ce bonheur-là ne fut qu'une calamité. Son logis devint en peu de mois le refuge de tous les curieux et de tous les oisifs en beaux-arts. Le premier venu demandait un dessin, quelquefois son portrait; il faisait le portrait de la première venue, mais non du premier venu. Bientôt, obsédé par les importuns, il alla encore demander l'hospitalité, cette fois à M. Crozat. C'était un mauvais peintre grand seigneur qui avait une galerie; or, tous les visiteurs demandaient à voir M. Watteau comme le tableau le plus curieux de la galerie. Le pauvre peintre s'en alla ailleurs, chez son ami le chevalier Vleughels, plus tard directeur de l'Académie de Rome. Dans sa nouvelle demeure, il eut enfin un peu de loisir. Le génie est comme l'amour, il aime le silence et la solitude; l'espérance et l'inspiration attendent, pour visiter l'amant ou le poëte, que tout le monde soit parti.

III.

Vers ce temps-là, Watteau eut presque une jolie aventure. Un matin, c'est-à-dire à deux heures de l'après-midi, un laquais tout galonné des pieds à la tête vint le prier, avec quelque mystère, de le suivre à l'hôtel de sa maîtresse. Watteau s'habille tout simplement comme de coutume, car Watteau n'était rien moins qu'un petit-maître ; il avait trop le souci de parer ses héros et ses héroïnes pour songer à lui-même. Il suivit le laquais sans lui dire un mot. Arrivé à l'hôtel, qui était des plus magnifiques, on le conduisit en silence dans un boudoir tout resplendissant de velours, de soie et d'or. « Il paraît, dit-il en s'asseyant sur le divan, que je suis en bonne fortune. » Une demi-heure après, comme il était toujours seul dans le boudoir, il se leva, détourna le rideau de taffetas et appuya son front à la fenêtre, en regard du jardin de l'hôtel. Il vit du premier coup d'œil une Marinette ou une Marton, œil éveillé, bouche friponne, minois agaçant, qui semblait chercher avec inquiétude. Elle allait, elle venait, par-ci, par-là, deçà, delà ; c'était des zigzags sans nombre. Que cherchait-elle ainsi ? Rien qu'une rose, mais c'était la rose des contes de fées : l'automne était venu, les feuilles jonchaient le parterre des roses. Les rosiers fanés et tremblotants ne balançaient plus que des calices flétris et des boutons qui n'osaient s'ouvrir à la bise d'octobre. Watteau prit plaisir à voir toutes les vaines recherches de la suivante. A la fin, dans son dépit et son impatience, elle remonta l'escalier de marbre du perron. Mais presque au même instant

Watteau la vit reparaître, suivie de sa maîtresse, qui la grondait. Watteau n'eut plus d'yeux que pour celle-là. Elle était belle et langoureuse ; elle traînait indolemment des mules de satin ; elle avait jeté négligemment une pelisse de soie grise sur son épaule demi-nue ; ses cheveux flottaient en longues boucles comme les cheveux de la belle de Lude dans le portrait de Mignard. Elle alla par le jardin, se détournant et s'arrêtant à chaque rosier. Comme les roses n'étaient plus fraîches, elle les effeuillait dans ses jolis doigts, toute rêveuse, avec le sourire attristé de la rêverie. « Vous voyez bien, madame, lui dit la suivante au milieu de la grande allée, vous voyez bien que les voilà toutes perdues. — Tu as beau dire, Juliette, tu sais qu'il me faut une rose. On ne peut plus me peindre sans cela. Si je n'avais que vingt ans, à la bonne heure ! — J'avais deviné, dit Watteau, la rose est pour moi, c'est-à-dire pour mon pinceau. » La belle dame venait de s'arrêter avec un ! d'admiration devant un rosier encore vert. Elle cueillit une rose des plus fraîchement épanouies ; elle détourna un peu sa pelisse et ses cheveux ; elle mit la rose à son corsage en se mirant devant Juliette. Le miroir lui répondit à son gré. Elles rentrèrent aussitôt. Watteau s'imagina que la maîtresse allait venir avec sa rose ; il se détacha tout tremblant de la fenêtre. Un bruit de chevaux, de carrosse et de laquais, se répandit dans la cour. En une seconde, tout l'hôtel fut sens dessus dessous. « Allons, dit Watteau, voilà un fâcheux contre-temps. C'est peut-être quelqu'un qui vient cueillir la rose ! » Il attendit paisiblement qu'on vînt à lui, n'ayant pour distraction que la vue du ciel par la fenêtre du boudoir. Il entendit des cris joyeux et des éclats de rire. Il se demanda si, au lieu d'être en bonne for-

tune, il ne serait que le peintre de la bonne fortune d'un autre. Enfin, après plus d'une heure d'attente, des pas légers dans la chambre voisine l'avertirent que la belle dame allait apparaître. La porte s'ouvrit, il se leva tout en s'inclinant. « Monsieur Watteau, dit la dame, je regrette bien de vous faire perdre tant de temps. — Madame, le temps passé à vous attendre n'est pas du temps perdu. — Monsieur Watteau, reprit la dame avec une certaine dignité, j'aime bien les madrigaux et les galanteries, mais en peinture. » Se tournant vers la suivante : « Juliette, apportez la palette et les pinceaux. — Ma foi ! dit Watteau piqué au vif, je ne suis guère en train de peindre aujourd'hui. D'ailleurs, je ne fais que des portraits de fantaisie. — Voyons, monsieur Watteau, pas trop de coquetterie : on attend mon portrait ces jours-ci. Il n'y a que vous au monde pour le peindre avec grâce. — Je reviendrai demain, madame ; demain la rose de votre corsage sera plus fraîche. Jamais je ne saurais trouver de couleurs pour bien peindre celle que vous avez là. » Là-dessus, Watteau s'inclina avec une humilité profonde, prit son chapeau et sortit à la grande surprise de la dame. Mais, dans la rue, il apprit que c'était madame de Parabère. « Diable ! dit-il, celui qui est venu si bruyamment et si mal à propos à l'hôtel, c'était Philippe d'Orléans, le régent du royaume. »

Watteau fut un peu étourdi d'abord par ces deux noms ; il eut peur de la Bastille, il n'osa retourner chez madame de Parabère. Comme il ne savait pas écrire pour demander grâce, il imagina de demander grâce par un tableau où madame de Parabère serait peinte de souvenir avec tous les charmes du monde ; mais, sans y penser sans doute, Watteau fit une satire au lieu

d'une galanterie. Il avait vu madame de Parabère cherchant des roses d'automne, il peignit madame de Parabère cherchant des roses d'automne, le jardin de madame de Parabère était tout dévasté par les mauvais vents.

Watteau lui-même était dévasté par les mauvais vents; les luttes avec la misère, la soif dévorante de gloire, les passions trop vagabondes sous le ciel de l'Opéra, avaient peu à peu épuisé cette nature frêle et nerveuse, toute de feu et d'inquiétude. Il tournait de plus en plus à la misanthropie et à la solitude. Il avait été mélancolique : il devint triste, il n'eut plus de cœur à rien; pourtant, par habitude, il eut encore dans ses tableaux toutes les grâces légères et toutes les nonchalantes gaietés de son génie. Pour se distraire, il alla chez le prince de Condé, au château de Chantilly, peindre par allégorie les passions profanes du régent. Il revint à Paris plus ennuyé et plus triste encore. D'où lui venait cette tristesse obstinée? Était-ce toujours le mal du pays? Songeait-il à faire son salut? Avait-il un amour malheureux? Rien de tout cela : il était atteint de la pire des tristesses, la tristesse sans raison. Il avait à Nogent-sur-Marne un vieil ami, le curé du pays. Il alla passer six semaines au presbytère comme pour se recueillir. Savez-vous quel fut le fruit de ce recueillement? Il trouva que le curé avait une parfaite figure de Gilles; ayant un si bon modèle sous les yeux, il ne put s'empêcher de faire encore des grotesques, mais toujours sans se dérider. De là datent, dit-on, ses plus jolis Pierrots et Pantalons, mais à coup sûr son *Médecin* harnaché d'un collier de cheval de charrette. Il avait le spleen, il voulut voyager. Vous ne devineriez pas où il alla avec son spleen? Il partit pour l'Angleterre. Ce fut

là son coup de grâce. Il en revint plus pâle et plus sombre, ennuyé de tout, même du travail, naguère son plus cher refuge.

Jusque-là Watteau avait eu des copistes, mais pas d'élèves. A son retour de Londres, il lui vint un disciple qui ressemblait aux gentilshommes de ses *Fêtes galantes*. C'était comme un rêve de Watteau : ce disciple se nommait Nicolas Lancret.

IV.

Nicolas Lancret, né à Paris en 1690, eut de bonne heure la main légère. Son père le destinait à la gravure ; il étudia sous d'Ulin. Mais un soir, voyant à l'Opéra les féeries de Gillot et de Watteau, il s'écria : « Voilà mon pays. » Le lendemain, il alla trouver Gillot, qui l'accueillit de tout son cœur, comme de coutume. « J'ai jusqu'ici gravé de l'histoire sacrée; j'aimerais mieux peindre avec vous des contes profanes. » Lancret était bel esprit et jouait de l'antithèse. Gillot lui apprit la science du clair-obscur, la hardiesse et la grâce du contour. Cependant, sous Gillot, il ne fit pas grand'-chose qui vaille ; il n'entendait rien au paysage, Gillot ne lui donnant guère à peindre que des grotesques. Il manquait un peu de verve et de gaieté ; il était patient comme un graveur, partant peu naïf. Ses grotesques étaient donc froids et maussades. Après quelques années d'études sans fruit, il alla prier Watteau de lui donner des leçons. Watteau, qui n'était pas bel esprit dans ses paroles, lui fut d'un grand secours : il le fit peindre sous ses yeux. Voyant que Lancret se donnait

beaucoup de peine pour le copier, il saisit le pinceau, le brisa et dit au jeune peintre : Puisque vous en êtes là, je vais vous bien servir ailleurs.

Ils étaient à Nogent. Watteau emmena Lancret dans la campagne. Il garda longtemps le silence. A la fin, voyant que Lancret, tout interdit, semblait insensible aux beautés de la nature, il lui parla ainsi : « Vous êtes trop Parisien, mon cher garçon, vous ne prenez jamais le temps de rien voir. Il s'agit bien de contempler un de mes tableaux pendant deux heures ! Les tableaux qu'il faut voir, les voilà. Si vous n'avez pas d'yeux pour ceux-ci, prenez garde, vous ne serez jamais qu'un peintre d'éventails ; vous ferez des chinoiseries sur les paravents ou des dessus de portes verts et rouges. Mes tableaux sont des chefs-d'œuvre, je le sais ; mais qu'est-ce qu'une copie de mes tableaux ? N'êtes-vous donc pas séduit en ce moment par ces lointains si doux et si tendres, par ce petit clocher qui brille au soleil, par cette prairie fuyante qui borde un étang ? Mon cher garçon, songez-y bien : en copiant la nature, vous saisirez son âme, sa force, sa vie ; en me copiant, vous n'aurez qu'une nature morte. On ne saura jamais tout le temps que j'ai passé à voir trembler les feuilles, fuir les nuages, couler les fontaines ; et je ne parle pas du temps que j'ai passé à voir sourire les femmes ; mais ici, poursuivit Watteau en souriant, il y a eu beaucoup de temps perdu. C'est une tout autre histoire. »

Dès ce jour, Lancret eut les yeux ouverts sur la science de la peinture ; les leçons de Watteau furent si bonnes, qu'en peu de temps l'élève fut plus recherché que le maître. Au premier abord, c'était la même magie, mais pour les yeux savants il y avait encore loin

de là à Watteau. Cependant, comme Lancret courait le beau monde, qu'il était joli garçon, qu'il avait de l'esprit et de la coquetterie, il fit presque oublier le misanthrope Watteau.

Watteau était fatigué de tout, même de la vie, mais non pas de la gloire. Quand il vit la gloire flotter de lui à Lancret, quand il sentit autour de lui l'air glacial du délaissement, il en voulut au nouveau venu, il devint jaloux, sa tristesse eut désormais une cause. Un matin, se promenant sur les quais, il vit à la fenêtre d'un marchand de tableaux une scène champêtre de Lancret. Il y avait foule devant la fenêtre, et tout le monde de s'écrier : *Quel joli Watteau ! quelle grâce ! quel esprit ! quelle magie de couleur ! Watteau s'est surpassé.* Le pauvre peintre s'éloigna avec une flèche empoisonnée dans le cœur. Son ami Gillot était jaloux aussi ; le brave homme, dans son insouciance, avait été détrôné à l'Opéra ; il n'avait plus d'asile pour la peinture, il était réduit à ce métier de patience que Lancret avait abandonné : il gravait pour les livres d'église, lui qui avait peint de si ardentes bacchanales. Un jour Watteau le rencontra triste sur le boulevard, ne s'amusant plus aux farces des saltimbanques. « D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre et sévère ? — Mon pauvre ami, lui dit Gillot en lui pressant la main, tu m'as fait bien du mal, tu m'as mis à l'ombre. Tu as pris toute la part du gâteau, je ne trouve plus à peindre, je suis réduit à graver. — Mais, mon Dieu, lui dit Watteau, je n'en suis ni plus riche ni plus glorieux. A Paris on oublie un homme de génie du jour au lendemain comme on oublie sa maîtresse. Après avoir fait tant de chemin, en suis-je plus avancé ? Ce petit-maître de Lancret est déjà plus loin que moi ; mais qu'importe ?

j'ai pris mon parti. — Je sais bien, reprit Gillot, que tu n'as rien gagné à tout cela, mais tu as créé des imitateurs sans nombre, qui font à l'Opéra mes naïades au rabais. Il ne me reste rien en ce monde ; et qui sait si une fois dans l'autre monde on se souviendra du pauvre Gillot ? Au moins toi, tu laisseras un nom et une œuvre ; mais moi, des lambeaux de décorations, des paravents, des dessus de portes, la proie des araignées : autant en emporte le vent ! »

Gillot essuya des larmes. « Vous pleurez ? dit Watteau tout ému. — Oui, dit Gillot en reprenant son sourire et sa philosophie, je pleure ma défunte gloire. — Bienheureuse insouciance ! » dit Watteau. Et il poursuivit en lui-même : « La blessure est mille fois plus profonde dans mon cœur. »

Il se retira du monde. Il alla habiter à Nogent, près de son cher curé, le Moulin-Joli, qui était la maison de plaisance de son ami Le Fèvre, l'intendant des Menus-Plaisirs. Mademoiselle La Montagne, dont la beauté avait passé vite comme l'amour à l'Opéra, suivit Watteau dans sa thébaïde. Ces deux amoureux des plus volages ne s'étonnèrent pas trop de se retrouver sous le même toit; mais l'harmonie ne fut pas de longue durée. Watteau, las de s'en prendre à la gloire, s'en prit à l'amour dans ses heures de sombre misanthropie ; il sentait venir la mort, il voyait tous les soirs tomber une feuille à l'arbre de sa jeunesse ; quand il respira l'odeur de la tombe, il se rattacha de toutes ses forces à la vie. « C'est le travail qui t'a tué, dit mademoiselle La Montagne. — C'est l'amour, c'est toi, » dit Watteau avec la franchise d'un homme qui n'a plus rien à risquer. Une fois le premier mot lâché, il parla sans retenue ; la ci-devant danseuse, qui mourait de dépit

de n'être plus ni jeune ni jolie, répliqua avec amertume. Selon madame de Lambert, ils allèrent jusqu'à se battre. C'était un triste tableau que la vue de ces deux amoureux sans amour, déjà morts à toutes les joies de la jeunesse, n'ayant pour dernier sentiment que le désespoir, le regret ou la colère. N'y pouvant plus tenir, mademoiselle La Montagne vint jouir de son reste à Paris. Watteau demeura seul, n'ayant pour distraction que la bonhomie et la gaieté du curé de Nogent.

Il n'alla plus guère à Paris. Dans ses derniers voyages, il peignit le plafond de la boutique de son ami Gersaint, marchand sur le pont Notre-Dame, on ne dit pas marchand de quoi. Selon les écrits du temps, ce plafond était un des chefs-d'œuvre de Watteau ; mais ce plafond est, à coup sûr, tombé à l'eau. Notre peintre s'affaiblissait de jour en jour. On le voyait errer tristement, matin et soir, sur les rives de la Marne. Ce n'était déjà plus qu'une ombre. Enfin, brûlé par ce feu de la gloire, du génie et de l'amour, qui aurait dû animer sa vie, mais qui la dévorait, il se coucha pour ne plus se relever. Sa mort fut touchante et comique à la fois. Dans la même matinée il fit son testament et sa confession. Par son testament, il légua, qu'avait-il à léguer? des dettes : il légua ses dettes à ses quatre amis, de Julienne, Haranger, Hénin et Gersaint. Ces messieurs sont dignes de la postérité, car, en vrais amis, ils acceptèrent la succession du peintre. Tout en se confessant, Watteau n'oublia pas le péché fameux d'avoir pris le bon curé pour modèle de ses meilleurs Gilles. Le curé lui donna pourtant l'absolution. Comme il offrait à baiser au moribond un christ en ivoire, Watteau regarda ce christ avec surprise; le voyant très-mal sculpté : « Otez-moi ce crucifix, dit-il en le-

vant les yeux au ciel, il me fait pitié ; est-il possible qu'un artiste ait si mal accommodé son maître ! » Ce n'est pas là le dernier mot de Watteau, mais c'est le dernier mot recueilli. Cependant madame de Lambert, qui a aussi habité Nogent, rapporte ceci : « Au moment de la mort, le souvenir de son pays et de sa famille ranima son cœur. « Ingrat ! dit-il, je n'ai jamais pris le temps, dans tant de temps perdu, de faire le portrait de ma mère. Voyons, à l'œuvre! » Il traça avec l'index des traits dans le vide, s'imaginant peindre sur la toile.

Il mourut seul. Il fut enterré dans un cimetière où il ne connaissait personne. Il avait dit, peu de jours avant de mourir : « C'est triste d'être enterré là, je n'y reverrai pas âme qui vive. » On n'ira jamais chercher l'ombre de Watteau au cimetière de Nogent-sur-Marne; comme tous les grands maîtres, Watteau repose dans ses œuvres (1).

Lancret né heureux mourut heureux. Après avoir traversé mille galantes aventures en plein déluge des passions profanes, il eut la joie inespérée de rencontrer une arche sainte pour le conduire au port.

En descendant l'escalier de sa maison, il remarquait souvent avec admiration une jeune fille de dix-huit ans à peine, qui n'avait pas l'enjouement des filles de cet âge. Elle était d'une beauté tendre et douce, peu com-

(1) A ses derniers jours il peignit un tableau représentant un malade en robe de chambre au milieu d'un cimetière, fuyant pour échapper à quatre ou cinq seringues braquées contre lui; il arrivait au tombeau, avec un cortége de médecins et d'apothicaires, marchant deux à deux en habits de cérémonie. Watteau avait le pinceau si gai que ce tableau tout funèbre est d'un esprit charmant.

mune à la fin de la régence. Quand elle passait dans l'escalier, il se détournait avec un respect involontaire; elle baissait la tête et s'envolait comme un oiseau. Il s'accoutuma si doucement à la voir, qu'il se surprit plus d'une fois descendant l'escalier sans penser à sortir. Il apprit sans peine que cette belle fille vivait en silence dans une pauvre chambre avec sa mère, qui était sans ressources. Lancret était le grand seigneur de la maison; il alla frapper à la porte de la mansarde, poussé par une charité toute chrétienne. La jeune fille vint ouvrir en essuyant des larmes : sa mère était mourante. Lancret n'avait jamais vu un pareil tableau; habitué à la soie, à l'or, à la gaieté, il fut pour ainsi dire tout dépaysé. Il s'approcha de la malade avec sollicitude. La malade, qui était une noble femme battue par la mauvaise fortune, sembla lui demander d'un regard fier de quel droit il venait les troubler dans leur douleur cachée, dans leur misère silencieuse.

Lancret fut le plus troublé; ne sachant que dire, il parla trop vite de secours. « Je ne veux pas d'aumône, dit la malade ; je dois respecter le nom de mon père. Si Dieu lui-même ne me vient point en aide, je saurai mourir et bien mourir. Pour ma fille, elle ira au couvent. — Madame, dit Lancret très-ému, je n'oserai dire que c'est Dieu qui m'envoie ; cependant dites-moi le nom de votre père, peut-être.... — Mon père, monsieur, c'était Boursault. — Quoi, Boursault! tant favorisé par Louis XIV ! Voilà ce qu'il vous a laissé ? » Lancret avait tourné les yeux vers la jeune fille; c'était l'ange de la douleur. « Madame, reprit-il en saisissant la main de la mère, je suis si loin de vouloir vous faire l'aumône, que je viens vous demander une grâce. — Une grâce, monsieur? dit-elle avec amertume; que voulez-vous

dire ? — Je suis le peintre Lancret. J'étais pauvre aussi ; j'ai travaillé, je suis devenu riche ; eh bien, tout ce que j'ai, mon nom, mon cœur, ma fortune, c'est à votre fille si vous voulez. » La malade regarda Lancret avec surprise. « Monsieur Lancret, dit-elle en cherchant dans ses souvenirs, oui, vous êtes un peintre célèbre. — Je n'ai plus ma mère, poursuivit Lancret en pressant la main de la fille de Boursault ; je n'ai plus ma mère, mais, si vous voulez, je la retrouverai. — Hélas ! monsieur Lancret, je ne sais que vous répondre. »

A cet instant, la jeune fille, touchée vivement par les paroles simples et généreuses de Lancret, s'avança près du lit, prit l'autre main de sa mère, et dit d'une voix faible : « Je me trouverai heureuse et honorée d'épouser M. Lancret. »

Le mariage... je voulais dire le sacrifice fut célébré quinze jours après. Le sacrifice fut noblement accompli jusqu'à la fin ; le temps que la petite-fille de Boursault passa avec Lancret fut rempli pour lui de cette amitié toujours tendre, toujours de sollicitude qui vaut bien l'amour et ses contre-temps. Il mourut deux ans après ; il serait mort seul, en proie à quelque Thérèse Levasseur, qui eût, le lendemain de l'enterrement, épousé à ses frais son valet de chambre ; il mourut assisté des bénédictions, du dévouement et des prières d'une noble femme, qui le pleura et qui respecta toujours son nom. Le mariage est, après tout, un refuge pour le cœur, pour la fortune et pour l'art, peut-être ; la main d'une belle et bonne femme empêche souvent la plume et le pinceau d'aller de travers.

Lancret mort, l'héritage de Watteau ne fut pas recueilli. Les Vanloo, Lemoine et Boucher avaient commencé dans la peinture galante une autre galerie où il

y avait des souvenirs du peintre de Valenciennes, mais pourtant l'école de Watteau était fermée. Lancret, avec son esprit et sa patience, n'a été qu'un écho, un rayon dans l'eau, un clair de lune; il n'a eu ni le feu, ni le trait, ni l'âme du maître. J'ai vu une des fêtes champêtres les plus renommées de Lancret. Il s'y trouve, comme dans tous les tableaux du genre, de belles amoureuses qui dansent avec des cavaliers galants. Mais là n'est pas le côté bizarre. Il y a dans le tableau des joueurs de violon, des joueurs de flûte, qui jouent pour tout de bon des airs de Lully. Il n'y manque guère que la parole : les mains s'agitent sur la flûte et sur le violon, les pieds battent la mesure, les danseurs dansent avec beaucoup de bonne volonté. Ce tableau artificieux qui s'anime, qui chante et qui danse, avec cette musique qui va si bien aux personnages, n'est pas encore si vivant qu'une fête champêtre de Watteau où il n'y a que le seul artifice de la peinture.

V.

Watteau fut par excellence le peintre de l'esprit et de l'amour, le *peintre des fêtes galantes*. Il a bien saisi le secret de la nature, mais c'est un enchanteur qui la fait voir par un prisme. Il a été le plus coquet et le plus doux, le plus fin et le plus souriant, de tous les peintres du XVIIIe siècle. Son pinceau était pétillant, son dessin avait la légèreté de l'oiseau. Il y a dans sa couleur le feu du diamant et la fraîcheur de la rosée. C'est une magie pour le regard, qui s'étonne, cherche et s'étonne encore. Il y a des horizons sans bornes que cacherait

une main de femme, du soleil et de l'ombre à s'y tromper. Son œuvre est des plus variées; outre ses mascarades champêtres et ses fêtes galantes, il a peint des haltes de soldats qui font tort à celles de Wouvermans, des chinoiseries ravissantes comme au château de la Muette, des singeries pleines de malice comme au château de Chantilly. Un jour de distraction, il s'est même avisé de faire de la peinture sévère, une Vierge à l'enfant, qui fut jugée digne de Van Dyck. Où sont allés ses mille tableaux? La plupart de ses jolies figures de marquises déguisées se sont évanouies comme les marquises elles-mêmes. En 1792, on fuyait son château, laissant aux fureurs des sans-culottes les fraîches images de Watteau, répandues çà et là au-dessus d'une porte ou d'une cheminée, sur un panneau ou sur un paravent. Les sans-culottes dévastateurs, héros et vandales du XVIIIe siècle, mettaient en pièces ces légers chefs-d'œuvre, coupables sans doute parce qu'ils rappelaient les fêtes de l'esprit et de l'amour.

Watteau n'a guère eu de critiques pour le juger. Voltaire se contente de dire que le peintre des fêtes galantes a été dans le gracieux ce que David Téniers a été dans le grotesque. La Motte Houdard a écrit à sa gloire quelques vers ingénieux :

Parée à la française, un jour dame Nature
Eut le désir coquet de voir sa portraiture :
Que fit la bonne mère? Elle enfanta Watteau.

Cette peinture est juste. Watteau est bien l'enfant de *dame* nature *parée à la française,* ayant le désir *coquet* de voir son image.

Bernis adorait les œuvres de Watteau. Je reproduis

cette strophe du cardinal de... Pompadour, qui indique assez bien le goût frivole du temps :

Fille aimable de la folie,
La chanson naquit parmi nous;
La chanson railleuse et jolie
Convient aux sages comme aux fous.
Amoureux de la bagatelle,
Nous quittons la lyre immortelle
Pour le tambourin d'Érato;
Homère est moins lu que Chapelle,
Et si nous admirons Apelle,
Nous aimons Teniers et Watteau (1).

Watteau a su nous enchanter par ses paysages souriants et ses adorables figures. Avant lui les poëtes et

(1) L'œuvre de Watteau est en trois volumes renfermant cinq cent soixante-trois planches. Cent trente sujets historiés composent le premier volume; le second et le dernier contiennent des figures de fantaisie, des ornements, des paysages, des chinoiseries, des caprices de paravent. Il s'est gravé lui-même avec bonheur. Ses dessins sont très-curieux à voir et à étudier. Presque toujours il dessinait au crayon rouge sur du papier blanc, ce qui lui donnait des contre-épreuves. Il ne relevait presque jamais ses dessins de blanc, le fond du papier les relevant assez pour sa manière. Il a aussi dessiné aux deux crayons de pierre noire et sanguine, ou mine de plomb et sanguine; quelquefois les trois crayons étaient à l'œuvre, surtout pour les têtes et les mains. Dans les premiers temps, il a fait des gouaches et des pastels; enfin tout allait merveilleusement à sa main, hormis la plume. L'heureux et singulier effet des hachures, la légèreté et la finesse du trait, l'esprit et la grâce des profils, la coiffure d'un goût charmant, mais surtout le caractère original des figures, grotesques ou gracieuses, vous apprendront toujours le nom de Watteau. Tous les bons graveurs ont plus ou moins mal gravé d'après Watteau ; Audran, Thomassin, Tardieu, Cochin, Simonneau, Larmessin, Aveline, Moreau, Petit, Lebas, Lépicié et Boucher, n'ont pu rendre l'adorable fantaisie de ce peintre charmant.

les conteurs avaient égaré notre imagination sur ces rivages inconnus, çà et là entrevus dans un rêve charmant ; avant lui mille oasis et mille Eldorados nous avaient souri par leurs nymphes, leurs roses et leurs chansons. Nous avions dormi dans l'île de Cythère sur les pieds de Vénus encore tout blancs de l'écume des flots, nous avions traversé la mer sur le chant des sirènes, nous avions soupiré dans l'île de Calypso, nous avions rêvé dans tous les mystérieux détours de l'Olympe. Un nouvel enchanteur était venu qui s'appelait le Tasse, un autre qui s'appelait d'Urfé ; nous avions adoré Armide dans son palais ; nous avions cueilli, sur les bords du Lignon, des couronnes pour les bergères. Il n'est pas jusqu'aux fées de Perrault qui ne nous aient égarés dans leurs enchantements. Watteau fut le dernier enchanteur. Ces Eldorados que nous avions vus dans les vapeurs confuses du songe, nous les vîmes, grâce à lui, les yeux ouverts dans ces parcs somptueux, ces cabinets de verdure, ces berceaux mollement touffus que dominent des fontaines de marbre peuplées de nymphes et de satyres. C'est encore la nature, mais la nature un jour de fête et de parure. Quel joli roman à faire dans un paysage de Watteau ! Mais le roman est tout fait ; il n'y a qu'une seule page, c'est tout ce qu'il faut pour le roman du bonheur. Voilà bien les arbres toujours verts où le soleil répand tout son feu. Avancez à l'ombre, où sont éparpillés les plus belles femmes et les plus vifs amoureux. Écoutez, c'est un concert enivrant : le vent secoue les roses et les violettes, la fontaine répand son cristal sur la mousse, la colombe bat des ailes en passant en si beau lieu, la tourterelle roucoule au voisinage. Écoutez encore, ici ces lèvres de rose chantent l'amour, cette bouche char-

mante promet le bonheur. Plus loin entendez-vous ces doux propos, ce baiser pris avant d'être accordé? Entendez-vous ce silence éloquent? L'herbe est fraîche et fleurie, avancez encore pour admirer la parure de ces belles femmes; elles n'ont rien que leur sourire et leur regard. Trouvez-moi un diamant qui vaille cette œillade, une rose fraîche comme cette bouche qui sourit! Elles sont vêtues de rien, comme pour l'amour de Dieu. Un corsage indiscret où il y a quelquefois une main qui plante un bouquet, une jupe chiffonnée, une écharpe qui lutte avec le vent et avec l'amour, plus souvent un domino, des mules de satin et un éventail, voilà tout; c'est bien assez, j'imagine. Mais il arrive souvent que cet habillement est mis de côté pour le bain dans la rivière. Quelles capricieuses naïades! Alors il n'y a plus d'autre voile que les flots, le feuillage, la brume du soir, l'air du temps. Le paysage est toujours un chef-d'œuvre. Près du vieil orme il y a une statue : l'art dans la nature. Les lointains vaporeux vous séduisent, la lumière des abords vous éblouit. Je regrette pourtant de ne pas voir, dans un coin du tableau, le petit mendiant qui broie gaiement ses croûtes sur le bord du sentier. Ce nouveau personnage serait peut-être un heureux contraste à toutes ces figures amoureusement enjouées; il serait le souvenir de la vérité humaine en face de tous ces brillants mensonges; les femmes n'en seraient pas moins jolies, les amoureux moins galants; au contraire, tout le monde y gagnerait, surtout le spectateur. Un grand maître n'oublie jamais que la poésie n'est belle que par les contrastes; un sourire éternel dure trop longtemps, le plus joli mensonge n'a qu'un instant d'illusion. Quand le Poussin peignait l'Arcadie, cet autre Eldorado si cher à tous les rêveurs, il n'avait garde

de peindre le sourire éternel. Son paysage rappelle Dieu par sa grandeur ; c'est bien là le pays de l'âge d'or. Tous tant que nous sommes, rois, poëtes, soldats, nous irions y prendre la houlette ou y conduire la charrue. Cependant, au milieu du paysage, ce ne sont pas de folles danses ou d'amoureux ébats, c'est un tombeau. L'inscription sépulcrale n'est pas longue, mais elle parle bien à l'imagination du passant : *Et in Arcadia ego*. Là n'est pas tout le côté humain du paysage ; deux garçons et deux filles de la contrée, heureux comme des amoureux de seize ans qui vivent en Arcadie, sont soudainement arrêtés par ce tombeau dans leur promenade poétique : ils s'en allaient gaiement, les amants tout rayonnants de joie, les amantes toutes parées de guirlandes de roses, ils s'en allaient chercher l'amour ; mais voilà qu'ils rencontrent la mort, la mort qui frappe la fleur comme la tige flétrie, l'oiseau qui chante comme le hibou. Sur la figure des amants la tristesse voile peu à peu l'enjouement ; un rayon du ciel descend dans leurs âmes. Ils envisagent la mort qui poursuit son œuvre impie dans tous les pays, jusqu'en Arcadie. Le cœur est touché ; ces amants, croyez-moi, ont fait là un grand pas vers l'amour ; ils sont allés, grâce à cette leçon du temps, jusqu'à la divine tendresse, jusqu'à la science de la vie. Mais Watteau n'avait aimé qu'à l'Opéra ; dans son temps on ne croyait plus à rien, ni à Dieu ni à l'amour, du moins l'amour n'était encore que le Cupidon suranné des anciens, le dieu de la galanterie et du plaisir ; on ne lui demandait qu'un peu d'ivresse, l'oubli de ce monde et de l'autre monde, des jupes de soie, des madrigaux, des bouquets artificiels, enfin le ciel du lit en attendant l'autre. Le coupable, ce n'est pas Watteau, c'est son siècle.

Mais d'ailleurs, pourquoi demander à la fraîche vallée toute pleine de fleurs et de rayons les plantes robustes de la montagne? Aimons Watteau dans son mensonge charmant. Du reste, il est plus vrai qu'il ne paraît l'être. Ses figures ont toujours l'esprit des personnages qu'elles représentent. N'y cherchez pas la bonhomie des bourgeois, l'air noble et fier des penseurs ou des guerriers, la simplicité agreste et naïve des paysans. Ses héros à lui sont toujours des héros galants, ses philosophes cherchent la science de la vie dans l'amour; ce qu'il veut peindre surtout, ce sont des comédiens, comédiens de toute espèce, comédiens sur le théâtre, comédiens dans la vie.

Voyant donc partout des fêtes galantes où s'épanouissaient des grands seigneurs et des grandes dames sans souci du lendemain, Watteau, sans souci de la raison, peignit des fêtes galantes où s'épanouissait son génie aimable dans tout le feu et dans toute la magie de la couleur. Qui sait cependant? Dans presque tous les tableaux de ce peintre charmant, il y a un clocher lointain qui s'élève dans le ciel en faisant ombre au cimetière; c'est toujours un clocher flamand, aigu et léger, un souvenir de son cher pays. Or, ce clocher silencieux ne dit-il pas à l'horizon ce que dit sur le chemin la tombe de l'Arcadie?

II.

LES VANLOO.

L'école de Watteau n'eut qu'un règne passager — règne de jolie femme qui abuse de sa coquetterie. — Jean-Baptiste Vanloo, Carle Vanloo, Lemoine et Boucher se partagèrent la royauté. On ne pourrait dire aujourd'hui lequel des quatre fut le plus célèbre, tant on trouve de contradictions sur ce point dans les mémoires du temps. Le plus digne et peut-être le moins glorieux fut Jean-Baptiste Vanloo.

La critique, après avoir exalté les Vanloo, les a dédaigneusement rejetés dans l'oubli ; les œuvres sont demeurées pour en appeler de ces jugements aveugles. Tout en condamnant le clinquant et le sans-façon de la plupart de ces œuvres, il faut y reconnaître de brillantes inspirations. Après le Poussin et Lesueur, les Vanloo n'apparaissent en France que comme des artistes de petite taille ; mais à côté des peintres du dix-huitième siècle, Boucher à leur tête, les Vanloo reprennent je ne sais quel caractère de noblesse, sinon de grandeur (1). Grâce à eux, l'art français conservait encore la palme. La France leur doit d'avoir suivi à peu près le vrai sillon à l'heure où tant d'autres s'égaraient en mille détours trompeurs.

(1) Ils ont été premiers peintres des rois de France, d'Es-

Le caractère du talent de Jean-Baptiste Vanloo est une certaine hardiesse et un négligé charmant ; la patience lui manquait plutôt que l'étude. C'était une heureuse et riche nature qui s'est gaspillée presque sans fruit pour l'art. Son nom a survécu ; plusieurs tableaux de lui survivront. Vous pouvez remarquer, dans quelques églises de Paris et surtout au musée de Versailles, la grande fraîcheur de ses carnations, la légèreté de sa touche, la noblesse un peu théâtrale de son style. Les critiques d'art de l'époque disaient qu'il avait le coloris onctueux et que sur ce point il était comparable à Rubens. On a cassé le jugement, mais pourtant Jean-Baptiste Vanloo a été le plus grand coloriste, peut-être même le plus grand peintre de son temps après Watteau et avant Carle Vanloo (1).

Carle Vanloo était né peintre comme on naît apôtre;

pagne, de Sardaigne et de Prusse, en un mot les maîtres dans presque tous les pays des arts; on n'est pas si bien placé sans raison.

(1) J'ai sous les yeux un des jolis tableaux de Jean-Baptiste. Il représente une femme à sa toilette, quelque marquise de la régence; peut-être est-ce un portrait pur et simple. Cette femme n'est pas seule, il y a près d'elle sa soubrette qui lui met des perles dans les cheveux. Les deux airs de tête sont parfaits : finesse, grâce, légèreté, tout s'y trouve; le regard charmé va de la maîtresse à la soubrette, car elles sont jolies toutes les deux. Les mains sont heureusement touchées, les accessoires sont très-riches; il y a un bouquet dans la main de la maîtresse qui vous donnerait envie de le respirer, si on ne craignait en même temps de trop approcher ses lèvres de cette belle main. La charmante et délicieuse coquette ! comme elle se mire avec la nonchalance du cygne ! comme elle se garde bien de faire un mouvement, si léger qu'il soit, dans la peur que Rosette ne manque sa coiffure ! La couleur de ce tableau est vraiment *onctueuse*. On dirait un Vénitien des premiers temps de la décadence.

mais par malheur, à ses yeux la peinture était plutôt un métier qu'un art. Pourtant il faut reconnaître en lui un artiste ; il a eu même, comme quelques peintres du second ordre, ses élans de génie. Il lui est arrivé de rejeter le souvenir des grands maîtres, de s'abandonner à son inspiration et de créer une figure digne des grands maîtres. Le plus souvent son œuvre n'était que le souvenir confus de plusieurs écoles; tantôt il prenait le coloris et la touche du Guide, tantôt la manière du Corrège ; dans ses paysages, c'était Salvator Rosa ; dans ses animaux, c'était Sneyders ou Desportes; mais de ces maîtres à Vanloo, il y avait loin comme d'un chef-d'œuvre à une copie. Cependant s'il voyait la nature par tous ces yeux étrangers, il la voyait aussi çà et là par ses yeux à lui. De ces échappées, pour ainsi dire, nous viennent ses bons tableaux. Par son style presque naturel il corrigea un peu l'école française, que Coypel, de Troy et Watteau avaient livrée à un goût théâtral, maniéré, précieux. Quoique fuyant et mou, son dessin était agréable, son pinceau était moelleux; il variait avec beaucoup de talent le style du crayon et du pinceau ; il passait sans effort de l'effet énergique et sévère au ton argentin et suave. Sa couleur, quoique un peu rouge et blanche, a du charme et de la magie. Ses airs de tête sont jolis, trop peu variés ; c'est toujours la même figure comme dans l'œuvre de Watteau, mais avec moins d'esprit. L'expression manque souvent ; c'est plutôt de la noblesse que du caractère, plutôt de la grâce que de la beauté. Après l'avoir mis en parallèle avec Rubens, on n'a pas craint de le comparer à Raphaël pour le dessin, au Corrège pour le pinceau, au Titien pour la couleur. Après ces éloges sacriléges, on l'a dénigré outre mesure ; ses tableaux

n'étaient plus que de la *pelure d'oignon* et autres métaphores d'atelier. Maintenant que la critique moderne a répandu une grande lumière sur l'art français, tout le monde voit Vanloo sans prisme, tel qu'il fut : un peintre très-habile, arrivant presque au génie par hasard, comme d'autres y arrivent naturellement. Sa facilité était merveilleuse et déplorable ; parfois il se prenait d'une belle colère contre lui-même ; il détruisait d'un coup de pied ou d'un coup de pinceau l'œuvre de plusieurs semaines. C'était un travailleur formidable et robuste. On était toujours sûr de le rencontrer dans son atelier ; il peignait douze heures durant, toujours debout. Quoique élevé dans le Midi, il n'aimait pas le feu et ne se plaignait jamais du froid. Il parlait de son art comme un ignorant, dans un jargon très-pittoresque. C'était un vrai Flamand pour l'esprit ; bête à faire peur, disait madame de Pompadour ; brute, disait tout simplement Diderot ; cependant Vanloo avait des saillies heureuses. Mais il est reconnu que de tout temps les beaux parleurs ne furent bons à rien ; ils ont toujours de l'esprit au bout des lèvres ; voyez-les à l'œuvre : la plume ou le pinceau leur tombent des mains. Pauvres prédicateurs ! ils ont prêché le bien, mais ils n'ont plus la force de le faire ; or, durant le sermon il s'est trouvé quelqu'un qui a fait une bonne œuvre sans le savoir. Le bel esprit est souvent en guerre avec les plus nobles et les plus saintes ardeurs ; on n'a pas cet esprit-là sans qu'il en coûte beaucoup. Plus d'une saillie brillante n'est éclose que sur les ruines du cœur. Il y a une chose qui vaut mieux que le bel esprit dans les arts, c'est la rêverie, l'inspiration, la poésie, fleur divine, plus rare mille fois, qui croît naturellement dans quelques âmes simples et pures. Diderot pouvait en

parler : « Méfiez-vous, dit-il, de ces gens qui ont leurs poches pleines d'esprit et qui le sèment à tout propos ; *ils n'ont pas le démon.* » Le génie est souvent muet ; il écoute la nature ou s'écoute lui-même ; ne le condamnez pas sur son silence et son air bête. Les petits oiseaux gazouillent, le pinson et le serin babillent du matin au soir ; dès que le jour tombe, ils s'endorment ; la nuit venue, l'oiseau solitaire commence son chant triste et prophétique. L'oiseau de nuit qui chante, c'est le génie qui veille.

Caroline Vanloo fut l'œuvre la plus aimée de Carle Vanloo, un divin portrait qui est allé enrichir l'immortelle galerie du ciel. Le peintre avait épousé la célèbre Catherine Somis, surnommée la Philomène de l'Italie. Madame Vanloo eut une fille et deux fils ; la fille fut le digne portrait de sa mère, plus belle, plus gracieuse, plus adorable encore ; pâle sous ses longs cheveux noirs, laissant tomber de ses yeux bleus, comme le ciel d'Italie, un regard angélique et charmant, vous parlant avec une voix qui allait au cœur, une voix faite pour chanter plutôt que pour parler. « O Raphaël ! Raphaël ! » s'écriait Vanloo en contemplant sa fille. Quand le peintre avait fini de la regarder, c'était l'œil du père. Raphaël est un grand maître, mais Dieu est un plus grand maître ; Carle Vanloo regrettait de n'avoir pas eu plus tôt un pareil chef-d'œuvre sous les yeux. Caroline Vanloo avait dans sa belle figure je ne sais quoi d'éclatant, ce rayon du ciel, qui est un présage de mort. En la voyant, on s'attristait comme à la vue de ces blanches visions de la jeunesse qui nous couvrent de leurs ombres fatales.

C'était moins une femme qu'un ange ; une rêverie nuageuse avait de bonne heure enveloppé son âme ;

elle parlait peu, passait toute sa journée à lire ou à rêver, n'avait nul souci des plaisirs de ce monde; au bal, elle ne dansait pas, elle n'accordait à la fête que son ravissant sourire ; on peut dire que son âme seule aimait la vie, son corps était un tabernacle de marbre. « Les livres la perdront, » disait sans cesse le bon Vanloo, qui ne savait pas lire et qui ne voyait pas sans effroi ces milliers de lignes noires, courant les unes après les autres ; c'étaient pour lui des signes cabalistiques. Elle allait souvent lire ou rêver dans l'atelier, sous les yeux de son père, qui avait bien de la peine à lui arracher trois paroles. Il lui demandait conseil sur ses têtes de saintes ou de déesses païennes, elle ne répondait pas, mais son père l'avait vue : « Bien, très-bien ; ma fille, ne m'en dis pas davantage. »

Un matin, plus pâle et plus rêveuse que de coutume, elle descend à l'atelier; n'y voyant pas Carle Vanloo, elle va s'asseoir sur son fauteuil devant une toile à peine barbouillée de quelques coups de pinceau ; elle prend un crayon noir et se met à dessiner. Son père, qui la suivait, entre en silence dans l'atelier; frappé de l'air inspiré de sa fille, il s'avance dans l'ombre d'un grand tableau, en murmurant : « Voilà bien les Vanloo ; ils savent dessiner avant d'avoir appris. »

Au bout de quelques minutes, Caroline Vanloo dépose son crayon, tout en contemplant la figure qu'elle vient de tracer. Carle Vanloo va vers elle. Voyant tout à coup son père sans l'avoir entendu venir, elle pousse un cri : « Tu m'as fait peur, lui dit-elle en lui tendant la main. »

A cet instant le pauvre père pâlit, il a vu la figure dessinée par sa fille; cette figure, c'est la Mort ! voilà bien le linceul qui laisse entrevoir ce sein lugubre de

la seule femme sans mamelles ; voilà bien ces pieds qui font le tour du monde en creusant une fosse à chaque pas ; voilà bien la faux terrible de l'éternelle moisson ! mais ce qui surtout effraye Vanloo, c'est que Caroline Vanloo, sans le savoir peut-être, a donné ses traits angéliques à la mort ; ces traits sont à peine indiqués : tout autre que Vanloo ne reconnaîtrait pas là Caroline, mais Vanloo, Vanloo le peintre, Vanloo le père ! « Enfant, dit-il, en cachant ses larmes par un éclat de rire forcé, ce n'est jamais par là qu'on commence ; lève-toi, je vais te donner une leçon. »

Caroline se lève en silence : Carle Vanloo s'assied, efface d'une main agitée le dessin de sa fille, moins les traits de la figure, prend la sanguine et se hâte de faire une métamorphose. Déjà la tête s'anime d'un joli sourire, voilà des cheveux ébouriffés qui flottent au vent printanier, un gracieux contour a passé sur les épaules, des ailes légères y sont attachées, ce n'est plus la mort, c'est l'amour.

Le peintre, sans désemparer, jette quelques accessoires : un carquois et des flèches, des colombes qui se becquètent, en un mot tout l'attirail. Caroline Vanloo, qui s'est penchée au-dessus de son père, suit son crayon avec un sourire doux et amer à la fois.

Quand Carle Vanloo eut fini, fini de dévorer ses larmes, il se tourna vers sa fille : « N'est-ce pas cela ? lui demanda-t-il en lui baisant la main. — Non, répondit-elle en penchant la tête avec mélancolie. »

Son père la trouvant plus pâle, la prit dans ses bras et l'emporta dans la chambre de madame Vanloo. « La mort ! la mort ! » s'écria la pauvre fille tout égarée en tendant les bras.

Dès cet instant, elle eut le délire. Je n'essayerai pas

de peindre le désespoir de son père, il demeura près du lit de Caroline nuit et jour, priant Dieu pour la première fois de sa vie. Elle mourut à quelques jours de là. Ne pourrait-on pas dire qu'elle est morte du mal de la vie? S'il en faut croire Carle Vanloo, les livres seuls ont tué sa fille.

Le pauvre peintre ne put trouver le bonheur après ce coup terrible ; un crêpe lugubre couvrit toujours sa fortune et sa gloire. Le dauphin, le rencontrant à la cour quelques années après ce malheur, lui demanda pourquoi il était si sombre : « Monseigneur, je porte le deuil de ma fille, » répondit-il en essuyant deux larmes. Il avait conservé dans son atelier, comme un triste souvenir, la toile où Caroline avait dessiné la Mort.

III.

GREUZE.

I.

Au milieu du dix-huitième siècle, la peinture française, comme la poésie, s'abandonnait follement à tout le charme et à toutes les extravagances de la fantaisie, pour se délasser un peu de ses grands airs sévères ; elle se faisait jolie, coquette, agaçante ; c'était une petite marquise se déguisant en bergère pour danser à la cour. Je suis loin de nier le charme capricieux de ses folâtreries et de ses mascarades. Mais tous ces jolis dévergondages de l'art duraient depuis trop longtemps. Enfin Greuze survint, dirait Boileau ; Greuze balaya du bout de son pinceau tout ce clinquant vieilli qui déshonorait la peinture ; il lui rendit une parure plus digne et plus noble : la parure des larmes. Prudhon et Géricault sont allés plus haut chercher le sentiment ; mais Greuze les a mis sur le chemin, Greuze a été un petit anneau de cette chaîne d'or qui unit Lesueur à Prudhon.

Parmi les peintres et les musiciens, j'ai découvert plus de francs poëtes que parmi les poëtes qui font des vers. Greuze est un poëte, moins la rime et le fracas, le poëte de la grâce mondaine, de la candeur chiffon-

née et du sentiment bourgeois, le poëte du coin du feu. Quand il vint au monde, du moins quand il s'arma du pinceau, il y avait bien assez de Vierges et d'Amours, de saintes et de profanes ; la Madeleine avait trop pleuré, Vénus avait trop souri. Loin du ciel, loin de l'Olympe, Greuze chercha quelque figure charmante à mettre en scène ; il n'eut qu'à jeter les yeux autour de lui : pourquoi ne pas peindre cette jolie blonde au blanc corset, les cheveux au vent, qui arrose des marjolaines sur sa fenêtre ? Sophie qui effeuille une marguerite à l'ombre du sentier mystérieux ? Jeanne qui s'en va à la fontaine, toute rêveuse et toute languissante, comme si c'était la fontaine d'amour ? Pourquoi chercher bien loin la poésie qui chante à nos pieds ? Le temps du poëme est passé, le temps du roman est venu pour les peintres comme pour les poëtes ; et, disant cela, Greuze, le premier, fit des romans sur la toile. Il ne perdit pas des heures précieuses à étudier les Romains sur des médailles, les Sylvains et les Dryades d'après Boucher ou d'après l'antique ; il étudia, avec la poésie de la couleur et du sentiment, la première scène venue ; de la première scène venue il fit toujours un joli tableau, grâce à la poésie romanesque.

Greuze a vécu quatre-vingts ans, comme quelques hommes célèbres de son siècle. Les âmes fortes tiennent bon ; loin de tuer le corps, elles le raniment sans cesse. N'en croyez pas le proverbe qui dit que le génie empêche de vivre : presque tous les grands hommes sont morts de leur belle mort. Titien a été pris par la peste à la veille d'avoir cent ans. Greuze a traversé les passions, la misère, le chagrin, sans y succomber ; il s'était résigné de bonne heure à toutes les infortunes humaines, il a vécu sans fatigue et sans plainte, se re-

posant à tout rayon de soleil, à tout sourire d'amour. Le secret de sa bonne volonté, c'est le travail.

La famille de Greuze était originaire de Bussy, sur les bords de la Saône ; on trouve parmi ses ancêtres un seigneur de la Guiche près Icilly, procureur de la prévôté royale. Son père était architecte à Tournus dans le même pays. C'est là que naquit en août 1725 Jean-Baptiste Greuze. Dès qu'il sut tenir une plume, ce fut pour faire le portrait de son maître d'école ; à sept ans, ayant découvert un grand nombre de dessins de Rembrandt, il s'écria comme le Corrège : Et moi aussi je suis peintre ! Et il noircit le mur de sa chambrette de figures mystérieuses et fantasques. Le père, qui ne rêvait qu'à l'art de Perrault, l'art des festons et des astragales, augura bien d'abord pour l'architecture des préliminaires de son fils ; il lui fit dessiner des fenêtres, des temples et des colonnes doriques ; mais vous devinez que Greuze mettait toujours quelqu'un à la fenêtre, sa mère, sa sœur ou sa cousine. Le père, qui ne comprenait rien de bon à Raphaël ni à Rembrandt, finit par lui interdire toute espèce de figure. Greuze avait huit ans, il fit semblant d'obéir, mais il n'en dessina pas moins dès qu'il se trouvait seul. Le père irrité y veilla de près ; à chaque surprise le pauvre Jean-Baptiste était un peu rudoyé ; il mit de la colère dans sa rébellion. L'idée lui vint de se venger de son père par quelque chef-d'œuvre. Il veilla la plus belle moitié des nuits, sans en rien dire même à sa sœur. On s'étonna de sa pâleur et de son abattement, on consulta un médecin, qui ne manqua pas d'ordonner une médecine ; Greuze demanda trois jours de répit. Arrive la Saint-Jacques, la fête de son père ; au point du jour, Greuze descend moitié triste, moitié joyeux, portant d'une main un bouquet cueilli

la veille, de l'autre une image de saint Jacques. Le père embrasse son fils, respire le bouquet, regarde le saint Jacques. « D'où te vient cette gravure? — Mon père, c'est encore moi qui en suis coupable. — Allons donc! c'est une gravure. » Tout en regardant, le père découvrit enfin çà et là le trait de plume. Il ne put s'empêcher d'admirer la grâce et la délicatesse de ce petit chef-d'œuvre, mais il en revint bientôt à ses idées. « Je te pardonne encore celle-là, mais que ce soit la dernière. — Je n'en ferai pas d'autres, » dit Greuze révolté. Il retourna à sa chambre et il se remit à l'œuvre.

Durant quelques années, ce fut un combat infini entre le peintre et l'architecte; heureusement que la mère était toujours entre les combattants, apaisant l'un et consolant l'autre. Greuze avait pris goût à la vie pastorale; il aimait les verts paysages, les promenades agrestes, le silence harmonieux des bocages, les scènes naïves de la vallée. Il allait rêver et dessiner sur les rives de la Saône, en vue des moissonneurs et des mariniers; il se mêlait aux fêtes du village voisin, il dansait sans façon à la noce du hameau. Ainsi il amassait de précieux souvenirs qui ont répandu une fraîcheur matinale sur toutes ses œuvres.

Il avait treize ans, la guerre durait toujours. Un soir un mauvais peintre, Gromdon, passant par Tournus, s'arrêta au logis de l'architecte avec une pacotille de tableaux. «Voulez-vous des tableaux, monsieur Greuze? J'en ai de tous les prix, de tous les genres et de toutes les religions. — Des tableaux! s'écrie l'architecte; voulez-vous un peintre? je vous le donne pour rien. »

Quoique peintre, Gromdon ne fut pas trop mal venu chez l'architecte. Après souper, il y fut témoin d'une

scène fort pittoresque entre le père et le fils. Greuze, ayant quitté la table avant les autres, s'était avisé de tracer au charbon, sur la dalle, les deux figures un peu animées par le vin de son père et de Gromdon. Le père s'étant reconnu voulut tirer les oreilles du fils; Gromdon l'apaisa en déclarant qu'il emmenait à sa *fabrique* l'enfant rebelle. Gromdon avait une vraie fabrique de tableaux, de portraits et d'enseignes; c'était le peintre du château et du cabaret, de l'église et du mauvais lieu. Il avait sous ses ordres une demi-douzaine de petits barbouilleurs qui fabriquaient un tableau par semaine; Greuze en fabriqua bientôt un par jour pour braver ses condisciples. Ce labeur surhumain eût épuisé un talent commun, mais Greuze fabriquait, comme il le disait lui-même, par-dessous la jambe. Ce n'était qu'un jeu pour sa main prodigue. Il préparait, dans son imagination, des œuvres plus sérieuses; bientôt l'ouvrier devait s'effacer devant l'artiste. Mais avant cette transformation il passa par l'amour. Vous croyez peut-être qu'il se laissa séduire de face ou de profil par quelque jolie adolescente, de celles qu'il peignait si bien? Point du tout, il s'éprit follement de la femme de son maître; elle était belle, elle était tendre, pardonnez-lui, pardonnez à tous les deux. Greuze lui-même vous racontera les enchantements de ce premier amour.

A vingt ans il fit un vrai tableau; il avait assisté, dans ses promenades, à une lecture de la Bible par un vieux fermier de vénérable figure entouré de sa famille; cette scène toute patriarcale l'avait séduit; il peignit de souvenir, au hasard, sans modèle et sans guide. Son maître fut étonné de ce tableau. « Va-t'en, dit-il à Greuze, tu es un grand peintre, tu n'as plus rien à faire ici. » Il faut dire qu'alors Gromdon était jaloux.

Greuze partit pour Paris sans un sou vaillant, mais dans le brillant cortége des espérances ; il fit des portraits pour vivre durant tout le chemin ; ce fut le voyage aventureux que nous avons tous fait à vingt ans, le seul charmant voyage de la vie : on part, on va droit devant soi, arrivera-t-on ? Qu'importe, on a le pied si léger et le cœur si chantant ! Greuze arrive à Paris ; Paris vu de loin, c'est le paradis du monde. A cette heure ce n'est plus pour Greuze qu'une bruyante solitude. Où aller ? le désert est partout. Il prit pied dans un piteux hôtel de la rue Richelieu, ne sachant trop comment il payerait son gîte. Dès le lendemain, il alla à l'académie de peinture, où il ne vit que Cupidon et son attirail. C'était au beau temps de l'école de Boucher, la mythologie était pour beaucoup dans la science de la peinture. Greuze n'y comprit rien.

Il ne voulut être d'aucune école, il ne reconnut aucun maître ; il peignait seul en toute liberté. De là son originalité. Les peintres à la mode se moquèrent d'abord de cet orgueilleux de vingt ans qui ne savait rien et qui ne voulait pas de leur science ; mais bientôt le monde fut d'un autre avis sur le compte de Greuze ; il se trouva des gens d'esprit fatigués du clinquant, qui ne craignirent pas de sourire aux ravissantes figures du jeune orgueilleux. C'était, disait Diderot, un peintre original qui venait donner un coup de pied dans le cul à tous les cupidons de Boucher.

II.

Dès que Greuze eut gagné quelque argent, il voulut faire, comme tous les peintres bien inspirés, le voyage

d'Italie. Ce fut à peu près le voyage pittoresque de Grétry. Il ne s'inspira guère des chefs-d'œuvre des grands maîtres; il ne prit guère le temps d'étudier le génie de Raphaël; il admirait les Vierges adorables de ce roi des peintres, mais il admirait bien plus une belle Romaine qui était un chef-d'œuvre de la création divine. Il avait emporté en Italie des lettres de recommandation qui étaient bien loin de valoir ses rêves ardents de gloire et de génie; une de ces lettres cependant lui fut bonne à quelque chose; si ce ne fut pas pour la renommée, ce fut pour l'amour; et tout peintre qu'il était, il aimait mieux une douce parole venue du cœur qu'une orgueilleuse couronne de laurier. Donc, après les fêtes que Fragonard et ses autres amis de l'Académie lui firent à son arrivée, il s'en alla droit au palais du duc del Orr... Le duc l'accueillit avec beaucoup de grâce, en grand seigneur qui pressent un homme de génie. Greuze arrivait à propos, notre grand seigneur avait une fille adorable qui jusque-là ne rêvait que peinture. Il fallait un maître à cette belle fille, autant Greuze qu'un autre. En voyant pour la première fois Lætitia, qui était bien le chef-d'œuvre de la nature, Greuze se demanda si cette leçon ne serait pas pour lui-même. La leçon fut bonne pour tous les deux. Le lendemain, nouvelle leçon. « Le génie vient du cœur, » se dit Greuze. Déjà à diverses rencontres Greuze avait dit cela, mais jamais il n'avait parlé avec tant de vérité. Il aimait Lætitia comme on aime un ange, comme on aime une femme; elle avait tant de candeur céleste et tant de beauté corporelle! tant de grâce divine et humaine! Il n'aimait pas seul : les deux âmes du maître et de l'écolière s'étaient épanouies en même temps comme deux roses printanières au même rayon de soleil. Ce n'était pas

encore de l'amour, c'était de la tendresse; c'était ce sentiment ineffable qui s'élève tous les jours de ce monde comme un encens vers la Divinité. Greuze fut heureux de son amour, mais plus heureux encore de l'amour de Lætitia. Hélas! ce bonheur passa vite, comme tous les bonheurs; ce ne fut qu'un regard, un sourire, une larme, rien de plus; mais tout cela, n'est-ce pas le bonheur? Greuze pressentit que cet amour ne devait être qu'une illusion d'un instant; il venait de naître sans raison; comme tous les amours, il allait mourir sous le coup de la raison; et, en effet, en ce temps où les grands seigneurs n'avaient pas encore perdu la magie de leurs titres, un pauvre diable de peintre, fût-il un grand seigneur par le génie, devait perdre son temps à adorer la princesse Lætitia. Heureusement que l'amour ne perd jamais son temps. Or, les rois n'épousant plus les bergères, Greuze pensa qu'il n'avait qu'un sage parti à prendre, celui de s'en aller du palais del Orr... dérobant ainsi à Lætitia son amour, ses regrets et ses larmes. Il confia tout à Fragonard, qui le surnomma Chérubin amoureux et qui se moqua de ses beaux sentiments. Fragonard avait été à d'autres écoles; il avait peint le nez retroussé de mademoiselle Guimard, l'œil en coulisse de mademoiselle Sylvia, la bouche en cœur de mademoiselle La Prairie. Les sentiments de Fragonard ne s'élevaient pas au delà de l'alcôve : vous devinez toutes les épigrammes que Greuze eut à subir d'un pareil compagnon d'aventures. Il se réfugia dans la solitude, il prit la mélancolie pour compagne, il voulut fuir l'image adorable de Lætitia; mais cette image était partout souriante sous ses regards comme une enchanteresse. Prenait-il sa palette ou ses pinceaux, au premier trait, vite Lætitia se dessinait comme

par magie sur la toile; se promenait-il dans le silence, le souvenir la ramenait près de lui. Souvent même, comme il errait aux alentours du palais, il voyait apparaître à quelque fenêtre lointaine la pensive figure de son amante.

Un jour qu'il prenait le croquis d'une tête de Vierge dans l'église de Saint-Pierre, peut-être pour s'aveugler sur la charmante figure de Lætitia, le duc del Orr... vint à lui : « Comment, Greuze, vous ne revenez plus au palais? Ma galerie est déserte, ma fille a mis ses pinceaux de côté en perdant son maître. Revenez donc, revenez donc. En votre absence, j'ai enrichi ma galerie de deux têtes du Titien; mon vieil oncle en voudrait une copie par Lætitia, venez donc la guider encore. »

Le lendemain, Greuze retourna au palais, pâle et tremblant à la seule idée de revoir son amante; mais, ce jour-là, il ne la revit pas. Depuis la veille, la belle Lætitia était malade, malade de ne plus revoir Greuze. Il commença seul la copie du Titien. Le lendemain, comme il rêvait tristement devant l'œuvre du grand maître, la suivante de Lætitia vint à lui d'un air mystérieux. « Suivez-moi, » lui dit-elle. Greuze regarda cette fille avec surprise comme s'il n'eût pas entendu. « Suivez-moi, » lui dit-elle encore. Greuze obéit comme un enfant. Il arriva bientôt dans une chambre un peu assombrie par de grands rideaux de taffetas; du premier regard, il vit Lætitia dans l'ombre; elle était languissamment couchée dans un fauteuil. Quoique pâle comme une morte, elle rougit soudainement à l'arrivée de Greuze; elle lui tendit sa main en silence; il tomba agenouillé pour baiser cette blanche main. La pauvre princesse rayonna de joie amoureuse; elle souleva la tête, et répandit sur Greuze le plus doux regard tombé des

plus beaux yeux. « Monsieur Greuze, je vous aime. N'allez pas me condamner comme une extravagante; je vous aime, mais... » Elle pencha la tête, et sembla attendre une réponse du peintre. Greuze ne savait que dire; il se contenta de baiser une seconde fois la main de Lætitia. « Oui, monsieur Greuze, pourquoi ne pas vous le dire? je vous aime! Mais vous? »

Greuze gardait toujours le silence, perdu qu'il était dans l'ineffable ravissement. Lætitia augura mal de ce silence; elle retira sa main, et se mit à pleurer en détournant la tête.

Greuze sortit enfin du songe. « Si je vous aime! s'écria-t-il en pleurant aussi. Ah! Lætitia! Mais voyez, moi, je suis fou depuis que je vous ai vue. — Vous m'aimez! » dit-elle avec un éclat de joie.

Elle tomba dans ses bras tout éperdue; durant quelques secondes, il n'y eut plus là qu'un seul cœur, un seul soupir, une seule âme. Greuze le premier chassa l'enchantement. « Hélas! dit-il, nous ne sommes que des enfants, songez-y bien, Lætitia. Vous m'aimez? mais vous êtes la fille du duc del Orr... Je vous adore, moi; mais je ne suis qu'un pauvre peintre sans gloire et sans fortune. L'amour se joue cruellement de moi. — Vous ne savez pas ce que vous dites, murmura Lætitia, qui était toujours sous le charme; je vous aime et je vous épouse, c'est tout simple. — Y songez-vous, mon cher ange? votre père... — Mon père, mon père... Je sais bien qu'il rêve pour moi un vieux mari fort laid, son éternel Caza..., ou, à défaut de celui-ci, cet imbécile de comte Palleri, que je n'ai jamais vu, Dieu merci! Je suis riche par l'héritage de ma mère : je vous donne mon bien, mon cœur, ma vie, enfin tout ce que j'ai, pour un regard de vous, méchant. Nous

allons partir pour la France ; là le plus modeste asile sera pour nous un palais. Greuze deviendra un Titien; moi, je deviendrai sa femme ; je serai là pour reposer son front, je serai là pour l'aimer, je serai là dans son cœur. Mais vous ne dites plus rien ? Pourquoi donc cet air triste et pensif ? Est-ce ainsi que vous m'aimez ? »

Greuze se laissa entraîner aux séductions de l'amour; il oublia les titres de noblesse, il bâtit avec Lætitia les plus beaux châteaux en Espagne ; mais, se reprenant bientôt : « Hélas! dit-il, pourquoi ne suis-je pas un grand-duc? — Quel enfant vous faites ! dit Lætitia ; à quoi bon tous ces titres bruyants ? En voulez-vous, des titres ? »

Et disant cela, la belle Italienne se pencha comme une gracieuse fée vers son amant, lui prit sa blonde chevelure dans ses petites mains, et lui mit sur le front un baiser si doux qu'il eût éveillé Alain Chartier. « Eh bien ! lui dit-elle avec un charmant sourire, est-ce que ce titre-là n'en vaut pas un autre ? »

Le baiser de Lætitia fut le plus doux que ressentit Greuze ; ce fut une extase, une pure ivresse, une tendre volupté qui n'est guère faite pour les hommes. Il fallut se quitter pourtant. Greuze s'en alla ravi, heureux, enchanté, promettant de revenir le lendemain. « Demain, dit Lætitia, demain, tu ne partiras pas seul. »

Hors du palais, le peintre sentit qu'il sortait de son Éden. Adieu l'ivresse, adieu le ravissement. Greuze redevint raisonnable ; il n'osa s'abandonner à toute la poésie de son aventure. — Non, dit-il, non, je n'irai pas jeter la désolation chez ce noble et digne duc de l Orr..... Lætitia est aveugle ; mon devoir est de l'éclairer.

Il repoussa au loin ses illusions et ses espérances,

son amour seul lui resta. Le lendemain, quand il revit Lætitia, il était pâle et désolé : la victoire qu'il avait remportée sur son cœur lui avait coûté bien des larmes. « Quoi ! triste, lui dit Lætitia, en se jetant à son cou. Est-ce pour me faire peur ? — Oui, triste, Lætitia, parce que je vous aime trop ; parce que je renonce à vous, qui seriez ma joie la plus sainte et ma gloire la plus pure. — Voyons ! est-ce que vous avez perdu la tête ? C'est bien mal de vous jouer ainsi de ma tendresse. Revenez donc à la raison : hier vous étiez charmant. — Hier j'étais fou, hier je n'écoutais que mon cœur ; aujourd'hui... — Est-ce que vous parlez sérieusement ? s'écria Lætitia presque en colère. Vous ne m'aimez donc pas ? Si vous avez feint de m'aimer, c'était donc pour me déchirer le cœur ? c'est de la barbarie ! — Allez, allez, poursuivit-elle en tombant dans un fauteuil. Vous m'avez frappée mortellement, mais je veux souffrir seule ; je ne veux plus vous revoir. »

Et, d'une main agitée, elle indiqua la porte à Greuze. Comme la veille, Greuze n'eut pas la force de résister à tant d'amour. Il se jeta aux pieds de Lætitia, il essuya de ses lèvres les beaux yeux de l'Italienne, il lui jura mille fois d'obéir en esclave. « Eh bien ! dit-elle avec résolution, partons donc à l'instant. Lucia nous accompagne ; mon père est à deux lieues de Rome, chez le comte Palleri ; quand il reviendra, nous serons loin ; descendons par le jardin, nous trouverons à la porte le carrosse qui nous attend ; car j'ai pensé à tout, moi, je n'ai pas eu peur comme vous ; je n'ai pas regretté le sacrifice un seul instant. »

Elle avait entraîné Greuze jusqu'à la porte de sa chambre. « Je n'oublie rien ? dit-elle en se retournant. » Elle pâlit soudain. Greuze la vit chanceler. « Lætitia,

qu'avez-vous? dit-il en lui prenant les mains. — Voyez, répondit-elle plus pâle encore, voyez ! »

Elle regardait d'un œil égaré le portrait de son père appendu au milieu de sa chambre. Ce portrait était de Greuze; comme dans toutes les têtes de Greuze, il y avait dans celle-ci une si grande douceur, qu'on se sentait attendri à la première vue. Il y avait en outre dans cette noble figure je ne sais quoi de mélancolique allant droit au cœur. Le duc semblait reprocher tristement à sa fille de l'abandonner ainsi. Ce doux regard qu'il donnait à sa fille à chaque heure du jour, ce regard qu'elle demandait à son réveil comme avant de s'endormir, avait pris tout d'un coup une expression douloureuse qu'elle n'avait pas vue jusque-là. « Mon père ! dit-elle. » Et dans son cœur, qui battait avec violence, son père lutta avec son amant. Greuze n'osait plus rien dire. « Je n'ai plus la force d'avancer, lui dit-elle, soutenez-moi et emmenez-moi. — Je n'ai pas de force non plus; arrêtons-nous là, Lætitia; un dernier baiser, toujours sous les yeux de votre père, et adieu pour toujours. » Lætitia ne répondait rien. « S'il y a un sacrifice à faire, reprit Greuze, que ce soit pour votre père. D'ailleurs, songez-y bien : l'amour n'est beau qu'à son aurore, cette aurore s'est levée sur nous, n'allons pas plus loin. » Elle se mit à pleurer; elle tendit ses mains à Greuze, et lui dit d'une voix étouffée : « Je vous remercie. » Greuze partit bien décidé à ne plus revenir au palais. La femme de chambre, qui le conduisait, lui dit sur le perron : « A revoir, M. Greuze ; vous êtes, ma foi, un bien triste amoureux. — Après tout, cette fille a peut-être raison, » dit Greuze, en s'éloignant.

Cinq semaines après, Greuze vit entrer le duc del

Orr... dans son atelier. « Mon cher Greuze, ma fille veut à toute force son portrait peint par vous. Pouvez-vous venir demain ? — J'irai, » dit Greuze. Le lendemain le pauvre peintre trouva au palais del Orr... le comte Palleri nonchalamment étendu à côté de Lætitia. A la vue de Greuze, elle rougit et soupira. « Ma fille est mariée ; ai-je oublié de vous l'apprendre ? » dit le duc, qui conduisait Greuze. Le peintre s'inclina sans mot dire.

Pendant que Greuze fit le portrait, Lætitia se trouva deux fois seule avec lui ; la première fois il obtint d'elle une boucle de cheveux ; la seconde il demanda un dernier baiser, mais on ne lui accorda qu'une larme.

Le portrait fini, Greuze l'emporta à son atelier pour donner, disait-il, un dernier coup aux draperies et aux accessoires ; mais le lendemain il quitta Rome, emportant avec lui ce chef-d'œuvre d'art et d'amour. En arrivant en France, il se hâta de faire un pendant à ce portrait. Lætitia n'avait pu chasser l'image d'Éléonore, la noble femme de Gromdon. Greuze avait toujours devant les yeux ces traits enchanteurs qu'il avait adorés à vingt ans. Il peignit donc Éléonore de souvenir ; ce portrait fut aussi fidèle que l'autre. Plus tard, comme il montrait ces deux charmantes têtes au grand-duc et à la grande-duchesse de Russie, les illustres voyageurs lui en offrirent vingt mille livres. « Vous me donneriez toutes les richesses de votre empire sans payer ces deux tableaux, » dit-il en pâlissant.

Greuze ne put s'empêcher de reproduire souvent l'image de Lætitia. Dans *l'Embarras d'une couronne*, la jeune fille, c'est Lætitia : elle est appuyée sur un autel consacré à l'amour, où des colombes se becquètent sur un lit de fleurs ; elle tient dans une de ses mains

une couronne de roses et de myrtes qu'elle semble désirer et craindre de donner.

Huit ans après son retour en France, Greuze reçut une lettre de Lætitia, dont madame de Valori a imprimé un fragment. « Oui, mon cher Greuze, votre ancienne élève est maintenant une bonne mère de famille ; j'ai cinq enfants charmants que j'adore. Ma première fille serait digne d'offrir un modèle à vos heureux crayons ; elle est belle comme un ange ; demandez-le au prince d'Est... Mon mari me ferait presque croire que je suis toujours jeune et jolie, tant il continue de m'aimer. Comme je vous l'ai dit, ce bonheur, c'est votre ouvrage ; ce respect qui m'entoure, je vous le dois. Aussi, chaque jour de ma vie, je me rappelle avec un sourire pour vous que c'est votre générosité qui m'a empêchée de déchirer le cœur de mon père. »

Il est temps de vous apprendre l'histoire du premier amour, que Greuze n'a confiée que deux fois, à Grétry et à Florian. La confidence faite au poëte a plus de charme et d'à-propos : je vais donc la reproduire sur les indications de Florian. Greuze était allé joindre le jeune capitaine de dragons au château d'Anet pour copier un vieux portrait de Diane de Poitiers. Nous sommes donc au château d'Anet, un des chefs-d'œuvre de Philibert Delorme, à moins que ce ne soit un chef-d'œuvre de l'amour, comme a dit un poëte :

> L'amour en ordonna la superbe structure ;
> Par ses perfides mains avec art enlacés,
> Les chiffres de Diane y sont encor tracés.

Or, ici l'amour, c'est Henri II. Greuze fut enchanté de ce château. « En vérité, dit-il à Florian, vous vous

croyez poëte à Anet, on le deviendrait à moins. Voyez donc ce beau portique dont l'archivolte nous offre, au milieu des festons, des chiens et des sangliers, une belle figure de Diane, non pas l'amoureuse, mais la chasseresse. — L'horloge qui domine ces quatre colonnes doriques est des plus ingénieuses, dit Florian. Douze fois par jour les chiens courent et aboient après un cerf qui, de son pied, frappe les heures. Mais entrons dans les salles du rez-de-chaussée. Voyez ce salon qui semble destiné à des hommes d'un autre âge. Quelle splendeur et quelle majesté ! partout revêtu de ce magnifique marbre du Languedoc ! comme ces beaux enfants portent bien ces trophées ! comme ces cariatides portent bien ces cheminées ! — Passons dans la salle des gardes. Ici le plafond vous offre les armes de Henri et de Diane. Ce portrait que vous regardez un peu de travers, mon cher peintre, c'est celui du duc de Vendôme, célèbre par ses victoires à la guerre et à l'amour. Ces quatre tableaux de batailles représentent les hauts faits du duc. — Passons outre, dit Greuze ; je n'aime ni la poudre, ni le bruit, ni le sang. »

Greuze, plus sensible que tout autre à la magie de la peinture, détourna le nez et les yeux tout en se bouchant les oreilles. « Si vous voulez prier le bon Dieu, allons à la chapelle, dit Florian ; c'est une chapelle un peu profane ; il y a des statues de toutes les divinités. Allons plutôt à la fontaine de Diane. Voyez comme la façade sur le jardin est embellie par tous ces bustes de marbre blanc ; mais voyez surtout ce jardin, c'est à la fois le chef-d'œuvre de l'art et de la nature. Le jardin de Versailles aurait le défaut d'entrer dans celui d'Anet. En outre, la rivière d'Eure vient nous bai-

gner à loisir. C'est un vrai jardin chinois ; nous avons des chutes d'eau, des prairies, des chaumières, que sais-je ? une île délicieuse, l'île d'amour, où le duc de Vendôme enfermait ses maîtresses rebelles. Mais arrivons à la fontaine. — Tout le portique est d'architecture rustique ; Diane, en marbre blanc, est nonchalamment couchée sur un piédestal que vient baigner une magnifique gerbe. — Nous reviendrons souvent à cette fontaine, dit Greuze. »

Ils allèrent de là dans la chapelle des tombeaux. Du premier regard, Greuze vit la pâle lumière d'une lampe d'argent qui jusque-là avait toujours brûlé. Dans le chœur, sous cette lampe, il vit quatre sphinx de marbre blanc soutenant un sarcophage, où Diane de Poitiers est représentée à genoux, les mains jointes, devant un prie-Dieu. Sur ce prie-Dieu un livre était ouvert ; savez-vous quel livre, quel livre profane dans ce sanctuaire ? C'était Brantôme. Le peintre lut à haute voix ce passage de l'historien des *Dames galantes :* « Je la vis six mois avant sa mort, si belle encore, que je ne sache cœur de rocher qui ne s'en fût ému. C'est dommage que la terre couvre un si beau corps. Elle était fort débonnaire, charitable et aumônière. Il faut que le peuple de France prie Dieu qu'il ne vienne jamais favorite de roi plus mauvaise que celle-là, ni plus malfaisante. » « Eh bien ! poursuivit Greuze, voilà une oraison funèbre d'un nouveau genre. Une pareille oraison venant de la bouche de Brantôme, qui n'était pas un courtisan, vaut bien une oraison de Bourdaloue dont c'était le métier. — Ce livre, dit Florian, a été ouvert ici, par le duc de Vendôme, à l'avénement de madame de Pompadour ; ainsi, c'était plutôt une satire qu'une oraison. »

Le peintre et le poëte allèrent déjeuner en se racontant ce qu'ils savaient de l'histoire de Diane de Poitiers.

Durant quelques jours, Greuze, de plus en plus ravi par ce séjour, ne trouva pas une heure pour peindre. « Ah ! disait-il au poëte, que vous êtes heureux de faire un tableau en vous promenant. »

Un soir qu'ils venaient tous deux de s'arrêter dans un des bosquets de la fontaine de Diane : « Reposons-nous-là, dit Greuze ; je viens de retrouver, par hasard, un des plus charmants souvenirs de ma jeunesse, c'est un coup qui m'a frappé au cœur, me voilà tout chancelant. Ah ! la jeunesse, l'amour, les romans de la vie ! »

Greuze venait de s'asseoir sur un banc de gazon. « Je puis bien vous confier cela, monsieur le chevalier ; tout capitaine de dragons que vous êtes, vous vous entendez un peu aux saintes amours. J'avais vingt ans, j'étais dans toute la floraison de ma vie ; je m'épanouissais au soleil, je peignais avec délices des saintes et des profanes. Et puis, j'aimais à la folie. Hélas ! qui aimais-je ainsi ? La femme de mon maître. C'était une belle créature qu'il avait épousée près de la fontaine de Vaucluse, dans le pays de l'amour et de la beauté. La première fois que je la vis venir dans l'atelier, le pinceau me tomba des mains ; la seconde fois, mon cœur bondit violemment ; enfin, cet amour fatal me surprit tout d'un coup. Je n'étais guère alors qu'un peintre d'enseignes ; par elle, la grâce et l'harmonie me furent révélées comme par enchantement. Quelques semaines se passèrent sans que mon cœur osât parler même dans mes regards ; sans une pantoufle violette, peut-être n'aurais-je jamais rien dit. Or donc, un matin je pei-

gnais un petit tableau pour le triste musée d'un marquis de Hautbois, lorsqu'elle vint à l'atelier dans le plus simple et le plus aimable déshabillé blanc que j'aie jamais vu; sa magnifique chevelure d'ébène s'échappait du peigne en touffes rebelles ; son corsage à peine dessiné n'en était que plus attrayant. Elle traînait d'un pied paresseux de jolies pantoufles violettes trois fois trop grandes. Tout en peignant mon tableau, je la regardais à merveille du coin de l'œil, mais de toute mon âme. Elle vint se pencher au-dessus de moi : « Le joli tableau! » dit-elle après avoir jeté un coup d'œil distrait. J'étais dans le feu, mais non pas dans le feu des damnés. Son épaule touchait mon épaule, son souffle agitait mes cheveux. J'allais perdre la tête, quand la voix de mon maître se fit entendre. Éléonore s'envola comme un oiseau, mais sa pantoufle resta en chemin. Je me jetai comme un fou sur cette pantoufle, je la baisai avec ardeur d'une lèvre agitée; j'étais si aveuglé par la passion, que je ne vis pas venir à moi la petite Jeannette, la fille d'Éléonore, cette même Jeannette qui est à cette heure la femme de Grétry. L'enfant, surprise de me voir baiser avec tant de feu la pantoufle de sa mère, s'enfuit à toutes jambes pour aller conter cela à son père; ainsi elle apprit mon amour à Éléonore. « Greuze est un enfant, dit-elle tout effrayée. — Il n'y a plus d'enfants, » dit Gromdon en souriant pour cacher sa jalousie. Le déjeuner fut silencieux. Dans l'après-midi, la petite Jeannette, sur la prière de sa mère, vint me demander la pantoufle violette. Je répondis que je n'avais pas vu de pantoufle. Le lendemain, craignant une *visite domiciliaire*, je pris la pantoufle en allant porter mon petit tableau à la galerie du marquis de Hautbois. J'allai au fond du parc où j'avais le privilége

de rêver tout à mon aise ; je cachai ma chère pantoufle dans le feuillage d'un bosquet touffu (celui où nous sommes me l'a rappelé tout à l'heure). Pendant plus d'un mois, je retournai tous les soirs dans le bosquet ; le marquis était aux eaux de Spa ; je n'étais distrait, dans mes promenades amoureuses et solitaires, que par un vieux bonhomme de jardinier qui voulait me prouver un peu trop souvent que les roses qu'il cultivait valaient bien celles que je peignais. Bienheureux temps ! les jours passaient comme des heures, les heures passaient comme des songes d'or ! bienheureux amour ! mon cœur ne recherchait qu'un peu de silence, un peu d'ombre, une pantoufle violette ! Qu'en dites-vous, mon cher poëte des bergères ? Némorin est un petit Fronsac auprès du Greuze d'autrefois. Cependant la pantoufle perdue inquiétait Éléonore ; une fois, à l'atelier, pendant que Gromdon reconduisait un visiteur à la porte, elle me dit d'un ton presque sévère : « Mais ma pantoufle, Greuze, où est-elle donc ? — Dans le jardin du marquis, dis-je en tremblant ; venez la chercher là. — Vous êtes fou, Greuze. » Et comme Gromdon fermait la porte, elle chanta d'une voix adorable : *Entendez-vous la cornemuse ?* Quelques jours après, Gromdon partit pour le Puy, où il devait restaurer une sainte Marie-Madeleine. Il songea à m'emmener avec lui, mais le voyage coûtait quelque douzaine d'écus, *plus que tu ne vaux*, m'avait-il dit. La jalousie lui coûtait un peu moins, tout compte fait. Il partit donc seul ; moi, je me promenai de plus belle dans mon paradis terrestre ; Ève manquait toujours, mais j'avais déjà sa pantoufle. Éléonore descendait de notre première mère en ligne droite ; elle était curieuse comme toutes les femmes ; elle vint aussi à son tour vers l'arbre défendu. Un

soir, un beau soir comme aujourd'hui, à peine un nuage par-ci, par-là, un doux soleil couchant, des oiseaux qui chantaient, des abeilles qui s'enivraient dans le calice des muguets : je soupirais de joie et d'amour dans mon cher bosquet, quand j'entendis tout à coup la voix perçante de la petite Jeannette ; je regardai par un œil du feuillage, je vis dans l'allée des grenadiers madame Gromdon et sa fille ; la fille bondissant comme un faon, la mère triste et pensive comme une femme qui se recueille dans son cœur. Ah ! qu'elle était belle, dans cette lumière pâlie du soir ! Que de grâce dans sa nonchalance ! Que de douceur angélique dans sa figure rêveuse ! Elle venait de mon côté, mais comme une femme qui ne sait où elle va. Le jardinier, en passant près d'elle, lui dit que j'étais dans le bosquet, croyant sans doute qu'elle me cherchait. Elle avança toujours sans trop lui répondre. Le bonhomme s'était arrêté avec Jeannette ; il lui cueillit quelques grenades d'un air paternel ; Jeannette, ravie, laissa aller sa mère et suivit le vieux jardinier. Moi, j'étais toujours caché dans le bosquet comme le serpent ; chaque pas d'Éléonore me frappait au cœur. Elle venait sans détours, elle allait arriver ; je saisis la pantoufle et la baisai avec une nouvelle ardeur. Il y avait peut-être un peu de charlatanisme dans ce mouvement, car Éléonore pouvait déjà me voir ; l'amour le plus noble n'est-il pas toujours un peu charlatan ? Madame Gromdon me surprit les lèvres sur sa pantoufle ; elle voulut rire et se moquer ; mais, touchée au cœur de ce culte silencieux et romanesque, elle sourit tristement. « Madame, dis-je en me jetant à ses pieds, voilà votre pantoufle. » Elle soupira. « Allons, mon pauvre enfant, murmura-t-elle, relevez-vous et n'en parlons plus. » Et, tout en parlant ainsi,

elle ne put s'empêcher de glisser ses jolis doigts dans les blondes touffes de ma chevelure : j'avais à vingt ans la plus belle chevelure du monde. Je me relevai tout en lui baisant la main ; elle sentit des larmes brûlantes y tomber avec le baiser. Vous le dirai-je ? entraînée par mon amour, elle pencha sa belle tête sur mon épaule : « Greuze, dit-elle d'une voix étouffée, ne n'aimez plus, de grâce, car tout serait perdu. Je ne vous aime pas, non, non, je ne vous aime pas ; le cœur est rebelle. — Hélas ! oui, madame, le cœur est rebelle, je n'y puis rien. Mais pourquoi chercher à éteindre mon amour ? C'est mon seul bien ; cela ne fait de mal à personne, pas même à vous, madame. » Éléonore secoua la tête en soupirant. Nous gardâmes le silence durant quelques secondes. Nous écoutâmes le vent dans le feuillage, le bourdonnement de l'abeille, la note attendrie de la verdière, mais surtout les battements de notre cœur. Je suis presque vieux, mais je donnerais bien des jours encore pour des secondes de ce moment béni du ciel. Éléonore était toute palpitante, je la dominais par mon amour, mais j'osais à peine toucher ses cheveux de mes lèvres égarées. Elle releva enfin la tête, elle me regarda avec sa douceur ineffable, elle voulut me parler, mais ma bouche étouffa sa parole. C'était trop et trop peu ; ce fut tout. Elle voulut se détacher de mes bras, je la retins. « Pourquoi ne pas vous aimer ? » lui dis-je avec passion. A cet instant sa fille, qui venait à nous, jeta son petit cri perçant. Sa mère se tourna vers elle. « Pourquoi ne pas m'aimer ? dit-elle, pourquoi ? Voilà une réponse que Dieu m'envoie. » Et elle indiqua Jeannette du doigt. Elle sortit du bosquet pour aller vers sa fille. A peine dehors, le soleil, qui allait disparaître dans les nuages de l'horizon, lui

jeta sur le front un rayon magique dont je fus ébloui, une sainte auréole qui me rappela soudainement les Vierges de Raphaël. Le ciel était venu à notre secours l'amour maternel triomphait. Jusque-là j'avais aimé avec des espérances coupables, j'avais senti que la bouche cherche encore sur la terre quand l'âme est déjà dans le ciel ; mais, depuis ce charmant tableau, ma bouche se ferma sans murmurer, mon âme s'éleva jusqu'à l'adoration. Éléonore ne fut plus une femme pour moi, ce fut l'image céleste que Dieu laisse entrevoir au poëte, le divin modèle que le grand peintre d'enhaut montre quelquefois au pauvre peintre d'ici-bas. J'ai souvent tenté de reproduire ce tableau, ce tableau qui est encore tout animé dans mon âme, mais j'ai toujours échoué, ma main tremblait, mon cœur troublait ma vue, je ne faisais rien qui vaille. Il n'y a qu'un poëte qui parvienne à saisir dans son œuvre toute la poésie de cette scène. »

Florian s'inclina. « Votre histoire m'a touché ; c'est une belle et noble histoire. — Je vous l'abandonne, dit Greuze. — C'est un legs précieux qui restera dans mon cœur. Mais, pour vous payer en petite monnaie, voilà tout à propos Agnès qui vient à la fontaine ; ce serait une mauvaise idylle pour moi ; pourquoi ne serait-ce pas un tableau pour vous ? Voyons, monsieur Greuze, à l'œuvre ! Agnès est jolie, le paysage est doux, la fontaine... — Mais votre Agnès ne va pas à la fontaine, dit Greuze. — Où diable va-t-elle ainsi ? se demanda Florian ; la voilà qui laisse sa cruche sur la pelouse et qui prend le sentier du parc. Il y a quelque amourette là-dessous, je le devine. M. de Penthièvre a appelé au château un jeune sculpteur sur bois qui sera de vos amis, mais qui en attendant est fort tendre pour Agnès. Il est

quatre heures ; à ce moment il a coutume de se promener dans le parc ; Agnès veut passer par là. Que Dieu la conduise. — D'où vient donc cette gentille Agnès? — C'est la fille du jardinier d'Anet. — Sur ma foi, c'est la plus fraîche rose du jardin. — L'an dernier, M. le duc s'est avisé de lui dire qu'elle était jolie ; cette bonne grâce d'un grand seigneur austère a tourné la tête à cette petite fille. Si son père n'y veille pas d'un peu près, elle ira un peu trop loin. — Le chemin n'est pas rude pour les jolies filles, mais il est glissant. — La voyez-vous là-bas qui revient toute pensive et toute surprise ? — Oui. Le diable de sculpteur a pris certainement quelque doux baiser pour son dessert. — Il n'y a rien à dire, ils sont jeunes tous les deux ; l'amour à dix-sept ans, c'est une bénédiction du ciel. — Elle a repris sa cruche, elle vient avec une indolence toute voluptueuse. Que ne puis-je la peindre ainsi ! — Il manquerait quelque chose au tableau. — Quoi donc, s'il vous plaît ? — Le baiser pris dans le parc. — La peinture a aussi ses ressources, je puis sans peine indiquer le baiser : je n'ai qu'à peindre à la main d'Agnès une cruche cassée. — Par là vous en direz trop, mais c'est une idée ingénieuse. A l'œuvre donc ; votre tableau sera *la Cruche cassée*. — Et pendant que je peindrai ce tableau, vous écrirez l'histoire que je vous ai racontée ; cette histoire aura pour titre *la Pantoufle violette*. Mais qu'ai-je dit! ceci n'est pas une histoire, c'est une confession. Gardez-vous bien de la profaner dans un livre.»

Vous savez tous que Greuze fit *la Cruche cassée ;* vous avez tous vu cette charmante figure qui unit le sourire de la candeur au regard de la volupté. Florian ne fit pas une nouvelle à sa façon de *la Pantoufle violette ;* il disait souvent qu'aussitôt Greuze mort, il aurait une

belle histoire à raconter; mais Florian mourut le premier.

III

Pour son malheur, Greuze se maria, un mariage bourgeois qui semblait promettre des jours paisibles, des joies sereines, enfin le petit bonheur du coin du feu. Ce petit bonheur dura bien six semaines; madame Greuze n'était pas si bourgeoise qu'elle en avait l'air ; elle aimait fort la comédie, le menuet et le petit souper. Elle commença par ruiner Greuze; elle avait des caprices de grande dame ; elle jetait l'argent par la fenêtre pour se donner les airs d'une petite marquise. Enfin Greuze devint tout simplement le jouet de cette femme. Il tenta de la ramener dans le bon chemin ; il fit pour cela deux dessins, qu'il appela *les Barques du bonheur et du malheur*. Voici l'allégorie : Dans la première barque, qui glisse légèrement au gré d'une brise amoureuse, sur un lac pur et calme, on voit deux futurs époux, allègres et souriants ; ils rament tour à tour, pour atteindre une île semée de roses et de myrtes, où on entrevoit le temple du bonheur. Au milieu de la barque, deux enfants passent sous les yeux ravis des époux que ce spectacle repose. Pour atteindre l'île fortunée, il faut éviter un précipice (vous devinez lequel?) La traversée est périlleuse ; mais, grâce à l'accord des deux rameurs, le danger est bientôt vaincu. Une fois hors de péril, l'Amour apparaît au-dessus de la proue, anime les époux et sourit à leur bonheur. Dans la seconde barque, c'est une autre histoire ; n'y cherchez pas l'image du bonheur, car le bonheur est bien loin de là.

Au lieu d'un ciel pur et d'un lac paisible, c'est une tempête sur la mer; c'est le même lac et le même ciel pourtant. Le vent siffle, les flots sont soulevés, l'éclair brille, et la foudre éclate sur le temple du bonheur, dont on ne voit plus que les ruines. Les vagues en furie poussent la malheureuse barque vers le précipice; le pauvre époux seul s'épuise en vains efforts pour éviter l'abîme; ses mains affaiblies soulèvent à peine les rames; le gouvernail est brisé: il n'y a plus de salut pour lui. L'épouse est assise nonchalamment sur un banc opposé; elle penche la tête et sourit à quelque souvenir coupable qui lui cache le danger, ou plutôt qui la console du danger. Sous ses yeux, ses deux enfants en guenilles se disputent un morceau de pain noir; elle ne les voit pas; son cœur est ailleurs, ou plutôt elle n'a pas de cœur. L'Amour, dont le flambeau est éteint, s'envole tristement loin de cette barque qui va s'engloutir.

Madame Greuze ne fut pas édifiée par ces deux dessins. « Tu es bien innocent dans ton allégorie, dit-elle au peintre; ton temple du bonheur est mal placé; s'il se trouvait au beau milieu d'une fête de madame du Barry, à la bonne heure; mais là, dans cette île déserte, ce n'est qu'un château en Espagne. Qu'entends-tu par le précipice? — J'entends que tu ne t'aviseras pas d'y jeter mon honneur. » Madame Greuze éclata de rire: « En vérité, tu es un homme de l'âge d'or! Au reste, monsieur, soyez paisible, ramez sans inquiétude, le gouvernail n'ira pas de travers. »

Diderot, un franc ami de Greuze, était par contrecoup trop ami de madame Greuze. Je ne veux pas dire par là qu'il ait poussé l'amitié trop loin; d'autres l'ont écrit pourtant. Écoutez Diderot lui-même, qui dit sans

façon quelque part: « Greuze est amoureux de sa femme, il a raison ; je l'ai bien aimée, moi qui vous parle, quand j'étais jeune et qu'elle s'appelait mademoiselle Babut, dans sa petite boutique de librairie du quai des Augustins. Poupine, blanche et droite comme le lis, vermeille comme la rose. J'entrais avec cet air vif, ardent et fou, que j'avais alors : « Mademoiselle, les *Contes* de La Fontaine ; un Pétrone, s'il vous plaît. — Monsieur, les voilà. Est-ce tout ce qu'il vous faut ? » (Je passe quatre lignes de Diderot, qu'il aurait bien dû passer lui-même.) Quand je retournais sur le quai, elle souriait et moi aussi. Quel joli sourire ! Greuze est donc amoureux de sa femme ; en la peignant tous les ans, il a l'air de dire non-seulement : *Voyez comme elle est belle;* mais encore : *Voyez ses appas.* Je les vois, monsieur Greuze. » Quand il écrivait ceci, Diderot était brouillé avec Greuze. Aussi il disait M. Greuze ou feu mon ami Greuze.

Le pauvre Greuze ne fut pas aveugle, hélas ! il lut Molière pour se consoler ; il finit par prendre son parti en brave : il se vengea à tort et à travers des erreurs de sa femme ; il devint un homme à bonnes fortunes. Il alla dans le beau monde avec tout l'attirail d'un petit-maître ; les plus fines dentelles vinrent orner sa jabotière et ses manchettes ; des pierreries précieuses brillèrent à ses doigts. Il porta cavalièrement une épée magnifique ; il fut galant *outre mesure,* disait Grimm ; il eut de l'esprit à tout propos. Il fut bientôt recherché partout ; c'était à qui verrait cette figure à la fois noble et naïve où se combattaient l'esprit et le sentiment. La duchesse de Bourbon l'appela à ses fêtes : « Je n'ose pas vous protéger, lui dit-elle ; vous êtes un duc à votre façon, venez donc ici comme un duc. » Greuze

n'oubliait pas pour cela d'aller étudier les passions du peuple. Parfois, au lieu d'aller faire le joli homme dans quelque hôtel célèbre où on disait déjà : M. *de* Greuze, il courait les petits théâtres, les boulevards et les guinguettes ; il poussait de temps en temps son pèlerinage d'artiste jusque dans les campagnes, avec Lemière ou tout autre. Lemière se gardait bien de voir autre chose que ses scènes de tragédie ou ses tableaux de poëme ; pendant qu'il cherchait la rime, Greuze trouvait le sentiment. Greuze allait partout, jusque dans l'étable, quand la paysanne pressait le pis de la vache. Dans ses tableaux villageois, comme tout rappelle bien la chaumière! Il y a du pain sur une planche dans *l'Accordée de Village*, ce pain doré qui vient d'être cuit vous donne tout de suite un appétit agreste. Dans une partie de campagne, Lemière lui dit un jour : « Je viens de trouver un vers. Quel vers ! *Le trident de Neptune est le sceptre du monde.* N'est-ce pas là un vers sublime ? C'est le vers du siècle. — Cela n'est pas trop mal rimé, dit Greuze en souriant ; mais ce vers sublime t'a empêché de voir faire l'aumône là-bas sur le seuil de cette maisonnette, par une jolie ménagère en blanc corset et gorgette au vent ; cela rime encore mieux à mes yeux. »

Greuze avait la nature volage des poëtes ; son cœur s'enflammait à tous les vents, son âme s'envolait à toutes les poésies ; il eut des amours et des amitiés sans nombre, donnant aux uns et aux autres tout ce qu'il pouvait donner. Il fut prodigue toute sa vie des richesses de son cœur. Grétry tenait son cœur à deux mains. Greuze aimait le premier venu, et quelquefois la première venue, se consolant d'une amitié trompeuse dans un amour infidèle. Les jours passaient vite

pour un tel homme ; il les voyait passer avec sa précieuse insouciance, s'imaginant que le soleil serait toujours rayonnant. Il avait la naïveté charmante des enfants et la vanité des petites filles. C'était souvent un souvenir de La Fontaine. Il marchait droit devant lui, dédaignant les détours. En homme de bonne foi, il parlait de lui-même avec enthousiasme. « N'y trouvons pas à redire, écrivait d'Alembert, car si Greuze s'écrie : Quelle belle chose je vais faire ! soyez sûr que c'est le génie qui parle ; le génie tient parole. » Diderot disait de sa vanité : « C'est celle d'un enfant, c'est l'ivresse de l'inspiration ; ôtez-lui cette naïveté qui lui fait dire de sa *Belle Pleureuse* ou de son *Accordée de Village :* voyez-moi cela, c'est cela qui est beau ! vous lui ôterez sa verve, vous éteindrez le feu, le génie s'éclipsera. » La fausse modestie est la pire des vertus dans les arts ; c'est la femme galante qui met un voile pour attirer les regards. Greuze était de bonne foi avec les autres comme avec lui-même ; il défendit toujours les belles choses de ses amis et de ses ennemis ; ainsi quand parut *le Déluge* de Girodet : « C'est tout au plus, disait un journaliste, le tour de force d'un écolier. — Dites donc d'un maître, » s'écria Greuze avec colère. Il fut le premier à prédire le génie de Prudhon. « Celui-ci ira plus loin que moi, disait-il souvent ; il enfourchera ces deux siècles avec des bottes de sept lieues. » Quoiqu'il jouât l'ignorance à merveille, il savait beaucoup ; un esprit d'élite fait toujours du chemin ; il peut ignorer ce que tout le monde sait mal, comme le grec ; mais soyez sûr que cet esprit a gagné en bonne philosophie humaine ce qu'il a perdu en mauvaise science, en langue vivante ce qu'il a perdu en langue morte. Greuze, qui rappelait La Fontaine par certains côtés,

comme je viens de le dire, a imaginé presque toutes les fables qu'a mises en vers le duc de Nivernais; il a même écrit un roman philosophique; ce roman est demeuré inédit; il a pour titre *Bazile et Thibaud*. On a dit dans le monde, après lecture faite par Greuze, que c'était le dernier chapitre de l'*Émile;* mais ce n'est là qu'un jugement du monde. Avec les hommes, Greuze était un peu silencieux, soit qu'il dédaignât les paradoxes, soit qu'il fût mal armé pour la réplique; mais, avec les femmes, il parlait beaucoup, enjolivant son babil de toutes les fleurs de la galanterie et de la louange. Le madrigal avait dans sa bouche une grâce nouvelle, une originalité curieuse. La duchesse de Bourbon écrivait : « Une femme est un être sacré pour Greuze; sa galanterie délicate et poétique nous rappelle le beau siècle de François Ier. Par malheur, il est un peu trop amateur de la beauté, il la cherche partout, du haut en bas. Il a dû se rencontrer quelquefois avec Duclos; mais c'est la faute de nos belles dames, qui ne posent guère que pour la figure. »

Quoique mal marié, Greuze criait contre les célibataires : « Ce sont, disait-il, des braconniers sur le mariage. » Il avait à se plaindre d'eux, sans doute. Cependant sa fille le consolait de sa femme quand il avait le temps de chercher des consolations. Ce qui semble étrange, c'est que Greuze, le plus volage des amoureux, en revenait toujours à aimer sa femme. « Voyons, profane, disait-il en lui pressant la main, tu as eu le diable au corps, mais mon amour t'a exorcisée. » Le diable s'éloignait pendant huit jours, mais il revenait de plus belle. L'impératrice de Russie appelant Greuze à sa cour, il aurait pu se délivrer de sa femme, il aurait pu éviter la misère qui s'approchait déjà; mais il prit en

pitié l'indigne épouse, il voulut la protéger jusqu'à la fin, malgré ses égarements.

Par sa bonne foi, par sa noble fierté, Greuze perdit bien des faveurs. En 1765 non-seulement son pays n'avait rien fait pour lui, mais l'Académie de peinture n'avait pas encore songé qu'il existât. Au salon de 1765, il exposa *la Jeune fille pleurant son oiseau,* et *la Petite fille qui tient un capucin de bois.* Vernet se promenait dans la galerie avec le marquis de Marigny, qui était un critique redouté, quoique marquis. Les deux promeneurs trouvèrent un homme en admiration devant la *Belle Pleureuse* de Greuze ; cet homme, devinez qui ? c'était Greuze lui-même. Jusque-là le marquis avaît beaucoup critiqué et dédaigné, ce tableau le surprit : « Cela est beau , » dit-il avec entraînement. Greuze se retourna : « Je le sais bien , monsieur le marquis ; mais, avec tout cela, je n'en suis pas plus riche. — Mon ami Greuze, lui dit Vernet, c'est que vous avez une nuée d'ennemis ; et parmi ces ennemis, il en est un qui paraît vous aimer à la folie, et qui vous perdra. — Qui donc ? — C'est vous. Oui, mon ami, vous avez des torts impardonnables envers votre fortune : vous vous imaginez qu'il ne s'agit que d'avoir du génie, une âme fière et sensible pour faire fortune, tandis qu'il faut des jarrets souples pour se faire pardonner son génie ; avec ces jarrets-là, vous auriez un logement au Louvre comme les princes de la peinture, des pensions à divers titres, et peut-être le cordon de Saint-Michel. Croyez-moi, cessez d'être un grand peintre, et vite l'Académie chantera vos louanges. — Que voulez-vous ? dit Greuze en tendant la main à Vernet ; il m'est si naturel d'avoir du talent et si difficile de ployer le jarret ! Je suis un homme d'autrefois, je ne m'incline que

devant les femmes. — Alors priez donc les femmes de faire votre fortune. »

Diderot survint ; avant de saluer les deux peintres et le marquis, il salua le tableau de Greuze. « La jolie élégie ! Le charmant poëme ! La belle idylle que Gessner ferait ici ! Je vous salue, jeune fille pleine de grâce. » Et se retournant : « Je vous salue, messieurs : de quoi est-il question ? — Greuze se plaint de la fortune, dit Vernet. — Greuze, reprit Diderot, ne sera jamais qu'un gueux comme moi (il y a gueux et gueux) ; mais qu'importe ? ses tableaux ne font-ils pas fortune ? » Quatre ans après, Greuze fut admis à l'Académie ; il voulut siéger parmi les peintres d'histoire ; il fit dans ce dessein un grand tableau assez mauvais : *l'Empereur Sévère reprochant à son fils Caracalla d'avoir voulu l'assassiner.* Greuze manquait de style et de grandeur pour un tel sujet ; il échoua ou à peu près ; les académiciens le reléguèrent parmi les peintres de genre. Greuze, piqué, se retira de l'Académie ; il fit contre elle des épigrammes à la façon de celles de Piron contre l'autre Académie, moins la rime. Il ne voulut plus exposer au Louvre, il fit *salon* chez lui : « Il n'y a que des enluminures à leur exposition, c'est dans mon atelier qu'on trouve des tableaux. » En France, on n'est jamais du parti de l'Académie, on s'amusa des quolibets de Greuze, tout le monde vint à lui. Princes, gens de lettres, grandes dames, c'était à qui le vengerait de l'Académie. Enfin, en dépit de l'Académie, il fut nommé peintre du roi.

L'Académie avait raison cependant : Greuze n'était pas un peintre d'histoire. Il n'entendait rien aux Grecs ni aux Romains ; il ne comprenait ni les rois, ni les héros ; il n'avait ni le grand style, ni le coloris solide, ni les accessoires magnifiques ; mais il savait trouver

merveilleusement l'expression des passions bourgeoises. Le drame de Diderot et l'idylle de Gessner, voilà son domaine ; c'est là qu'il est tout à son aise un peintre de génie. Son *Accordée de village* est à part ; c'est plus qu'un drame et une idylle, c'est presque une page de la Bible ; il y a dans cette scène une gravité religieuse qui rappelle les premiers âges du monde.

La *Sainte Marie égyptienne* est l'œuvre la plus sévère de Greuze ; c'est plus qu'un tableau, c'est sainte Marie elle-même dans la splendeur corporelle, dans la beauté divine et humaine qui a fait imaginer les anges, dirait Voltaire. La pénitente, réfugiée dans la solitude agreste d'un rocher, est vêtue de sa longue chevelure, mais surtout de sa pudeur et de son repentir. Greuze n'a pu s'empêcher de répandre sur la bouche et dans les yeux une teinte de volupté qui est le souvenir du monde et de ses passions. C'est une figure magique ; on y revient sans cesse comme à une amante qui pleure, comme à une amante qu'on a perdue à jamais. Le peintre avait pris deux modèles pour cette figure : Éléonore et Lætitia ; voilà d'où vient le charme divinement amoureux de ce chef-d'œuvre. Greuze disait dans le mauvais style du temps : *J'avais trempé mon pinceau dans mon cœur.*

Je ne puis faire ici la description de toutes les œuvres de Greuze, il faut y reconnaître et y admirer la magie de la couleur, qui ne pèche guère çà et là que par trop de blanc et de rose, l'agencement pittoresque des figures, mais surtout le sentiment qui domine tout. Le peintre a presque toujours *trempé son pinceau dans son cœur.* Il faut en même temps condamner la négligence du dessin, ces méplats un peu uniformes qui donnent à quelques toiles l'air d'ébauches de sculpture, l'affectation théâtrale de quelques scènes, la pauvreté des dra-

peries. Mais, après tout, sans être un grand peintre, Greuze est mieux placé dans l'esprit du monde que beaucoup de grands peintres ; la raison, c'est qu'il a été un peintre original. L'originalité doit être la pierre de touche de tous les francs artistes. Que de peintres qui étudient Raphaël toute leur vie sans trouver l'âme de la peinture, cette âme que Greuze avait trouvée un beau matin en adorant Éléonore ! en aimant Lætitia !

Greuze, Wilkie et Léopold Robert ont à peu près envahi tout un domaine de la peinture. Dans ce domaine, Wilkie peint la nature telle qu'elle est, sans souci de la scène ni du sentiment ; c'est un peintre pur et simple, un copiste, mais un merveilleux copiste, qui a tous les secrets du Créateur. Greuze, un peu gâté par Diderot, ne peut s'empêcher de faire du drame et de la philosophie, parfois même du mélodrame ; il voit bien la nature ; mais, n'y trouvant pas tout à son gré, il la cultive, il y cherche l'agencement et la mise en scène ; aussi les personnages de Greuze sont des acteurs ; ils ont beau prendre des airs naturels, ils posent toujours un peu ; chaque scène de ce peintre pourrait être transportée au théâtre. Léopold Robert a vu sous un plus beau ciel la nature en poëte : au lieu de peindre en prose, il a peint en vers, comme il l'a dit lui-même.

Greuze a trop sacrifié les draperies à la figure ; du moins il serait plus juste de dire tout simplement qu'il a trop négligé les draperies. Il avait le tort de croire que si les draperies étaient plus terminées, ses chairs auraient moins d'effet. Il ne faut pas que l'éclat et la beauté des draperies frappent trop le regard ; mais des draperies du Titien ou de Van Dyck, qui sont les chefs-d'œuvre de goût et de travail, nuisent-elles à leurs fi-

gures? Il y a dans les arts une harmonie suprême dont on ne peut s'écarter sans faute.

Comme Watteau, comme Boucher, comme Vanloo, Greuze a trop souvent répété le même air de tête, soit qu'il peignît une paysanne ou une femme du monde, une sainte ou une pécheresse. Mais tous les peintres d'un caractère original tombent toujours dans cette erreur ; ils ont une idée du beau qui les sauve et qui les égare en même temps, car ils poursuivent leur mirage jusqu'à l'éblouissement.

Après Watteau, le peintre le plus original du dix-huitième siècle, c'est Greuze. Du reste, il y a entre ces deux maîtres un certain air de famille. Si les paysans de Watteau sont des paysans de comédie, les paysans de Greuze ne sont-ils pas quelquefois des paysans de mélodrame? Watteau séduit sur son théâtre, Greuze touche sur le sien ; malgré quelques grimaces, comme Greuze a de la chaleur et de la sensibilité, il entraîne les spectateurs qui sentent plutôt, dans la scène qu'ils ont sous les yeux, l'effet que la vérité. Ce qui frappe de prime abord dans les figures et dans le coloris de Greuze, c'est un certain air de volupté répandu partout comme l'air de fête de Watteau. Greuze aimait les femmes avec passion, Watteau aimait l'Opéra avec folie. Voilà tout le secret. Watteau ne séduit que les yeux et parle à l'imagination, Greuze séduit les yeux et parle au cœur. Un critique a dit avec raison que le peintre de la *Cruche cassée* avait donné une sorte de volupté aux peintures de la vertu. En effet, Greuze, même dans ses figures les plus candides, réveille en nous un sentiment plus profane qu'austère. C'est bien le sentiment de son siècle. Mais les meilleurs historiens du XVIIIe siècle ne sont-ils pas des peintres ? des peintres qui ne songeaient

guère à faire des tableaux d'histoire. Les érudits ne trouveront jamais d'annales plus certaines que les toiles de Watteau, de Rigaud, de La Tour, de Boucher, de Greuze, des Vanloo. Le XVIIIe siècle finissant à la révolution, David est un peintre du XIXe siècle.

IV.

Le croirez-vous ? Ce peintre charmant qui vit s'asseoir sur un escabeau de son atelier le grand-duc de Russie et la grande-duchesse, le roi de France Louis XVI, le général Bonaparte le roi du monde, un roi de Suède, un empereur d'Allemagne, je ne sais combien de seigneurs de tous les pays ; Greuze qui, le dernier, a gardé sur son pinceau le sourire perdu de son siècle, ce peintre tout français, dont les œuvres feraient aujourd'hui encore la fortune de dix peintres, il est mort pauvre et seul, au beau temps des gloires de la France. David, qui l'avait fait oublier, l'avait oublié lui-même. Après 1789, le XVIIIe siècle n'avait plus rien à dire ni rien à faire ; la France venait de se réveiller dans un nouveau monde; il s'agissait bien de cruche cassée ou d'accordée de village ; on ne se mariait plus, on ne cassait plus de cruches à la fontaine. Les trois grandes images alors, c'étaient la guerre, la tribune, la guillotine. « Cela n'est plus de mon domaine, » disait Greuze avec effroi. Le pauvre peintre aurait dû prendre son parti, mourir de terreur comme son ami Florian, mais Greuze avait une fille ; elle semblait ne vivre que pour lui, il voulut vivre pour elle. Il traversa donc avec résignation tous les drames bruyants de la révolution, se reposant du bruit dans le travail, et se moquant bien un peu des gloires

de la tribune. « Le citoyen Homère et le citoyen Raphaël, disait-il, vivront bien aussi longtemps que ces citoyens célèbres dont je ne sais pas le nom. » Il habitait, grâce à je ne sais qui, un coin du Louvre ; ce voisinage des Tuileries lui faisait dire tous les matins : « Ma fille, qui est-ce qui est donc roi aujourd'hui ? » Il conservait toujours sa gaieté mélancolique ; la tristesse lui venait seulement à l'idée de laisser sa fille sans fortune et sans protection. Sentant la mort s'approcher, il ressaisit son pinceau, il eut un dernier éclair de génie. « Non, non, disait-il, je ne veux pas mourir sans laisser quelque chose à ma pauvre Caroline. » Il passa ses derniers jours à faire son portrait et le portrait de sa fille. Son portrait fut le meilleur du salon de 1805. On s'étonna de la vigueur d'un peintre de quatre-vingts ans; cela est franc et vrai comme une tête de Rembrandt; c'est moins fier et moins beau, mais il s'y trouve ce sentiment attendri qui anime toutes les têtes de Greuze. Or savez-vous ce que fit Caroline de ce portrait, le seul héritage de son père ? « Tu vendras cela cent louis, » avait-il dit. Caroline garda le portrait de son père et vendit le sien. Ce beau trait n'a rien qui surprenne ; mais il doit consoler les pères qui n'ont rien que leur nom à léguer à leurs enfants.

Cependant Greuze gardait le lit depuis quelques jours ; c'en était fait de lui, il n'avait plus la force de lutter. Barthélemy seul alla lui dire adieu. » Eh bien, Greuze ? — Eh bien, mon ami, j'apprends la mort. Si jamais tu t'avises de peindre la mort, figure-toi une mauvaise mère qui endort ses enfants pour se délivrer d'eux. Je commence à ne plus savoir ce que je dis ; mais patience, bientôt je ne dirai plus rien du tout. — Allons, allons, du courage; on ne meurt pas le premier

jour du printemps. — Eh! mon Dieu! depuis les sans-culottides, je n'entends plus rien aux saisons. Sommes-nous en ventôse ou en germinal? est-ce aujourd'hui saint Pissenlit ou sainte Asperge? — Qu'importe? Voyez comme le soleil est beau! — J'en suis bien aise pour mon voyage. Adieu, Barthélemy; je t'attends à mon enterrement; tu seras tout seul, va, comme le chien du pauvre. »

Greuze mourut sur le soir, après avoir un peu divagué; pourtant, son dernier mot fut une prière pour sa fille. Mademoiselle Greuze, après avoir passé la nuit à le veiller encore, alla tout en larmes trouver les amis de son père. « On l'enterre demain, » dit-elle partout. Mais le lendemain on ne vit au convoi que Barthélemy; Barthélemy, *le chien du pauvre,* comme avait dit le défunt; ce mot vaut un bon tableau pour ce peintre sans génie. Greuze fut vengé de ses lâches amis; vengé par une femme qui vint, durant la messe mortuaire, déposer un bouquet d'immortelles sur le modeste cercueil. « Il était bien juste, dit le *Journal de l'Empire,* qu'une femme, au nom de toutes, offrît ce tribut d'admiration sur la tombe de l'artiste célèbre qui leur avait presque toujours consacré son génie. »

La mort de Greuze fut une surprise dans tout Paris; on le croyait mort depuis longtemps. « Quoi! Greuze n'était pas mort? — Il vient de mourir très-pauvre et très-délaissé. — Que ne le disait-il? murmura Bonaparte, je lui eusse donné le fruit d'une victoire. — Je lui eusse donné le prix d'un de mes tableaux, » dit David. C'est toujours ainsi; quand il n'est plus temps de faire une bonne œuvre, notre cœur s'ouvre à deux battants. Avec toute leur bonne volonté, David et Bonaparte oublièrent bientôt que la fille de Greuze était sans ressources.

Cette noble fille prit tout à la fois l'aiguille et le pinceau; elle vécut seule sans autre secours, avec l'amitié de madame de Valori. Toute pauvre qu'elle était, elle sacrifia encore à la mémoire de son père. Depuis l'aube printanière jusqu'aux premières gelées de l'automne, la tombe du peintre était un petit jardin égayé par les roses. « Tant que je vivrai, disait-elle, les roses refleuriront. » Je suis allé à cette tombe que j'ai découverte à grand'peine; il n'y a plus de rosiers ni de couronnes; c'est la mort sans le souvenir de la vie. Un peu d'herbe amère, un amas de feuilles sèches, l'ombre des cyprès voisins, voilà ce que j'ai vu. Où êtes-vous, noble fille de Greuze?

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

LA COUR ET LE THÉATRE.

MADAME DE POMPADOUR.

I.

PORTRAIT. — LE MARI. — LE ROI.

Il y a au Louvre un pastel de La Tour, qui représente madame de Pompadour dans tout l'éclat de sa gloire et de sa beauté. La marquise est assise près d'une table couverte de livres, où l'on distingue l'*Esprit des Lois* et l'*Encyclopédie*. — Ces deux œuvres monumentales ont paru sous son règne. — Un livre ouvert montre une gravure représentant Guay ciselant quelque figure de Louis XV ou de sa maîtresse. La marquise est coiffée de ses cheveux, légèrement poudrés ; elle est vêtue d'une robe ouverte, à grands ramages ; elle est chaussée de mules à talons dignes d'un pied d'Orientale. Elle a le cou fièrement attaché ; la tête est

une merveille de beauté coquette, fine et gracieuse ; le front est élevé et sévère ; les lèvres, légèrement pincées, expriment de la volonté et de la raillerie ; les yeux sont d'un vif éclat ; le nez est parfait ; il y a dans tous les traits un air de noblesse et même de dignité que tempère le souvenir des petits soupers de Versailles. La couleur de cette figure est fraîche et délicate. En voyant ce chef-d'œuvre d'un attrait féerique, on commence à comprendre Louis XV, — cependant, Louis XV abandonnant la France pour la marquise de Pompadour !

Louis XV, fils de roi, était né fermier général, c'est-à-dire pour ne rien faire, pour bien souper, pour aimer les femmes, le plaisir et l'argent ; madame de Pompadour, fille d'un fermier général, était née reine, aimant la puissance, le luxe, les arts, tout ce qui fait la splendeur de la royauté.

Les femmes ont toujours protesté en France contre la loi salique, depuis Frédégonde jusqu'à madame de Pompadour. L'historien de bonne foi qui veut suivre les leçons de la philosophie humaine est forcé d'étudier plutôt la puissance des femmes que celle des hommes sur l'avenir de la France.

L'histoire de madame de Pompadour est inconnue de point en point ; cependant c'est un nom qui rayonne sur le siècle passé avec plus d'éclat que le nom de Louis XV.

On a beaucoup écrit sur elle (1) : les uns ont exalté

(1) On a des Mémoires apocryphes imprimés à Liége en 1768. Du reste, ces Mémoires n'apprennent rien. Ce n'est pas une femme qui parle, mais un rabâcheur politique.

En 1765, il parut à Londres un volume sous ce titre : *Genuine*

ses vertus, les autres ont multiplié ses crimes. Les uns et les autres se sont trompés. Un courtisan et un homme qui se venge ne sont pas des historiens quand ils écrivent. Avec un peu de patience, en étudiant à loisir les écrivains du XVIIIe siècle, on peut saisir çà et là un trait fidèle de cette charmante figure. Mais comment arriver jamais à découvrir toute la sombre ambition de ce cœur qui se cachait à tous par un sourire éternel ! Demandez aux Vanloo, à de La Tour, à Boucher, si jamais ils ont pu surprendre, quand elle posait devant eux, les secrets de son amour ou de sa politique.

history of the marchioness de Pompadour, mistress to the french king, and first lady of the bed chamber to his queen; containing the secret memoirs of the court of France, from her first coming into power, to her death. C'était la traduction d'un ouvrage d'une Bohémienne, ancienne religieuse célèbre par ses romans et ses galanteries, mademoiselle Fouque. Cette vie de madame de Pompadour fut imprimée en Hollande ; mais l'ambassadeur acheta toute l'édition, ce qui n'empêcha pas l'ouvrage d'être réimprimé ailleurs, selon l'usage de ces sortes de *marchés*.

En 1772, on publia à Paris les lettres de madame de Pompadour; quelques-unes sont d'elle, les autres sont attribuées à Crébillon le Gai ; c'est avec quelque raison, d'abord parce qu'il vécut longtemps dans l'intimité de la marquise, ensuite parce que ces lettres ont toutes le style des romans de l'auteur du *Sopha*.

En 1802, l'abbé Soulavie publia des *Mémoires historiques de la cour de France pendant la faveur de madame de Pompadour*. Ces Mémoires renferment bon nombre de pages curieuses, quelques vérités, beaucoup de mensonges. Mais comme l'abbé Soulavie avait vu madame de Pompadour il écrivit çà et là en connaissance de cause.

Enfin, en 1824 ont paru les Mémoires de madame du Hausset, femme de chambre de madame de Pompadour. C'est une apologie confuse de la marquise. Nous ne parlons pas des historiens de toutes les nuances, qui l'ont jugée en passant.

Madame de Pompadour est née à Paris en 1720. Elle a toujours dit en 1722. On assure que Poisson, son père, du moins le mari de sa mère, était employé des vivres dans l'armée ; quelques historiens affirment que c'était un boucher des Invalides qui fut condamné à être pendu ; selon Voltaire, elle était fille d'un fermier de la Ferté-sous-Jouarre. Qu'importe ! puisque son vrai père était le fermier général Lenormant de Tourneheim. Cet homme, la voyant digne de sa fortune, la prit chez lui et l'éleva comme sa fille : il lui avait donné lui-même les noms de Jeanne-Antoinette. Elle porta jusqu'à seize ans ce doux nom de Jeanne. Dès son enfance, elle montra une véritable passion pour le dessin et la musique ; tous les maîtres brillants de l'époque furent appelés en l'hôtel de Lenormant de Tourneheim. Les maîtres ne dégoûtèrent pas Jeanne des arts qu'elle aimait ; on vanta bientôt son esprit. Fontenelle, Voltaire, Duclos et Crébillon, qui étaient accueillis à l'hôtel en qualité de beaux esprits, s'en allaient prônant partout sa beauté, sa grâce et son talent.

Madame de Pompadour offrit le modèle d'une femme belle et jolie tout à la fois ; les lignes de sa figure avaient toute l'harmonie et toute la pureté d'une création de Raphaël ; mais, au lieu du beau sentiment dont le grand maître animait ses figures, c'était l'esprit souriant d'une Parisienne. Elle avait au plus heureux degré tout ce qui donne à la physionomie de l'éclat, du charme et du jeu. Aucune dame de la cour n'avait alors un maintien si noble et si coquet, des traits si imposants et si fins, une taille si élégante et si souple ; aussi sa mère disait-elle sans cesse : Un roi seul est digne de ma fille. Jeanne eut de bonne heure le pressentiment du trône, d'abord par les aspirations de sa

mère, ensuite parce qu'elle croyait aimer le roi. « Elle m'avouait, dit Voltaire dans ses Mémoires, qu'elle avait un secret pressentiment qu'elle serait aimée du roi, et qu'elle avait une violente inclination pour lui. » Il est de certains jours dans la vie où la destinée se laisse deviner. Tous ceux qui sont arrivés à gravir cette âpre montagne des vanités humaines, racontent que dès leur jeunesse des visions et des éblouissements les avertissaient de leur gloire future.

Cependant, comment arriver jusqu'à ce trône de France, dont la seule idée lui donne le vertige? En attendant, elle se familiarisait avec la vie d'une reine belle, pleine d'esprit, toujours admirée et toujours écoutée ; elle voyait à ses pieds tous les courtisans de la fortune de son père ; elle réunissait autour d'elle des poëtes, des artistes et des savants qu'elle protégeait déjà avec majesté.

Le fermier général avait un neveu, Lenormant d'Étioles. C'était un jeune homme aimable, ayant le caractère et les habitudes d'un bon gentilhomme ; il devait hériter de l'immense fortune du fermier général, du moins d'après les lois établies. Jeanne, de son côté, avait quelque droit sur cette fortune. Il y avait un moyen bien simple de mettre tout le monde d'accord, c'était de marier les deux jeunes gens. Jeanne, on l'a vu, aimait déjà le roi ; elle épousa d'Étioles sans changer de point de vue : Versailles, Versailles, voilà tout son horizon. Son jeune mari devint éperdument amoureux d'elle ; mais cette passion, qui allait jusqu'au fanatisme, ne parvint jamais à la toucher. Elle l'acceptait avec résignation comme un malheur qui ne devait pas durer.

L'hôtel des nouveaux époux, rue Croix-des-Petits-

Champs, fut organisé sur un pied seigneurial; la plus belle compagnie de Paris désertait les salons à la mode pour celui de madame d'Étioles; jusque-là on n'avait jamais étalé en France un luxe plus insolent. La jeune mariée espérait par là faire du bruit à la cour et piquer la curiosité du roi. Les journées se passaient en fêtes et en spectacles. Les comédiens célèbres, les poëtes, les artistes, les étrangers se donnaient rendez-vous dans cet hôtel splendide, dont la maîtresse était la vie et l'ornement; tout le monde y vint, en un mot, excepté le roi.

Depuis l'hôtel Rambouillet il y avait toujours eu en France des cercles de beaux esprits, présidés par une femme à la mode. Louis XIV haïssait ces réunions, disant que la cour se répandait dans les hôtels de Paris. En effet, pour beaucoup de monde, les cercles de la duchesse du Maine ou de la marquise de Lambert, de madame de Tencin ou de madame Geoffrin, avaient plus d'attrait que les fêtes déjà surannées de Versailles. La révolution française, Louis XIV l'a-t-il pressenti? a commencé dans les cercles, car on y riait un peu des puissances de la terre; la philosophie et la liberté y avaient leurs coudées franches. Ainsi, chez madame Lenormant d'Étioles on rencontrait le vieux Fontenelle, qui ne croyait à rien, pas même à son cœur; Voltaire, jeune encore, armé de tout son esprit pour faire la guerre à ceux dont le règne était de ce monde, surtout aux jésuites; Montesquieu et Maupertuis, nés moqueurs et sceptiques; d'autres esprits bien trempés qui avaient vu le déclin de la royauté et de la religion, quand Louis XIV, près de mourir, avait permis à la veuve de Scarron d'affubler la France d'un san-benito, quand Philippe d'Orléans, né libre, quoique né sur le trône,

avait déchiré le masque dans ses saturnales d'empereur romain. L'abbé de Bernis était chez madame d'Étioles *l'abbé de la maison* (il n'avait pas d'autre abbaye ni d'autre bénéfice). L'abbé de la maison et la maîtresse de la maison se doutaient-ils alors qu'à dix ans de là ils régneraient sur la France en ministres absolus (1)? Il y avait encore, dans ce cercle célèbre, un païen de bonne mine et de belle humeur, qui s'appelait Gentil-Bernard. Madame d'Étioles le traitait comme un enfant : c'était le La Fontaine sans génie d'une Sablière sans vertu. On croit qu'il était un peu son amant ; aussi celui-là ne devint pas ministre avec elle ; mais comme elle avait, quoi qu'on en ait dit, le souvenir du cœur, elle le nomma bibliothécaire du roi. On sait que le roi n'ouvrit jamais un livre ; on assure que Bernard ne mit jamais le pied dans sa bibliothèque.

Madame d'Étioles passait dans le monde pour une femme vertueuse. Elle jurait à son mari une fidélité éternelle, à moins que Louis XV ne vînt à l'aimer. Le mari était le premier à rire de cette réserve. On en parla

(1) Selon Marmontel, l'abbé de Bernis n'aurait connu madame de Pompadour qu'au commencement de sa faveur. Voici ce que raconte Marmontel dans le cinquième livre de ses Mémoires : « Il apprit qu'au rendez-vous de chasse de la forêt de Sénart, la belle madame d'Étioles avait été l'objet des attentions du roi. Aussitôt l'abbé sollicite la permission d'aller faire sa cour à la jeune dame, et la comtesse d'Estrade dont il était connu obtient pour lui cette faveur. Il arrive à Étioles par le coche d'eau avec son petit paquet : on lui fait réciter des vers, il amuse, il met tous ses soins à se rendre agréable, il réussit au point qu'en l'absence du roi il est admis dans le secret des lettres que s'écrivent les deux amants. Rien n'allait mieux à la tournure de son esprit et de son style que cette espèce de ministère. » Cette version est curieuse ; mais Marmontel doit se tromper.

d'abord dans la maison ; le bruit s'en répandit au dehors, il alla jusqu'à Versailles. Mais le roi, voulant plaisanter à son tour, se contenta de dire : « Je voudrais bien voir le mari. »

M. d'Étioles avait un château abandonné dans la forêt de Sénart; madame d'Étioles, ayant appris que le roi chassait souvent dans la forêt, déclara à son mari que les médecins lui conseillaient l'air du bois pour ses vapeurs.

Le mari qui ne prévoyait pas où voulait aller sa femme, fit meubler le château avec luxe. Une fois qu'ils furent installés dans ce nouveau logis, madame d'Étioles commanda trois ou quatre carrosses d'une légèreté féerique, pour promener ses vapeurs. Comme elle s'y attendait bien, elle rencontra souvent le roi dans la forêt : d'abord le roi passa sans prendre garde à elle, ensuite il remarqua ses chevaux. — Quel beau phaéton ! dit-il, en la rencontrant pour la troisième fois. Ensuite il la remarqua elle-même, mais il se borna à la trouver belle.

Une après-midi, l'orage surprit Louis XV en partie de chasse dans la forêt. Il entra au château d'Etioles ; mais madame de Châteauroux entra avec lui.

Madame d'Étioles ne se rebuta point ; elle continua à passer sous les yeux du galant chasseur, « tantôt comme une déesse descendue du ciel, tantôt vêtue d'une robe d'azur dans un phaéton couleur de rose, et tantôt vêtue en couleur de rose dans un phaéton d'azur (1). » Ne dirait-on pas un conte de fées ou un roman oriental ? Plus tard madame de Pompa-

(1) Soulavie. *Mémoires historiques de la cour de France pendant la faveur de madame de Pompadour.*

dour, au souvenir de toutes ces folies, sérieuses pour elle, disait au prince de Soubise : « Je m'imagine lire un livre bizarre ; ma vie est un roman impossible : je n'y crois pas. »

A Étioles, on jouait la comédie ; madame d'Étioles était la Clairon, la Camargo et la Dangeville de cette scène, dont la troupe ne comptait que des personnages illustres, ainsi, le duc de Nivernais et le duc de Duras. Le maréchal de Richelieu, qui allait partout où florissait la galanterie, était un spectateur assidu de ce théâtre charmant. Madame d'Étioles chercha à attirer le roi dans les coulisses. Mais le roi, gardé à vue par madame de Châteauroux, n'y alla pas une seule fois.

Madame d'Étioles passa deux étés sans obtenir du roi autre chose qu'un regard distrait. Pour une ambitieuse ce n'était point assez ; elle retourna à Paris sur la fin de la saison, décidée à changer encore ses attaques. Madame de Châteauroux était morte, le trône était vacant, il n'y avait pas une heure à perdre, car, sous Louis XV, *la reine est morte, vive la reine !*

En décembre 1744 il y eut des fêtes à l'Hôtel-de-Ville ; les femmes étaient masquées ; madame d'Étioles parvint à s'approcher du roi : « Sire, vous allez m'expliquer, s'il vous plaît, un songe bizarre : j'ai rêvé que j'irai m'asseoir sur un trône pendant un jour. — Et une nuit, dit le roi qui aimait à rire. — Je n'affirmerais pas, reprit madame Lenormant d'Étioles, que ce soit le trône de France ; cependant, j'ose le dire, c'était un trône de pourpre, d'or et de diamants ; ce songe me tourmente, c'est la joie et l'inquiétude de ma vie. Sire, de grâce, expliquez-le-moi. — L'explication est bien simple, dit le roi ; cependant il faudrait avant tout que

ce masque de velours tombât. — Vous m'avez vue. — Où ? — Dans la forêt de Sénart. — Alors, dit le roi, vous devinez qu'on désire vous voir encore. » A la suite de cette conversation, rapportée dans une lettre du marquis de Marigny, on voit que le premier rendez-vous du roi et de madame d'Étioles eut lieu dans l'hôtel de la rue Croix-des-Petits-Champs. Le roi était accompagné de deux courtisans, peut-être le duc de Richelieu et le duc de Gontaud. Les deux courtisans firent la cour à madame Poisson, qui demeurait toujours avec sa fille ; le roi, sous le prétexte d'admirer des dessins de madame d'Étioles, se promenait avec elle dans les appartements. Quant à M. d'Étioles, il était absent pour le service du roi.

Selon quelques biographes, le premier rendez-vous aurait eu lieu à Versailles; madame d'Étioles se serait assise sur le trône depuis le soir jusqu'au matin ; mais, une fois le soleil levé, le roi lui aurait dit adieu selon sa coutume. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'après la première entrevue, il se passa plus d'un mois sans qu'elle entendît parler de Louis XV. Grande fut sa douleur; elle attendait, elle attendait, elle ne vivait plus. A chaque bruit, à chaque mouvement, elle croyait voir arriver des dépêches de Versailles ; les heures passaient tout à la fois trop rapides et trop lentes. Le roi l'avait oubliée. A quoi tiennent les destinées d'une nation ? Fragilité des passions humaines ! Celle qui fut pendant vingt-quatre ans la maîtresse du roi et la souveraine de la France, préluda par l'oubli et l'abandon. Enfin, un jour le roi dit à son valet de chambre qu'il s'ennuyait. « Dis donc, Binet, et cette femme? — Ma foi ! sire, elle doit s'ennuyer bien plus que Votre Majesté.—Tu crois ? — Elle passe ses jours à pleurer. — Eh bien, va lui

dire que j'essuierai ses larmes. » Madame d'Étioles revint. Le roi lui trouva sans doute plus de charme qu'à la première entrevue, car, le lendemain, quand le soleil se leva, elle resta sur le trône.

Selon une autre version, madame d'Étioles arriva un matin tout effarée à Versailles. Elle demanda le roi. Un écuyer, M. de Bridge, qui avait été des plaisirs d'Étioles durant la dernière saison, la conduisit devant Louis XV. « Sire, je suis perdue! mon mari sait ma gloire et mon malheur. Je viens vous demander un refuge... Si vous ne m'abritez pas contre sa colère, il me faudra mourir (1). »

On sait que Louis XV a passé sa vie à s'ennuyer.

(1) Dans la *Galerie de l'ancienne cour,* édition de 1788, voici comment on raconte la première rencontre du roi et de madame de Pompadour : c'était à l'Hôtel-de-Ville, à l'une des extrémités de la salle; sur une estrade disposée en forme d'amphithéâtre brillaient toutes les beautés de la bourgeoisie et de la petite noblesse. Le roi s'approchant de cette estrade, remarquait et faisait remarquer aux courtisans que les femmes de cette classe étaient plus belles et mieux parées que les femmes de la cour, quand un masque se détachant de ce groupe charmant vint lutiner le monarque (je cite textuellement). Après avoir excité par ses agaceries la curiosité du roi, la dame céda à ses prières et se démasqua; mais par un raffinement de coquetterie elle se rejeta en même temps dans la foule, sans toutefois se laisser perdre de vue. Elle avait alors un mouchoir à la main qu'elle laissa tomber; Louis XV le ramassa et le lui jeta avec beaucoup de grâce. Un murmure confus se fait entendre aussitôt dans la salle avec ces mots : *Le mouchoir est jeté!* Dans le même livre on raconte que la mère de la marquise, madame Poisson, était alors attaquée d'une maladie mortelle; quand elle apprit qu'enfin sa fille avait presque séduit le roi, elle respira et se crut sauvée. La joie lui rendit des forces pour quelques jours, et elle eut le temps de voir poindre la gloire future de sa fille. Elle expira en disant ces mots : « Dieu soit loué ! je meurs contente, je n'ai plus rien à demander au ciel. »

« Le peuple souffre, lui dit un jour le duc de Choiseul. — Je m'ennuie, » répondit le roi. Madame d'Étioles affermit son empire en variant la vie de son royal amant, par des chasses, des promenades, des fêtes, des spectacles, des soupers. D'abord elle eut l'art de se métamorphoser elle-même à toute heure du jour ; nulle ne sut mieux qu'elle varier les jeux de sa physionomie ; tantôt elle était langoureuse et sentimentale comme une madone qui rêve du ciel ; tantôt elle était vive, enjouée, coquette comme une Espagnole amoureuse. Elle avait merveilleusement le don des larmes ; elle mettait tant d'art à bien pleurer, qu'elle donnait à ses larmes, dit un poëte, la valeur des perles. Quiconque l'avait vue le matin superbe, impérieuse, reine dans toute la splendeur de la puissance, la retrouvait le soir lutine, folle, étourdie, présidant les petits soupers avec la verve et l'entrain d'une comédienne après le spectacle. L'abbé Soulavie, qui l'a vue souvent, a laissé d'elle un portrait bien étudié : « Outre les agréments d'une belle figure, pleine de vivacité, madame de Pompadour possédait encore au suprême degré l'art de se créer un autre genre de figure, et cette nouvelle composition, également savante, était un autre résultat des études qu'elle avait faites des rapports de son âme et de sa physionomie. Sans déranger l'attitude du corps, son visage était un parfait Protée. » On le voit, le don des larmes, elle ne l'avait que comme les comédiens en présence du public ; le public de madame de Pompadour, c'était Louis XV. Dieu sait tout le tourment et toutes les angoisses qu'elle dut subir pour jouer son rôle pendant vingt-quatre ans sans une heure de trêve.

Cependant M. d'Étioles ne voyait pas revenir sa

femme; il l'adorait, il vivait pour elle, il lui paraissait impossible de vivre sans elle. Quand il apprit, par sa belle-mère, que sa femme avait la gloire d'être au palais de Versailles, il tomba dans une douleur profonde ; la colère ne lui vint que plus tard ; il écrivit à sa femme une lettre pleine de vraie passion ; il la suppliait, au nom de leur petite fille, au nom de leur bonheur passé, au nom de la vertu, de revenir dans cette maison, dont elle était la joie et l'espérance.

Le pauvre d'Étioles terminait ainsi :

« Madame, songez-y ; vous avez une fille que j'aime presque autant que vous-même ; mais que voulez-vous que j'en fasse ? Quand une mère de famille meurt, on plaint ses enfants. Vous n'êtes pas morte, mais ma fille est bien plus à plaindre. »

Cette lettre, vraiment touchante, avait été écrite sous les yeux du frère de madame de Pompadour, plus tard marquis de Marigny. Or, cette lettre si noble et si bonne, la maîtresse du roi la jeta au feu sans vouloir y répondre. Une seconde lettre vint quelques jours après. Cette fois la douleur et l'amour n'étaient plus que de la jalousie et de la colère. Madame d'Étioles comprit qu'il fallait répondre. Elle répondit par une lettre d'exil. Le pauvre M. d'Étioles eut l'ordre de se rendre sans retard à Vaucluse. Le pays était bien choisi. Son chagrin fut si profond qu'il tomba malade et ne se releva qu'au bout d'un an. Ceci se passait en France il y a cent ans.

Non-seulement la maîtresse du roi avait oublié son mari, mais elle avait encore renié son nom. Madame d'Etioles était devenue marquise de Pompadour. La maison de Pompadour venait de s'éteindre dans la personne d'un abbé de Pompadour, qui faisait lire son

bréviaire par son laquais, et qui s'en croyait quitte. De l'abbé de Pompadour à madame la marquise de Pompadour, il n'y avait pas loin.

II.

LE THÉATRE A LA COUR. — VOLTAIRE. — JEAN-JACQUES. LA CHUTE DES JÉSUITES. — LES PETITS SOUPERS. LE PARC AUX CERFS.

Madame de Pompadour s'aperçut très-vite qu'avec un roi comme Louis XV, qui n'avait pour se distraire ni les rêves de la vanité, ni le goût élevé des arts et des lettres, il fallait, sinon des contes comme au sultan des *Mille et une Nuits*, du moins des tableaux vivants et variés. Elle commença par se faire comédienne. Le roi était un spectateur ennuyé de la vie; elle comprit qu'il fallait qu'elle changeât souvent son rôle et l'esprit de son rôle pour parvenir à amuser le roi. Vingt fois par jour, elle changeait de vêtements, d'allures, de manières, passant de la gaieté à la mélancolie, accompagnant une saillie d'une parole tendre; chanteuse comme les sirènes, légère comme les oiseaux, elle inventait mille gracieux enfantillages. Sa beauté, dont l'éclat était merveilleux, la servait dans toutes ses métamorphoses. Elle s'habillait avec un art exquis. Parmi les vingt costumes qu'elle a créés, on citait surtout les négligés à la Pompadour : robes en forme de veste turque, qui dessinaient avec une grâce parfaite tous les contours du corsage. Elle passait souvent toute la matinée à sa toilette, en compagnie de Louis XV, qui lui donnait des conseils pour que cette œuvre de fée durât plus long-

temps. Cependant le roi finit par se lasser de n'avoir qu'une seule comédienne. En vain elle se déguisait tantôt en fermière, tantôt en paysanne, tantôt en bergère, pour le surprendre, ou plutôt pour se laisser surprendre dans les détours du parc de Versailles (1). Le roi avait d'abord trouvé le jeu charmant, mais peu à peu il avait reconnu que c'était toujours la même femme sous mille travestissements.

Il aurait fallu que madame de Pompadour pût se métamorphoser tout à fait. Voyant que le roi s'ennuyait à la comédie qu'elle lui donnait, elle fit construire un théâtre dans le Cabinet des Médailles, et nomma les acteurs qu'elle trouvait dignes de jouer avec elle dans ce théâtre, qui ne devait avoir pour spectateurs que le roi et quelques courtisans très-aimés. Le duc de La Vallière fut choisi pour directeur ; pour souffleur, on prit un abbé. Voici les noms des acteurs : le duc d'Orléans, le duc d'Ayen, le duc de Nivernais, le duc de Duras, le comte de Maillebois, le duc de Coigny, le marquis d'Entraigues, la duchesse de Brancas, la comtesse d'Estrade, madame d'Angevilliers. Je cite cet extrait des statuts : « Pour être admis comme sociétaire, il faudra prouver que ce n'est pas la première fois qu'on joue la comédie, pour ne pas faire son noviciat dans la troupe. — Les actrices seules auront le droit de choisir les ouvrages que la troupe doit représenter. — On n'accorde qu'aux actrices seules, pour les répétitions, la demi-heure de grâce, passé laquelle, l'amende qu'elles auront encourue sera décidée par elles seules. » On fit l'inauguration

(1) On sait d'ailleurs qu'elle se déguise en paysanne, en laitière, en religieuse, en fermière, en sœur grise, en jardinière, pour surprendre et agacer le roi. (*L'abbé Soulavie.*)

du théâtre, par *le Mariage fait et rompu,* de Dufresny. C'est une pièce de circonstance, en pensant au mariage de madame de Pompadour avec d'Étioles. On commença par jouer la comédie, on finit par ne plus représenter que des opéras et des ballets. Dans le chant et dans la danse, comme dans le jeu des passions, madame de Pompadour était la seule comédienne d'un talent réel. Elle était ravissante dans les paysannes naïves, surtout dans le rôle de Colette, du *Devin de Village.* Rien n'était difficile comme d'assister à ce spectacle de duchesses; le roi seul disposait des entrées; il se montrait plus rigoureux pour son théâtre que pour son palais; aussi ne fut-ce point une moindre faveur pour Voltaire, qui depuis longtemps aspirait aux joies de Versailles, de voir jouer l'*Enfant prodigue* sur le théâtre de la cour. Voltaire avait, comme tous les hommes, la faiblesse de vouloir gouverner l'État; enivré de succès littéraires, il ne rêvait plus qu'aux honneurs politiques. Il espérait devenir ambassadeur ou ministre par la grâce de madame de Pompadour; avec un peu plus d'esprit de conduite, il fût devenu ambassadeur, ministre, et même cardinal; mais au moment où il croyait atteindre le but de ses rêves, il le manqua en écrivant ces vers fameux :

> Pompadour, vous embellissez
> La cour, le Parnasse et Cythère.

Ces vers, on le sait, furent l'occasion d'une petite remontrance faite par la reine et ses filles; tout fut perdu pour Voltaire malgré la bonne volonté de madame de Pompadour, qui, du reste, voyant la cause mauvaise, n'eut garde de compromettre sa faveur par d'impru-

dentes tentatives. Voltaire ne pardonna pas à la marquise sa tiède intercession; comme la vengeance est le plaisir des rois et des poëtes, Voltaire, après des madrigaux et des cajoleries sans nombre, chanta avec beaucoup de sans-façon dans son fameux poëme :

Telle plutôt cette heureuse grisette
Que la nature ainsi que l'art forma
Pour le sérail ou bien pour l'Opéra.
Sa vive allure est un vrai port de reine,
Ses yeux fripons s'arment de majesté,
Sa voix a pris le ton de souveraine,
Et sur son rang son esprit s'est monté.

Cependant il demeura toujours son ami : ainsi au moment où la marquise n'était plus aimée du roi ni respectée des courtisans, Marmontel raconte cette conversation à Ferney. « Elle n'est plus aimée, elle est malheureuse, dit Marmontel. — Eh bien, s'écria Voltaire, qu'elle vienne ici jouer avec nous la tragédie; je lui ferai des rôles, et des rôles de reine. Elle est belle, elle doit connaître le jeu des passions. — Elle connaît aussi, répliqua Marmontel, les profondes douleurs et les larmes. — Tant mieux, c'est là ce qu'il nous faut. — Puisqu'elle vous convient, laissez faire; si le théâtre de Versailles lui manque, je lui dirai que le vôtre l'attend.»

Duclos et Rousseau lui furent plus sévères. Duclos, se croyant un grand historien sans colère et sans indulgence, la jugea durement. Il eut peur de passer pour un courtisan, il fut injuste. Elle avait tenté de s'attacher Rousseau; mais le fier républicain de Genève lui écrivit une lettre (1) qui mit un terme aux négociations.

(1) « Madame,
« J'ai cru un moment que c'était par erreur que votre commis-

Cependant elle l'estima toujours à un haut degré. Un jour que la maréchale de Mirepoix lui conseillait de ne pas s'inquiéter de ce hibou, elle lui dit : « C'est un hibou, mais c'est celui de Minerve. »

Madame de Pompadour, qui voulait affermir sa royauté, résolut d'être reine de France, comme Louis XV était roi de France *par la grâce de Dieu*. Le prince de Soubise, qui était un de ses courtisans, se chargea de lui procurer un jésuite de bonne volonté, qui consentît à la confesser et à l'absoudre des péchés commis à la cour. Le P. de Sacy avait conservé dans la célèbre compagnie les manières aimables d'un franc gentilhomme. Il savait être de son siècle, et riait un peu des sévérités de son ordre. Le prince de Soubise alla à lui. Il se montra d'abord un peu farouche : « Songez-y, lui dit le prince de Soubise, du confessionnal de la marquise au confessionnal du roi, il n'y a qu'un pas. » Le P. de Sacy ne put vaincre l'attrait de cette position dangereuse. Il alla chez la marquise. Elle l'accueillit de l'air du monde le plus aimable ; elle était fière d'avoir pour confesseur un homme qui venait d'être nommé procureur général des missions. Et puis, jusque-là le parti des jésuites s'était levé contre elle à la cour ; la

sionnaire voulait me remettre 100 louis pour des copies qui sont payées avec 12 francs. Il m'a détrompé. Souffrez que je vous détrompe à mon tour. Mes épargnes m'ont mis en état de me faire un revenu non viager de 540 livres, toute déduction faite. Mon travail me procure annuellement une somme à peu près égale; j'ai donc un superflu considérable; je l'emploie de mon mieux, quoique je ne fasse guère d'aumônes. Si, contre toute apparence, l'âge ou les infirmités rendaient un jour mes forces insuffisantes, j'ai un ami. J. J. ROUSSEAU.

« Paris, 18 août 176?. »

reine, le dauphin, le P. Griffet, le cardinal de Luynes, l'évêque de Verdun, M. de Nicolaï, espéraient bien la chasser du trône comme une mécréante. Or, une fois déclarée digne de Dieu par un jésuite aussi considérable que le P. de Sacy, ne devenait-elle pas un peu inviolable et sacrée? Aussi, elle mit en œuvre toutes ses séductions contre son confesseur. Elle ne déploya jamais plus de grâce, d'esprit et de beauté. Le roi aurait eu le droit d'être jaloux. Le père de Sacy, qui se laissa prendre sans résistance à cette charmante coquetterie d'une femme plus dédaigneuse qu'une vraie reine, vint sept à huit fois parler de confession sans vouloir encore la confesser. N'était-ce pas plutôt une préface d'amour profane qu'une préface d'amour divin? Comme la bonne ville de Paris ne savait alors à quoi s'amuser, elle s'amusa de cette confession. On fit des chansons sur le confesseur et la pénitente. Piron arriva un soir au café Procope, disant qu'il avait des nouvelles de Versailles : « Eh bien, la marquise est-elle confessée? — Non : madame de Pompadour n'a pu s'entendre avec le P. de Sacy sur le genre de confessionnal. » Le lendemain grande rumeur chez les jésuites; ils appellent à leur conseil des Dix le procureur général des missions. Il fut contraint à se confesser lui-même. On lui ordonna, pour prix de son absolution, de refuser ses conseils à la marquise « et de s'excuser comme il le pourrait de l'avoir aussi longtemps amusée. »

Le P. de Sacy se présenta donc une dernière fois devant madame de Pompadour. Voici, mot à mot, ce qu'il lui dit : « On ne peut vous accorder, madame, l'absolution que vous désirez; votre séjour à la cour, loin de votre mari; les bruits du public, relatifs à la faveur que le roi vous accorde, ne vous permettent pas

d'approcher de la sainte table. Le prêtre, au lieu de vous absoudre, prononcerait une double condamnation, la vôtre et la sienne; tandis que le public, accoutumé à juger la conduite des grands, la confirmerait sans appel. Vous désirez, madame, vous me l'avez témoigné, remplir les devoirs de bonne chrétienne; mais l'exemple en est le premier; et pour obtenir une absolution et la mériter, la démarche préalable consiste à vous réunir à M. d'Étioles, ou du moins à quitter la cour et à édifier votre prochain, puisqu'il se déclare scandalisé de votre séparation avec votre mari. »

Madame de Pompadour écouta ces paroles avec le calme d'une statue. Mais dès que le P. de Sacy eut prononcé le dernier mot, elle éclata impérieusement :

« Mon père, vous êtes un ignorant, un fourbe, un vrai jésuite; m'entendez-vous bien? Vous avez joui de l'embarras où vous avez imaginé que je me trouvais. Vous voudriez bien, je le sais, vous et les vôtres, me voir loin du roi; mais je suis ici aussi puissante que vous m'y croyez chancelante et faible; et malgré tous les jésuites du monde, je resterai à la cour, tandis qu'eux-mêmes seront non-seulement bannis de la cour, mais encore chassés du royaume. »

Dès ce jour, la chute des jésuites fut prononcée. Les RR. PP. s'imaginaient que la marquise n'était, comme madame de Châteauroux, qu'une reine d'un jour. Il faut leur rendre justice : ils croyaient n'avoir rien à craindre d'une pareille ennemie. Certes, s'ils avaient pressenti la puissance de cette femme, qui avait toute la volonté d'un homme, ou plutôt d'une femme qui se venge, ils lui eussent permis d'approcher de la sainte table, et, s'il l'eût fallu, ils lui eussent réservé une place parmi les reines du ciel.

Madame de Pompadour était née avec de nobles instincts ; les libellistes les plus acharnés n'ont jamais nié son goût pour les arts. Elle voulait faire de Louis XV un roi artiste ; elle a toujours tenté de l'arracher à son apathie par les nobles distractions. Mais Louis XV ne comprenait pas, comme Louis XIV, que les grands monuments font souvent la gloire des rois. N'est-il pas curieux de rappeler ici les idées qu'avait la marquise de Pompadour pour l'embellissement de Paris ? Elle voulait faire de tous les couvents de bénédictins un seul couvent ; convertir les jardins de ces vastes solitudes en places publiques, ombragées d'arbres, couvertes de gazon et ornées de statues. L'archevêque de Paris fit entendre à Louis XV, qui, malgré tout, était toujours dévot, que pour avoir une bonne place au ciel, il ne fallait pas prendre ici-bas la place des bénédictins. Madame de Pompadour voulait orner les galeries du Louvre, et y placer des tableaux de toutes les écoles. Louis XV, qui était avare, craignit d'être forcé, pour cette royale entreprise, de recourir à son domaine privé ; d'ailleurs, les peintres alors célèbres jetèrent les hauts cris, sous le prétexte qu'il ne resterait plus d'argent pour acheter leurs tableaux. Madame de Pompadour eut l'idée de rebâtir la Cité : le plan de ce projet, qui fut présenté au roi, avait été tracé sous les yeux de la marquise. On devait bâtir avec luxe et orner le premier étage de balcons qui auraient abrité les trottoirs ; mais comme, en suivant ce beau projet, on eût supprimé les seize églises de la Cité, le roi, sur les oppositions du chapitre de Notre-Dame et du clergé, ne donna pas son assentiment, et la Cité vint jusqu'à nous avec ses repaires de voleurs et de filles de joie. Madame de Pompadour proposa encore un second Hôtel-Dieu, repré-

sentant au roi qu'il était triste, dans un royaume comme la France, de voir deux malades dans un même lit. Mais madame de Pompadour était alors à Versailles le seul avocat des pauvres. A cette prière, le roi lui répondit : « N'avons-nous pas une maison de chasse à Choisy ? J'ai consenti à bâtir Bellevue pour nos plaisirs, et j'ai bâti Saint-Sulpice pour l'amour de Dieu. » Le roi Louis XV ne croyait qu'à lui-même, à sa maîtresse et à Dieu. Madame de Pompadour réussit pourtant avec le projet de l'École-Militaire. Ce fut à force de répéter au roi qu'il fallait se distinguer par un monument. Madame de Pompadour réussit aussi à fonder la manufacture de Sèvres (1). Enfin, madame de Pompadour a donné l'idée de la reconstruction de la Madeleine repentante, qui était la seule église où elle aimât à prier Dieu.

Les petits soupers de Versailles égayaient quelquefois Louis XV, qui promenait son ennui partout, à la chasse, au spectacle, dans les jardins du palais. Après souper il avait des saillies tour à tour fines et grossières. Un soir qu'on chantait une complainte sur les infortunes d'Adam, notre premier père, le roi improvisa un couplet digne des meilleures chansons de Collé :

Il n'eut qu'une femme avec lui,
Encor c'était la sienne ;
Ici je vois celles d'autrui
Et ne vois pas la mienne.

(1) Il y a un siècle, la porcelaine n'était en France qu'une grotesque contrefaçon de la porcelaine du Japon. On achetait tous les ans aux Saxons et aux Chinois pour 500,000 livres de porcelaine. Peu de temps après la fondation de la manufacture de Sèvres, les étrangers achetaient en France pour un million de porcelaine.

On le voit, Louis XV avait aussi ses jours de poésie. Anacréon n'eût pas mieux trouvé ni mieux dit.

Cependant, que faisait la reine pendant ces petits soupers, ces joyeux spectacles, ces éternelles fêtes de la galanterie? la reine priait Dieu, et croyait que Dieu protégeait toujours la France. Madame de Pompadour était, on le sait, une de ses dames d'honneur; mais la dame d'honneur et la reine ne se voyaient jamais. Un jour que le roi se promenait dans le parc de Versailles avec sa maîtresse, comme ils n'avaient plus rien à se dire, ils firent à l'envi l'éloge des vertus de cette bonne Marie Leczinska. « Tenez, marquise, dit Louis XV, portez-lui de ma part ces fleurs que vous avez cueillies pour moi. » Madame de Pompadour ne se fit pas prier; c'était la première fois qu'elle faisait quelque chose pour la reine. Après avoir salué et présenté le bouquet, elle s'inclina pour se retirer; mais la reine lui dit de rester et la pria de chanter devant elle, ajoutant qu'on lui avait dit des merveilles de sa voix. La marquise se sentit offensée et s'excusa de ne pouvoir céder à cette prière. La reine ne pria plus, elle ordonna. Madame de Pompadour se mit aussitôt à chanter le fameux monologue d'*Armide : Enfin il est en ma puissance!*

Madame de Pompadour, née dans les rangs du peuple et allant s'asseoir sans façon sur le trône de Blanche de Castille; madame de Pompadour protégeant les philosophes et chassant les jésuites, traitant les grands seigneurs avec le même sans-façon que les artistes, fut une des mille petites causes de la révolution française. Madame Dubarry ne faisait qu'imiter sa devancière quand elle appelait un noble duc un sapajou. On connaît le mot : « Annoncez le sapajou de madame la

comtesse Dubarry. » Ainsi parlait un grand seigneur de la cour de Louis XV. Il serait curieux d'enrichir le grand livre héraldique de tous les sobriquets donnés par les maîtresses de Louis XV comme titres de noblesse aux courtisans de Versailles. Plus d'un beau nom que la France citait avec orgueil a perdu son éclat dans cette atmosphère de courtisans et de courtisanes. — « Non-seulement, disait madame de Pompadour à l'abbé de Bernis, j'ai toute la noblesse à mes pieds, mais mon petit chien est ennuyé d'hommages. » Madame de Pompadour régnait si impérieusement, qu'un jour à Versailles, à la fin du dîner, un vieillard s'approcha du roi et le pria tout haut de vouloir bien le recommander à madame de Pompadour. Tout le monde se mit à rire, excepté la marquise.

Cependant, le coup de poignard de Damiens faillit la perdre ; le roi, effrayé sur ses désordres, durant les quelques heures où il se crut au lit de mort, fut bien près de renoncer à la marquise, à ses pompes et à ses œuvres. Elle aveugla le roi et reprit son empire. Elle lui apprit d'où partait le coup de poignard. Damiens avait été armé par les jésuites, mais l'arme avait été forgée par les Anglais. Les Anglais craignaient l'alliance de la France et de l'Autriche ; ils voulaient ruiner la France qui leur portait plus que jamais ombrage ; ils redoutaient d'ailleurs d'être ruinés par elle. Ils alimentaient la guerre passionnée entre les jansénistes et les molinistes, entre le clergé et les parlements, entre le parti de madame de Pompadour — l'amie de Marie-Thérèse et des philosophes — et le parti du dauphin — l'ennemi de Marie-Thérèse et des philosophes — prince dévot, sans idées et sans force. Les Anglais devaient, quand la guerre serait vive, quand

les esprits seraient égarés, trouver un bras parmi les jésuites pour frapper Louis XV, car, une fois le dauphin sur le trône, les jésuites et les Anglais reprenaient toute leur puissance. Du moins, c'était la version de madame de Pompadour, version que les historiens sérieux n'ont pu combattre.

Madame de Maintenon avait eu moins de peine pour amuser Louis XIV, vieux et dévot, que madame de Pompadour pour distraire Louis XV, jeune encore, mais fatigué de toutes les joies, même du paradis futur. Au temps où la marquise se déguisait en sœur grise et en jardinière, elle fit bâtir dans le parc de Versailles, au bord du bois, sur la route de Saint-Germain, un très-romantique ermitage; vu du dehors, c'était une Thébaïde digne en tous points d'un anachorète ; mais dès qu'on en avait franchi le seuil, c'était une petite maison digne d'un vieux roué de la régence. Vanloo, Boucher, De La Tour, avaient passé par là pour reproduire sur les murs et sur les plafonds toutes les charmantes images de l'art païen. C'était un luxe inouï de naïades et d'hamadryades. Vénus, Hébé, Diane chasseresse, les trois Grâces vêtues de leurs cheveux, s'y multipliaient à l'infini. Le jardin était un chef-d'œuvre de séduction ; c'était plutôt un bois qu'un jardin, un bois peuplé de statues, formé d'arcades embaumées, de bosquets enchanteurs, de retraites mystérieuses. Au milieu du jardin, il existait une ferme, une vraie ferme dans tout son attirail, avec des vaches, des chèvres et des moutons. La marquise présida jour par jour à la construction de cet ermitage. « Où allez-vous, marquise ? lui disait Louis XV, la voyant sortir si souvent. — Sire, je me bâtis un ermitage pour mes vieux jours... Vous savez que je suis un peu dévote :

je finirai dans la solitude. — Oui, dit le roi, comme toutes celles qui ont beaucoup aimé, ou plutôt qu'on a beaucoup aimées. »

Vers la fin du printemps, quand le bois eut reverdi, quand les arbres furent en fleur, quand l'herbe émaillée tapissa les chemins, madame de Pompadour pria Louis XV de venir déjeuner à son ermitage.

Le roi se fit conduire par son valet de chambre. On comprend qu'il alla de surprise en surprise. D'abord, avant d'entrer, à la vue du toit couvert de chaume, il jugea qu'il allait déjeuner en anachorète ; il craignit sérieusement que la marquise ne prît goût à la retraite. Il entra dans la cour ; il alla droit à la porte de l'ermitage. A cet instant, une jeune paysanne vint à sa rencontre : comme elle était fraîche, délicate et jolie, il commença à trouver l'ermitage de son goût. Elle le pria de la suivre à la ferme, en traversant les bosquets odorants. Louis XV ne songea-t-il pas à s'arrêter en chemin avec celle qui lui montrait la route ?

Quand il fut près de la ferme, une autre paysanne plus délicate encore, sortit d'une étable et vint lui présenter avec mille révérences une jatte de lait. En voyant cette laitière charmante coiffée d'un petit bonnet coquettement posé sur le chignon, vêtue d'un blanc corset et d'une jupe bleue, le roi rougit de plaisir. Avant de lui prendre la jatte des mains, il la regarda une seconde fois des pieds à la tête. Elle baissait timidement les yeux avec cet air d'innocence qui fait le charme des filles de quinze ans. Ses bras étaient d'une blancheur de lis ; elle avait au cou une petite croix d'or qui venait tomber et se perdre dans un pompeux bouquet de roses qui semblaient fleurir à son corsage. Mais ce qui surtout émerveilla le roi, ce furent deux

jolis pieds nus dignes du marbre et du statuaire, chaussées dans les sabots les plus rustiques.

Par une coquetterie presque naïve, la jolie laitière posa un des pieds sur le sabot. Le roi reconnut la marquise et lui avoua que pour la première fois de sa vie il avait eu l'envie de baiser un joli pied. Madame de Pompadour retourna avec son amant à l'ermitage, il fut émerveillé des raffinements de l'architecte. Voilà l'origine du Parc-aux-Cerfs.

Quand madame de Pompadour eut épuisé toutes les métamorphoses elle peupla le Parc-aux-Cerfs de laitières, de sœurs grises, de bergères, d'abbesses qui continuèrent le rôle joué par elle avec tant d'esprit et tant de grâce. Elle voulait régner, non pas sur le cœur de Louis XV, mais sur la France; or, pendant que Louis XV régnait sur le Parc-aux-Cerfs, elle gouvernait à Versailles.

III.

POLITIQUE DU ROI ET DE SA MAITRESSE. — MADAME DE CHOISEUL. — LES PHILOSOPHES A VERSAILLES. — LA SYBILLE. — LE MARÉCHAL DE RICHELIEU. — PRESSENTIMENTS FUNÈBRES.

Il serait difficile d'étudier le système politique de madame de Pompadour, si toutefois elle a eu un système. On ne peut nier ses idées; mais le plus souvent c'était un chaos de caprices. Du reste, le duc de Choiseul qui réunissait trois portefeuilles, qui disposait de tout le pouvoir, suivait à la lettre la politique de madame de Pompadour, en renversant le système de Louis XIV,

en s'alliant à l'Autriche, en formant une ligue, ou plutôt un pacte de famille, entre les Bourbons de France, d'Italie et d'Espagne. La politique de madame de Pompadour a réuni la Corse à la France ; ainsi Bonaparte, qui naissait à la mort de la marquise, lui doit son titre de citoyen français.

Les femmes ne vivent pas dans l'avenir, leur règne est au jour le jour, car c'est le règne de la beauté qui ne peut que perdre en avançant ; les femmes de génie qui ont voulu gouverner le monde n'ont jamais contemplé les nuages d'un lointain horizon ; elles ont su voir autour d'elles, mais elles n'ont pu voir loin d'elles. *Après moi le déluge !* disait madame de Pompadour.

Le XVIIIe siècle fut un siècle de frappants contrastes : le premier ministre après le cardinal de Fleury, c'est madame de Pompadour. Avec le cardinal, la religion aveugle protégeait le trône contre les parlements ; avec la marquise, nous voyons poindre la philosophie, qui va tourmenter tour à tour le clergé et le parlement. Sous madame de Pompadour, le roi, s'il eût été hardi comme elle, serait devenu plus roi que jamais. Le cardinal était avare comme un intendant ; la marquise se montra prodigue comme une maîtresse, disant que l'argent devait couler du trône à pleins bords, en fleuve généreux qui parcourt l'État. Le cardinal avait été hostile à l'Autriche et favorable à la Prusse, la marquise eut la guerre avec Frédéric pour complaire à Marie-Thérèse. La bataille de Rosbach lui a donné tort ; mais, comme elle l'a dit, avait-elle le privilége de faire des héros ?

Est-ce bien le devoir de l'historien d'accuser cette femme de toutes les hontes du règne de Louis XV ? Elle est arrivée sur le trône au moment où la royauté

par la grâce de Dieu s'effaçait devant la royauté de l'opinion. Il n'y avait rien à faire à Versailles, parce qu'à Paris le pouvoir était déjà aux mains de Voltaire, de Montesquieu, de Jean-Jacques, de Diderot. Madame de Pompadour comprit si bien cette royauté future, qu'elle alla au-devant d'elle. Ne protégea-t-elle pas hautement les philosophes, ceux-là mêmes qui, par la force de leurs idées, devaient renverser le trône où elle était assise ? Les peintres qui l'ont représentée, n'ont jamais oublié de montrer près d'elle des livres révolutionnaires comme *l'Encyclopédie, le Dictionnaire philosophique, l'Esprit des lois, le Contrat social.*

Madame de Pompadour aimait à se venger : ce fut là son plus grand tort. Pour un mot, elle fit emprisonner Latude à la Bastille ; pour un quatrain, elle fit exiler le ministre Maurepas. Frédéric appela sa faveur le règne de Cotillon ; de là, la guerre de sept ans.

Louis XV, toujours dévot, du moins après souper, se confiant à Dieu pour les destinées de la France, disait que Dieu seul avait les mains assez grandes pour gouverner un royaume ; aussi il prenait en pitié toutes les hautes délibérations de ses ministres. Il disait un jour au maréchal de Richelieu, alors l'un des quatre premiers gentilshommes : « Vous les voyez bien tous assemblés pour peser beaucoup d'opinions différentes, vous verrez qu'ils choisiront la pire. » Il ne prenait guère la peine de combattre son conseil. Qu'importe? disait-il à madame de Pompadour, il naîtra de petits orages de tout ce qu'ils font, mais ne serons-nous pas à l'abri ? » De tous ces orages mal dispersés il se forma une tempête qui renversa le trône.

Pour conserver son empire, madame de Pompadour se résigna à toutes les lâchetés et à toutes les humi-

liations. Elle chassa les jésuites pour se faire des amis dans le parlement ; elle exila le parlement pour se faire des amis dans le clergé. Pour empêcher que son royal amant ne prît une autre maîtresse en titre parmi les dames de la cour, elle-même inventa ce sérail, sans poésie et sans éclat, qui s'appelait le *Parc-aux-Cerfs*, « l'oreiller des débauches de Louis XV », dit Châteaubriand ; enfin haïe et méprisée de toute la France, madame de Pompadour disait à Louis XV : « De grâce, gardez-moi près de vous ; je vous protége, j'assume sur ma tête toutes les haines de la France ; les mauvais temps sont venus pour les rois : dès que je ne serai plus là, toutes les insultes qui s'adressent à la marquise de Pompadour, seront pour le roi. »

Parmi les tentatives hardies entreprises pour détrôner madame de Pompadour, celle-ci est la plus curieuse :

M. d'Argenson et madame d'Estrade avaient résolu d'élever sur le trône la jeune et belle madame de Choiseul, femme du menin. L'intrigue fut conduite avec tant d'art que le roi accorda un rendez-vous. A l'heure du rendez-vous il existait une grande agitation dans le cabinet du ministre. M. d'Argenson et madame d'Estrade attendaient avec inquiétude. Quesnai, médecin du roi et de la favorite, était présent. Tout à coup madame de Choiseul arrive tout échevelée, dans un charmant désordre. Madame d'Estrade court au-devant d'elle, les bras ouverts. « Hé bien ? — Oui, je suis aimée ; elle va être renvoyée, il m'en a donné sa parole. » Un grand éclat de joie retentit dans le cabinet. Quesnai, on le sait, était l'ami de madame de Pompadour ; mais en même temps il était l'ami de madame d'Estrade. M. d'Argenson le croyait au moins

neutre dans cette révolution. « Docteur, lui dit-il, rien ne change pour vous ; nous espérons bien que vous nous resterez. — Moi, monsieur le comte, répondit froidement Quesnai en se levant, j'ai été attaché à madame de Pompadour dans sa prospérité, je le serai dans sa disgrâce. » Et il s'en alla sur-le-champ.

Cet homme de mœurs toutes rustiques, vrai paysan du Danube, qui se trouvait en si singulière compagnie à Versailles, habitait un petit entresol au-dessus des appartements de madame de Pompadour. Il passait tout son temps à rêver d'économie politique. Il avait pour amis tous les illustres philosophes. Ceux qui n'allaient pas à la cour venaient une fois par mois dîner gaiement chez Quesnai. Marmontel raconte qu'il y dînait lui-même en compagnie de Diderot, d'Alembert, Duclos, Helvétius, Turgot, Buffon. Ainsi au rez-de-chaussée on délibérait de la paix et de la guerre, du choix des ministres, du renvoi des jésuites, de l'exil des parlements, des destinées de la France. Au-dessus, ceux qui n'avaient pas la puissance, mais qui avaient les idées, travaillaient sans le savoir aux destinées du monde. On détruisait à l'entresol ce qu'on faisait au rez-de-chaussée. Il arrivait que madame de Pompadour, ne pouvant recevoir les convives de Quesnai au rez-de-chaussée, montait pour les voir à table et causer avec eux (1).

Dans ce temps-là il y avait une sorcière célèbre, la Bontemps. Madame de Pompadour était émerveillée de

(1) Quesnai fut très-gracieusement anobli par Louis XV. C'était dans la chambre de madame de Pompadour ; le roi prit trois pensées dans un vase de Sèvres : — Tenez, Quesnai, je vous anoblis et je vous donne des armoiries parlantes.

ses prédictions. Deux de ses ministres, l'abbé de Bernis et le duc de Choiseul, y croyaient fermement : elle leur avait prédit à tous deux dans leur jeunesse, qu'ils arriveraient aux plus hautes dignités. Madame de Pompadour voulut à toute force que la Bontemps lui dît la bonne aventure. Pour dérouter la sorcière, elle la fit appeler chez la nièce d'un valet de chambre de M. de Gontaud, qui était dans sa confidence. La marquise alla attendre la sorcière dans le petit appartement de cette fille ; le duc de Gontaud qui l'accompagnait, se tint dans un cabinet; sa femme de chambre, madame du Hausset, resta avec elle auprès du feu.

La Bontemps arriva bientôt ; elle trouva madame de Pompadour sur une chaise longue, coiffée d'un bonnet de nuit, vêtue en fille du peuple. Suivant les ordres de la sorcière on avait préparé des tasses à café et une cafetière. Elle fit chauffer le café, prit les mains de la marquise pour en étudier les lignes, tira de sa poche un miroir et dit : Voyons quelle figure vous faites là. Après mille cérémonies, regardant les linéaments que faisait le marc du café, elle parla ainsi : « Ni beau, ni laid, j'entrevois là un ciel serein, et puis toutes ces choses qui semblent monter, ces lignes qui s'élèvent, ce sont des applaudissements ; voilà des nuages dorés qui vous environnent; voyez-vous ce vaisseau en pleine mer, comme le vent est favorable ! Vous êtes dessus et vous arrivez dans un pays superbe, dont vous devenez la reine... Tenez, regardez, c'est une espèce de géant. De l'or, de l'argent, quelques nuages par-ci, par-là... mais vous n'avez rien à craindre... Le vaisseau sera quelquefois agité, mais ne périra pas. » La sorcière se tut. Madame de Pompadour lui demanda toute tremblante si elle mourrait bientôt, et de quelle

maladie. « Je ne parle jamais de cela, répondit la Bontemps. — A la bonne heure pour l'époque, reprit la marquise, mais le genre de mort ? — Vous aurez le temps de vous reconnaître. » On paya la sorcière, qui s'en alla aussitôt la séance close. « Hé bien ? dit madame de Pompadour au duc de Gontaud qui avait tout entendu. — C'est étonnant ! dit-il, mais c'est comme les nuages ; on y peut lire tout ce qu'on veut. »

Le maréchal de Richelieu fut un des amis fidèles de la marquise. J'ai sous les yeux une lettre curieuse, cachetée en cire rouge, aux armes d'Aragon ; elle est écrite sur du papier qu'un laquais dédaignerait aujourd'hui pour confier ses flammes à une fille de chambre, ce qui contraste singulièrement avec le ton d'impératrice qui règne dans cette lettre, adressée par madame de Pompadour au maréchal de Richelieu : « Je voudrais avoir de bonnes nouvelles à vous mander de mes nerfs, mais ils sont pires que jamais. J'ai encore passé cette nuit sur mon séant à étouffer ; je crois que quand les malheurs publics (qui me font tant de mal) cesseront, il n'y aura plus de remèdes pour ces maudits nerfs, ils sont en trop mauvais ordre.

« Bonjour, maréchal, vos souhaits pour mon bonheur ne pourront s'accomplir que lorsque la France sera tranquille ; je ne vous en sais pas moins de gré de votre façon de penser pour moi, et vous reconnaîtrez à la longue qu'il n'est pas d'amie qui me ressemble. »

Cette lettre est datée de 1751. Le fragment de celle qui suit donnerait une idée de la manière d'écrire du maréchal de Richelieu quand il s'adressait à madame de Pompadour. « Il est assurément, madame, plus agréable de vous voir que de vous écrire, mais il peut être plus utile de vous écrire que de vous voir

quand on a des réflexions et des méditations à vous demander. Je prends la liberté de vous envoyer un travail sur les côtes de France, que m'a inspiré mon attachement pour le roi et mon zèle pour l'État. Dussiez-vous me siffler comme un poëte qui vous présenterait de mauvais vers, je me consolerais en pensant que j'ai fait mon devoir. Comment serait-il possible de voir de sang-froid les Anglais au centre du royaume? Il est vrai, madame, que Louis XIII a mis son royaume sous la protection de la Vierge; mais il est vrai que nos ministres comptent trop sur *elle* et sur *vous,* et vous savez que le roi compte trop sur les ministres. Adieu, madame, j'ai grande impatience de vous faire ma cour (1). »

Voici un autre fragment de lettre de madame de Pompadour, qui continue à la peindre. Elle écrit à la comtesse de Brézé : « Si vous allez au Val-de-Grâce, je vous prie de faire bien des amitiés pour moi à madame de Senneterre. Hélas! elle a choisi la meilleure part : le monde ne méritait pas le cœur que Dieu lui a donné. Sa jeunesse et ses charmes lui ont d'abord attiré une foule d'adorateurs ; à présent elle veut être sainte : voilà le diable pris pour dupe. »

Plus loin elle écrit ces lignes : « Les anciens Germains disaient qu'il y avait quelque chose de divin dans une belle femme. Je suis presque de leur avis, et

(1) Cependant le maréchal de Richelieu tout en se faisant un des plus assidus courtisans de la marquise, lui refusa son fils quand elle le lui demanda pour sa fille Alexandrine d'Étioles, qui mourut au couvent peu de temps après ce refus. Ainsi madame de Pompadour reçut la même année deux coups dans le cœur : le refus outrageant du maréchal et la mort de sa fille qu'elle croyait appelée à de hautes destinées.

je pense que la grandeur de Dieu brille avec plus d'éclat sur un beau visage que dans le cerveau de Newton. »

Un peu plus loin, elle se plaint de l'ennui qu'elle trouve à la cour. « Ici il ne m'est pas plus possible d'être gaie qu'à madame de Percival d'être belle. »

Madame de Pompadour n'avait pas revu son mari depuis quinze ans ; un jour à l'Opéra elle crut le reconnaître dans la personne d'un fermier général, gros comme un fermier général, épanoui comme un fermier général. 400,000 livres de revenus avaient consolé d'Étioles. Bien d'autres se sont consolés à moins.

Ce jour-là le spectacle se passa dans la salle. La marquise subit les ponts-neufs, les bons mots, les madrigaux chantés et lancés par le parterre à M. d'Étioles ; le lendemain, séance extraordinaire à Versailles dans le cabinet du roi. On décida qu'à l'avenir le fermier général recevrait un ordre de rester en son hôtel quand la marquise irait à Paris.

Madame de Pompadour recevait le dimanche à sa toilette les artistes, les gens de lettres et les grands seigneurs qui étaient admis à lui faire la cour. Marmontel raconte qu'à l'arrivée de Duclos et de Bernis, qui ne manquaient pas un dimanche, elle disait, à l'un « d'un air léger et d'un parler doux, *bonjour,* Duclos ; à l'autre, d'un air et d'un ton plus amical : *bonjour, abbé,* quelquefois en lui donnant un petit soufflet sur la joue. » Presque toujours, elle avait un accueil plus affable pour les artistes que pour les courtisans titrés ou blasonnés. J. B. Vanloo, De La Tour, Boucher, Carle Vanloo, Cochin ne faisaient jamais antichambre. On connaît sa première entrevue avec Crébillon. On lui avait dit que le vieux tragique vivait pauvre et délaissé,

dans le fond du Marais, avec son chien et ses chats. « Que dites-vous ? Pauvre et délaissé ! » Elle courut trouver le roi et lui demanda sur sa cassette cent louis de pension. Quand Crébillon vint à Versailles pour la remercier, elle était au lit : « Qu'il entre, et que je voie le génie en cheveux blancs. » A la vue de ce beau vieillard pauvre et fier, elle s'attendrit jusqu'aux larmes. Elle le reçut avec une grâce touchante : il en fut ému ; et comme il se penchait sur le lit pour lui baiser la main, le roi parut : — « Ah ! madame, s'écria Crébillon, le roi nous a surpris, je suis perdu. » Cette saillie plut au roi : le succès de Crébillon fut décidé. Il faut dire qu'il avait quatre-vingts ans.

Madame de Pompadour a passé ses derniers jours dans un profond abattement. Comme elle était au déclin de sa faveur et de son règne, elle n'avait plus d'amis; le roi lui-même la subissait, mais ne l'aimait plus. Les jésuites, qu'elle avait chassés, les jésuites qui ne s'en vont jamais (1), l'accablaient de lettres où ils lui peignaient les terreurs des damnés. Elle ne croyait pas à l'enfer; mais n'était-elle pas dans l'enfer ? Chaque heure qui sonnait, la poussait plus avant dans sa douleur. A son arrivée à la cour, fière de sa jeunesse, de sa beauté et de sa fraîcheur, elle avait proscrit le rouge et les mouches, disant que la vie n'était pas un bal masqué. Elle en était arrivée à cet âge triste et désolé, où il faut choisir entre le rouge ou les premières rides. « Jamais je n'y survivrai », disait-elle avec effroi.

(1) La crainte de perdre sa puissance et de redevenir bourgeoise de Paris l'a perpétuellement désolée; elle n'a plus vu dans chaque jésuite, quand elle a réussi à en détruire l'ordre, que des assassins et des empoisonneurs (*Mémoires historiques de la cour de France*).

Une nuit de 1760, elle se souleva dans son lit, appela madame du Hausset et lui dit avec des tremblements : « Je le sens bien, je vais mourir, madame de Vintimille et madame de Châteauroux sont mortes *jeunes comme moi*, c'est une fatalité qui frappe toutes celles qui ont aimé le roi. Ce que je regrette le moins, c'est la vie ; je suis fatiguée d'hommages et d'insolences, d'amitiés et de haines ; mais, je vous l'avoue, je suis effrayée par l'idée d'être jetée à la voirie, soit par le clergé, soit par monseigneur le Dauphin, soit par le peuple de Paris. » Madame du Hausset lui prit les mains, et lui dit que si la France avait le malheur de la perdre, le roi ne pourrait que lui donner une sépulture digne d'elle. « Hélas ! répliqua madame de Pompadour, une sépulture quand madame de Mailly, repentante d'avoir été sa première maîtresse, a voulu être enterrée au cimetière des Innocents et même sous l'égout. »

Elle passa la nuit à sangloter. Le jour venu, elle reprit un peu de courage ; elle appela à elle toutes les ressources de l'art pour cacher les premiers ravages du temps ; mais elle eut beau faire pour retrouver cet adorable sourire qui vingt ans auparavant faisait oublier à Louis XV qu'il était roi de France.

IV.

MORT DE MADAME DE POMPADOUR. — SON TESTAMENT. — ORAISONS FUNÈBRES. — DEUX PORTRAITS DU XVIIIe SIÈCLE.

Elle ne voulut plus reparaître à Paris ; à la cour elle ne se montra plus qu'à la lumière dans l'attirail d'une reine de Golconde, couronnée de diamants, portant vingt bracelets et traînant une robe des Indes brodée

d'or et d'argent. C'était toujours la divine marquise d'autrefois; mais bientôt, en y regardant de plus près, on découvrait que ce n'était plus qu'un pastel, charmant encore, mais çà et là effacé et repeint. Ce fut par la bouche qu'elle commença à perdre sa beauté. Elle avait de bonne heure pris l'habitude de se mordre les lèvres, pour cacher ses émotions. A trente ans, sa bouche avait perdu tout son vif éclat.

On a dit qu'elle était morte empoisonnée, soit par les jésuites qui l'accablaient de lettres anonymes, soit par ses ennemis de Versailles. Madame de Pompadour, tous les esprits sensés n'en doutent pas, est morte parce qu'elle avait quarante-quatre ans, parce qu'elle ne devait sa puissance qu'à sa beauté, parce qu'elle ne voulait pas survivre à sa beauté. Elle souffrit longtemps en silence, cachant toujours sous un sourire pâli la mort qu'elle sentait déjà; enfin elle se coucha pour ne plus se relever. Elle était au château de Choisy; le roi et les courtisans ne croyaient pas que sa maladie fût sérieuse, mais elle-même ne s'aveuglait pas. Elle supplia le roi de la faire conduire à Versailles : elle voulait mourir sur le théâtre de sa gloire, mourir en reine dans le royal palais, donnant encore des ordres, et voyant à ses pieds le troupeau des courtisans.

Elle mourut en avril (15 avril 1764) comme Diane de Poitiers, Gabrielle d'Estrées et madame de Maintenon. Le curé de la Madeleine l'assista à ses dernières heures. Comme il s'inclinait après lui avoir donné la bénédiction, elle lui dit, en se ranimant, car elle était presque morte : « Attendez, monsieur le curé, nous nous en irons ensemble (1). » Le roi lui avait jusque-là

(1) Personne ne voulait alors s'en aller dans l'autre monde sans faire un lazzi en partant. « Que diable venez-vous me chanter là,

témoigné une amitié de souvenir et de reconnaissance ; mais dès qu'elle eut rendu le dernier soupir, il ne s'inquiéta que du moyen de se délivrer de ses dépouilles mortelles. Il donna l'ordre de la conduire à Paris, dans son hôtel. Comme la voiture qui emportait le corps de la défunte se mettait en route, le roi, placé à l'une des fenêtres du château et voyant fondre une giboulée sur Versailles, dit avec un sourire tout à la fois triste et moqueur : « La marquise n'aura pas beau temps pour son voyage. »

Le même jour, on ouvrit devant lui le testament de madame de Pompadour. Quoiqu'elle fût depuis longtemps loin de son cœur, il ne put arrêter deux larmes à la lecture de ce testament.

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, Jeanne-Antoinette Poisson, marquise de Pompadour, épouse séparée de biens de Charles-Guillaume Lenormant d'Étioles, écuyer (1), ai fait et écrit mon présent testament.

« Je recommande mon âme à Dieu, espérant apaiser sa justice par les mérites du sang précieux de Jésus-Christ, mon Sauveur, et par la puissante intercession de la Sainte Vierge et par tous les saints et saintes du Paradis. Je désire que mon corps soit porté aux Capucines de la place Vendôme, sans cérémonie, et qu'il y soit inhumé dans la cave de la chapelle qui m'a été concédée dans leur église. »

Dans son testament, la marquise n'oublie ni aucun

monsieur le curé, vous avez la voix fausse, » disait Rameau au curé de Saint-Eustache, qui lui parlait des symphonies éternelles du Paradis.

(1) Elle ne nomma son mari dans son testament, que pour dire qu'elle était son épouse séparée de biens.

de ses amis, ni aucun de ses serviteurs ; le roi lui-même y fut porté. « Je supplie le roi d'accepter le don que je lui fais de mon hôtel de Paris, pour qu'il devienne le palais d'un de ses petits-fils ; je désire que ce soit pour monseigneur le comte de Provence. » Cet hôtel de madame de Pompadour fut depuis habité par des hôtes illustres, car c'est aujourd'hui l'Elysée-Bourbon.

A ce testament fut joint un codicille qui prouve que madame de Pompadour avait conservé des amis. « Ma volonté est de donner comme marques d'amitié à madame du Roure le portrait de ma fille en boîte garnie de diamants. A madame la maréchale de Mirepoix, ma montre garnie de diamants. A madame de Château-Renaud, un portrait du roi garni de diamants. A madame la duchessse de Choiseul, une boîte d'argent garnie de diamants. Une autre boîte avec un papillon de diamants, à madame la duchesse de Grammont. A M. le duc de Gontaud, une alliance couleur de rose et blanche, de diamants, enlacée d'un nœud vert, et une boîte de cornaline qu'il a toujours beaucoup aimée. A M. le duc de Choiseul, un diamant couleur d'aigue-marine, et une boîte noire piquée, à pans et gobelet. A M. le maréchal de Soubise, une bague de Gay, représentant l'amitié ; c'est son portrait et le mien, depuis vingt ans que je le connais. A madame de Vamblemont, une parure d'émeraudes. »

Le testament est du 30 mars 1761, le codicille fut écrit à l'heure même de la mort de madame de Pompadour, le 15 avril. Elle eut à peine la force de le signer.

Madame de Pompadour avait reçu du roi un hôtel à Paris et un à Fontainebleau, la terre de Crecy, le château d'Aulnay, Brimborion sur Bellevue, les sei-

gneuries de Marigny et de Saint-Remy, un hôtel à Compiègne et un à Versailles, — sans compter les millions, car on ne comptait pas à Versailles (1). — Ce qui n'empêcha pas Louis XV de donner au marquis de Marigny deux cent trente mille francs *pour l'aider à payer les dettes* de la marquise. (Journal de Louis XV publié au procès de Louis XVI.)

L'hôtel de madame de Pompadour était tout un riche musée : tableaux, statues, gravures anciennes, bronzes, bibliothèque, vaisselle ciselée, toutes les pompes de l'art et du caprice enrichissaient cet hôtel célèbre. Peu de jours après la mort de sa sœur, le marquis de Marigny fit procéder à la vente de toutes ces merveilles. La vente dura un an.

Voici comment le journal du temps raconte la mort de madame de Pompadour :

« 15 avril 1764. Ce soir est morte madame la marquise. La protection éclatante dont elle avait honoré les lettres, son goût pour les arts, sa bonté pour les artistes, ne permettent pas de passer sous silence un si triste événement. Cette femme philosophe a vu approcher ce dernier terme avec la constance d'une héroïne. »

Pendant qu'elle était au pouvoir, elle avait inspiré des couplets sans nombre, ce qui avait fait dire à un auteur anglais : « La France est une monarchie tempérée par des chansons. » Une fois morte, les faiseurs de couplets ranimèrent leur verve ; plus de cinquante épitaphes coururent Paris et Versailles. Un caricaturiste du temps s'avisa de représenter son tombeau surmonté

(1) Excepté Louis XV qui s'était amusé à se faire un trésor particulier. Quand il perdait au jeu, il payait avec le trésor royal.

de son buste : à droite, l'Hymen sanglotait ; à gauche, l'Amour fondait en larmes. L'Hymen et l'Amour avaient renversé leurs flambeaux ; au bas du buste étaient écrits ces six vers fameux :

Ci-gît d'Étiole et Pompadour,
Qui charmait la ville et la cour.
Femme infidèle et maîtresse accomplie,
L'Hymen et l'Amour n'ont pas tort
Le premier de pleurer sa vie,
Le second de pleurer sa mort.

La marquise fut inhumée dans un caveau de l'église des Capucines ; sa famille avait obtenu à force d'argent, qu'une oraison funèbre serait prononcée sur ses dépouilles mortelles. Cette oraison funèbre était un chef-d'œuvre qu'il aurait fallu conserver pour la gloire de l'Église ; malheureusement cette pièce curieuse n'a pu être imprimée. Voici tout ce que l'histoire a inscrit dans ses annales. Quand le prêtre s'approcha du cercueil de la marquise, il secoua de l'eau bénite, fit le signe de la croix et commença ainsi son discours : « Je reçois le corps de très-haute et très-puissante dame, madame la marquise de Pompadour, dame du palais de la reine. Elle était à l'école de toutes les vertus... » On n'a pas la suite de ce tour de force de galanterie.

Le marquis de Marigny rencontra à la porte de l'église M. d'Étioles qui était venu avec sa maîtresse écouter cette édifiante oraison funèbre ; cette maîtresse était une danseuse de l'Opéra, mademoiselle Rems, qui avait tout à fait consolé le fermier général des infidélités de la marquise. Le marquis de Marigny n'avait jamais perdu de vue son beau-frère qu'il rencontrait sans cesse à l'Opéra ; il alla à lui et l'aborda comme il

montait en carosse. « Eh bien, d'Étioles, est-ce que vous allez vous porter héritier ? »

Le fermier-général était devenu philosophe. (Qui ne l'était en France en 1764 ?) Il répondit par ce vers connu :

« Je ne veux pas d'un bien qui coûta tant de larmes. »

Il y eut une autre oraison funèbre. Un peintre de l'Académie, Drouais, exposa dans une salle du palais des Tuileries un beau portrait de la marquise, bien digne de rappeler sa grâce et son esprit. Madame de Pompadour était peinte de grandeur naturelle, travaillant au métier dans son cabinet de Versailles. D'un côté on voyait une large draperie formée par des rideaux, de l'autre on voyait tout un attirail de peinture et de musique. Un petit épagneul regardait sa maîtresse, qui avait suspendu son travail pour méditer. C'était de la peinture délicate plutôt que solide; la couleur en était plus tendre et plus fraîche que vraie. Cependant c'était un bon portrait, parce que le peintre avait merveilleusement traduit la physionomie charmante de la marquise. Les habits étaient touchés de main de maître. Ce portrait, royalement exposé dans une salle des Tuileries, ce portrait, qui eût été si bien placé dans les petits appartements de Versailles, pour poétiser le souvenir de Louis XV, le croira-t-on ? fut vendu, de l'aveu du roi, au premier chaland qui offrit mille écus de la marquise. Louis XV vivait au jour le jour, sans espérances, et sans souvenirs.

Carle Vanloo, qui avait été le peintre le plus protégé de la marquise, fit pour elle son dernier tableau. Elle allait mourir; lui-même était mourant. C'était un ta-

bleau allégorique représentant les Arts suppliants. On voyait la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, la Poésie et la Musique, tous les Arts à genoux, les bras levés vers le Destin et les trois Parques. Le Destin était appuyé sur le Monde, ayant à sa gauche le livre fatal et à sa droite l'urne d'où il tire le lot des humains. Une des Parques tenait la quenouille, une autre filait, la troisième allait couper le fil de la vie de madame de Pompadour; mais le Destin lui arrêtait la main. C'était peut-être le meilleur tableau de Carle Vanloo. Diderot, qui critiquait vertement les œuvres de son ami, s'enthousiasma devant ce tableau. « Belles attitudes, beau caractère, belles passions, beau coloris. La Peinture devait se distinguer entre les autres arts ; aussi la plus violente alarme est sur son visage ; elle s'élance, elle a la bouche ouverte, elle crie. » Toute une page d'enthousiasme suit ce début. Diderot termine ainsi : « Les suppliants de Vanloo n'obtinrent rien du Destin plus favorable à la France qu'aux arts. Madame de Pompadour est morte. Eh bien ! qu'est-il resté de cette femme, qui nous a épuisés d'hommes et d'argent, laissés sans honneur et sans énergie, et qui a bouleversé le système politique de l'Europe ? Le traité de Versailles qui durera ce qu'il pourra; l'Amour de Bouchardon, qu'on admirera à jamais; quelques pierres gravées de Gay, qui étonneront les antiquaires à venir, un bon petit tableau de Vanloo et une pincée de cendres. »

Peut-être Diderot songeait, en parlant ainsi, que la marquise tout en chassant les jésuites, n'avait pas eu le courage de protéger hautement les encyclopédistes. Diderot aurait dû savoir qu'aux yeux de Louis XV les philosophes étaient plus encore les ennemis du trône que les ennemis de l'autel. « D'ailleurs, disait le roi,

s'ils détruisent la religion, c'est pour détruire la monarchie, car ils poursuivent les prêtres qui forment le premier ordre politique de l'État. » Voltaire lui-même, né pour vivre dans les cours, n'avait pu trouver grâce auprès de Louis XV. Madame de Pompadour ne pouvait donc, sous peine de perdre les bonnes grâces du roi, favoriser ouvertement la liberté de penser et d'écrire. Au temps de la proscription de l'*Encyclopédie,* voici ce qu'elle écrivait à Diderot : « Je ne puis rien dans l'affaire du *Dictionnaire encyclopédique.* On dit qu'il y a dans ce livre des maximes contraires à la religion et à l'autorité du roi ; si cela est, il faut brûler ce livre ; si cela n'est pas, il faut brûler les calomniateurs ; malheureusement, ce sont les ecclésiastiques qui vous accusent, et ils ne veulent pas avoir tort ; cependant, tout le monde me dit du bien de vous ; on estime votre mérite, on honore votre vertu ; sur ces témoignages, qui vous sont si glorieux, je me ferai un plaisir de vous obliger en toute autre chose. » Tout en écrivant ainsi à l'auteur, la marquise protégeait le livre avec beaucoup de zèle. Dans le pastel de De La Tour, un volume de l'*Encyclopédie* est sur la table de madame de Pompadour.

Que ce temps est déjà loin de nous ! Je suis allé à Versailles pour ressaisir les ombres de la cour de Louis XV : il m'a semblé que je retrouvais un palais perdu depuis mille ans. Je ne croyais plus à l'histoire que je viens de raconter. Cette cour où l'on s'amusait comme dans les jardins d'Armide, où les femmes étaient belles et galantes, où les héros du temps se déguisaient en bergers pour jouer la comédie, où le roi chantait après souper ; — cette cour sans députés et sans gardes nationaux, — où il n'y avait de scrutin que pour décider

sur une partie de chasse, y croira-t-on dans mille ans? N'accusera-t-on pas les historiens du XVIIIe siècle, d'avoir écrit un roman invraisemblable entre le règne solennel de Louis XIV et le règne formidable de Danton! Mais les romans écrits par Dieu ne sont-ils pas plus invraisemblables que les nôtres?

A son voyage aux Délices, Montesquieu se trouvant seul un jour dans le magnifique salon de Voltaire, qui s'ouvrait sur le lac de Genève, réfléchissait gravement à la vue de deux portraits qui se faisaient pendant. C'étaient Voltaire et madame de Pompadour. Le duc de Richelieu, qui était accouru de Lyon, pour voir comment jouait Voltaire dans *l'Orphelin de la Chine*, surprit Montesquieu en contemplation devant ces deux portraits. « Eh bien, monsieur le président, vous étudiez là l'esprit et la grâce. — L'esprit et la grâce, dit Montesquieu, y pensez-vous? Vous voyez là un homme et une femme qui seront les représentants de notre siècle. » Cette prédiction ne s'est-elle pas un peu accomplie? On a dit du XVIIe siècle *le siècle de Louis XIV :* ne serait-il pas plus juste de dire du XVIIIe siècle *le siècle de Voltaire et de madame de Pompadour?* Étudiez ces deux figures, vous trouverez que tout est là.

EAUX-FORTES DE MADAME DE POMPADOUR.

Avant de fonder un sérail pour Louis XV, madame de Pompadour lui offrit de plus honnêtes distractions. Elle grava sous ses yeux les portraits de la cour et les événements de son règne. Elle gravait sur cuivre et sur pierre fine. Son œuvre est des plus rares. Déjà au temps où elle gravait, il ne fallait rien moins que la recommandation du roi pour être admis à voir ses gravures. Elle a gravé sur pierre et sur cuivre les portraits du roi, du dauphin, de

la dauphine, de l'abbé de Bernis. Je n'ai pu trouver ces portraits, non plus que deux fameuses gravures d'après des ivoires flamands. J'ai sous les yeux les douze estampes représentant les grands événements du règne de Louis XV.

La première est le triomphe de Fontenoy. Le roi, couronné par la Victoire, conduit le dauphin dans un char antique. Au-dessous de cette estampe, comme au-dessous des autres, on lit : *Pompadour sculpsit.*

La seconde représente la victoire de Lawfelt. La Victoire foule aux pieds les armes de l'ennemi, les drapeaux, les canons, les armoiries; elle tient d'une main une couronne, et de l'autre une flèche; c'est une belle figure, bien coiffée et bien ajustée, ayant tout à fait le caractère de la Victoire des anciens.

La troisième représente les préliminaires de la paix de 1748. Le roi est placé entre la Paix et la Victoire. Il est vêtu en Hercule; la Victoire, toujours armée de couronnes, voudrait l'entraîner; mais la Paix lui présente un rameau d'olivier et lui montre près du champ de bataille un champ couvert de feuilles et de moissons.

La quatrième est la naissance du duc de Bourgogne. La France, sous la figure d'une belle et forte femme, couverte d'une draperie fleurdelisée, s'incline vers l'enfant. Pallas couvre la France et l'enfant de son égide. Madame de Pompadour s'était peinte sous la figure de Pallas, toutefois en accentuant un peu ses traits délicats.

La cinquième représente la France à genoux suppliant la déesse de la Santé de sauver le dauphin. Selon l'usage des anciens, le feu sacré brûle sur un autel devant la déesse. La figure de la France est très-belle. Peu de camées offrent une tête d'un pareil caractère. Madame de Pompadour était une païenne du beau temps.

Dans la sixième elle rend des actions de grâces à la Santé. L'Amour fait serpenter des guirlandes de fleurs sur le piédestal.

Dans la septième, Apollon, sous les traits de Louis XV, couronne le génie de la Peinture et de la Sculpture. Le roi est représenté nu; il tient d'une main une lyre, de l'autre une couronne. Il paraît qu'il est là très-ressemblant. C'est une belle figure, bien étudiée, digne de rappeler Apollon. Le génie de la Peinture et de la Sculpture n'est pas de la même beauté. Il est aussi représenté nu, ce qui a fait beaucoup jaser les courtisans.

La huitième est Minerve protégeant la Gravure. On reconnaît la

figure de madame de Pompadour, qui est belle, même sous le casque et sous l'habit d'une divinité. Un génie la suit et découvre ses armoiries, — les trois tours de Pompadour.

La neuvième est le cachet du roi. La France—c'est toujours la marquise — tient d'une main la couronne et l'écusson de France ; de l'autre le sceptre de fer, comme on disait alors.

La dixième est l'alliance de l'Autriche et de la France. La France, c'est madame de Pompadour; l'Autriche, c'est Marie-Thérèse. La torche de discorde et le masque d'hypocrisie sont foulés aux pieds. Cette gravure est une des plus importantes.

La onzième et la douzième, *le génie de la France et la victoire de Lutzelberg* n'ont ni caractère ni beauté.

Madame de Pompadour n'a pas toujours composé les sujets. Le célèbre Gay, qui ciselait avec tant d'art, transportait sur des cornalines, des agates, des sardoines, des dessins de Boucher et de Vanloo. Madame de Pompadour ne gravait souvent que d'après ces onyx. Mais il lui arrivait de donner des dessins à Gay qui avait un touret au palais de Versailles.

Elle peignait, au pastel, avec beaucoup de légèreté. La Tour avait été son maître. Voltaire la surprit un jour un crayon à la main :

Pompadour, ton crayon divin
Devrait dessiner ton visage ;
Jamais une plus belle main
N'aurait fait un plus bel ouvrage.

Pour remercier Voltaire, la marquise lui donna son portrait peint par elle-même.

Voltaire a conservé le portrait avec amour. On ne sait ce qu'il est devenu.

Dans ses dernières années, madame de Pompadour grava souvent la figure de l'Amitié, *l'Amour et l'Amitié*, *l'Amour sacrifiant à l'Amitié*. Elle commanda à Boucher *un Temple à l'Amitié*. C'était au temps où elle écrivait à la marquise de Boufflers : « Cela doit m'avertir que je deviens vieille ; je suis sur la frontière. »

II.

TROIS PAGES DE LA VIE DE DANCOURT.

I.

En décembre 1684, une petite chambre de la rue Saint-Jacques, éveillait la curiosité de tout le voisinage. Que s'y passait-il donc de mystérieux? La porte était toujours fermée; la fenêtre ne s'ouvrait guère que çà et là pour un rayon de soleil ou une chanson de la rue. Alors on voyait une très-jolie fille, en coquet et galant déshabillé, qui se penchait sur la pierre en souriant au soleil ou au chanteur. Mais presque aussitôt la fenêtre se refermait, adieu la douce et romanesque apparition. Au dehors, cette chambre inspirait je ne sais quelle tristesse et quel délaissement : la fenêtre sombre et rouillée se détachait d'un toit tout dévasté, où pas un oiseau ne s'arrêtait au passage; sur le bord de la fenêtre, où passait l'eau de la gouttière, pas une miette de pain pour le moineau gourmand qui crie si bien famine au mois de décembre; la cheminée toute noire s'égayait à peine une heure par jour par un filet de fumée qui n'indiquait qu'un pauvre feu. Au dedans, la chambre n'était guère plus attrayante; on y arrivait à grand'peine par un *escalier casse-cou,* comme

il en reste encore quelques-uns aux alentours de la montagne Sainte-Geneviève ; après l'escalier, c'était un corridor tortueux où il faisait clair de lune en plein midi; enfin, on entrait tête baissée dans un petit taudis tout délabré, garni de vieux meubles écloppés. Par quel miracle cette jolie fille se trouvait-elle si mal logée? C'est tout simple : il y avait un beau garçon.

Le beau garçon c'était Florent Dancourt, la jolie fille c'était Thérèse de la Thorillière. Dancourt avait vingt-trois ans. Il était né à Fontainebleau, d'une famille noble, le même jour que le grand dauphin. Le calvinisme avait à peu près ruiné sa famille. Son père, voulant faire de lui un bon catholique, avait confié sa jeunesse aux jésuites, qui étaient sans contredit les meilleurs maîtres du monde. Comme « ils se levaient à quatre heures du matin pour prier Dieu à huit heures du soir, » ils pouvaient en passant cultiver l'esprit de leurs écoliers. On l'a dit, durant un siècle, ils ont eu la fleur d'esprit de la jeunesse française. Le P. Delarue, charmé des agréments et des saillies du jeune Dancourt, avait eu l'envie d'en faire un jésuite ; mais Dancourt, pressentant déjà l'ivresse des passions profanes et les riantes aventures de l'inconstance, ne s'était pas laissé séduire par la solitude religieuse. D'abord, ne sachant que faire de bon, il avait étudié le droit ; mais, à peine avocat, devenu éperdument amoureux d'une comédienne à la mode, il s'était détourné de son chemin pour une bonne fortune. Il avait héroïquement enlevé la comédienne à ses risques et périls ; il s'était réfugié avec elle dans ce triste et pauvre logis de la rue Saint-Jacques. Thérèse était fille du fameux comédien la Thorillière ; elle avait débuté brillamment depuis peu ; un soir, au sortir du théâtre, Dancourt s'était jeté à son passage,

et, sans autre préambule, il l'avait enlevée, littéralement parlant, pendant que la Thorillière discutait avec Baron. Il faut dire que la belle Thérèse, comme toutes les femmes qui se laissent enlever, n'avait crié au secours qu'en se voyant seule avec son ravisseur. C'était un beau cavalier, c'était une aventure, c'était un scandale; comment se débattre contre tout cela, quand on est comédienne? « Vous croyez avoir maille à partir avec quelque grand seigneur magnifique, avait dit Dancourt près de l'église Sainte-Geneviève en appuyant Thérèse sur son cœur; détrompez-vous, je ne suis qu'un pauvre gentilhomme sans feu ni lieu, mais je vous aime à la folie. Je voudrais vous ouvrir un palais, mais je n'ai pour cette nuit qu'une pauvre chambre indigne de vous. » Thérèse, qui voyait les larmes de Dancourt au clair de la lune, avait répondu en comédienne : « Votre cœur est un bon gîte. » Et là-dessus les amoureux étaient allés au septième ciel, presque au septième étage.

Les voilà donc là, sans argent, à peine abrités, mais à la grâce de Dieu et de l'amour. L'amour est un hôte miraculeux; l'amour, c'est de l'argent comptant; il prodigue à tout instant et à tout propos sa petite monnaie de baisers, de regards attendris, de sourires languissants. Un pauvre diable qui a l'amour en main est plus riche qu'un banquier; mais, quand l'amour n'est plus là, qu'est-ce qu'un regard, un sourire, un baiser? C'est une bourse vide. Voyons comment le temps se passe au logis de nos amoureux. Il y a bientôt trois semaines qu'ils sont là. Nul des deux ne s'en plaint; ils sont loin du monde, mais le monde, c'est une amante adorée, c'est un amant qu'on aime. Ils font maigre chère, mais ils n'y pensent pas; ils n'ont pas de bois pour se

chauffer, mais est-ce qu'ils auraient le temps de se chauffer! Ils sont heureux, voilà toute l'histoire. Cependant, si le temps passe vite, l'amour passe encore plus vite. Au bout de six semaines, faut-il le dire? l'amour subissait déjà les atteintes de décembre. Thérèse, la première, regarda à l'horizon ; elle se prit à songer que l'amour était bel et bon, mais qu'à côté de l'amour il y avait encore bien des plaisirs aimables ; elle regretta malgré elle le théâtre et tout ce qui s'ensuit. Alors on la vit plus souvent penchée à la fenêtre, même quand Dancourt était là. Pourtant elle aimait toujours son amant par-dessus tout ; Dancourt lui voulait tout sacrifier, son nom et son état, son rang et sa famille ; elle était touchée à jamais de ce culte tout chevaleresque.

Or, M. Dancourt père ne chantait pas la même chanson que M. Dancourt fils. Ayant appris son aventure (l'aventure avait fait du bruit), il se mit en route pour le sermonner ; il finit par découvrir le refuge des amants. Un matin, comme Dancourt ouvrait la porte pour sortir, il vit avec un sentiment de crainte la sévère figure de son père dans le sombre corridor. « Enfant prodigue ! murmura le père, tout essoufflé d'avoir monté si haut. — Enfant prodigue ? dit Dancourt prenant la main de son père ; venez donc voir tout l'argent que je jette par la fenêtre. » La colère du père tomba à la vue du logis de son fils, mais surtout à la vue de Thérèse, qui passait pour une des trois ou quatre plus belles filles de Paris. « Eh bien, mon père, suis-je un enfant prodigue? — Est-ce le saint Évangile, monsieur, qui vous a conseillé de lâcher la bride à vos mauvaises passions? — Je ne sais plus trop ce que dit l'Évangile, mais je ne crois pas qu'il condamne mon cœur, car vous voyez ici moins des amants que des

époux. — Des époux, monsieur! Osez-vous bien ains profaner les divines lois du mariage! Hâtez-vous de plier bagage et de vous en revenir avec moi; votre mère se meurt de chagrin. — Mon père, je prierai Dieu pour ma mère et pour vous, si vous y tenez, mais je ne quitterai pas mademoiselle de la Thorillière non plus que son ombre. Je suis à elle comme elle est à moi, le mariage se fera quand il pourra; en attendant, ne vous déplaise, nous avons fait un vrai mariage de théâtre. — Jamais je ne sanctifierai une pareille union; adieu, monsieur; pour tout châtiment, je vous abandonne à vos remords. — Et moi, dit Thérèse avec un sourire adorable, vous ne me dites donc pas adieu? » M. Dancourt revint malgré lui dans la chambre. « Quoi! dit-il, une belle fille comme vous l'êtes, perdre ainsi son temps! Croyez-moi, laissez là ce fou, qui est nu comme un ver, qui vous prépare la pauvreté de trop bonne heure; allez fleurir au grand soleil. — Voilà tout ce que vous avez à me dire? murmura Thérèse en essuyant deux belles larmes. — C'est donc sérieux? reprit M. Dancourt tout ému. Que diable, ma pauvre enfant, que ne songiez-vous qu'entre un gentilhomme et une comédienne, il y a... — Deux cœurs qui s'entendent, dit Dancourt avec impatience. » Cette fois le père, piqué, s'éloigna sans mot dire.

Le lendemain, Dancourt, sorti dès le matin, ne rentra que dans l'après-midi. Il rentra triste et plus rêveur que de coutume. « Qu'as-tu donc? — Je suis un pauvre diable sans ressources: je cherche à plaider, les plaideurs me fuient; je veux faire des dettes, je ne puis. Cependant il serait bien temps de quitter ce grenier tout au plus bon pour des amoureux d'été. Il est ouvert à tous les vents, il tremble aux quatre points cardinaux.

— Oui, dit Thérèse, allons-nous-en ailleurs, que Dieu nous conduise. — Mais où aller? — Une idée. Allons chez mon père, qui ne fera pas en nous voyant toutes les grimaces qu'a faites le tien hier. — Une autre idée! dit Dancourt; si je jouais la comédie? — Oui, oui! » s'écria vivement Thérèse qui brûlait de reparaître au théâtre. Au même instant, Dancourt et Thérèse improvisèrent quelques scènes. « Mais tu n'y pensais pas, dit la comédienne, tu feras des pièces et tu les joueras. — A merveille, s'écria Dancourt, c'est la destinée qui vient de parler par ta bouche. » Ils s'embrassèrent avec ardeur, ils ramassèrent le peu de hardes éparpillées dans la chambre, ils s'éloignèrent pour jamais de cette pauvre et triste demeure. En descendant la rue Saint-Jacques, Thérèse se retourna en levant les yeux. « Qu'as-tu donc, mon cher amour? comme te voilà pâle! » Mademoiselle la Thorillière s'appuya toute tremblante sur le bras de son amant.

« C'est que j'ai voulu voir encore une fois, dit-elle d'une voix étouffée, la fenêtre qui a éclairé tant d'amour. »

II.

En 1694, un soir pluvieux de novembre, deux hommes assez bizarrement affublés descendaient, bras dessus bras dessous, la rue de la Comédie. Ils n'avaient pas trop l'air de craindre la pluie; ils discutaient en philosophes qui sont au-dessus de tous les contretemps. Cependant l'un d'eux, un peu plus morose, secouait de temps en temps son feutre à plumes, comme pour détourner les petites gouttières qui lui jetaient l'eau sur les épaules. « Tu as beau dire, murmura-t-il

tout à coup, comme s'il se reprenait, *la Cornemuse* ne console pas du sifflet. » A cet instant, les deux philosophes s'arrêtèrent devant ce cabaret célèbre, qui avait une cornemuse pour enseigne. Pendant que l'un frappait à la porte, l'autre s'écria : « Je te salue, fleuve de l'Oubli ! » Le cabaretier vint ouvrir.

« Messeigneurs, dit-il en s'inclinant, soyez les bienvenus ; vous arrivez fort à propos. Il y a dans la salle MM. de Belle-Chaume, Boursault et Fuselier, qui ont toute la gaieté de mon vin de Bourgogne. — C'est plus que de la gaieté que nous venons chercher dans tes bouteilles ; c'est de la folie, dit le plus morose des deux arrivants. — En outre, dit l'autre d'un air un peu fanfaron, je veux que ta femme nous verse à boire et que tu ailles te coucher. — A votre aise, Messeigneurs. » Fuselier vint à la porte de la salle. « Je voudrais bien voir ces messeigneurs-là, » dit-il avec insolence. A la vue des deux philosophes tout ruisselants de pluie, il ne put arrêter un éclat de rire. « Oh ! oh ! dit-il, Dancourt et Baron ; un duc de Crispin et un marquis de Mascarille. — Allons, allons, dit Dancourt d'un air de protection, tout le monde n'a pas gardé les pourceaux comme toi. J'ai parmi mes ancêtres un chevalier de l'ordre de la Jarretière. Pour Baron, son nom atteste qu'un baron a passé dans sa famille. Mais aujourd'hui, le plus noble de tous est celui qui boit le plus. N'est-ce pas là votre avis, de Belle-Chaume ? — Oui, dit le poëte, la vraie noblesse descend de la vigne de Noé. — Eh bien, mon pauvre Dancourt, dit Boursault d'un air lamentable, on vous a donc sifflé ce soir ? — Vous étiez à la comédie ? — Non pas à la vôtre ; mais je devine ce qui s'est passé, car vous ne faites jamais si bien l'apologie du vin qu'a-

près une chute. — Bien deviné ! Cheret, apporte-nous donc à boire : l'adversité est mère de la philosophie. Ma fille m'avait prédit cela : Ah ! mon père, vous irez souper ce soir à *la Cornemuse*. » Dancourt et Baron accrochèrent leurs chapeaux et suspendirent leurs épées, tout en buvant une bouteille de vin. « Il est bien certain, reprit Dancourt, que les dieux étaient ivres lorsqu'ils firent l'homme. — Ils ont dû bien rire après avoir cuvé leur vin, dit Boursault. — Voilà pourquoi tous tant que nous sommes nous jouons la comédie. Pétrone le dit : *Mundus omnis agit histrioniam.* — N'allons pas perdre notre latin, dit Boursault, qui n'en savait pas un mot ; c'est déjà bien assez d'écorcher le français. Mais qu'as-tu donc, de Belle-Chaume ? Te voilà tout d'un coup devenu triste comme si tu songeais à ta maîtresse. » Belle-Chaume, déjà à demi ivre, soupira profondément. « *Sedes inter suspiria et lacrymas,* murmura-t-il, au grand dépit de Boursault. — Qu'est-ce que la vie ? poursuivit-il avec une gravité comique. — Nous n'en savons rien, et j'en suis bien aise, dit Dancourt, car si je savais ce que c'est que la vie, j'aurais grande hâte de savoir ce que c'est que la mort. — La vie, s'écria Baron, c'est un fil que Dieu tient par les deux bouts. — Et que le diable nous donne à retordre, interrompit Dancourt. Qu'en dis-tu, Fuselier ? Te voilà devenu bien silencieux. — Il ne dit rien, mais il ne pense à rien, » dit Baron, toujours impertinent. Fuselier répondit en buvant une rasade. « Il a l'esprit en dedans, reprit Baron. — Ce n'est pas là le plus mauvais, dit Dancourt ; il vaut bien ton esprit évaporé. Les uns ont l'esprit en dedans et en dehors, comme moi, comme toi, comme nous tous ; nous avons l'esprit sur les lèvres et au bout de la plume ; les autres

(ceux qui ne sont pas là) n'ont d'esprit ni en dedans ni en dehors; ce sont des bêtes qui ont une figure humaine, comme notre brave cabaretier; n'est-ce pas, Angélique? » La cabaretière versa à boire en souriant.

« Dis donc, Fuselier, reprit Dancourt, est-ce que tu es déjà ivre ? Que diable fais-tu là couché sous la table? — Une comédie; les idées ne me viennent que ventre à terre. — Mais toi, Belle-Chaume, dit Dancourt, tu es toujours entre les soupirs et les larmes : ta maîtresse t'a donc encore joué quelque tour de sa façon? il faut s'attendre à tout avec de jeunes folles de vingt ans. — Hélas ! dit Belle-Chaume, je ne songe pas à ma maîtresse, mais à moi-même. Voilà que j'ai trente ans; au delà de cet âge, est-ce la peine de vivre? — Je n'en sais trop rien, répliqua Dancourt. Tu dois te rappeler cette vieille fable qui nous dit que Jupiter avait fixé à trente ans la durée de la vie de l'homme. Or, voulant après coup jouir plus longtemps du spectacle curieux de sa créature, Jupiter accorda soixante années de plus à l'homme, et, pour ne rien déranger dans l'ordre de la création, il retrancha vingt ans à l'âne, vingt ans au chien et vingt ans au singe. Ainsi nous jouons plus ou moins le rôle de l'homme jusqu'à trente ans; depuis trente ans jusqu'à cinquante, celui de l'âne : nous portons notre croix sur le dos, le travail nous assomme, nous traînons péniblement au logis tout ce qu'il faut pour notre famille; depuis cinquante jusqu'à soixante-dix, nous grondons et nous aboyons comme un chien hargneux, ne pouvant prendre plaisir à rien; les vingt dernières années, nous ne sommes plus qu'une pitoyable contrefaçon de l'enfance, nous n'imitons que niaiseries et bagatelles, nous sommes rechignés et laids comme le singe. — Angélique, versez à boire à Dan-

court; encore une bouteille, il va parler comme un oracle. — Les comédiennes ne viennent donc pas souper ce soir ? — Belle demande ! dit Baron en relevant la tête avec la nonchalance d'Adonis ; les comédiennes sont un troupeau de brebis égarées que je chasse devant moi. Elles m'ont vu partir pour *la Cornemuse,* elles viendront à *la Cornemuse.* N'entendez-vous pas ce carrosse qui s'arrête à la porte ?

La cabaretière quitta les joyeux buveurs pour aller aux nouveaux venus. Quatre jolies femmes descendirent de carrosse et franchirent sans façon le seuil du cabaret. « Il nous faut un souper de reine, dit la première. — De reine de théâtre, dit la seconde. — Du vin d'Espagne. — De l'ambroisie et du civet. — Du nectar et du ragoût.—Du chevreuil sauvage comme ma vertu.—Une guirlande de cailles. » Tout en disant cela ces dames montaient à la chambre en haut, *le Réduit de Paphos.* « Eh bien, dit Baron en venant dans la salle d'entrée, voilà les oiseaux qui s'envolent. — Ces oiseaux-là ne chantent pas pour vous, dit en raillant la cabaretière ; ce ne sont pas des femmes de pacotille, celles-là ! Voyez-moi ce cocher ! il a la barbe retroussée en cocher de bonne maison. Et ces laquais plus chamarrés de galons que les estafiers d'un carrousel ! Allez-vous-en boire avec vos pareils, monsieur le comédien. Gothon, Jacqueline, Margot, allez servir ces dames. Pour vous, Chrysostome, allumez tous les fourneaux.—Messieurs, dit Baron après avoir lutiné la cabaretière, si le cœur vous en dit, nous ferons le siége là-haut. — En avant, s'écria Belle-Chaume, saisissant son épée. — Un instant, dit Dancourt qui avait grand'faim, attendons que le souper de ces duchesses soit servi ; au moins si nous ne pouvons faire le siége autour de la table, nous ferons

le siége de la table. — Bien parlé : la table, le vin sur la table, les femmes autour de la table, voilà le banquet de la vie, voilà la sagesse de Salomon. — La philosophie, reprit Dancourt se traîne comme une tortue à la recherche de la science; l'amour couronné de pampre y vole à tire d'ailes. » Là-dessus Dancourt vida son verre et celui de son voisin. « Prends garde, Dancourt, dit Boursault, qui était le plus sage des cinq, tant va la cruche à l'eau... — Tu es un niais, je n'ai rien à craindre; ma cruche ne va pas à l'eau, mais au vin. — Voilà qu'on monte les ragoûts là-haut, dit Baron. Qui est-ce qui me suit? — Tout le monde ! »

Fuselier se leva. La cabaretière voulut mettre le holà, nos philosophes en action montèrent l'escalier quatre à quatre. Mais Margot et Gothon, sortant du *Réduit de Paphos,* se mirent bravement en sentinelles. « Qui vive ? — L'amour ! s'écria Baron. — Le vin ! s'écria Dancourt. — On ne passe pas. » Baron prit Margot par le corsage et la fit pirouetter. « On passe partout, » dit-il. Gothon vint au secours de Margot, mais Belle-Chaume prit Gothon par la jupe; Jacqueline vint au secours de Gothon, mais Boursault se mit de la partie. Ce furent des cris, des débats, des éclats de rire à faire damner le guet. Les philosophes eurent bientôt le dessus. Ils frappèrent à la porte du cabinet. « Je n'ai qu'à me nommer, dit Baron, elles ouvriront tout de suite. — Ouvrez-nous la porte pour l'amour de Dieu et de votre prochain. — Passez votre chemin, mauvais histrions, cria une voix du cabinet; nous ne pouvons rien vous faire. — Ne jouez pas tant les duchesses, dit Dancourt, sachez que je suis l'auteur d'une pièce sifflée ce soir à la Comédie. — C'est moi qui ai le mieux sifflé, cria une autre voix. — Eh bien, ou-

vrez donc, que j'aille vous remercier, ma mie. — N'avez-vous pas de honte, reprit la même voix, de venir boire à *la Cornemuse,* tandis que madame Dancourt se morfond d'ennui toute seule au coin du feu ? Prenez garde, l'oiseau de mauvais augure chante peut-être pour vous. — Allons donc ! Ma femme a trente-six ans, elle commence à se fixer, comme les girouettes qui se rouillent. » A peine le comédien eut-il prononcé ces mots, que, la porte s'étant ouverte comme par magie, il reçut le plus franc soufflet du monde. « Encore, dit-il avec dépit, si ce soufflet ne me venait point de ma femme ! — Hélas ! dit Baron, qui reconnut aussi sa femme, nous n'avons rien à faire ici. Cependant ils se mirent à table et soupèrent tous gaiement. Dancourt eut encore des saillies sans nombre, une par chaque verre. « Avec tout ton esprit, dit Boursault qui voyait venir avec effroi le quart d'heure de Rabelais, tu ne nous empêcheras pas de payer le souper. Dancourt, qui n'était pas au bout de ses ressources, appela la cabarètière. « Angélique, lui dit-il en lui prenant la main, je vais vous donner une leçon d'astronomie. N'avez-vous pas ouï parler de cette grande année platonique où toutes les choses doivent rentrer dans leur premier état ? Sachez donc que dans seize mille ans nous serons encore à boire ici à pareil jour, à pareille heure. Voulez-vous nous faire crédit jusque-là ? » La cabaretière réfléchit un peu. « Je le veux bien, répondit-elle ; mais il y a seize mille ans jour pour jour que vous étiez encore à boire ici ; vous vous en allâtes sans me payer ; acquittez le passé, je vous ferai crédit du présent. »

III.

Nous sommes aux beaux jours de la régence ; les joyeuses passions parisiennes que madame de Maintenon avait un peu enchaînées dans ses rosaires de buis, relèvent fièrement la tête en face de Philippe d'Orléans, de la Parabère et de la Phalaris. Ce n'est plus l'heure de faire son salut ; on jette son âme à tous les jolis péchés, avec la précieuse insouciance d'un cadet de famille et d'une comédienne. C'est le début de cette mascarade si folle, si brillante, si éperdue, dont le tourbillon doit s'arrêter tout repentant, en 1792, devant la guillotine. Mais ce n'est pas tout à fait une comédie de la régence que nous allons voir ; le tableau qui nous appelle est plus grave.

Dans un coin du Berry, au fond d'une vallée assombrie par les grands bois, au pied d'une montagne toute couronnée de roches, ne voyez-vous pas ces deux tourelles aiguës où serpentent deux magnifiques ceps de vigne ? Vous êtes à la porte d'un vieux manoir en ruines qui semble habité par les hibous et les chauves-souris ; le corps de logis est tout dévasté ; le dernier coup de vent a détaché à demi la gouttière de la façade, et cassé presque toutes les vitres de deux fenêtres du haut. La cour est déserte, l'herbe de l'oubli encadre depuis bien des années les pavés moussus. Nul aboiement joyeux à votre passage, cet aboiement du chien qui réveille déjà le cœur. Ce château est donc un repaire de voleurs ou de fantômes ? Y bat-on la fausse monnaie ? Y fait-on le sabbat ? Rassurez-vous ; voyez là-bas à l'une des fenêtres ces deux nids d'hirondelles :

ces doux oiseaux qui portent bonheur ne font jamais leur nid dans le désert. D'ailleurs, ne voyez-vous pas cette cheminée qui fume? Entrez sans crainte, c'est une pieuse solitude où vous serez accueilli dans l'esprit du Seigneur.

Devant cette grande cheminée de pierres gothiquement sculptées, il y a deux hommes qui se chauffent. L'un, âgé de près de quatre-vingts ans, est l'ermite vénérable du voisinage; il tourmente le feu du bout d'un grand bâton blanc où il a dessiné une croix en deux traits; l'autre, qui n'a pas soixante ans, est l'habitant du manoir; il est plus vieilli et plus cassé que l'ermite; il s'est affublé depuis peu d'une longue robe de bénédictin qui ne contribue pas à égayer sa face pâle et sombre. Son front penché semble tourmenté par le souvenir. Ces deux vieillards se font bien contraste : l'ermite indique, par la sérénité de son front, par le calme de son regard presque éteint, par son sourire de béatitude, qu'il a passé une vie sans orages, dans la paix du Seigneur ; l'autre vous révèle de prime abord qu'il a traversé toutes les passions humaines : il a été battu par la tempête; il a aimé, il a souffert; il a bu dans toutes les coupes profanes ; mais l'ivresse qu'il a trouvée a laissé de l'amertume sur ses lèvres. A cette heure, il aspire au divin calice. Reconnaissez-vous Dancourt? Dancourt que vous avez vu naguère sur les planches du théâtre et sur les dalles du cabaret! C'est presque une métamorphose d'Ovide. Mais ne perdons pas de vue notre étrange tableau. Les deux solitaires se parlent en latin ; le vieil ermite observe de temps en temps qu'ils s'entendraient mieux en français, mais Dancourt répond qu'ayant joué la comédie en français, il faut qu'il fasse son salut en latin; d'ailleurs, cette

maudite langue de Rabelais et de La Fontaine lui rappelle trop de souvenirs profanes. « Ah ! frère Montain, dit tout à coup Dancourt entraîné par son cœur, si vous saviez les joyeux passe-temps de ma vie ! Mais silence ! silence ! — Dites toujours, mon frère, murmura l'ermite un peu curieux ; ne suis-je pas un confesseur ? — Il y a vingt ans, j'étais le premier comédien de la France ; j'écrivais des comédies le matin, et je les jouais le soir sous les éclats de rire des gens de cour et des gens d'esprit. J'avais les plus belles amitiés du monde ; voyez ce diamant, qui sera vendu à ma mort au profit des pauvres, ce diamant qui vaut plus de mille pistoles, c'est un prince de Bavière qui me l'a mis au doigt en me disant que mon esprit brillerait plus longtemps. Louis XIV m'a plus d'une fois tendu sa belle main plus que royale. Il y avait au palais de Louis XIV un cabinet mystérieux dont madame de Montespan seule avait la clef ; eh bien, moi, j'avais mes petites entrées dans ce paradis, faveur singulière qui ne fut accordée qu'à Dufresny. Un jour, je lisais une comédie de mon chef au grand roi et à son altière favorite ; il y avait un grand feu dans le cabinet. Madame de Montespan me regardait avec des yeux ardents (j'étais un comédien quasi grand seigneur) ; ces regards si dédaigneux, qui s'arrêtaient doucement sur moi, me troublèrent au point que je faillis à m'évanouir. « Le feu vous fait mal, Dancourt ! » s'écria Louis XIV avec émotion. Et, dans sa sollicitude, il alla en toute hâte ouvrir la fenêtre. Ah ! s'il avait su quel feu me faisait mal !

Dancourt soupira par regret et par repentir tout à la fois. « Une autre fois, poursuivit-il avec un sourire d'orgueil, je jouais *le Misanthrope* à la Comédie ; j'étais animé à bien jouer par la vue de madame de Montes-

pan, qui avait toujours pour moi ses douces œillades. A la fin de la pièce elle me fit appeler à l'avant-scène; elle m'offrit sa main; moi, je la baisai de tout mon cœur; elle y mit tant de laisser-aller qu'elle appuya vivement la main sur ma bouche... Mais n'en parlons plus; de grâce, éteignons les dernières étincelles... »

Dancourt tendit les mains comme pour chasser ces fantômes de sa folle vie. « Allons, mon frère, voilà déjà la nuit qui vient; vous n'avez pas de temps à perdre pour regagner votre ermitage. Voyez-vous le soleil qui se couche? » Les deux solitaires se levèrent et allèrent vers le perron. « Après tout, murmura l'ermite, qui se laissait séduire de temps en temps par de riants tableaux de la vie de Dancourt, si Dieu vous accorde, grâce à votre grand repentir, la rémission de vos péchés, vous n'aurez pas lieu de regretter d'avoir passé vos beaux jours si gaiement. Qui sait si Dieu me comptera les jours pieusement passés dans l'ennui? — Croyez-vous, mon frère, que le chemin du paradis puisse s'ouvrir à un comédien qui s'est moqué de Dieu et du Diable? — Hélas! mon frère, le Très-Haut a mis le purgatoire sur le chemin du paradis. » Dancourt ne put arrêter une saillie: « Comme *la Cornemuse* sur le chemin de la Comédie. » L'ermite avait descendu le perron; il s'inclina, sourit et s'éloigna en silence.

Dancourt, plus attristé en se retrouvant seul, traversa deux grandes salles presque abandonnées; il arriva dans une petite pièce où une femme de son âge sommeillait dans un fauteuil: « Thérèse, dit-il d'une voix attendrie, réveille-toi, car je veux souper de bonne heure. — Le poulet n'est pas cuit, dit madame Dancourt. — Du poulet! Êtes-vous bien sûre que ce n'est pas aujourd'hui vigile et jeûne? — Allons, allons, vous

marmotterez une oraison de plus.—Ma pauvre Thérèse ! vous serez toujours jeune et folle. Vos cheveux blancs vous devraient avertir que l'heure de faire votre salut a depuis longtemps sonné.— Je n'ai pas si grand souci de la mort que vous n'avez. Pourquoi me repentirais-je ? Pour avoir trop ri et trop fait rire les autres ? Le bon Dieu ne me damnera pas pour cela... Ursule, venez mettre la table et servir le souper... A propos, Dancourt, as-tu relu les lettres de tes filles ? Sais-tu que les voilà toutes les deux dans le grand monde par leur mariage ? Tu vois que le théâtre mène à tout. — Il ne mène pas au Ciel, ma pauvre Thérèse ! — Allons, murmura madame Dancourt, le voilà encore qui bat la campagne ; je suis bien sûre qu'il a traduit aujourd'hui un psaume de David ; tous les poëtes ont leurs travers. »

Dancourt soupa silencieusement, entre deux *Ave* et quatre signes de croix ; ensuite il sortit, après avoir embrassé sa femme sur le front. Il traversa toutes les pièces du corps-de-logis, il descendit dans le jardin, il avança, tout en se recueillant, vers la chapelle. En levant les yeux au ciel, il vit briller les étoiles : *Laudate eum, omnes stellæ et lumen*, murmura-t-il. Il entra dans la chapelle, où brûlaient jour et nuit deux lampes de terre. Cette chapelle était ornée d'un grand Christ d'ivoire, d'un autel en bois sculpté qui supportait un grand bloc de pierre représentant plus ou moins saint Benoît ; mais ce qui frappait surtout la vue en entrant, c'était un tombeau en marbre déposé sous le Christ. Ce tombeau, entr'ouvert, avait été apporté là par l'ordre de Dancourt. « Voilà mon gîte pour l'éternité, » disait-il avec un sourire austère. Il prit une bêche dans un coin de la chapelle et creusa sa fosse au pied du tombeau, où les dalles avaient été enlevées.

« Je crains bien, dit-il en s'essuyant le front, que la mort n'aille plus vite que moi. » Il déposa sa bêche, prit sur l'autel les psaumes de David, se rapprocha du tombeau et s'y coucha. Ce ne fut pas sans peine qu'il se coucha dans ce lit funèbre où l'on a froid, où l'on est seul, mais où l'on dort, lui qui s'était couché jadis si lestement dans tant de lits d'un plus difficile accès. Tout en se couchant, il redit ces paroles du cantique de saint Benoît : « Les passions m'ont environné de toutes parts comme les abeilles ; elles m'ont attaqué avec ardeur, comme un feu qui brûle dans les épines, *et in nomine Domini quia ultus sum in eos.* »

Quand Dancourt sortit du tombeau il secoua ses épaules comme s'il y sentît les mains glacées de la mort. Il se promena dans la chapelle, voulant continuer sa traduction des psaumes :

Faites, ô Seigneur Dieu, que saintement je meure,
Que je maudisse mes péchés,
Que je trouve bientôt la céleste demeure
Où les archanges sont couchés.

« Hélas ! dit Dancourt, ces archanges sont couchés pour la rime. Mais enfin ce n'est pas la bonne volonté qui me manque. » Quand il eut tant bien que mal traduit tout le psaume, il alla se coucher lui-même à côté de sa bonne Thérèse, qui n'était pas encore aussi glacée que la mort.

Dix-huit mois durant, Dancourt, affaibli d'âme comme de corps, fit ce métier de trappiste. Tous ses derniers jours se passèrent à peu près ainsi. Il mourut en catholique fervent, assisté du vieil ermite qui le suivit de près. Madame Dancourt l'avait précédé chez les morts.

Sa fille Manon vint le veiller sur ses derniers jours. A

l'heure solennelle, Dancourt prit la main de sa fille, et se tournant vers l'ermite : « Mon père, croyez-vous que j'aille en paradis ? — Les portes du paradis sont ouvertes à tous les pécheurs repentants. — Mais j'ai pris si peu de temps pour faire pénitence. Je suis un grand pécheur ; comme a dit saint Augustin : J'ai semé le péché à pleines mains. — Mon père, dit Manon Dancourt, un homme qui meurt bien est à moitié sauvé. — La volonté de Dieu soit faite ! murmura Dancourt d'une voix presque éteinte, ma fosse est creusée... mon dernier lit est fait... » Dancourt, qui déjà n'y était plus, laissa dire sa bouche tant habituée à la saillie : « Oui, mon lit est fait : comme on fait son lit, on se couche. »

Quand sa fille raconta dans le monde cette fin étrange, on eut peine à ajouter foi à ses paroles. — Dancourt ermite ! — Dancourt mort en bon chrétien ! — Le diable, dit Voltaire, est bien capable de lui avoir joué cette comédie-là.

Dancourt mourant avait supplié sa fille de brûler ses comédies et ses chansons. Mais, par un quiproquo assez diabolique, Manon Dancourt qui n'y regardait pas de si près brûla la traduction des psaumes de David, le fruit poétique du repentir du comédien.

IV.

On peut dire de Dancourt qu'il avait l'esprit entre deux vins, cet esprit de la folle gaieté qui s'accoquine à la farce et fuit la comédie sévère ; il n'avait garde de mener sa tête, il la laissait aller. La farce exige de l'extravagance, du feu, de l'ivresse et de la saillie. Comme les Italiens, Dancourt était grand maître en ce genre. Il y avait deux hommes dans Molière : celui qui ne raillait

pas seulement pour le plaisir de se moquer, mais pour flétrir ; celui qui riait çà et là d'un franc éclat pour se reposer de la vie. Dancourt n'a été que l'écho de cet éclat de rire, mais c'est déjà quelque chose. Voltaire disait de lui : « Ce que Regnard était à l'égard de Molière dans la haute comédie, le comédien Dancourt l'était dans la farce. » Il y a un peu d'injustice dans ce jugement ; car, sans trop s'en douter, j'imagine, Dancourt, dans ses peintures bouffonnes, s'est parfois élevé jusqu'à la vraie comédie par quelque beau trait de gaieté et de philosophie.

Il y a toujours eu en France un refuge pour la gaieté. Avant de jouer la comédie, la gaieté chantait ; la chanson bravait tout en riant ; elle allait, abeille imprudente, bourdonner partout, jusqu'à l'oreille de Mazarin. Molière venu, la gaieté prit avec lui, de gré à gré, toutes les métamorphoses de la scène ; Molière mort, la gaieté, tout écloppée de ce contre-temps fatal, s'en alla trouver Regnard et Dancourt comme pis-aller. Dancourt l'accueillit bravement : « C'est ma mie, c'est mon âme, je m'abandonne à elle sans souci ; elle fait de moi tout ce qu'elle veut ; elle m'a pris le peu d'esprit que j'avais. Aussi, quand je parle ou que j'écris, c'est elle qui conduit ma langue ou ma plume. Vous voyez que ce n'est pas ma faute si quelquefois ma langue fourche et ma plume va de travers. » Cependant Louis XIV touchait à son déclin ; la fortune devenait rebelle à ses mains caduques. Les malheurs du royaume, la face glaciale de madame de Maintenon, tout cela jetait sur les fronts, plutôt que sur les cœurs, un voile austère dont l'hypocrisie filait sa bonne part. La galanterie, naguère si brillante à la cour, était reléguée dans un confessionnal ; l'esprit, qui avait jeté tant d'éclairs autour du

grand roi, venait de s'affubler d'une robe de janséniste. La gaieté seule, grâce à Dancourt, prenait encore ses ébats. Louis XIV, tout occupé de son salut, laissait, comme on a dit, les profanes se damner gaiement. Il faut bien qu'on rie quelque part, dit-il à Dancourt pendant leur dernière entrevue. Le théâtre fut donc, vers la fin du règne, le seul refuge de la gaieté; aussi s'en donnait-elle à cœur joie avec son ami Dancourt. Elle mit de côté les délicatesses aimables et les gentillesses galantes de Benserade; elle redevint une franche gaillarde aux allures sans façon, comme au temps de Hardi et de Duhamel. On la revit presque aussi folle que dans *les Galanteries du duc d'Ossone.* Mais Louis XIV fut à peine mort, que la gaieté abandonna Dancourt pour le régent, la comédie pour la saturnale. Dancourt n'y tenait plus guère; il ne trouvait plus grand'chose à dire ni à jouer. A son tour il allait songer à faire pénitence.

Comme David Téniers et Van Ostade, Dancourt, soit dans son jeu, soit dans ses pièces, a su peindre la vérité avec je ne sais quoi d'accentué dans le trait et la couleur, qui nous frappe et nous plaît plutôt que la vérité elle-même. En effet, les buveurs de Téniers et les caractères de Dancourt nous paraîtraient assez insipides sans l'assistance du peintre et du poëte. Dancourt n'a pu saisir, comme Molière, ces caractères dont les grands traits sont tracés pour tous les siècles, il a restreint son faible regard dans les travers de son temps. Aussi il y a plus d'études à faire sur les mœurs du XVIIe siècle, dans les farces de Dancourt, que dans les comédies de Molière.

Dancourt a rimé dans ses jours perdus une lamentable tragédie dont il n'y a rien à dire; mais on a de lui quelques fables et quelques contes fort joliment tour-

nés, comme *les Pots cassés* et *l'Oraison*. Le conte ne pourrait sans trop de licence s'encadrer ici, mais on me saura gré de reproduire la fable :

LES POTS CASSÉS.

Les pots cassez font bruit : oyez comment?
Entiers et sains sur l'humide élément,
Deux pots flottoient différents de structure.
L'un de métal relevé d'encolure,
Sans soin, sans peur, voguoit arrogamment.

L'autre, de terre, alloit plus humblement,
De son voisin craignant l'attouchement,
Et d'augmenter, par une atteinte dure,
Les pots cassez.

Du pot craintif voici l'enseignement :
Quand un petit s'allie imprudemment
Avec un grand pour trop haute aventure,
Le grand en sort en fort bonne posture;
Et le petit paye ordinairement
Les pots cassez.

III.

MADAME DE LA POPELINIÈRE.

I.

J'ai rencontré ces jours-ci madame de la Popelinière en très-mauvaise compagnie, c'est-à-dire exposée aux vitres d'un marchand de curiosités du quai Voltaire, entre un portrait d'abbé libertin et une fête flamande de Brauwer. Une expression de poétique tristesse m'attira vers madame de la Popelinière, je reconnus bientôt un pastel de La Tour du meilleur style, mais d'un coloris éteint. Je saluai tout à la fois l'œuvre du peintre et la figure de la femme avec l'air du monde le plus sérieux, oubliant que j'avais au bras le plus railleur de mes amis.

Il me regarda en riant. « Quelle est donc, me demanda-t-il, cette ancienne connaissance qui sourit si tristement, avec son écharpe bleu de ciel, ses cheveux à frimas et son épaule nue ? — Regardez-la bien, mon cher, si vous voulez voir une femme qui a aimé profondément il y a à peu près un siècle. — De beaux yeux, reprit-il, un ovale adorable, une bouche charmante, un cou fier et souple. Je ne vois pas trop si cette femme a beaucoup aimé, mais je ne doute pas qu'on ne l'ait

aimée avec fureur. Le nom de la dame, s'il vous plaît ? — C'est une petite-fille de Dancourt. Elle s'est appelée longtemps mademoiselle Deshayes ; son nom historique c'est madame de la Popelinière. — A merveille, pourquoi donc me parliez-vous de passion sérieuse? madame de la Popelinière a jeté son cœur à tous les vents comme toutes celles qui sont nées sous la Régence. Mais un sentiment profond n'a jamais agité ces cœurs profanes. — Qui est-ce qui vous a dit cela? — Tous les livres. — Et vous les croyez sur parole? — A qui voulez-vous que je m'en rapporte? — A vous-même, à votre esprit, à votre cœur. La passion peut se métamorphoser mille fois sans cesser un seul instant d'être la passion. Il y a cent ans elle riait ; aujourd'hui elle pleure. Mais sous le sourire comme sous les larmes, c'est toujours le même cœur qui s'agite, qui s'inquiète et qui souffre. Voyez plutôt ces yeux et ces lèvres de madame de la Popelinière : elle sourit, avec la grâce narquoise de 1750 ; mais, dans ce sourire même, ne découvrez-vous pas une douleur qui se cache ? Celui qui passe trop vite devant cette galerie de pastels ne sait pas le premier mot de l'histoire intime du XVIIIe siècle. Il en faut d'ailleurs accuser les peintres, qui sont les historiens pour les yeux. De ce que La Tour a peint cent marquises sous le même éclat, avec la même expression légère et moqueuse, faut-il conclure qu'il les a toutes vues ainsi ? Nullement, c'était par habitude de pinceau. La Tour, comme Mignard, comme tous les portraitistes, avait dans l'imagination un certain idéal qui lui cachait la vérité. Mais la vérité ne perd jamais ses droits ; ne la voyez-vous pas à travers ce joli sourire? Croyez-moi : cette pauvre femme, exposée aujourd'hui comme une curiosité, a aimé et a souffert quand elle

était comédienne, grande dame, ou amante délaissée. C'est un drame en trois actes.

Disant ces mots, j'entrai dans la boutique et je demandai le prix du portrait. « C'est le portrait d'une comédienne célèbre, dont je ne sais pas le nom, je le donne pour le prix du cadre : 50 fr. »

Je ne voulus pas marchander une si jolie figure. J'emportai moi-même la petite-fille de Dancourt, tout en jurant de la venger des injures du temps et de l'histoire.

II.

En 1750, dans un des plus fastueux salons de la rue de Richelieu, la maîtresse du lieu, assise ou plutôt perdue dans un volumineux fauteuil de soie à ramages, avait entrepris, vers sept heures du soir, devant un beau feu qui répandait un arome oriental, une guerre à outrance avec M. Fanfreluche. C'était une manière de passer le temps et d'attendre, sans trop d'impatience, un autre monsieur. Le bichon combattait par ses jappements, ses dents blanches et ses griffes noires ; la dame n'avait pour se défendre qu'un très-délicat éventail de Pater, qui avait déjà donné cinquante soufflets à de grands personnages, par exemple, au maréchal de Richelieu, au maréchal de Saxe, au maréchal de Lowendal. Cependant, la dame n'était ni duchesse, ni marquise, mais elle était belle, et de temps immémorial la beauté a eu les armoiries les plus victorieuses du grand livre héraldique. Du reste, notre héroïne n'était pas une petite bourgeoise du Marais abonnée au *Mercure de France ;* c'était une dame de haut parage, après tout, puisque M. de la Popelinière l'avait épousée

de la main droite. Il est vrai qu'il avait commencé par l'épouser de la main gauche.

Cependant un grand coquin de laquais, couvert d'or sur toutes les coutures, vint présenter sur un plat d'argent, ciselé avec beaucoup d'art par Réveil, une lettre à madame de la Popelinière.

Dès que le laquais eut tourné le dos, madame de la Popelinière, pâle et impatiente, baisa la lettre, et coupa avec ses jolies dents, le fil de soie qui retenait le cachet. « C'est étonnant, dit-elle, La Rose n'avait pas ouvert la porte, que déjà j'avais pressenti une lettre de M. de Richelieu. » M. Fanfreluche ne cessait pas de japper et de s'élancer vers sa maîtresse dans ses folâtreries; madame de la Popelinière lui abandonna son éventail pour lire en repos l'épître amoureuse qui était écrite sur un papier grossier, dont une cuisinière d'aujourd'hui ne voudrait pas pour écrire ses comptes. Il est vrai qu'une cuisinière d'aujourd'hui écrit plus correctement qu'un maréchal de France il y a cent ans.

Voici ce que l'histoire a conservé de cette lettre :

« Mon cœur, que je suis fâchés si je ne vay pas ce « soir là-bas mourrir à vos pieds, je suis retenue à la « cour, mais j'y serai avec vostre ymage; cependant « vers dix heures peut-être vous surprandrais-je pen- « dant les folies du soupé, car j'esperre... »

Madame de la Popelinière en était là quand la porte s'ouvrit avec fracas; elle reconnut le financier à ce tapage de mauvais goût, et, dans son effroi, elle jeta la lettre au feu. « Autant en emporte le vent ! » dit M. de la Popelinière en saluant sa femme avec ironie.

Il était suivi d'un homme d'esprit à gages. Les grands seigneurs avaient alors des poëtes comme les marquises avaient des petits chiens ; le financier donnait douze

cents livres au sien, c'était peu ; mais son homme d'esprit, c'était Marmontel, véritable homme d'esprit de financier. N'oublions pas de remarquer ici que les vrais poëtes, alors comme aujourd'hui, ne recevaient de gages que du public. Le public donne la gloire en donnant son argent. « Marmontel, asseyez-vous là, dit M. de la Popelinière en traînant un fauteuil près de sa femme. » Pour lui, il alla s'appuyer nonchalamment contre la cheminée. Marmontel fit toute sorte de lourdes grâces à madame de la Popelinière ; il lui demanda des nouvelles de sa migraine et de son chien. Elle sembla ne pas l'écouter, ce qui d'ailleurs lui arrivait presque toujours. A quelqu'un qui lui en faisait la remarque, elle avait répondu que Marmontel étant payé comme un journal, on ne lui devait pas la réplique.

Mais, ce soir-là, elle était si loin de l'esprit de Marmontel ! Elle suivait tristement de son regard bleu de pervenche la destinée de la lettre du duc de Richelieu, qui avait disparu dans les flammes. « N'est-ce pas, madame, lui dit à brûle-pourpoint son mari, que vous réfléchissez à ceci : Les passions sont semblables à cette lettre que vous venez de brûler, un peu de fumée, un peu de flamme et un peu de cendre ? »

Madame de la Popelinière s'arma de son plus charmant sourire. « En vérité, monsieur, je crois que vous avez de l'esprit à présent. — Non, madame, répondit le financier un peu brutalement, je n'ai pas d'esprit, j'ai du cœur, vous m'avez blessé par là. — Ah ! mon Dieu, dit Marmontel, qui pressentit la tempête, j'ai oublié d'écrire à mademoiselle Clairon. » Il se leva pour sortir. « Non, vous resterez céans, dit M. de la Popelinière, d'un ton décidé ; vous êtes de la maison, il n'y a point de secrets pour vous ; ne savez-vous pas que M. de Riche-

lieu... — Je ne sais rien du tout, dit Marmontel, avec précipitation ; ces choses-là, comme dit le poëte arabe, sont écrites sur les vents ou sur les flots. »

Madame de la Popelinière porta la main à son cœur. « Eh bien, dit-elle en regardant son mari, j'attends votre acte d'accusation ; je suis sûre que M. Marmontel sera mon avocat. — Eh bien, madame, vous aimez M. de Richelieu ; du moins vous permettez à M. de Richelieu de vous aimer. — Je vous avoue, monsieur, que je permets cela au monde entier. — Madame de la Popelinière est comme le soleil, dit Marmontel : on s'élève à lui, mais il ne descend pour personne. — Figure de rhétorique, image de poëte, dit M. de la Popelinière ; cela n'a pas le sens commun ; moi, je vais parler sans phrases : voilà ce qui s'est passé... ne m'interrompez pas, madame. — Je veux bien, à la condition de ne pas vous écouter. »

Madame de la Popelinière reprit son éventail et recommença la guerre avec M. Fanfreluche. « Si j'ai bonne mémoire, reprit le financier, votre grand-père jouait la comédie... pardieu, c'était le bonhomme Dancourt ; votre grand'mère jouait la comédie, c'était la belle La Thorillière ; votre mère jouait la comédie, c'était la célèbre Mimi Dancourt ; enfin, vous-même, madame, vous avez joué la comédie et vous jouez encore la comédie. » Ici le financier, content de son préambule, fit crier sa tabatière, huma une prise et secoua ses breloques. « Et encore, reprit-il en hochant la tête, si vous vous étiez toujours contentée de jouer la comédie ! Mais vous avez voulu en faire une et je suis tombé comme un niais dans votre coup de théâtre ; voilà pourquoi vous portez le titre de madame de la Popelinière. — Dites le nom, ne dites pas le titre, monsieur, murmura-t-elle avec un dédain charmant.

— Oui, oui, j'avais un hôtel, des équipages, beaucoup d'argent, il ne me manquait qu'une maîtresse (car enfin c'est la mode aujourd'hui, à moins d'être comme M. de Richelieu, le mari de toutes les femmes) ; je suis allé à vous, vous êtes venue à moi ; et puis, après la lune de miel, vous vous êtes mise à pleurer, larmes de crocodile ! vous vous êtes jetée à mes pieds pour que je vous donne ma main ; je ne voulais vous donner que mon cœur ; voyant que vous n'obtiendriez rien de plus avec moi, je ne parle pas de ma fortune, vous êtes allée vous jeter aux pieds de cette coquine de madame de Tencin, pleurant votre vertu comme les filles de la Bible ; après quoi vous êtes allée vous jeter aux pieds du cardinal de Tencin, lui montrant vos larmes, mais lui montrant surtout vos beaux yeux. C'était au renouvellement du bail des fermes. Le cardinal de Tencin m'appela devant lui et m'annonça sans façon que le roi son maître était bien décidé à n'accorder le privilége de ma ferme qu'à celui qui épouserait mademoiselle Deshayes, la petite-fille de Dancourt, un modèle de vertu, de grâce et d'esprit ; on ne saurait trop le reconnaître, madame. — Eh bien, dit madame de la Popelinière avec impatience, vous reconnaissez vous-même que je vous ai apporté en dot la moitié de votre fortune par ce renouvellement du bail. Est-ce que vous vous imaginez, monsieur de la Po-pe-li-niè-re, que je vous suis reconnaissante du nom que vous m'avez donné ? Vous avez fait cela d'assez mauvaise grâce : vous m'avez conduite chez un notaire, qui a rédigé en mauvais style un contrat de mariage ; vous m'avez donné, en cas de survie, de quoi acheter des habits pour porter votre deuil ; ensuite vous m'avez emmenée à l'église un matin, avant que je fusse

éveillée, par une pluie battante ; on nous a bénis, comme des Auvergnats, dans une chapelle où je me suis enrhumée. Voilà toute la cérémonie. — Cela pourrait s'appeler encore *le Mariage forcé*, dit Marmontel. — Et la conclusion de tout ceci ? demanda madame de la Popelinière. — La conclusion, répondit le fermier général, c'est que j'ai été joué et que je ne veux plus l'être maintenant. Je vous avertis, madame, que M. de Richelieu sera prié par moi-même d'aller faire la guerre ailleurs. — Prenez garde, dit Marmontel, les amoureux qu'on met à la porte rentrent toujours par la fenêtre. »

On sait que M. de Richelieu rentra par la cheminée.

A cet instant, trois ou quatre convives, car on soupait tous les soirs en gaie compagnie chez le fermier général, entrèrent coup sur coup. « Ah ! c'est vous, La Tour ? Quel ravissant portrait j'ai vu de vous, celui de mademoiselle Gaussin ! »

La Tour entra gravement, comme un homme préoccupé. « Croyez-moi, dit-il au financier, il y a de l'orage à l'horizon, la guerre d'un côté, un roi qui sommeille, un parlement qui met des points sur des i, des jésuites qui tendent partout leur toile d'araignée. »

On sait que La Tour était un profond politique qui, tout en semant des roses sur les joues de ses portraits, lisait dans l'avenir des nations. « Nous n'avons point de marine, dit-il un jour à Louis XV. — Et celles de Vernet ? » répondit le roi au peintre.

Carle Vanloo, qui suivait La Tour, ne se piquait pas de politique ; il avait l'esprit de son art et n'en cherchait pas d'autre. Il s'approcha gaiement de madame de la Popelinière, et lui demanda si elle voulait être belle le lendemain pour qu'il achevât son portrait.

Rameau et Vaucanson, les deux hommes célèbres les plus silencieux de ce XVIIIe siècle où l'on parlait tant ; Fontenelle et Moncrif ; des noms moins connus, furent annoncés dans le brouhaha pittoresque d'une conversation déjà animée : c'étaient le marquis de Meuse, le comte de Guiche, puis un abbé sans abbaye, un poëte sans poésie, un marquis sans marquisat. Quelques femmes vinrent à leur tour, les femmes libres du temps, madame de Tencin et mademoiselle Verrières, pas tout à fait des femmes du monde, pas tout à fait des comédiennes.

Madame de la Popelinière, malgré tout le bruit et tout le mouvement qui se faisait autour d'elle, se trouvait seule encore. Son regard flottait de la pendule à la porte d'entrée. On lui parlait, elle n'entendait que la voix de celui qui n'était pas là.

On vint avertir solennellement que le souper était servi. On passa dans une salle à manger peinte par Oudry. La table avait l'air d'une féerie ; jamais un fermier général n'avait déployé un pareil luxe de porcelaine de Saxe, de cristaux de Bohême et de fleurs rares.

Rameau se plaça par distraction à côté de madame de la Popelinière. Nul n'osa s'asseoir de l'autre côté. La place d'honneur fut pour l'absent, suivant la remarque ironique de M. de la Popelinière.

On n'avait pas encore eu d'esprit, mais on avait beaucoup mangé déjà, quand le duc de Richelieu entra.

M. de la Popelinière se leva subitement, comme entraîné par une inspiration. « Monsieur le duc, voulez-vous prendre ma place ? car je suis décidé à m'emparer de la vôtre. »

Disant ces mots, M. de la Popelinière s'avança bravement du côté de sa femme.

M. de Richelieu se tint pour battu, et après avoir salué madame de la Popelinière, il alla s'asseoir d'assez bonne grâce sur la chaise de son hôte. Tous les convives se regardèrent avec intelligence. « Je disais donc, reprit La Tour, que la tempête est à l'horizon. — Oui, monsieur, dit le fermier général d'un air bourru, c'est moi qui la conduis, et elle éclatera comme la foudre. — Quel beau sujet de tableau, dit madame de Tencin à Carle Vanloo, M. de la Popelinière conduisant les nuages comme le Père éternel, avec un front rayonnant et un sourcil olympien ! »

A la fin du souper, Richelieu s'approcha de Vaucanson. « Monsieur, vous qui seriez capable de créer le monde si Dieu n'avait pas fait cela avant vous, pourriez-vous me dire comment on entre dans une maison quand la porte est fermée ? — On n'entre pas, » dit Vaucanson, sans trop savoir ce qu'il disait.

III.

Le lendemain, le duc rôda autour de l'hôtel ; il remarqua bientôt qu'une petite maison était adossée à une des ailes. Il entra dans cette maison qui avait pour unique locataire, un hautbois de l'Opéra, vieux musicien qui passait sa vie à copier de la musique. M. de Richelieu lui offrit de payer son loyer, moyennant qu'il pourrait à son gré, lui, Richelieu, habiter à certaines heures un cabinet de la maison. Le vieux musicien accepta avec joie. Dès le jour même le duc revint avec un serrurier et un maçon pour que la pièce fût habitable. Ce cabinet n'était séparé que par un mur mitoyen d'un arrière-petit-salon où madame de la Popelinière

avait son clavecin, sa bibliothèque, et un lit de repos qui devint plus tard son lit habituel. Elle fut avertie à temps, Richelieu l'ayant revue aux fêtes du mariage du dauphin avec l'infante d'Espagne. Le maçon et le serrurier se mirent à l'œuvre sans retard. Le mur fut ouvert dans la cheminée de madame de la Popelinière ; le serrurier enleva la plaque et la replaça très-artistement sur une charnière imperceptible, qui permettait de l'ouvrir à volonté.

M. de Richelieu fut ravi de cette nouvelle habitation ; il y venait tous les jours ; il y veillait quelquefois jusqu'au matin, sans doute dans l'étude de la guerre. Sa belle voisine ne s'en plaignait pas. « C'est étonnant, dit un jour M. de la Popelinière à Marmontel, ma femme a pris goût à la solitude. Sans doute elle vit dans le repentir depuis que j'ai eu l'esprit de me délivrer du duc de Richelieu. Il ne faut jamais désespérer des femmes. La voilà qui passe tout son temps à lire Bossuet et Fénelon ; je l'ai surprise hier jouant un air d'église sur son clavecin. Il y a six semaines, elle était toujours par quatre chemins, courant toutes les folies du monde. Aujourd'hui, elle s'enferme chez elle comme Pénélope ou comme Lucrèce.

Le soir, pendant le souper, madame de la Popelinière, s'excusant auprès de l'unique convive, se retira dans le petit salon. Quand le fermier général se présenta, il fut reçu comme un ennuyeux qui n'est pas attendu. Il remarqua, non sans quelque surprise, que sa femme ne lisait pas et ne jouait pas du clavecin. Quoiqu'elle ne dût pas sortir ce soir-là, elle ne s'était occupée que de sa chevelure. Elle venait d'y attacher un bouquet de jasmin d'Espagne, tout fraîchement cueilli dans une jardinière en porcelaine de Sèvres. La visite inopportune de

son mari la jeta dans une véritable anxiété, car ce n'était pas lui qu'elle attendait. « Est-ce que vous avez à me demander un quart d'heure d'entretien? dit-elle en se promenant. — Je vous avoue, madame, que je viens ici par curiosité, vous vous y trouvez si bien, que je veux m'y reposer un peu de mes soucis. Avouez, madame, que depuis que j'ai fermé ma porte aux conquérants qui ne livrent bataille que contre l'honneur des maris, la quiétude est revenue à tout le monde, à vous comme à moi.—Oui, monsieur, félicitez-vous... »

A cet instant, le duc de Richelieu arrivait de l'autre côté du mur. Un signal résonna sur la plaque. Madame de la Popelinière pâlit. « Qu'ai-je entendu ? demanda M. de la Popelinière, en tournant l'oreille vers la cheminée. — Sans doute, dit-elle d'un air distrait, on allume le feu de l'autre côté. Ce voisinage est quelquefois ennuyeux, c'est un hautbois.....

Un second signal résonna. « Est-il impertinent ! poursuivit madame de la Popelinière ; attendez un peu, je vais l'avertir qu'il y a du monde ici. »

Madame de la Popelinière prit les pincettes et frappa deux fois contre la plaque. C'était le contre-signal. « Si vous voulez, madame, je donnerai des ordres pour que votre voisin contienne son génie musical; ce mur d'ailleurs n'est peut-être pas mitoyen... — N'y songez pas, monsieur, je serais désolée de contrarier les habitudes de ce hautbois que j'aime à entendre à certaines heures. »

Quelques jours après ce rendez-vous manqué, M. de la Popelinière reçut une lettre anonyme ainsi écrite :

« Je ne sais pas si c'est le diable, mais toutes les « nuits un amant pénètre chez madame de la Popeli- « nière sans passer par la porte ni par la fenêtre. »

La nuit suivante, M. de la Popelinière monta la garde à la porte du petit salon. Il s'aperçut bientôt que sa femme n'était pas seule. Il entendit une voix qui répondait à une autre voix. « Madame, cria-t-il avec force, le feu est à la maison ! » La femme de chambre, qui s'était endormie dans un cabinet voisin, en sentinelle peu vigilante (l'histoire dit, par trahison), ouvrit presque aussitôt la porte au fermier général.

Il entra, tout botté et tout éperonné, comme Louis XIV dans le parlement. M. de la Popelinière était plus armé que Louis XIV, car il portait un fouet d'une main et un chandelier de l'autre. Il alla droit au lit de sa femme. *Elle dormait* sur un seul oreiller, avec une candeur qui désarma le jaloux. Mais, madame... » *Elle s'éveilla.* « Ah ! monsieur, comme vous m'avez fait peur ! — Mais, madame, il n'y a qu'un moment, je vous ai entendue... — En vérité ! — J'ai reconnu la voix de M. de Richelieu. »

M. de la Popelinière regarda sous le lit, après quoi il passa dans la ruelle. « Une idée ! dit madame de la Popelinière avec un joli bâillement rose qui laissait voir des dents blanches comme celles des jeunes loups : Ouvrez le tiroir de ma toilette, c'est sans doute là que M. le duc s'est caché. »

Le fermier général était furieux. « Madame ! madame ! si vous me riez au nez, je vous extermine. Un homme est venu ici. — Ah ! monsieur de la Popelinière, si vous saviez comme j'ai envie de dormir ! »

M. de la Popelinière chercha silencieusement son rival sous le clavecin, sous les rideaux, dans la cheminée, partout, jusque dans les rayons de la bibliothèque. « C'est comme un miracle ! murmura-t-il entre ses dents. Demain j'amènerai Vaucanson pour avoir la

clef... » Comme il disait ces mots, son flambeau rayonna sur une épée couchée au pied du lit. Christophe Colomb découvrit l'Amérique avec moins d'enthousiasme. « Madame, voulez-vous me dire pourquoi cette épée est couchée avec vous? »

IV.

Le maréchal de Saxe voulait enlever au maréchal de Richelieu, sinon à M. de la Popelinière, madame de la Popelinière; il croyait d'ailleurs que le grand coureur de ruelles en était encore aux escarmouches avec cette belle femme dont tout Paris, dont toute la cour se disputait les adorables œillades. Il vint un matin chez le fermier général, à l'heure du petit lever de sa femme. Il baisa galamment le bout des ongles de madame de la Popelinière, et lui demanda la grâce de l'emmener dans la plaine des Sablons, où il allait passer en revue ses célèbres uhlans.

C'était une fête pour Paris et pour Versailles. Madame de la Popelinière comprit que, pour cette fête, il y aurait une reine. Elle accueillit avec une joie mal déguisée la proposition du beau Maurice. Née pour le théâtre, elle n'avait pas perdu le goût des ovations. Elle pria le maréchal de l'attendre; elle appela toutes ses femmes et se fit habiller en toute diligence, sans pourtant compromettre la fraîcheur, l'harmonie et l'effet de ses ajustements. « Madame, lui dit le maréchal, qui, selon la bonne coutume du temps, avait assisté à ce travail de fée, l'Amour lui-même vous eût habillée avec moins d'art et de goût. Il est vrai, ajouta-t-il avec son air vainqueur, que l'Amour n'a pas l'habitude d'habiller les femmes. »

On monta en carrosse, on arriva dans la plaine des Sablons avec beaucoup de fracas, escorté par tout ce que l'armée française comptait d'officiers illustres par leur blason, sinon par leur bravoure.

Le maréchal de Richelieu était absent pour le service du roi. Madame de la Popelinière se consola dans toutes les distractions orgueilleuses de cette revue. Elle aimait Richelieu, mais elle n'en était encore qu'à la période de l'amour heureux, cet amour qui sourit et s'enivre, qui ne descend pas en lui-même pour faire jaillir la source des larmes. Elle devait payer cher ces sourires et ces ivresses de l'aube amoureuse. Mais, en attendant, elle se laissait aller nonchalamment à la vie dans le triomphe de sa beauté.

Or, pendant qu'elle était à cette revue des uhlans, le célèbre Vaucanson, appelé à son hôtel par un billet du fermier général, allait, avec l'imprévoyance du génie, abattre la première pierre de ses châteaux en Espagne.

Quand M. de la Popelinière vit entrer Vaucanson, il lui prit la main, et le conduisit en silence dans le trop célèbre petit salon de madame de la Popelinière. « Mon ami, lui dit-il avec onction, un homme pénètre ici le jour et la nuit; j'ai mis des sentinelles aux portes et aux fenêtres; dites-moi s'il est possible d'entrer ailleurs? » Vaucanson, sans répondre, fit trois à quatre tours sur lui-même. Il commença par décrocher un portrait de Dancourt, portrait à mi-corps, peint par Largillière, encadré avec beaucoup de luxe. « Non, non, dit-il, en secouant la tête, il n'y a pas de porte par là. Il se tourna vers la cheminée. « Pourquoi n'y a-t-il ni bois ni chenets dans l'âtre? — C'est cela, dit M. de la Popelinière en trépignant de joie, on passe par la che-

minée. » Vaucanson s'agenouilla et avança la tête sous le manteau de marbre sculpté. « C'est impossible, il n'y a qu'un ramoneur de dix ans qui puisse passer par là. » Tout en disant ces mots, il frappa du doigt contre la plaque.

Marmontel survint alors. Comme il a lui-même raconté (*Mémoires d'un père pour servir à l'instruction de ses enfants*) cette catastrophe, laissons-le parler lui-même : « Vaucanson s'aperçut que la plaque était montée à charnières, et si parfaitement unie au revêtement des côtés, que la jointure en était presque imperceptible. — Ah ! monsieur, s'écria-t-il, en se tournant vers la Popelinière, le bel ouvrage que je vois là, l'excellent ouvrier que celui qui l'a fait ! Cette plaque est mobile, elle s'ouvre, mais la charnière est d'une délicatesse ! Non, il n'y a pas de tabatière mieux travaillée. — Quoi ! monsieur ! dit la Popelinière en pâlissant, vous êtes sûr que cette plaque s'ouvre ? — Vraiment, j'en suis sûr. Je le vois bien, dit Vaucanson, ravi d'admiration et d'aise, rien n'est plus merveilleux. — Et que me fait votre merveille ? il s'agit bien d'admirer ! — Ah ! monsieur, de tels ouvriers sont fort rares ; je n'en ai pas un qui... — Laissons là vos ouvriers, qu'on m'en appelle un qui fasse sauter cette plaque. — Quel dommage, dit Vaucanson, de briser un chef-d'œuvre aussi parfait que celui-là ! »

Une demi-heure après, le commissaire du quartier constata, par un procès-verbal, la découverte de *cet escalier dérobé*. M. de la Popelinière écouta bravement la lecture du procès-verbal. « Monsieur le commissaire, vous avez oublié de constater ma disgrâce, car il y a six mois que M. de Richelieu passe par là. »

Le commissaire constata la disgrâce de M. le fermier

général. « Et moi, dit Marmontel en essuyant une larme (il devait bien cela à son hôte), et moi je vous consolerai, je vous rendrai le bon office qu'Horace attribuait aux Muses : *Vos lene consilium et datis, et dato gaudetis almæ.* »

V.

Si nous retournons à la revue des uhlans, nous retrouvons madame de la Popelinière indolemment couchée dans son carrosse, écoutant avec distraction les galanteries du maréchal de Lowendal, troisième maréchal de France qu'elle traînait à son char (style du temps).

Tout d'un coup, elle vit s'arrêter un certain personnage, fort laid, dont la vue seule avait depuis longtemps le privilége de l'émouvoir beauconp ; c'était Guimond, un aide de camp du duc de Richelieu. « Madame, madame, dit-il à madame de la Popelinière d'un air mystérieux, un grand malheur est arrivé. Votre mari a découvert, avec ce coquin de Vaucanson, le secret de vos entrevues avec mon maître. »

Madame de la Popelinière ressentit au cœur un coup violent ; elle garda sur sa figure tout le charme du sourire et de la quiétude. « Monsieur le maréchal, dit-elle à Lowendal, comme vous seriez galant si vous vouliez m'accompagner tout à l'heure chez moi ! — Comment, madame, ne vous accompagnerais-je pas au bout du monde ? »

Quand madame de la Popelinière se présenta devant son hôtel, le concierge lui cria, sans ouvrir la porte, qu'il avait un ordre formel de ne point laisser entrer madame de la Popelinière. Le maréchal de Lowendal

eut beau crier haut et menacer de la corde, la porte fut inébranlable comme les Prussiens à Rosbach.

Madame de la Popelinière s'en alla, mais revint bientôt à la charge, cette fois, avec le maréchal de Saxe; le concierge, entr'ouvrant la porte, déclara qu'il lui était défendu... « Eh! ne me connaissez-vous pas? lui dit le maréchal; apprenez que pour moi il n'y a pas de portes fermées. Entrez, madame. »

Le portier trembla sur ses gonds et recula de trois pas. M. de la Popelinière vint au-devant du maréchal. « Eh bien! mon ami, mon cher la Popelinière, un esclandre, des scènes, un spectacle pour le public! Allons donc! est-ce que vous n'êtes pas un homme d'esprit? A la guerre comme à la guerre. D'ailleurs, est-ce que vous croyez à toutes ces folies? La vertu tombe dans des embûches, mais c'est toujours la vertu. Si vous aviez épousé une femme sans figure et sans esprit, vous n'auriez pas à subir les fables de la canaille. Adieu, mon ami, je vous réponds du cœur de votre femme. — Maréchal, ne vous moquez ni de moi ni de ma femme; il y a six mois que M. de Richelieu passe par la cheminée. — Maréchal pour maréchal, j'aimerais mieux que ce fût moi; mais après tout, silence, il n'y a pas de quoi s'en vanter; j'en connais plus d'un qui aime mieux savoir cela tout seul que de l'apprendre à tout le monde. Du reste, je suis attendu à Versailles, je vous laisse et vous recommande la paix. »

Dès que le maréchal de Saxe se fut éloigné, madame de la Popelinière tomba sur une bergère et se cacha la tête dans les mains; c'était le vaincu devant l'ennemi victorieux. Triste victoire! Elle espérait que l'ennemi serait généreux, il ne le fut point. « Madame, lui dit-il, comme s'il lui eût parlé du haut de son honneur et de

sa fortune, vous n'êtes pas chez vous ici, allez vous-en au plus tôt. Emportez si vous voulez, le portrait de votre grand-père et de sa fille. S'il ne vous arrive pas de mourir de honte, je vous accorderai une pension alimentaire. »

Madame de la Popelinière, à ces derniers mots, se leva indignée ; elle jeta un regard de mépris et de douleur, sur cet homme de qui on disait : *Qu'il aille cuver son or*. « Adieu donc, dit-elle avec la triste volupté que ressentent ceux qui s'abandonnent pour la première fois à leur mauvaise destinée, adieu, monsieur, ne me faites plus l'injure de penser à moi. » Elle partit et ne revint pas.

Quand son joli pied, délicatement chaussé de satin, se trouva sur le pavé de la rue, elle sentit douloureusement les réalités de la vie. Où aller ? elle ne le savait : sa mère était morte, sa mère dont elle n'avait pas eu le temps, dans les folles joies du monde, de pleurer la mémoire.

La pauvre femme, qui avait une cour le matin, n'avait pas un lit pour reposer, le soir, son front meurtri. Le maréchal de Richelieu était parti pour Toulouse ; il eût été là d'ailleurs, qu'elle n'eût pas osé lui demander un toit et surtout de l'argent. Elle avait bien voulu traiter avec lui de puissance à puissance ; mais maintenant qu'elle venait d'être précipitée au bas du trône, elle ne consentirait pas à s'humilier devant lui.

Comme elle était arrêtée au coin du Palais-Royal, incertaine du chemin, toute à son malheur et à son amour, elle s'aperçut qu'elle était presque entourée de curieux qui murmuraient son nom et se racontaient son aventure. La valetaille de l'hôtel s'était bruyamment réjouie de l'histoire de la cheminée tournante :

c'était une nouvelle à la main, trop scandaleuse pour ne tout pas affriander Paris. Madame de la Popelinière comprit alors combien l'abîme était profond.

Elle alla droit devant elle. Tout d'un coup elle se souvint d'un petit appartement de la rue Ventadour qu'elle avait conservé depuis la mort de sa mère, pour y garder pieusement les meubles de la célèbre Mimi Dancourt, ne voulant pas qu'ils fussent vendus à l'encan, les trouvant trop surannés pour les transporter à l'hôtel de la Popelinière. C'était une planche de salut dans son naufrage ; elle prit la clef chez le concierge, monta rapidement l'escalier et ouvrit la porte avec un battement de cœur. Il lui sembla qu'elle entrait dans la tombe : l'appartement était sombre et silencieux ; on y respirait comme un parfum du sépulcre. Jusque-là elle avait retenu ses larmes ; dès qu'elle eut refermé la porte, ses sanglots retentirent dans toutes les pièces.

Ce n'était point sa mère, c'était elle-même qu'elle pleurait.

Étrange fantaisie de la destinée ; il arrive le plus souvent qu'une galante aventure, loin de nuire à l'héroïne, la met en relief et lui donne plus d'accent. Quelquefois l'aventure galante est un marchepied tout de marbre et d'or, cette fois ce fut un tombeau. Tous les rieurs furent contre madame de la Popelinière, tous les journalistes lui furent cruels. On profana sans pitié le roman de sa vie. On colporta à Paris, en France, en Europe, au nouveau monde, cette histoire de la cheminée tournante. On la traduisit en caricature, on la rima en complainte sur l'air du Juif-Errant, on l'étala, au théâtre de la Foire. Madame de la Popelinière n'osa plus se montrer, elle fut réduite à la prison perpétuelle. Si pourtant le maréchal de Richelieu s'était

contenté de passer par la fenêtre, au lieu de passer par la cheminée, tout ce vacarme ne fût pas arrivé. Danger des innovations !

VI.

Depuis près de six semaines, madame de la Popelinière vivait du produit d'une robe des Indes, et d'un bonnet de dentelle que sa femme de chambre avait été vendre au Temple. M. de la Popelinière disait à tout le monde qu'il faisait à sa femme une pension de vingt mille livres ; mais en réalité il ne lui avait encore envoyé que son clavecin, ses livres, ses habillements, ses parures et sa femme de chambre. Pour lui, il se consolait de toutes ses forces. Pour mieux fêter son veuvage, il avait appelé chez lui l'Opéra tout entier, Rameau en tête, qui ne le quittait plus. Parmi ses autres commensaux, on distinguait toujours Fontenelle, Vanloo, La Tour, Gentil-Bernard, Montcrif, Marivaux, Crébillon ; mais les maréchaux de France ne venaient plus chez lui. Marmontel continuait à lui appliquer des vers d'Horace et à lui lire des tragédies. Le fermier général n'entendait pas le latin, mais ne comprenait pas un mot aux alexandrins de son poëte ordinaire. Vaucanson était assidu, et demandait toujours, à son arrivée, distrait qu'il était par ses mécaniques, si madame de la Popelinière était en bonne santé, et si elle tarderait beaucoup à paraître.

Quand le maréchal de Richelieu revint à Paris il savait que le secret était découvert. Il parvint à savoir la retraite de madame de la Popelinière, il se présenta à sa porte. Elle vint lui ouvrir et tomba évanouie à ses

pieds. Ce fut à peine s'il la reconnut, tant le chagrin l'avait flétrie et ravagée. « Voyons, madame, lui dit-il, quand elle rouvrit les yeux, pourquoi toutes ces douleurs à la première bourrasque ? »

Il l'avait portée dans un fauteuil ; il s'était mis à genoux devant elle et lui baisait tendrement les mains. « Ah ! maréchal, murmura-t-elle d'une voix pleine de larmes, tout est fini ; la France entière s'amuse de moi, je ne l'ai que trop vu en lisant les gazettes. — Que vous êtes faible de vous affliger des propos de tous ces coquins-là. Voulez-vous entendre un bon conseil ? » Elle secoua la tête en essayant de sourire. « Revêtez vos plus beaux atours, faites-vous belle jusqu'à l'impertinence, montez en carrosse, allez à l'Opéra et levez bravement le masque. En voyant vos beaux yeux, les faiseurs de quolibets s'écrieront tous : *cet imbécile de la Popelinière !* Voyez-vous, madame, quand on est belle, si on veut avoir raison, il faut se montrer. — Jamais, dit-elle, en rougissant à la seule pensée de paraître en public. D'ailleurs, pensa-t-elle, en baissant la tête, où sont mes laquais ? où est mon carrosse ? »

Le maréchal de Richelieu n'avait pas coutume de prier longtemps ni Dieu ni les femmes. Quand il vit que madame de la Popelinière était bien décidée à vivre en exil, il ne la tourmenta plus. Pendant son séjour à Paris il vint la voir presque tous les jours ; mais il sentit bientôt que son amour pour elle n'était qu'un feu de joie. Cet homme ne pouvait s'habituer aux larmes. Il avait d'ailleurs fort à faire. L'histoire de la cheminée tournante ne lui avait pas été si fatale qu'à madame de la Popelinière ; c'était pour lui une victoire de plus, une victoire qui devait lui soumettre plus d'un cœur jusque-là rebelle. Il fut accueilli partout comme

un héros ; on faillit l'étouffer sous les lauriers ou plutôt sous les myrtes.

Avant de retourner à Toulouse, il vint passer toute une soirée avec madame de la Popelinière. Il joua assez bien la passion pour tromper cette pauvre femme et lui faire croire qu'elle n'était pas seule encore. En la quittant il lui recommanda les distractions, disant qu'à son retour il voulait la trouver belle et riante.

Pour lui complaire, madame de la Popelinière hasarda un pied craintif chez quelques amies de sa mère, entre autres madame de Souvré, où elle retrouva des peintres et des gens de lettres qu'elle avait connus à l'hôtel de la Popelinière. Ce fut vers ce temps-là qu'elle écrivait cette lettre si tendrement passionnée, cette lettre, trouvée en nombreuse compagnie, dans les archives de la famille de Richelieu. Nous la publions sans y changer un mot, avec ses incorrections charmantes, qui témoignent que c'était le cœur qui parlait et non l'esprit.

« 22 janvier.

« Mon cœur, votre courrier n'est point reparty je m'en doubtois bien quelle betise qu'un ayde de camp arrivé le 19 reparte le 20. Mais il faut leur obéir puisque je ne puis leur commander. Je suis honteuse de la lettre que je vous ay escrite hier. L'excès du sentiment est selon moy le commencement de la déraison et de la stupidité et à moins d'estre au même degré et de lire ces choses là avec autant d'amour qu'on en a ressenty en les escrivant elles sont plus capables de refroidir que d'échauffer. Ce pourroit il, mon cœur, que mes lettres vous fissent cet effet là, tout passe dans ma teste rapidement j'en conviens et je vous l'ai fait remarquer mil

fois mais il n'y reste que ce qui peut m'affliger. Je suis née timide, l'expérience m'a rendue deffiante je vois tout à mon désavantage je crains que mes lettres volumineuses ne vous ayent ennuyé. Vous me dites quelles font votre bonheur mais cela est si faible si peu répetté, vous ne répondés qu'à des articles dont je ne me soucie guères et que je vous ay plutot mandé pour avoir une coupure à faire que parceque je les croyois. Tel est celui de madame de Souvré et de mes lettres. C'est mon seul plaisir de vous escrire de penser que vous me lirés que je seroy dans vos mains que je vous occupe de moy forcement pendant une heure sauf les distractions mais enfin vous me lisés cela seul me feroit copier la Gazette si je ne pouvois vous escrire autre chose et l'extreme confiance que j'ay en vous me fait vous escrire jusqu'à des bestises que je sens fort bien car je vous présente tout ce qui se passe dans ma teste avec le mesme désordre que la nature y a mis et plus encore car je ne veux rien oublier et j'étrangle tout. Je n'ay aucune suitte pour cette raison ainsi mon cœur que mes nouvelles mes craintes mesmes ne vous fassent aucune impression que comme des resveries de mon imagination mais pour mes sentiments pour vous de quelque façon que je les exprime adjouttés y tout ce que vous pouvés inventer faites tous vos efforts pour vous les bien peindre vous n'en trouverés jamais autant que j'en ay. Je vous aime mon cœur à la foli il n'y a rien que je n'entreprisse pour vous le prouver et en mériter autant de vous mais c'est une balance à ce qu'il me semble qui n'est jamais égalle et je crois que plus mon costé se charge plus le vostre s'allège l'inquiétude est une propriété de l'amour mais ce que je sens pour vous est plus que de l'amour. J'ai eschauffé ma teste à vous faire pitié.

Je crois que ma solitude et la privation totale de dissipation fisiquement y a beaucoup contribué. Il y a des moments ou je souhaitterois et consentirois de vous voir un instant de vous serrer dans mes bras et de mourir. La réflexion me dit que cela arrivera sans qu'il m'en couste autant. Puis mes desirs s'augmentent mon impatience et les obstacles qui peuvent s'y rencontrer se présentent à mon esprit avec tant de vraisemblance que j'en tombe dans l'accablement le plus agonisant. Mais mon cœur songez donc qu'il faut que je passe encore un an sans vous que tout ce qui s'est escoulé est compté pour rien, que mesme je n'ay aucune certitude qu'un an soit la fin de mes peines, et tout ce qui peut arriver d'icy là. Et je vous desire avec une violence que si je devois vous voir ce soir cela me paroîtroit un siècle fussiez-vous de l'autre costé de la bergère. Mon cœur vous m'avez rendu bien malheureuse. Je ne puis envisager dans l'avenir de dédommagement assés fort pour tous les maux que j'éprouve, il y en auroit un et ce seroit de jouir de vous librement à ma fantaisie le reste de mes jours mais cela n'arrivera jamais. Il n'est pas possible de penser qu'une baguette ne soit pas plutost usée qu'une barre de fer. Et vous et moy sommes encore plus fresles. Ah mon cher cœur tu me fais froidement des projets de campagne pour plus d'un an comment voulés vous que je sois contente. J'en mourrai, car ma vie est avec vous.»

A cette lettre si tendre, le maréchal de Richelieu ne répondit pas. Ce qu'il recevait alors de lettres galantes effrayerait aujourd'hui tous les lions du boulevard de Gand. Il n'y répondait que de vive voix, n'accordant même pas un souvenir aux pauvres délaissées qu'il ne rencontrait plus. Il se passa plus de deux ans avant que madame de la Popelinière eût de ses nouvelles.

Un matin qu'il se trouvait près de la rue Ventadour : Ah ! mon Dieu ! dit-il, je l'avais oubliée. Il monta chez madame de la Popelinière ; cette fois, ce fut un prêtre qui vint lui ouvrir la porte. Qu'est-ce que cela veut dire ? où est madame de la Popelinière ?

Ce prêtre le conduisit silencieusement dans la chambre à coucher. Celle qu'il avait quittée fraîche encore, celle qu'il avait presque consolée, il la retrouva dans le délire de la mort.

La femme de chambre pleurait, immobile et muette, au pied du lit. Le médecin venait de sortir et lui avait dit que sa maîtresse n'avait plus que peu d'heures à vivre. « Ah ! monsieur le maréchal, dit cette fille en sanglotant, c'est vous qui l'avez tuée. Nous vivions dans une misère absolue, vendant nos hardes pour aller jusqu'au lendemain ; mais si vous aviez répondu à ses lettres, elle n'en serait pas là. Et encore si vous saviez comme elle a souffert ! — Quelle agonie et quel martyre ! dit le prêtre d'une voix émue ; heureusement depuis hier le délire l'a prise, elle n'assiste plus à son supplice. »

Le maréchal de Richelieu prit tristement la main de la mourante, et demeura silencieusement appuyé au-dessus du lit. « Tant de beauté, dit-il tout à coup, tant de fraîcheur et tant d'éclat... Madame, madame, ne m'entendez-vous pas ? »

A la voix de son amant, madame de la Popelinière se souleva et pencha la tête comme si elle fût saisie d'un vague souvenir. « Écoutez, dit-elle, c'est une lettre de ma mère. » Elle reprit d'une main défaillante une lettre ouverte sur le lit et lut à haute voix ce passage où Mimi Dancourt racontait la mort de son père :

« Il entra dans la chapelle du château où brûlaient « nuit et jour deux lampes de terre ; ce qui frappait la « vue en entrant, c'était un tombeau en pierre déposé « sous un Christ d'ivoire. Toutes les nuits en expiation « il venait s'y coucher une heure, lui qui s'était cou- « ché tant de fois et si lestement dans des lits d'un ac- « cès plus difficile. Une fois couché, le pauvre homme « marmottait avec extase des cantiques ; j'ai surtout « retenu ces paroles : *Les passions m'ont environné de « toutes parts comme les abeilles, elles m'ont envahi « comme un feu qui brûle dans les épines.* Quand il sor- « tait du tombeau, il secouait ses épaules comme s'il y « sentît les mains glacées de la mort. »

Madame de la Popelinière s'interrompit et s'écria : « J'ai peur. » Elle tendit les bras. « Ouvrez mon tombeau, monsieur de Richelieu m'attend. Écoutez, il a donné le signal contre la plaque de la cheminée. Où suis-je ? c'est le maréchal de Saxe qui passe la revue de ses hulans. Ah ! Vanloo, quel joli portrait ! Maintenant que je suis morte, envoyez-le à M. de Richelieu. Et votre pastel, La Tour, que va-t-on en faire ? — Ah ! madame, dit le maréchal, en pressant la main de la mourante, pardonnez-moi votre mort. — Qui est-ce qui me parle ? Je ne veux rien entendre. Il serait là que je ne l'écouterais pas. C'est fini. Comme disait mon grand-père : Comme on fait son lit on se couche. »

Madame de la Popelinière retomba sur l'oreiller, épuisée par une dernière secousse de la mort. Elle s'assoupit et ne se réveilla plus qu'au delà du tombeau. En vain le maréchal lui parla de sa voix la plus tendre ; elle ne dit plus un mot. Elle mourut dans la nuit, ne laissant pas, dit Collé, de quoi se faire enterrer. On lui fit, à Saint-Roch, d'humbles funérailles où nul ne vint

pour la pleurer. Elle n'eut pas même une épitaphe de Marmontel.

En apprenant sa mort, M. de la Popelinière sentit qu'il l'avait aimée ; il n'avait pas voulu la revoir malgré les instances de M. de Machaut et de M. d'Argenson, car tout le monde avait fini par s'attendrir sur l'abandon de cette belle femme ; il se trouva un peu cruel, et comme il avait de la littérature, il déclama le vers de Malherbe tout en cuvant son or : *Elle était de ce monde...*

Quand M. de Richelieu mourut, on trouva chez lui le pastel de La Tour. « Vous avez été amoureux de toutes les femmes, mais vous n'avez jamais aimé, » lui dit un jour l'abbé Soulavie.

Le maréchal de Richelieu prit la main de l'abbé Soulavie et le conduisit devant le portrait de madame de la Popelinière. « Monsieur l'abbé, celle que vous voyez là, je l'ai aimée ; mais je ne l'ai aimée qu'après sa mort. »

IV.

MADEMOISELLE CLAIRON.

S'il est des existences plus compliquées, plus romanesques, plus invraisemblables que les romans imaginés, il faut citer d'abord celles des comédiennes du siècle passé. Dans ce temps-là les comédiennes savaient vivre : c'étaient les cigales qui chantent et dansent toute la belle saison, par les luzernes fleuries, sur les rives embaumées, sans prévoir que novembre amènera la bise. Aujourd'hui les comédiennes ont trop lu la fable de La Fontaine. Plus d'une d'entre elles, comme la fourmi, ne pense qu'à l'hiver dans les jours dorés du printemps. Comme tous les moralistes, La Fontaine a prêché faux — pour le théâtre. — Là, ce n'est pas la fourmi qui a raison, c'est la cigale.

Il me faudrait peindre comme Rembrandt pour bien exprimer la franchise insouciante de mademoiselle Clairon, cette reine de théâtre, qui effeuilla toutes les fleurs de la vie avec une magnifique ardeur, qui fut charmante jusqu'en ses folies, qui brava avec orgueil un monde et une religion d'où les comédiens étaient proscrits, qui, après avoir vécu en enfant prodigue, prenant l'argent d'une main pour le semer de l'autre, mourut en sage, pauvre, seule, oubliée.

Peu d'années avant de mourir, mademoiselle Clairon écrivit ses Mémoires, Mémoires d'outre-tombe puisqu'ils ne devaient paraître qu'après sa mort. Un ami infidèle en publia une traduction allemande. Le 28 thermidor an VI mademoiselle Clairon écrivit au rédacteur du *Publiciste :* « Puisque mon livre paraît dans un pays étranger, la crainte de manquer à tout ce que je dois de reconnaissance au public et de respect à ma nation, me décide à faire imprimer moi-même cet essai. » *Signé :* la citoyenne CLAIRON.

En suivant la célèbre comédienne dans ses Mémoires, dans les journaux du temps, dans les correspondances, il est facile de retrouver mot à mot sa vie telle que Dieu, l'amour et le hasard l'ont faite. Que ceci ne soit donc regardé que comme une étude patiente où l'imagination ne viendra pas une seule fois secouer la poussière d'or de ses ailes chatoyantes. Qui sait si en étudiant l'histoire d'une comédienne française, il n'y a pas plus de philosophie à recueillir que dans l'histoire d'une régente de France? Reine de théâtre, reine de France, je n'oserai dire quelle est la plus reine des deux.

Mademoiselle Clairon (Claire-Hippolyte Leyris de la Tude) naquit en 1723 à Condé, dans le Hainaut. Laissons-la raconter elle-même ses premiers moments, qui furent bien ceux d'une comédienne. « L'usage de la petite ville où je suis née était de se rassembler en temps de carnaval chez les plus riches bourgeois, pour y passer tout le jour en danses et festins. Loin de désapprouver ce plaisir, le curé le doublait en le partageant, et se travestissait comme les autres. Un de ces jours de fête, ma mère, grosse seulement de sept mois, me mit au monde entre deux et trois heures de l'après-midi. J'étais si faible qu'on crut que peu de moments achève-

raient ma carrière. Ma grand'mère, femme d'une piété vraiment respectable, voulut qu'on me portât sur-le-champ même à l'église, pour y recevoir au moins mon passe-port pour le ciel. On ne trouva âme qui vive, ni à l'église, ni au presbytère. Une voisine dit que tout le monde était en fête de carnaval chez un homme de qualité. On m'y transporta. M. le curé, habillé en Arlequin, et son vicaire en Gilles, jugèrent, en me voyant, qu'ils n'avaient pas un moment à perdre. On prit sur le buffet tout ce qui pouvait m'être nécessaire; on fit taire un moment le violon, on dit les paroles consacrées, et on me ramena à la maison. » Il faut avouer que c'était là entrer gaiement dans la vie.

Il est curieux de voir mademoiselle Clairon, devenue sage, prendre sa vie au sérieux et écrire sur elle-même des réflexions profondément senties. Vieille femme, elle est aussi sentencieusement grave qu'elle était follement légère en ses belles années : elle écoute son cœur, ses souvenirs, le bruit qui se fait autour d'elle; sans y penser, elle taille une plume et se met à écrire; elle se demande le secret de la vie et elle essaye d'y répondre. Après onze réflexions dignes de Socrate, elle arrive à cette douzième : « Pour remplir le devoir que la raison m'impose, pour être en état de me juger moi-même, ne faut-il pas remonter aux principes de tout? Que suis-je? qu'a-t-on fait? qu'ai-je pu? La Providence m'a déposée dans le sein d'une bourgeoise pauvre, libre, faible et bornée; mon malheur a précédé mon existence. »

La vieille Hippolyte Clairon part de là avec tout le sérieux de Jean-Jacques pour raconter sommairement sa vie. Dans son récit c'est toujours la philosophie qui domine; on sent bien qu'elle avait assisté trop souvent aux

soupers des encyclopédistes. Sa manière d'écrire rappelle aussi sa manière de jouer ; elle conserve toujours l'accent solennel du théâtre. Dans ces singuliers Mémoires qui, loin de la peindre, ne font guère que la masquer, on ne trouve pas un mot naïf, on n'entend pas un cri du cœur.

Et cependant elle a aimé. Jeune, elle s'est promenée avec délices sous les saules de la prairie, suspendue au bras de son cher du Rouvray ; elle qui aimait le silence des bois, les murmures de la vallée, pourquoi a-t-elle ainsi oublié les joies du cœur et de la nature? On peut expliquer ainsi cette contradiction : retirée du théâtre et des passions elle se mit à étudier l'histoire naturelle : dès la première année elle ne vit plus sous le ciel bleu qu'un vaste herbier. La vallée, si riche autrefois pour encadrer ses amours, ne fut bientôt plus pour elle que le livre sans parfums des savants, qui donneraient toutes les splendeurs d'un coucher de soleil pour la découverte d'un nouveau lichen ou d'un nouvel insecte. Si mademoiselle Clairon dépoétisa ainsi la nature, plus tard elle dépoétisa aussi l'amour en voulant l'analyser. Les poëtes sont de sublimes ignorants : savoir, c'est perdre.

On connaît déjà la naissance de mademoiselle Clairon ; sa mère n'avait pas seulement le malheur d'être pauvre, elle était méchante et superstitieuse ; catholique avec fureur, elle battait sa fille pour lui faire aimer Dieu ; elle s'amusait à la tourmenter par les peintures de l'enfer. La pauvre Hippolyte, à onze ans, n'avait jamais eu le loisir de s'ébattre au soleil avec des enfants de son âge. C'était une petite Cendrillon pâle, chétive, étiolée, qui n'avait pour toute distraction que deux livres à lire, un catéchisme et un livre de prières. Mais ce Dieu qu'elle ne prie pas parce qu'elle le prie trop,

aura pitié de cette pauvre et jolie ignorante qui demande à vivre et qui n'apprend qu'à mourir.

Madame Clairon, pour se délivrer de sa fille à certaines heures des jours consacrés aux visites, l'enfermait dans une petite chambre sans meubles où rien ne parlait aux yeux. « Qu'y faire ? Coudre, » disait la mère. Mais Hippolyte, qui était née reine, comme d'autres naissent servantes, ne voulut jamais garder une aiguille dans ses doigts. Dans cette triste chambre il lui restait le loisir de rêver ; mais pour rêver il faut avoir de l'imagination ; il faut, comme disait un philosophe, avoir vu, lu, ouï. Hippolyte avait jusque-là ouï des contes de revenants, lu son catéchisme et vu le triste intérieur de sa mère. « Si j'ouvrais la fenêtre ? » dit-elle par pressentiment. Elle ne put y parvenir ; en désespoir de cause, elle monta sur une chaise et appuya son front sur une vitre. Comme elle était au quatrième étage, elle ne pouvait voir les passants ; elle promena ses regards sur les toits, sur les pignons, sur les fenêtres du voisinage.

Tout d'un coup une grande fenêtre s'ouvre en face de la sienne ; un spectacle magique la frappe et l'éblouit : la fameuse mademoiselle Dangeville habitait là. Elle prenait une leçon de danse ; tout ce que la nature et la jeunesse avaient pu réunir de charmes était répandu sur elle. « J'étais tout entière dans mes yeux ; je ne perdis pas un de ses mouvements. Elle était entourée de sa famille. La leçon finie, tout le monde l'applaudit et sa mère l'embrassa. Ce contraste de son sort au mien me pénétra d'une douleur profonde, mes larmes ne me permirent plus de rien voir. Je descendis de ma chaise, et quand mon cœur, moins palpitant, me permit d'y remonter tout était disparu. »

Elle s'imagina d'abord que c'était un rêve. Elle se mit à causer avec elle-même; elle était heureuse et triste de voir que la vie ne se passait pas toujours avec une mère qui bat sa fille, avec un catéchisme qui étreint le cœur. Elle voulut pleurer encore; mais bientôt, sans le vouloir, elle se mit à sauter tout éperdue, croyant imiter les ronds de jambes de mademoiselle Dangeville. Elle trouva moyen de se mirer dans les vitres. Et quoique à peine à sa première leçon, elle fut émerveillée de ses charmantes folâtreries.

La petite chambre où on l'emprisonnait fut désormais un paradis pour elle. Elle s'y faisait enfermer tous les jours. Dès que la clef avait tourné dans la serrure, « je sentais des ailes qui me poussaient pour m'envoler je ne sais où. » Elle courait à la fenêtre tout en dansant; elle assistait avec délices au spectacle des grâces naissantes de mademoiselle Dangeville; elle croyait se voir elle-même.

Un soir qu'il y avait du monde chez sa mère, elle se pencha à l'oreille d'un homme qui la faisait jaser comme un oiseau babillard. « Dites-moi, monsieur, est-ce qu'il y a des femmes qui passent leur vie à danser? — Oui, des comédiennes; pourquoi me demandez-vous cela? » Elle lui raconta mystérieusement ce qu'elle voyait depuis quelques jours. « J'y suis, dit le visiteur, c'est mademoiselle Dangeville qui demeure en face. » Cet homme se tourna vers madame Clairon. « Madame, j'emmène ce soir Hippolyte à la comédie. — A la comédie! dit la mère en se récriant, autant vaudrait me parler de la conduire en enfer. — Apaisez-vous, madame, le mal est fait, vous avez vous-même conduit votre fille à la comédie, en l'enfermant dans la chambre voisine, car de la fenêtre elle a vu, ne le savez-

vous donc pas? elle a vu mademoiselle Dangeville qui préludait à son jeu si spirituel. »

A peine cet homme a-t-il parlé que voilà Hippolyte emportée par ses souvenirs qui s'élance au milieu de la chambre et reproduit toutes les mines charmantes de mademoiselle Dangeville; c'était à s'y méprendre : jamais on n'avait copié avec tant d'art et de vérité un joli portrait. Tout le monde fut émerveillé ; la mère elle-même, qui ne riait jamais avec sa fille, n'eut pas la force de garder son sérieux. On parvint séance tenante à obtenir d'elle que sa fille irait le lendemain au spectacle.

Ce fut à la Comédie-Française que mademoiselle Clairon fit son entrée dans le monde, comme elle l'a dit elle-même; pour elle l'univers n'était-il pas là ? On ne parviendrait pas à exprimer toute sa joie et tout son éblouissement ; elle eut peur d'en devenir folle. Trois semaines après, cette petite fille, qui n'avait pas douze ans, débutait au Théâtre-Italien, sous la protection de Deshais. Mais le fameux Thomassin, qui avait des filles à produire, s'opposa bientôt aux succès de cette comédienne en miniature. Le croirait-on? Il fallut une cabale bien organisée pour l'exiler des Italiens, où tout le monde admirait sa beauté délicate et sa grâce tout à la fois étudiée et naïve. Elle alla donc chercher fortune ailleurs. « On m'engagea dans la troupe de Rouen que dirigeait La Noue, pour jouer tous les rôles de mon âge, chanter et danser. Je devais jouer la comédie, tout le monde m'était égal. »

Après avoir raconté cette première période de sa vie, la comédienne philosophe fait une pause et réfléchit. Elle écrit en tête d'une page : *Récapitulation.* Je manquerais au devoir de l'historien si je ne reproduisais

cette page curieuse : « Jusque-là je n'ai rien à me reprocher : je ne connaissais rien, je ne pouvais rien, j'obéissais en aveugle au sort dont je me suis vue toute la vie et la victime et l'enfant gâtée. » Ainsi, il est bien entendu que mademoiselle Clairon ne pouvait échapper aux égarements de sa vie. Le sort l'a conduite tête baissée dans toutes les folies et dans toutes les extravagances; confiante dans son étoile, elle s'endormait avec une voluptueuse nonchalance au cours engageant de ce fleuve qui s'appelle la passion humaine.

A Rouen, dès son début, mademoiselle Clairon fut recherchée dans le monde. La présidente de Bimorel, que Fontenelle a chantée en poëte de quatre-vingt-quinze ans, aimait la comédie ; Hippolyte, qui passait pour une merveille de théâtre, fut appelée aux soupers de cette dame. Elle trouva là des soupirants de tous les âges ; mais, toute à la passion de son art, elle ne voulait rien comprendre aux discours amoureux ; elle se contentait de mourir d'amour sur la scène. Le jour vint pourtant d'aimer pour elle-même ; mais, comme toutes les femmes, elle aima d'abord sans le savoir. Il venait depuis quelque temps aux soupers de la présidente un jeune homme qui avait étudié à Paris; il se nommait du Rouvray. Il était noble ou peu s'en fallait. Du reste, sa figure, ses manières et son esprit pouvaient le dispenser d'un blason authentique. «Clairon, comment trouvez-vous M. du Rouvray? demanda un jour la présidente à la comédienne. — Je n'ai pas encore vu M. du Rouvray, répondit-elle. — Voilà dix fois que vous soupez en face de lui. — Ce n'est pas une raison, madame. — Ah ! Clairon, je vous comprends! je me garderai bien de vous faire désormais souper ensemble.» Madame de Bimorel laissa venir du Rouvray

comme de coutume, se promettant d'intervenir à propos.

Peu de jours après, Hippolyte fut applaudie avec enthousiasme dans *les Folies amoureuses;* deux comédiennes l'apportèrent presque évanouie sur la scène à la fin de la pièce. Enivrée de son triomphe, elle allait en chancelant chez la présidente. Comme elle arrivait à la porte, elle reconnut du Rouvray. « Ah ! c'est vous, dit-elle, en se jetant dans ses bras. » Voyant qu'elle pleurait, le jeune homme s'imagina qu'elle pleurait de chagrin. « Mon Dieu ! qu'avez-vous donc ? — Vous ne voyez donc pas ? lui répondit-elle. Je suis folle, je vous dirai pourquoi. Venez demain dans la barque de madame de Bimorel. » Là-dessus du Rouvray et Clairon entrèrent chez la présidente : du Rouvray, surpris des larmes de joie et de la naïve expansion de la jolie comédienne ; Clairon, surprise d'elle-même, heureuse, mais un peu confuse de son bonheur.

Madame de Bimorel avait une petite barque sur la Seine au bout d'une prairie qui continuait son parc; sa compagnie allait souvent goûter sur l'herbe de la prairie ou de l'île voisine. Le lendemain du grand succès de mademoiselle Clairon, du Rouvray se promena dès le soleil levant sur la rive où elle devait venir; après plus d'une heure, il l'aperçut enfin qui sautillait comme une verte cigale sur l'herbe arrosée. Il courut au-devant d'elle. « Pourquoi venir et pourquoi ne pas venir ? » dit-elle en rougissant. Ils se promenèrent en silence. « Vous avez compris, dit-elle d'une voix troublée, pourquoi j'ai pleuré hier dans vos bras. J'avais été portée en triomphe ; j'avais le cœur plein de joie, et je serais devenue folle si je n'avais pu me jeter dans vos bras. » Du Rouvray prit la main d'Hippolyte et

l'appuya sur ses lèvres. Tout en se promenant, ils s'arrêtèrent devant la petite barque de la présidente; la comédienne y descendit nonchalamment, du Rouvray la suivit avec ardeur, et dénoua la corde. « Où allons-nous? demanda-t-il en voyant fuir le rivage. — Je ne sais pas, répondit-elle avec insouciance; mais, comme on dit, bienheureux est celui qui marche sans savoir son chemin! — Faut-il ramer contre le cours de l'eau? — Non, que Dieu nous conduise! Savez-vous nager? — Pas le moins du monde. — Tant mieux, mon étoile est bonne... Est-ce que Dieu aurait la cruauté de jeter à l'eau de pauvres enfants qui ne savent pas nager? » La comédienne se pencha sur le fleuve. « D'ailleurs, reprit-elle en regardant du Rouvray avec une expression de tendresse et de mélancolie, l'eau est belle, il serait doux d'y tomber à deux!— Vous parlez là comme une tragédienne habituée à mourir tous les soirs sur le théâtre. — Je parle selon mon cœur. »

Cinquante ans après, mademoiselle Clairon, racontant ce voyage sur la Seine avec du Rouvray, écrivait entre parenthèses : « Je serais morte à propos... je n'avais pas encore la gloire... mais j'avais l'amour!... J'ai survécu à tout ce qu'il y a de bon dans la vie des femmes; j'ai gardé mon cœur... mais qu'en puis-je faire avec ma figure? »

Cependant la nacelle allait toujours au cours de l'eau; du Rouvray n'avait qu'un coup de rame à donner çà et là pour la bien diriger. Tout en se penchant, pour se mirer, sans doute, Hippolyte sentit se dénouer ses cheveux; du Rouvray abandonna les rames pour saisir d'une main frémissante cette belle chevelure si touffue et si éclatante qui était le désespoir de toutes les comédiennes. Pendant qu'il essayait de la renouer ou plutôt

d'empêcher qu'elle ne fût renouée, la barque s'arrêta dans les roseaux devant une petite île couverte d'arbres. Hippolyte s'élança à terre avec la légèreté d'un oiseau. « Allons, méchant rameur, dit-elle en se retournant, prenez ma main et sautez sur l'herbe. » A peine du Rouvray eut-il sauté, que la barque se détacha des roseaux, et se laissa reprendre au courant. « Oh! mon Dieu! s'écria-t-il, je n'avais pas prévu cela. — Eh bien, dit la comédienne en penchant la tête, nous voilà dans une île déserte. Est-ce que nous ne jouons pas la comédie? »

Du Rouvray et mademoiselle Clairon suivirent des yeux la barque fugitive ; une légère rafale la jeta bientôt contre le rivage, où elle fut retenue par les grandes herbes. Les deux amants, ne peut-on pas leur donner ce titre? firent plusieurs fois le tour de l'île avec la curiosité d'un navigateur qui a découvert un monde inconnu. Après quelques promenades à travers les ronces et les épines, que mademoiselle Clairon honora du nom ambitieux de forêt vierge, ils allèrent s'asseoir au bord de l'eau, à l'ombre d'un saule à demi déraciné. Dès qu'ils eurent pris possession de leur empire un peu sauvage, ils se confièrent en riant qu'une île déserte n'était bonne que pour des héros de roman qui n'ont jamais faim. Pour eux, ils n'avaient pas déjeuné. Du Rouvray prenait patience en baisant les mains et les cheveux de sa jolie compagne de voyage; mademoiselle Clairon, plus romanesque, s'abandonnait aux songes d'or. Elle cueillait des fleurettes à ses pieds et les effeuillait dans les flots comme si elle eût semé ses espérances. Tout à coup elle vit venir sur la rive un comédien de la troupe qui avait la fureur de la pêche. « Rhodilles! Rhodilles! » lui cria-t-elle en agitant la

main. Le passionné pêcheur reconnut celle qui faisait la fortune de son théâtre. « Quelle idée ! dit-il en riant. Est-ce que c'est là le chemin de la répétition? — La répétition ?... c'est vrai... je l'avais oubliée. Savez-vous que nous sommes emprisonnés dans l'île, car nous n'avons pas l'esprit de marcher sur l'eau comme l'apôtre? Voyez-vous là-bas notre barque qui se repose ?—Voulez-vous revenir sur la terre ferme? — Oui ; nous ne savons pas encore vivre en sauvages ni en anachorètes. » Rhodilles était un franc comédien du bon temps, toujours pauvre, toujours joyeux, grand coureur d'aventures. Il ne manquait ni de figure ni d'entrain ; le plus souvent mauvais plaisant et mauvais comédien, il avait quelquefois ses jours de bonne fortune. « A merveille, dit-il en allant droit à la barque, il y a là une aventure. » En moins de cinq minutes, il aborda dans l'île. « Passez, belle Clairon, dit-il en offrant sa main à la comédienne. » Elle ne se fit pas prier. Dès qu'il la vit sur la barque, il salua profondément du Rouvray. « Eh bien, dit mademoiselle Clairon en se tournant vers le jeune homme, vous ne venez pas ? »

C'était là une cruelle épigramme, car Rhodilles avait pris le large par un vigoureux coup de pied. La comédienne ne put s'empêcher de rire en voyant la mine étonnée de du Rouvray. Rhodilles emmena mademoiselle Clairon, malgré ses prières, pendant que le pauvre du Rouvray prenait une leçon de philosophie. La comédienne a borné son récit à ce moment pathétique, peut-être n'a-t-elle pas voulu avouer cette triste vérité : Rhodilles devint son amant avant du Rouvray.

A Rouen, mademoiselle Clairon eut son poëte et son libelliste. C'était le même homme ; il se nommait Gaillard. Comme elle l'a dit, il avait l'art de faire des vers

et de souper en ville. Les appointements de la comédienne s'élevant à un millier d'écus, madame Clairon voulut se donner des airs de maîtresse de maison ; elle institua un souper chaque jeudi, où furent admis tous les riches admirateurs de sa fille. Gaillard y vint orner le gigot de madrigaux où Vénus et Vesta n'étaient que des aventurières en guenilles auprès de mademoiselle Hippolyte Clairon. Il ne se contenta pas de chanter la jolie comédienne, il l'aima. Après avoir soupiré durant six mois, il gagna une vieille duègne qui lui enseigna les détours du sérail. Un matin que mademoiselle Clairon étudiait dans son lit, « vêtue de ses cheveux, » il pénétra jusqu'à la porte de la chambre en lui disant qu'il allait se jeter à ses genoux. La comédienne, indignée qu'on osât se prosterner devant elle à pareille heure, s'arma d'une belle colère et chassa le faiseur de madrigaux. Gaillard, indigné lui-même de se voir accueilli de la sorte par une comédienne déjà renommée pour ses frétillantes aventures, écrivit ce fameux livre sans verve, sans gaieté et sans style, qui a pour titre : *Histoire de mademoiselle Frétillon.* Gaillard fut cruellement vengé, car ce dégoûtant libelle attrista les plus belles années de mademoiselle Clairon. Elle fut vengée elle-même : Gaillard fut obligé de quitter son pays, tant la clameur publique s'éleva contre lui. Dans cette histoire de Frétillon, l'écrivain a saisi à peine quelques traits de la vie d'Hippolyte Clairon ; les aventures galantes y sont presque toutes imaginées. Il n'y a guère que les épisodes où du Rouvray est en scène qui aient un air de vérité. Gaillard, on ne sait pourquoi, sans doute pour que le masque fût plus transparent, donna à du Rouvray le nom du comédien Rhodilles. Ainsi, dans le libelle les deux amants n'en font qu'un.

De Rouen, mademoiselle Clairon alla à Lille. Bientôt La Noue abandonna sa troupe pour venir débuter à la Comédie-Française. Mademoiselle Clairon s'engagea dans une autre troupe qui se formait pour le bon plaisir du roi d'Angleterre, établi à Gand pour les guerres de Flandres. Elle tourna toutes les têtes ennemies. Il faut dire à sa louange qu'elle refusa un mariage éclatant avec un des chefs de l'armée anglaise. Comme ce personnage avait dix mille hommes pour se faire obéir, il voulut forcer la comédienne à devenir une des plus glorieuses ladies du comté de Glocester. « Milord, lui dit-elle, avec une dignité théâtrale, je ne m'appartiens pas ; j'appartiens à mon pays. Je veux bien être aimée dans un palais ; mais je veux toujours être aimée sur le théâtre. » Milord fit garder mademoiselle Clairon à vue, espérant la décider bientôt ; mais mademoiselle Clairon parvint à s'échapper ; elle ne dit pas comment ; on rapporte que ce fut grâce à un enlèvement nocturne.

Il faudrait savoir écrire dix volumes sans reprendre haleine pour raconter toutes les aventures sentimentales et galantes de mademoiselle Clairon. Jusqu'à sa dix-huitième année, on peut la suivre sans trop s'essouffler. Jusque-là, elle verdoie et fleurit comme toutes les femmes. Les premières passions, toutes profanes et toutes coupables qu'elles soient, ont je ne sais quel charme printanier qui enchante celui qui les étudie. Il y a tous les parfums et toutes les rosées de l'aube matinale dans les égarements d'un cœur de seize ans. Mais plus tard, le sentier si vert a été foulé : on a cueilli une à une toutes les fraîches églantines ; l'oiseau s'en va chanter ailleurs ; on a terni la marguerite sous la poussière de son pied ; le vent d'orage a dispersé la neige éclatante

des aubépines; bientôt on ne compte plus les passants dans le sentier qui perd de jour en jour ses chansons, ses fleurs et sa verdure. Après du Rouvray et Rhodilles, qui sont aimables par leur gaieté, par leur insouciance et par leur jeunesse, voilà que se dessinent les grands seigneurs : un chef d'armée, un marquis ruiné, un fermier général, un prince du sang; mais ceux-là ne sont pas jeunes, ceux-là ne se sauvent que par l'esprit et l'argent, quand ils en ont.

A Dunkerque, où elle s'était arrêtée, mademoiselle Clairon reçut par le commandant de place un ordre de début pour l'Opéra. On avait beaucoup parlé de Frétillon; les gentilshommes de la chambre jugèrent qu'une fille aussi jolie revenait de droit aux Parisiens. Elle apparut à l'Opéra sous la figure de Vénus dans l'opéra d'*Hésione*. Quoique assez mauvaise musicienne, elle fut très-applaudie. On avait alors à l'Opéra l'esprit d'applaudir la beauté.

Mademoiselle Clairon ne fit, du reste, que passer à l'Opéra; elle débuta bientôt à la Comédie-Française dans le rôle de Phèdre. En province, elle n'avait guère joué que les soubrettes; on l'engagea à la Comédie-Française pour doubler mademoiselle Dangeville. Avant de signer son engagement, elle déclara, à la grande surprise des comédiens, qu'elle voulait jouer les grands rôles tragiques; ils consentirent, *à la condition qu'elle chanterait et danserait dans les pièces d'agrément*. Ils étaient tous convaincus que sifflée dès le début, elle serait forcée de chanter et de danser toujours. Elle avait, par hasard, joué quatre ou cinq rôles tragiques en province; Sarrazin passant à Rouen, lui voyant représenter Ériphile, avait prédit qu'elle serait un jour la ressource du théâtre. Elle voulut donner rai-

son à Sarrazin. Avant le début, les comédiens s'amusèrent beaucoup des prétentions de la fière Hippolyte. Elle dédaigna de répéter son rôle au théâtre : le jour de son début, elle vint, fière comme une reine antique, dire qu'elle n'attendait que le lever du rideau. Tout le Paris intelligent, paré et curieux, était à la Comédie-Française, se promettant de rire de Frétillon ; mais à peine s'est-elle montrée sur la scène avec sa passion tendre, fatale et furieuse, que tous les spectateurs se lèvent avec enthousiasme ; ce n'était plus la charmante Frétillon qui jouait les soubrettes, mademoiselle Clairon, qui était petite et qui n'avait qu'une figure chiffonnée ; c'était Phèdre elle-même dans toute sa splendeur de souveraine, dans toute la majesté de la passion. — Comme elle est grande ! comme elle est belle ! — s'écriait-on de tous les points de la salle. Dès ce jour, mademoiselle Clairon fut surnommée Melpomène.

N'est-ce pas ici le lieu de reproduire ces quelques lignes, détachées de ses réflexions sur l'art dramatique : « Dans Phèdre, pour tout ce qui tient aux remords, je m'étais prescrit une diction simple, des accents nobles et doux, et des larmes abondantes, une physionomie profondément douloureuse, et pour tout ce qui tient à l'amour, l'ivresse et le délire que peut offrir une somnambule conservant dans les bras du sommeil le souvenir du feu qui la consume en veillant ; j'avais puisé cette idée dans ce vers :

« Dieu ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts ? »

La Comédie-Française était alors si bien administrée, elle avait des protecteurs si intelligents, que les premiers sujets de la troupe trouvaient à peine de quoi vi-

vre avec leurs appointements. « Nous étions pauvres, écrit mademoiselle Clairon, hors d'état d'attendre ce qui pouvait nous être dû. Les semainiers allaient toutes les semaines chez M. de Boulogne, alors contrôleur général, solliciter le payement de la pension du roi. » Mais alors personne ne payait, le roi moins que les autres.

Ainsi mademoiselle Clairon, qui faisait la gloire du théâtre, ne devait qu'à sa beauté, et non à son talent, les robes des Indes et les diamants qu'elle portait. Comme elle aimait à changer de parures et d'amants, il lui arrivait quelquefois de n'avoir ni amants, ni parures. Un jour, le maréchal de Richelieu passe chez elle pour la prier à une de ses fêtes : elle refuse. « Pourquoi ? — Je n'ai pas de robe ! » Richelieu éclata de rire. « Vous avez des robes de tous les pays, de tous les goûts et de toutes les fantaisies. — Plus une seule robe ; le peu de recettes que nous faisons m'a forcée de vendre ce que j'avais de précieux ; ce qui me reste est en gage, je ne puis me montrer que sur le théâtre. »

Comme tous les vrais talents, mademoiselle Clairon avait d'ailleurs plus d'un ennemi qui niait son pouvoir sur le public ; Fréron déclarait que son organe bruyant assourdissait les oreilles sans émouvoir le cœur. Grimm, venu en France au plus beau temps du triomphe de cette comédienne, parlait des glapissements de sa voix. Glapissements, si vous voulez, lui disait Diderot, mais ces glapissements-là sont devenus les accents de la passion.

Ce fut vers ce temps-là que mademoiselle Clairon loua dans la rue des Marais, moyennant douze cents livres, la petite maison de Racine. « On me dit que Ra-

cine y avait demeuré quarante ans avec toute sa famille; que c'était là qu'il avait composé ses immortels ouvrages; là qu'il était mort; qu'ensuite la touchante Lecouvreur l'avait habitée, ornée, et y était morte aussi; les murs seuls de cette maison doivent suffire, me disais-je, à me faire sentir la sublimité du poëte et à me faire arriver au talent de l'actrice. C'est dans ce sanctuaire que je dois vivre et mourir. » Tous les poëtes du temps visitèrent mademoiselle Clairon dans ce sanctuaire qui fut un peu profané. Le dîner de famille que Racine préférait au dîner royal, fut remplacé par le petit souper licencieux; les folles chansons retentirent dans ces lieux consacrés par le génie où Racine laissait tomber ses alexandrins comme d'une harpe d'or.

Cependant mademoiselle Clairon était devenue l'héroïne de la Comédie-Française. Elle avait, sinon éclipsé, du moins mis un peu à l'ombre, mademoiselle Dumesnil, mademoiselle Gaussin et mademoiselle Dangeville. Elle garda sa royauté jusqu'en 1762. C'était alors un beau temps pour la Comédie : outre ces quatre actrices célèbres, on pouvait citer des talents comme Molé, Grandval, Bellecour, Lekain, Préville, Brizard. Mademoiselle Clairon, par ses grands airs solennels, dominait cette brillante république, qui était une république de rois. D'autres avaient plus de talent ou plus de beauté; mais mademoiselle Clairon avait la renommée.

Elle régna quinze ans.

En 1762, quoiqu'elle touchât à son déclin, on parlait encore d'elle comme d'une merveille théâtrale. Je reproduis ces lignes de Bachaumont, écrites le 30 janvier : « Mademoiselle Clairon est toujours l'héroïne; elle n'est point annoncée qu'il n'y ait chambrée com-

plète. Dès qu'elle paraît, elle est applaudie à tout rompre. C'est l'ouvrage le plus fini de l'art. Elle a une grande noblesse dans ses coups de tête ; c'est Melpomène arrangée par Phidias. » Le même gazetier passe ensuite toute la Comédie en revue avec une exquise délicatesse ; ainsi, pour en avoir une idée, voyez cette note à l'article de mademoiselle Dumesnil : « Cette comédienne boit comme un cocher : son laquais, lorsqu'elle joue, est toujours dans la coulisse, la bouteille à la main, pour l'abreuver. »

Au lieu d'un cocher et d'une bouteille de vin, mademoiselle Clairon avait dans la coulisse toute une cour de marquis folâtres, d'abbés licencieux, de poëtes gazouilleurs. Marmontel, un soir, la trouva sublime. Ils allèrent souper au cabaret. Marmontel était alors un jeune écolier rimant des tragédies, qu'on daignait jouer et applaudir par respect pour Voltaire, qui lui avait délivré un certificat de génie. Il soupait à côté de la tragédienne illustre, songeant bien davantage à lui créer un rôle qu'à lui parler d'amour. « Qu'avez-vous ? vous êtes triste, lui dit tout à coup Clairon. J'espère que vous ne me faites pas l'injure de composer une tragédie pendant notre souper. Marmontel eut l'esprit de répondre qu'il était triste, parce qu'il était amoureux. — Enfant ! voilà comment vous recevez les bienfaits de la Providence ? — Oui, parce que je vous aime ! — Eh bien, tombez à genoux, je vous relèverai, et nous nous aimerons tant qu'il plaira à Dieu. »

Marmontel raconte avec complaisance tous les détails de ses folies avec mademoiselle Clairon dans ce livre naïf intitulé : *Mémoires d'un père pour servir à l'instruction de ses enfants.*

S'imaginant, comme tous ceux qui sont jeunes, qu'il

aimerait éternellement, il alla, en poëte qu'il était, habiter une mansarde dans la maison de mademoiselle Clairon. Un amant clairvoyant a toujours tort d'habiter sous le même toit que sa maîtresse. A peine Marmontel était-il installé, que mademoiselle Clairon s'en laissa conter par un autre adorateur, le bailli de Fleury. « Cruelle ! dit le poëte, vous m'avez blessé au cœur ! — Ce n'est rien, dit mademoiselle Clairon ; il y avait si longtemps que ce galant homme soupirait. Vous serez mon amant en vers ; il sera mon amant en prose. » Marmontel prétendit qu'il écrivait en prose comme en vers ; il ne voulut point partager sa conquête de la veille.

Le marquis de Ximenès fut aussi un des adorateurs de l'illustre comédienne. Ils s'aimèrent comme des bergers d'Arcadie ; un mot plaisant les brouilla : on disait au foyer de la Comédie que le marquis de Ximenès se vantait de faire tourner la tête à mademoiselle Clairon. *De l'autre côté,* dit-elle, survenant à propos. Le marquis ne voulut pas pardonner cette injure ; le lendemain il renvoya le portrait de mademoiselle Clairon avec ces mots au bas : « Ce pastel est comme la beauté humaine : il passe au soleil. N'oubliez pas que depuis longtemps le soleil s'est levé pour vous. »

Mademoiselle Clairon n'était pas seulement alors célèbre en France ; tous les théâtres étrangers l'appelaient par la voix des rois ou des reines. Garrick vint tout exprès à Paris pour la voir jouer dans *Cinna.* Il fit graver un dessin qui représentait mademoiselle Clairon avec tous les attributs de la tragédie, appuyée du bras sur une pile de livres où on lisait : Corneille, Racine, Crébillon, Voltaire. Melpomène était à côté, qui la couronnait. Au bas du dessin étaient écrits ces quatre vers de Garrick :

J'ai prédit que Clairon illustrerait la scène,
Et mon espoir n'a point été déçu;
Longtemps Clairon couronna Melpomène :
Melpomène lui rend ce qu'elle en a reçu.

Ces méchants vers firent le tour du monde : les enthousiastes de mademoiselle Clairon ne se contentèrent pas de cet hommage de souverain à souveraine; ils instituèrent l'ordre du médaillon; ils firent frapper des médailles représentant ce portrait, et ils s'en décorèrent avec autant de fierté que s'ils eussent porté le grand cordon.

Elle était arrivée au plus haut point de son éclat. Elle gouvernait la comédie et le monde galant; elle osait dire de madame de Pompadour : « Elle doit sa royauté au hasard; je dois la mienne à mon génie. » En vain des ennemis sans nombre voulaient s'opposer à son triomphe devenu presque ridicule; elle n'avait qu'à paraître pour déjouer toutes les cabales. Dans le monde, ceux qui voulaient se moquer d'elle ne pouvaient s'empêcher, écrivait Diderot, d'admirer son éloquence majestueuse. Elle avait dans sa gloire l'insolence d'un conquérant. Un jour qu'elle jouait à la Comédie-Française à une représentation donnée au peuple par ordre du roi, elle vint entre les deux pièces et jeta à pleines mains de l'argent dans le parterre. Ce bon peuple de Paris ne comprit rien à cette forfanterie et cria avec enthousiasme : *Vive le roi! Vive mademoiselle Clairon!* Elle avait bravé madame de Pompadour, elle osa braver le roi lui-même, s'imaginant que le public se révolterait plutôt que de la perdre. Elle ne s'étonnait pas de vivre dans le grand monde, de recevoir à sa table mesdames de Chabrillant, d'Aiguillon, de Villeroy, de La Vallière, de Forcalquier; elle était très-

recherchée chez madame du Deffant et chez madame Geoffrin où l'on daignait recueillir son esprit. La célèbre princesse russe, madame de Galitzin, émerveillée du talent de mademoiselle Clairon, voulait lui laisser un royal souvenir de son admiration. « Que voulez-vous, Clairon ? lui demanda-t-elle un soir en soupant. — Mon portrait peint par Vanloo. » Le peintre, flatté de cette parole, voulut que ce portrait fût digne de madame de Galitzin, de mademoiselle Clairon et de lui-même. Il peignit la comédienne en Médée, tenant d'une main un flambeau et de l'autre un poignard encore teint du sang de ses enfants, insultant à la douleur de Jason et bravant sa colère. Louis XV voulut voir ce tableau. S'il faut en croire un journal, il vint tout exprès un matin à l'atelier de Carle Vanloo. Il flatta beaucoup le peintre et la comédienne. « Vous êtes heureux, dit-il à Carle Vanloo, d'avoir eu à faire un pareil portrait. » Se tournant vers mademoiselle Clairon : « Vous êtes heureuse, mademoiselle, d'avoir eu, pour immortaliser vos traits, un peintre dont la palette est si riche. Je serais heureux moi-même d'être pour quelque chose dans cette œuvre. Il n'est que moi qui puisse mettre un cadre à ce tableau. J'ordonne qu'on le fasse le plus beau possible. En outre, je veux que le portrait soit gravé. » Le cadre coûta cinq mille livres et la gravure dix mille.

Mais après avoir fait l'histoire de la grandeur de mademoiselle Clairon, il faut bien faire l'histoire de sa décadence. Elle comptait parmi ses ennemis La Harpe et Fréron. La Harpe, parce que, en femme d'esprit et de goût, elle n'avait jamais voulu jouer dans ses tragédies; Fréron, parce qu'elle lui avait préféré Voltaire. La Harpe se vengea en parlant, Fréron en écrivant. Mademoiselle Doligny commençait à briller à la Comédie-

Française; Fréron la protégeait; il jugea le moment favorable de faire son portrait en regard de celui de mademoiselle Clairon. La première, selon le journaliste, était un modèle de grâce et de sentiment : la seconde était une fille perdue, sans cœur, sans âme et sans esprit. Dans le journal de Fréron, l'illustre tragédienne n'était point nommée; elle eut le grand tort de se reconnaître. Saisie d'une indignation et d'une fureur sans égales, elle courut chez les gentilshommes de la chambre et les menaça de se retirer du théâtre si on ne lui faisait pas justice de cet horrible Fréron. Voilà tout Paris qui s'émeut; le roi assemble le conseil des ministres; on signe l'ordre d'emprisonner Fréron. Les exempts de police viennent pour le saisir. Comment s'opposer à la force? Fréron imagine une attaque de goutte; il pousse des cris de possédé et déclare qu'il ne peut faire un mouvement sans souffrir mille morts. Ceci se passait le quatorze février 1775; on lit dans le journal du seize : « Le démêlé de Fréron avec mademoiselle Clairon, autrement dit le folliculaire Aliboron et la reine Cléopâtre, fait grand bruit à la cour et à la ville. M. l'abbé de Voisenon ayant écrit; à la sollicitation des amis de ce premier, une lettre très-pathétique à M. le duc de Duras, gentilhomme de la chambre, celui-ci a répondu à l'abbé qu'il aime beaucoup, que c'était la seule chose qu'il croyait devoir lui refuser; que cette grâce ne s'accorderait qu'à mademoiselle Clairon seule. » Le beau temps, en vérité, que celui où un journaliste, digne de respect à plus d'un titre, était menacé d'aller au For-l'Évêque, ou, ce qui était une humiliation bien plus grande, de devoir son pardon à la comédienne qu'il avait offensée. Fréron s'écria, comme le philoso-

phe grec : *Aux carrières plutôt!* Ce débat n'alla pas seulement au tribunal du roi de France, il fut porté aux pieds de la reine; la reine qui aimait à pardonner, ordonna qu'on fît grâce à Fréron; mais mademoiselle Clairon ne s'en tint pas au jugement de la reine; elle déclara aux gentilshommes de la chambre que si Fréron n'était pas puni, elle persistait à se retirer du théâtre. Tous ses amis se mirent en campagne; elle-même alla chez le ministre : le duc de Choiseul vint galamment à sa rencontre. « Justice ! » dit-elle avec son accent théâtral. Le duc de Choiseul s'amusa un peu à la persifler. « Mademoiselle, nous jouons tous deux sur un grand théâtre; mais il y a cette différence entre nous, que vous choisissez vos rôles et qu'il vous suffit de vous montrer pour être applaudie; moi, au contraire, je ne suis pas le maître de choisir les miens, et dès que je me montre, je suis sifflé; j'ai beau faire de mon mieux, on me critique, on me condamne, on me hue, on me bafoue; cependant je reste, et si vous m'en croyez, vous en ferez autant. Immolons, vous et moi, nos ressentiments à la patrie, et servons-la de notre mieux chacun dans notre genre. D'ailleurs la reine ayant fait grâce, vous pouvez, sans compromettre votre dignité, imiter la clémence de Sa Majesté. »

On lit dans le journal du vingt et un février : « La reine de théâtre a tenu un comité avec ses amis, présidé par M. le duc de Duras, et l'on est convenu que celui-ci ferait craindre à M. de Saint-Florentin la désertion de toute la troupe, si on ne faisait pas raison à la Melpomène moderne de l'insolence de Fréron. Cette démarche a fort étourdi M. de Saint-Florentin, et ce ministre a écrit à la reine que l'affaire devient d'une si grande importance, que, depuis longtemps, matière

aussi grave n'a été agitée à la cour, qu'elle en est divisée, et que, malgré son profond respect pour les ordres de la reine, il ne sait s'il ne sera pas obligé de prendre là-dessus ceux du roi. » On le voit, c'était la politique du temps. Fréron fut sauvé de la prison par la goutte qu'il n'avait pas, par la clémence de la reine, mais surtout parce que mademoiselle Clairon alla elle-même au For-l'Évêque.

On sait cette ridicule histoire des comédiens ordinaires du roi qui refusèrent de jouer à l'heure même de la représentation, parce que le roi leur avait adjoint un camarade qu'ils jugeaient indigne de leur théâtre. Ce fut encore mademoiselle Clairon qui conduisit la révolte ; mais son étoile pâlissait au ciel du théâtre; sa couronne de roses n'allait plus montrer que des épines. Ainsi le parterre, exaspéré de n'avoir point de spectacle ce jour-là, cria tout d'une voix : *la Clairon à l'hôpital !* C'en était fait d'elle ! Le parterre pour les comédiens, c'est la garde prétorienne. Ce grave événement se passait le quinze avril 1775. Je lis dans un journal du seize : « Fermentation étonnante dans Paris. — Grand comité de gentilshommes tenu chez M. de Sartine ; le résultat est d'envoyer les coupables au For-l'Evêque. — Mademoiselle Clairon reçoit des visites de la cour et de la ville. » Le même jour cependant, elle allait au For-l'Évêque *avant ce coquin de Fréron !* disait-elle à l'intendant de Paris. Le lendemain Sophie Arnould racontait à peu près ainsi cet emprisonnement : « Frétillon continuait à recevoir des visites en équipages. Tout à coup un nouveau visiteur paraît, sans se faire annoncer chez la reine Cléopâtre : c'était un exempt de police ; il lui ordonna sans façon de le suivre au For-l'Évêque par ordre du roi. — Je suis soumise aux

ordres du roi, a-t-elle dit avec sa noblesse habituelle; mes biens, ma personne, ma vie en dépendent, mais mon honneur restera intact, car le roi lui-même n'y peut rien. — Vous avez bien raison, mademoiselle, a répliqué l'alguazil : où il n'y a rien, le roi perd ses droits. » Il est bien entendu que le mot était de Sophie Arnould.

Au For-l'Évêque, mademoiselle Clairon trouva un appartement et non une cellule. Ses amies, la duchesse de Villeroy, madame de Sauvigny, la duchesse de Duras meublèrent cet appartement avec une grande magnificence. *Journal du vingt avril :* «Mademoiselle Clairon convertit en triomphe une disgrâce qui devrait l'humilier. Au For-l'Évêque c'est une affluence prodigieuse de carrosses : elle y donne des soupers divins; en un mot, elle y tient l'état le plus fastueux. » Cette manière d'emprisonner les comédiennes n'était pas bien cruelle. Elles avaient, on peut le dire, maison ouverte; elles recevaient leurs amants et soupaient du soir au matin. Et puis il se rencontrait au bout de quelques jours un médecin qui déclarait sérieusement que leur vie était en danger; aussi après deux jours de fêtes, mademoiselle Clairon fut autorisée, grâce à la déclaration du médecin de For-l'Évêque, à retourner chez elle, où elle devait se considérer comme une prisonnière treize jours encore.

On la pria de la part du roi et des gentilshommes de la chambre de reparaître au théâtre; mais elle avait toujours sur le cœur ce mot terrible : *la Clairon à l'hôpital !* « Ce n'est pas, dit-elle, le roi qui doit me redemander à un théâtre où il ne va pas; c'est le public, j'attends l'ordre du public. » Mais le public avait eu le temps ou plutôt le caprice de choisir une autre reine à

la comédie ; il en avait même choisi deux : mademoiselle Dubois et mademoiselle Raucourt, reines d'un jour, il est vrai, mais assez reines cependant pour détrôner l'ancienne. Mademoiselle Clairon, craignant l'oubli comme la mort, ne voulant plus reparaître devant un public qui ne l'avait adorée que vingt ans, fit un jour atteler son carrosse et partit. Où allait-elle ? « Je suis malade, je vais consulter Tronchin. » Voilà ce qu'elle disait ; mais la vérité, c'est qu'elle allait voir Voltaire, Voltaire, le vrai médecin d'une gloire malade. Elle aurait dû dire : « Je vais à Ferney ; Voltaire écrira des vers pour moi qui seront bientôt lus dans toute l'Europe ; ainsi je rattraperai un peu de ma gloire qui s'en va. » Hélas ! pauvre reine déchue, voilà les beaux vers qu'elle inspire au grand poëte : *Nous sommes privés de Vanloo...* Un couplet ! et sur l'air d'*Annette à l'âge de quinze ans !*

Elle revint à Paris dans l'hiver. Elle trouva l'hiver partout, dans sa maison déserte, chez ses amies oublieuses, chez ses adorateurs dispersés. Elle reprit cependant sa vie dorée ; mais le grain de tristesse semé dans son cœur avait germé. Elle avait beau souper encore en belle compagnie, écouter les serments de M. de Valbelles, garnir son carrosse de strass pour lutter d'éclat avec mademoiselle Guimard ; elle souffrait profondément, car elle avait perdu en même temps sa gloire et sa jeunesse ; elle devait vivre désormais sur deux tombes.

Elle jouait encore la comédie, tantôt chez madame du Deffant, tantôt chez mademoiselle Guimard, tantôt chez elle. Mais les grands seigneurs, les poëtes, les artistes l'applaudissaient sans lui faire battre le cœur. Ce n'était plus là le vrai public. Un jour elle imagina, pour

faire un peu de bruit, de jouer une comédie d'un nouveau genre. Ce fut *l'Apothéose de Voltaire.* On sait comment se passa cette comédie. On soupait chez mademoiselle Clairon; entre la poire et le vin de Champagne, une musique solennelle se fait entendre : on écoute avec surprise. Tout à coup un rideau se détourne et Clairon apparaît, vêtue en prêtresse, couronnant un buste de Voltaire. Jusque-là ce n'était qu'une bonne plaisanterie; mais mademoiselle Clairon passa les bornes en lisant, de sa voix tragique, des vers sérieux de Marmontel, qui voulait aussi avoir sa part dans l'apothéose.

Ce fut vers ce temps-là que mademoiselle Clairon se passionna pour l'histoire naturelle. Elle fit bâtir un herbier et étudia avec Buffon. Elle allait en pleine campagne, herborisant avec délices, trouvant dans la bonne nature une amie toujours consolante, se rappelant que les moments de sa vie les plus chers à son cœur, elle les avait goûtés dans une prairie avec du Rouvray.

Elle n'était pas encore tout à fait délaissée : Marmontel lui était revenu; mais elle disait gaiement : « Que voulez-vous qu'on fasse de Marmontel? » Elle avait, en outre, M. de Valbelles, sans compter un gentil adolescent qu'elle destinait à la scène. C'était le jeune Larive, qui devint célèbre au théâtre, et qui, sur la fin de ses jours, mourut de chagrin de n'être plus maire du village de Saint-Prix, où il s'était retiré. Mademoiselle Clairon disait de lui : — « C'est une statue! — Prenez garde, ô Pygmalion! lui dit gaiement Diderot.» En effet, Larive s'enfuit un jour sans dire où il allait. De là des chansons de ces bons Parisiens qui chantaient tant alors. On comparait mademoiselle Clairon à Ca-

lypso. Pour comble de malheur, M. de Valbelles vint un soir lui demander d'un air distrait la permission de se marier avec une jeune fille de haut rang. Elle refusa tout net ; mais elle comprit que M. de Valbelles, jeune encore, ne lui demanderait pas toujours la permission : elle devait perdre l'homme après avoir perdu le cœur. Elle écrit, dans la troisième époque de sa vie : « M. de Valbelles fut ingrat : je perdis tout. Dans ce même temps, les opérations de l'abbé Terrai m'ôtèrent le tiers de mon bien : la crainte de m'endetter (O Clairon ! où es-tu ?), me força de renoncer au luxe de la dépense. Alors tous mes amis s'éloignèrent sans retour de ma maison. Il faut à Paris intriguer, ou tenir table, si l'on ne veut pas se trouver seul. Le déchirement de mon cœur et mon affreuse solitude me donnèrent l'idée de me retirer dans un couvent. » Elle vendit ses meubles, ses tableaux, son herbier, ses diamants. Elle allait vendre son portrait, peint par Vanloo : on lui en offrit 1,000 louis. Un amant lui témoigna le désir de l'avoir. Comme elle était toujours magnifique, elle refusa les 1,000 louis et donna le portrait. L'amant, c'était le margrave d'Anspach, accrocha le portrait dans un cabinet où il n'allait jamais.

Elle-même suivit bientôt son portrait chez le margrave d'Anspach, qui lui avait offert son cœur et son palais. C'était un petit souverain taillé sur le modèle de Louis XV, laissant à ses maîtresses le soin de gouverner ses États. *Journal du* 6 *février* 1773. « Mademoiselle Clairon, ne pouvant vivre ici avec 14,000 livres de revenu, se dispose à passer en Allemagne et à aller jouer la comédie chez un margrave pendant un certain temps. Elle économisera ses rentes dans cet intervalle, de façon à revenir ici plus en état de figurer, ce qu'elle

aime beaucoup. Les étrangers vont être à même de juger des talents vieillis de cette émérite de Cythère. Pauvre Clairon ! voilà tout l'adieu de ces Parisiens qui t'ont adorée. Encore s'ils allaient se souvenir de toi ! Mais tu n'es pas encore partie qu'ils t'ont déjà oubliée. Ils ont bien le loisir de penser à toi, reine déchue ! A l'heure où tu pars, ils se font éclabousser par le carrosse à huit chevaux de mademoiselle Guimard, ils se passionnent pour les beaux yeux de mademoiselle Raucourt, ils se redisent le dernier mot de mademoiselle Arnoult. J'ai beau feuilleter les gazettes, les almanachs et les lettres familières, pas un souvenir pour toi ! tu n'es plus là, donc tu n'es plus pour eux. Piron, qui vient d'être enterré, n'est pas plus mort que toi. Mademoiselle Raucourt surtout fit oublier mademoiselle Clairon. Le journal, qui fait si sèchement ses adieux à l'une, parle ainsi de l'autre : « L'actrice nouvelle fait fureur ; sublime au théâtre, elle tient bien sa place en société. Elle a joué plusieurs fois à la cour où elle plaît de plus en plus, surtout au roi. Madame Dubarry la goûte beaucoup aussi et y prend un intérêt *assez vif pour l'avoir exhortée à être sage.* »

Mademoiselle Clairon ne joua point la comédie à la cour du margrave ; elle y fut sérieusement ministre. « Le bonheur et la gloire du margrave étaient l'unique but de mes travaux et de mon ambition. J'ai fait tout le bien qu'on m'a permis de faire ; je n'ai connu ni la vengeance ni la lâcheté. » Pendant dix-sept ans, elle gouverna d'une main ferme avec l'ambition d'une Pompadour. Elle s'imagina longtemps qu'elle conseillait un César ou un Titus ; mais un jour le voile tombe et elle s'écrie : « Juste ciel ! êtes-vous l'homme dont j'ai tant prôné les vertus, vous qui m'avez assassinée

à coups d'épingles? Je remets à vos pieds le bien que je tiens de vous; vous n'êtes plus mon souverain; adieu, pour jamais! » Je trouve pour mon compte que le margrave avait eu bien de la patience de garder mademoiselle Clairon pour premier ministre près de dix-sept ans, après l'avoir prise âgée d'un demi-siècle. Elle revint à Paris chercher un autre souverain; on était en 1690 : il n'y avait plus de roi. Elle voulut se jeter, brisée et mourante, au fond d'un couvent: il n'y avait plus de Dieu. Elle chercha l'argent qu'elle avait laissé à Paris, placé sur bonne et valable hypothèque : il n'y avait plus ni argent ni hypothèque.

La comédienne illustre qui avait eu un équipage à quatre chevaux, qui avait vu tout Paris à ses pieds, tomba dans la misère la plus profonde et la plus désolée. Elles finissent presque toujours ainsi, ces Bohémiennes charmantes, qui n'ont d'éclat qu'au matin de la vie. La fortune n'est venue à elles que dans le riant cortége; dès que les amours s'en vont, la fortune monte sur sa roue. Mademoiselle Guimard, qui avait refusé la main d'un prince dans le beau temps où elle avait dans son hôtel une salle de spectacle et un jardin d'hiver, fut heureuse à la fin d'épouser *un professeur de grâces*, c'est-à-dire un maître de danse. Sophie Arnould, après avoir traversé toutes les splendeurs d'un luxe sans exemple, alla sans se plaindre demander un asile et du pain à son perruquier. Mademoiselle Clairon, qui avait vécu comme une reine et comme une sultane, se trouvait à soixante-cinq ans réduite à raccommoder ses robes en lambeaux, elle qui n'avait jamais daigné tenir une aiguille! Réduite à faire son lit et à balayer sa chambre, elle qui avait vu à ses pieds tous les grands seigneurs d'une génération. Insolente dans la fortune, elle eut

assez de cœur pour être fière dans sa pauvreté. Quand un ancien ami allait la voir, elle parlait encore de ses hautes relations ; au lieu de dire : je suis pauvre, elle disait : je suis philosophe ; elle donnait des ordres aux domestiques qu'elle n'avait plus. Quand elle parlait à un vieil ami, elle avait une heure d'expansion ; elle ouvrait son cœur et parlait de bonne foi. J'ai là deux lettres où je la reconnais rien qu'à la fierté de son écriture. Ces lettres, écrites à un adorateur du bon temps, sont cachetées à l'empreinte d'une pierre où son nom était entrelacé à celui du marquis de Tourves. Voici comment elle termine la seconde : « Vous me demandez quels sont mes maux ? tous ceux qu'on peut avouer sans honte: trente ans de travaux destructeurs, le poison qu'on a fait couler dans mes veines, les chagrins que causent l'envie et l'ingratitude, la misère la plus absolue, la terreur, l'horreur de l'abandon, l'ennui de la solitude ne m'ont laissé d'entier que le cœur. Il est vraisemblable que je suis restée dans votre mémoire fraîche, brillante, entourée de tous mes prestiges. Changez, changez vos idées ! Je vois à peine, j'entends mal. Je n'ai plus de dents, les rides sillonnent mon visage ; une peau desséchée couvre à peine ma faible structure ; en me venant voir, vous imiterez les anciens héros qui descendaient aux enfers pour communiquer avec les âmes ; vous ne trouverez près de moi ni de Cerbères, ni d'Euménides ; la sensibilité vous recevra ; elle est toujours ma fidèle compagne. »

« Plus d'enveloppe — plus de signature. » (On était sous la terreur.)

Un matin qu'elle balayait son unique chambre, en robe plus que fanée et en bonnet de nuit, un étranger se présente : « Mademoiselle Clairon ? — Elle n'y est

pas, dit la comédienne. — Dites-lui que M. du Rouvray reviendra ce soir. » Mademoiselle Clairon laissa tomber son balai. « Du Rouvray ! murmura-t-elle en voyant descendre le visiteur, si j'osais lui dire..... Mais puisqu'il reviendra. » Il ne revint pas. Loin de s'en plaindre, elle remercia le ciel. Elle ne voulait pas que celui qui l'avait adorée, quand elle avait seize ans, vît la fraîche et séduisante Clairon métamorphosée en vieille fille de soixante-dix ans. « Mon souvenir vaut mieux que moi-même, » écrivait-elle à mademoiselle Drouin.

Peu à peu cependant elle retrouva quelques amis et quelques revenus. Une famille de la bourgeoisie la prit sous sa protection. Elle eut encore quelques rayons de soleil avant de mourir. Tout entière à la philosophie, elle écrivait beaucoup. Plus d'une de ses pages est digne d'être recueillie dans les œuvres qui ont suivi Jean-Jacques.

Les comédiennes qui meurent dévotes ressemblent aux bateliers qui abordent au rivage en lui tournant le dos. Oui, la comédienne rame toute sa vie dans les écueils, aimant les orages et les tempêtes : près d'arriver au port, voyant sa nacelle qui fait eau de toutes parts, elle se retourne et tombe agenouillée sur le rivage. Après avoir traversé tous les passages dangereux, tous les amours infidèles, elle est heureuse de toucher la terme ferme, de reposer son cœur mille fois blessé au pied de cette croix divine où Madeleine a pleuré. Cette fois elle ne sera plus trahie, elle peut se confier à tous les entraînements de son amour. Elle a perdu sa figure, mais le cœur n'est-il pas toujours jeune ? Pour aimer Dieu, lui a-t-on dit, il ne faut plus ni grâces, ni beauté, ni sourire : tout cela était bon pour les hommes, Dieu ne veut pas de ces périssables

richesses. Dieu est tout âme, il ne s'unit qu'à notre âme. Mademoiselle Clairon avait une autre manière de penser. Elle ne voulut pas mourir dévote, disant qu'elle n'osait offrir au Seigneur un cœur profané durant un demi-siècle par toutes les passions humaines. Comme un prêtre lui donnait Madeleine en exemple, elle répondit que Madeleine s'étant repentie dans la jeunesse, elle avait pu sacrifier au pied de la croix bien des jours de belle et folle passion. Elle persista à mourir en philosophe, aimant Dieu comme les philosophes, par l'esprit qui raisonne et non par le cœur qui tressaille.

Elle mourut le 11 pluviôse an XI, dans la paroisse Saint-Thomas-d'Aquin.

Mademoiselle Clairon, sur la scène, était belle, noble, fière, digne comme le marbre ; mais elle n'avait presque jamais d'entrailles. A peine un accent pathétique venait-il çà et là attendrir les spectateurs. On ne lui vit jamais une larme de douleur ou de joie. Sa joie était calme et souriante ; sa douleur touchait à la colère ; elle ne faisait vibrer le plus souvent dans le public que certaines cordes : le dédain, l'indignation, l'orgueil, l'héroïsme. Elle savait bien mieux haïr qu'aimer ; cependant, comme elle était femme, elle avait ses beaux jours de passion ; mais l'art et l'étude l'ont plus servie que son cœur. C'était la tragédie des païens, des païens qui ne pleuraient pas, tragédie un peu chiffonnée par le goût français. Ne peut-on pas dire que c'était la Melpomène antique taillée dans le marbre par Coustou !

V.

UNE DÉESSE D'OPÉRA.

Le XVIIIe siècle est inépuisable pour le conteur. Celui qui ne s'arrête qu'à la surface le juge d'un seul regard ! mythologie surannée dans les arts, amourettes licencieuses dans le beau monde, jours filés d'or à la cour ; mais celui qui descend un peu dans les ténèbres de ce passé tout palpitant encore, celui qui secoue résolument la poussière des livres qui ont cent ans, qui va étudier à Versailles et ailleurs les physionomies de la cour de Louis XV, qui cherche à lire dans ces cœurs que cachaient les roses du corsage, celui-là découvre tout une comédie *à cent actes divers* qui se joue sous le soleil en mille scènes curieuses, l'éternelle comédie humaine, mais plus naïvement folle que jamais. Jusqu'ici j'ai tenté de peindre les plus intelligents de la troupe, ceux qui font rayonner la poésie par toutes ses faces : il me reste encore plus d'une étude à faire ; et, puisque j'ai parlé de comédie, ne puis-je pas crayonner le profil de quelques-unes de ces comédiennes qui, depuis la Camargo jusqu'à la Guimard, forment une guirlande d'amour, comme disaient les gentil-Bernard ? On verra que, loin d'être déplacés dans la comédie humaine, les baladins y tenaient comme de nos jours les plus belles

places par le bruit et l'argent. Au temps où Boissy mourait de misère, non pas comme Malfilâtre, qui du moins mourait seul, mais avec sa femme et ses enfants, la comédienne qui jouait ses pièces éclaboussait vingt poëtes par ses carrosses. Au temps où Grétry, Lantara, Jean-Jacques Rousseau, vivaient à la condition de dîner en ville, mademoiselle Guimard avait un palais et donnait à souper à un prince et à un duc : je n'ai pas besoin d'ajouter que le musicien, son compagnon de gloire à l'Opéra, n'était pas invité au souper. Mais tout ce faux bruit et tout ce faux éclat ont fini par s'apaiser et s'effacer devant une gloire plus digne : le temps où la mort vint mettre tout le monde à sa place. Aujourd'hui, le poëte ou le musicien nous charme encore ; mais qui se souvient de la danseuse ou de la chanteuse qui l'éclaboussait ? Un grand exemple : Il n'y a pas un mois que mademoiselle Thévenin, — qui connaît aujourd'hui mademoiselle Thévenin, la rivale de la Duthé ? — vient de mourir à Fontainebleau, âgée de quatre-vingt-douze ans. Une foule de grands seigneurs et de financiers s'étaient ruinés pour elle au gré de ses caprices. Elle est morte millionaire et avare, sans penser à Dieu ni aux pauvres. Elle n'avait pas d'héritier et elle n'a pas fait de testament, comme si la seule idée de donner après sa mort lui eût trop coûté. Mademoiselle Thévenin laisse 50,000 livres de rentes à l'État. Il est vrai que l'État est le premier pauvre du royaume.

Dieu me garde de jamais m'arrêter à un tel portrait. Si j'ai reproduit cette horrible mort, c'est pour venger au grand jour les pauvres que cette femme a déshérités durant sa vie et après sa mort. Je choisis mieux mes modèles. Plus d'une figure aimable est à détacher de la galerie de l'Opéra. A côté de mademoiselle Thévenin,

qui fut avare, on trouve mademoiselle Guimard, que fut prodigue.

Mademoiselle Guimard joua un grand rôle dans sa vie, à l'Opéra, à la ville, à la cour. D'abord elle dansa, ensuite elle fit des passions, encore des passions, toujours des passions. Cent marquis se ruinèrent pour elle ; mais ce qui semblera beaucoup plus surprenant, c'est qu'elle ruina presque un fermier-général. Un fermier-général ! Vous savez qu'ils étaient tous riches comme cent marquis. Je ne vous dirai point le nom de ses amants, il me faudrait du temps et de la place ; sachez seulement qu'elle comptait parmi les plus persévérants des ducs et des princes : ainsi le duc d'Orléans, ainsi le prince de Soubise. Celui-ci surtout fut très-opiniâtre ; il persista à lui donner beaucoup d'argent. La Guimard se résignait à toucher de ça, de là, par-ci, par là, 3 à 400,000 francs de revenu, sauf à en faire bon usage. Tantôt elle bâtissait un palais, tantôt elle faisait elle-même large aumône aux pauvres de son quartier. Grimm raconte une de ses charités. Durant les grands froids de 1768, elle prend de l'argent sans compter, 8,000 francs à peu près ; elle se met en marche toute seule sans rien dire à personne, elle monte dans les mansardes de son voisinage, elle s'informe de tous ceux qui souffrent de la rigueur de la saison ; elle donne à chaque famille sans pain de quoi vivre pendant un an. N'était-ce pas la rosée bienfaisante dont parle l'Écriture ? Voilà qui ennoblit ses entrechats. Touché jusqu'aux larmes de cette bonne œuvre, Marmontel adressa à la danseuse une longue épître : il faut dire qu'il dînait souvent chez mademoiselle Guimard. Cette action fit beaucoup de bruit ; un prédicateur en parla dans un sermon, ne manquant pas d'évoquer à ce propos la sublime fi-

gure de Madeleine repentante. « Ce n'est point encore Madeleine repentante, s'écria-t-il; mais c'est déjà Madeleine charitable. La main qui fait si bien l'aumône ne sera pas méconnue de saint Pierre quand elle ira frapper à la porte du paradis. » Grimm, voyant tout le monde attendri, dit dans son journal : « Et moi, j'ai envie de faire ici le rôle de ce bon curé de village, qui, ayant prêché à ses paysans la passion de notre Seigneur, et les voyant tous pleurer de l'excès de ses souffrances, eut quelque pitié de les renvoyer chez eux si affligés, et leur dit : « Mes enfants, ne pleurez pourtant pas tant; car tout cela n'est peut-être pas vrai. » L'histoire est vraie de point en point; d'autant plus vraie que la Guimard n'en a jamais dit un mot; c'est la police qui a constaté tous les bienfaits. Du reste, Grimm a été un des lointains adorateurs de la Guimard. « Je l'ai toujours tendrement aimée, écrit-il au roi de Prusse. On dit qu'elle a le son de voix rauque et dur; c'est un furieux tort à mes oreilles; mais, comme je ne l'ai jamais entendue parler, ce défaut n'a pu diminuer ma passion pour elle. »

On a le droit de s'étonner des merveilleuses conquêtes de cette danseuse : mais à propos d'amour il ne faut s'étonner de rien. Sitôt qu'on veut raisonner sur ce chapitre, on déraisonne. Non seulement la Guimard n'était pas belle, mais elle n'était même pas jolie. Il faut dire qu'elle avait ce je ne sais quoi d'indéfinissable qui séduit sans que l'esprit et le cœur sachent pourquoi. L'amour n'est pas aveugle pour rien. Mademoiselle Guimard avait plus qu'aucune autre de sa trempe l'art de mettre un bandeau sur les yeux qui la regardaient. Elle était maigre comme une danseuse, à ce point que ses charitables compagnes la surnommaient *l'Araignée* :

il est vrai que sa danse rappelait un peu les gambades des faucheux. Outre les gambades, elle excellait dans les rigodons, les tambourins, les loures, dans tout ce qu'on appelait les grands airs. Plus d'une fois elle a fait fureur dans la gargouillade ; elle pirouettait à merveille ; mais son vrai triomphe était la danse capricieuse, et ce fut pour elle que l'on fit *les caprices de Galathée.* Ce qui la distinguait encore, c'était l'afféterie ; elle dansait comme Sterne écrivait ; aussi Sterne, qui la vit à son voyage en France, la déclara la plus fausse, la plus agaçante, la plus maniérée des danseuses. Heureusement pour elle que tout le monde n'était pas de l'avis de Sterne. Ses admirateurs disaient d'elle tout simplement : « C'est la volupté en personne. A elle seule elle représente les trois Grâces. » Mademoiselle Arnould, qu'on écoutait comme un oracle dans ce monde perverti, contrebalançait un peu ces éloges par des épigrammes. M. de Jarente, plus ou moins évêque d'un diocèse où il n'a jamais paru, aimait mademoiselle Guimard. Grâce à lui, elle était entrée dans les ordres, suivant son expression, et elle avait *la feuille des bénéfices.* De là ce mot de mademoiselle Arnould : « Je ne conçois pas comment ce petit ver-à-soie est si maigre, il vit sur une si bonne feuille. » Mademoiselle Guimard répondit à cette méchanceté par une lettre d'injures où Sophie Arnould était accusée d'avoir commis sept fois par jour les sept péchés capitaux. Sophie Arnould répliqua par ses quatre mots : *fait double entre nous.*

La Guimard, du reste, se moquait avec esprit des compliments et des satires. Elle était bien plus préoccupée d'un épuipage à changer, d'un palais à bâtir, d'une aumône à faire. Tous les journaux du temps s'entretinrent de sa maison surnommée *le temple de*

Terpsichore. L'histoire ancienne parle de la courtisane Rhodope, qui faisait bâtir une des plus fameuses pyramides d'Égypte avec l'argent de ses adorateurs : la Guimard fit bâtir un palais, dans la chaussée-d'Antin, où se sont engloutis plus de trésors qu'il n'en eût fallu pour élever vingt pyramides. Le temple de Terpsichore renfermait, outre les grands et les petits appartements de la déesse, un jardin d'été et un jardin d'hiver, une bibliothèque de mauvais livres, une galerie de tableaux galants, un théâtre où venaient jouer avec délices les comédiens ordinaires du roi et tout ce qu'il y avait de talents dans les troupes vagabondes. On y trouvait aussi un petit temple à Paphos, et il y avait toujours quelqu'un à la porte. Les folies anciennes fournissent-elles un pareil exemple ? Il a fallu une défense des gentilshommes de la chambre, dit un journal, pour empêcher les coryphées des comédies françaises et italiennes d'aller jouer chez mademoiselle Guimard, parce que ensuite ils se reposaient et ne jouaient pas pour le public. La danseuse brava la défense, habituée qu'elle était à commander en reine ; elle fut menacée de par le roi, elle répondit à la menace en donnant chez elle la parodie d'une fête de la cour. Quoiqu'un roi de France sût alors jeter à pleines mains l'argent par les fenêtres, la parodie de la fête fut plus brillante encore que la fête même. Spectacles, danses, festins, folies de tous les temps et de tous les pays, rien n'y manqua, le scandale moins que toute autre chose.

Le croira-t-on ? la reine Marie Antoinette, qui comme tant d'autres avait touché de ses lèvres la coupe fatale où s'enivrait ce siècle étourdi et pirouettant, spirituel et volage, appelait sans façon et sans y regarder à deux fois la Guimard à ses conseils de toilette. Il arrivait le

plus souvent que la Guimard était la présidente du conseil, même en présence de la dame d'honneur, la princesse de Chimay, de la dame d'atour, la comtesse d'Ossun, et de la dame du palais, la marquise de la Roche-Aymon. La surindante même, chef du conseil, comme on disait alors, n'avait pas un mot à dire quand la Guimard paraissait à Versailles. La reine avait une confiance aveugle dans le bon goût de la danseuse. Mademoiselle Guimard par-ci, mademoiselle Guimard par-là ; mes cheveux sont-ils bien échafaudés ? ces roses fleurissent-elles bien à mon corsage ? La danseuse répondait sans balancer, à peu près comme si elle eût parlé à Sophie Arnould ; elle savait que l'étiquette était bannie de la cour de France depuis que madame Dubarry avait passé sur le trône. D'ailleurs elle traitait presque avec la reine de puissance à puissance. Tous les seigneurs qui papillonnaient à la cour n'avaient-ils point pirouetté chez elle ? le luxe de Trianon égalait-il celui du temple de Terpsichore ? La reine avait-elle, comme la danseuse, que dis-je comme la danseuse, comme la déesse de la danse, un jardin d'hiver où s'épanouissaient les plantes les plus rares ?

La Guimard n'ignorait pas le prix que la reine attachait à ses conseils. Ainsi, un jour qu'elle allait au fort l'Evêque, elle dit à sa *dame d'honneur* : « Ne pleure pas, Gothon : j'ai écrit à la reine que j'avais découvert une nouvelle façon d'échafauder les cheveux, je serai libre avant ce soir. »

Un journal du temps dit, en parlant de l'hôtel de la Guimard, que l'amour en fit les frais et que la volupté en dessina le plan. Jamais, ajoute ce journal, ces divinités n'eurent en Grèce un temple plus digne de leur culte. La danseuse avait son peintre ordinaire. Ce pein-

tre était Fragonard. Il fut décidé entre la déesse et l'artiste que le salon serait tout en peinture, panneaux, plafond, portes, glaces. Fragonard prit sa palette la plus fraîche et la plus séduisante, son pinceau le plus léger et le plus spirituel. Après deux ans de travail, il n'était point encore au bout de cette œuvre galante ; mais il avait fait son chemin dans le cœur de la Guimard ; il est vrai que c'était une raison de n'en pas finir. Voulant peindre Terpsichore sous toutes ses faces et sous tous ses attributs, il avait bien des fois demandé audience à la danseuse, qui posait toujours avec la meilleure grâce du monde. » Hé bien, Fragonard, qu'allons-nous peindre aujourd'hui? — Votre sourire, vos lèvres, toutes les grâces de votre bouche. — Flatteur ! — Voyons, ne perdons pas de temps, un sourire s'il vous plaît? — Ma foi, je ne suis guère en train aujourd'hui.—Il faut pourtant bien en arriver là.—Vous croyez qu'on sourit sans raison? — Quand vous dansez la gargouillade, il me semble... — C'est tout autre chose : à l'Opéra je fais mon métier, je suis bien sûre que mes jolis airs ne sont pas perdus. — Qui sait s'ils seraient perdus ici ? — Vous m'y faites songer ! ma foi, mon cher, faites-moi sourire, cela vous regarde. — Si je vous racontais une méchanceté contre Sophie Arnould ? — Dites toujours. — Non, ce n'est pas ce sourire-là qu'il me faut ; car la c'est bouche de la volupté que je veux peindre tout à l'heure. — J'imagine que je n'ai pas la bouche de la vertu. »

L'histoire n'a pas enregistré le reste de cette conversation entre le peintre et la danseuse. L'histoire saute toujours à pieds joints sur les moments critiques. Ce que je puis dire, c'est que, le lendemain, Fragonard, éperdument amoureux, espérait prendre une bonne

séance; mais le lendemain, un prince, un duc, un marquis, un fermier général, que sais-je? vinrent demander audience à la Guimard. Le peintre eut le mauvais esprit d'être jaloux ; il s'imaginait avoir des droits sur ce cœur volage ; non-seulement il fut jaloux, mais, pour achever le ridicule, il s'avisa de le dire à la danseuse. « Jaloux ! s'écria-t-elle ; jaloux à propos de moi ! voilà qui est trop original. Mon cher, vous me faites mourir de rire. Amoureux, passe encore, mais jaloux ? quelle folie ! — Oui, je suis jaloux, dit le peintre avec dépit. Je vous aime, vous m'aimerez, ne fût-ce que pendant une semaine. — Une semaine ! vous ne savez pas ce que vous dites ; jamais un de mes amants n'a affiché une telle prétention. Une semaine ! autant vaudrait se marier. Vous avez voulu un sourire (pour faire un joli portrait), n'ai-je pas souri ? — Oui, mais un sourire, ce n'est pas assez. Je veux...

La Guimard se leva fièrement, prit de grands airs de reine et dit à son peintre ordinaire : « Vous voulez? Ce mot n'est pas connu ici, il n'est pas admis dans mon dictionnaire. Vous croyez donc avoir à faire à un *espalier* de l'Opéra? Je vous conseille, monsieur Fragonard, de ramasser vos pinceaux et d'aller peindre ailleurs. Bon voyage ! Pour l'argent qui vous est dû, vous parlerez à mon intendant. — Adieu, madame la déesse, » dit le peintre avec dignité. Il prit son feutre et s'inclina d'un air moqueur. « Que les ris et les jeux vous accompagnent : soyez toujours fraîche et souriante. Mais dites-moi, qui donc fera sourire ce portrait? — Grâce à Dieu, monsieur Fragonard, je ne suis pas au bout de mes sourires. — Rira bien qui rira le dernier. »

Il partit très-convaincu que la Guimard le rappelle-

rait ; car qui trouverait-elle, si ce n'est Greuze, pour achever dignement ce portrait ? Or, Greuze a bien autre chose à faire. Le lendemain, Fragonard se mit vingt fois à la fenêtre, croyant toujours entendre venir le carrosse de la danseuse. Elle ne le rappela point. Le bruit de sa disgrâce à peine répandu, trois ou quatre peintres s'étaient présentés pour terminer le salon, sinon le portrait. La danseuse avait choisi le pinceau le plus délicat et le plus coquet ; c'était un autre élève de Boucher, créant des amours et semant des roses comme par enchantement. Peut-être n'avait-il pas toute la grâce de Fragonard, mais la danseuse, un peu habituée aux décors d'opéra, n'y regardait pas de si près. Elle se contenta si bien de son nouveau peintre, qu'elle lui ordonna d'achever le portrait. « Je n'oserai jamais vous demander de poser pour le sourire. — Osez toujours. » Le jeune peintre ne prit pas le sourire pour lui comme avait fait Fragonard, il le prit pour le portrait ; il réussit tant bien que mal à peindre cette bouche qu'avaient chantée tous les madrigalistes du temps.

Cependant Fragonard, dont la passion n'était plus qu'une colère contrainte, ne se tint pas pour battu. Un jour, de plus en plus dominé par cette colère, il se hasarda jusque dans le temple de Terpsichore, résolu à tout braver, même l'altière danseuse. Comme il allait entrer, il vit sortir le carrosse de la déesse. Il entra sans façon ; la valetaille, en pleine liberté, abandonnait son poste pour jaser dans le voisinage ou dans l'office. Fragonard, qui savait bien le chemin, n'appela personne pour guider ses pas dans ce labyrinthe d'amour où tout le monde trouvait du fil à retordre. Il arriva jusqu'au salon sans avoir fait la moindre rencontre. Le jeune peintre venait de passer au jardin, qui était

un vrai jardin d'Armide. En entrant, Fragonard fut désagréablement frappé par le joli sourire du portrait qui était encore sur le chevalet. « En vérité, elle est charmante, je n'aurais pas saisi plus de grâce et de volupté. »

Il regardait avec quelque surprise ; le portrait semblait prendre vis-à-vis de lui un air moqueur. Il se promena un peu dans le salon en proie à mille idées de vengeance. Il y avait là une palette et des pinceaux ; sa vengeance est trouvée : il efface le sourire en trois ou quatre coups de pinceau ; il trouve l'expression de la colère et de la fureur sans nuire à la ressemblance du portrait. Jamais sacrilége ne fut plus soudainement consommé. A peine a-t-il donné le trait final, qu'il s'éloigne plus content que s'il eût produit une œuvre de maître. Il s'arrête avec terreur ; il a entendu le bruit d'un carrosse : c'est la Guimard qui revient avec deux amants et une amie, ce qui était plus rare. La danseuse, ravie de son portrait, a voulu juger du ravissement des autres. Elle entre dans le salon toute victorieuse ; Fragonard, éperdu, n'a que le temps de se blottir derrière le chevalet.

« Voyez, prince, voyez comme ce portrait... » — La danseuse pâlit. — Charmant, dit le prince de Soubise, qui n'avait pas encore vu. — Voyons, reprit la Guimard, est-ce que je suis folle ? est-ce que je ne vois plus clair ? — Très-ressemblant en vérité, ma chère amie, dit Sophie Arnould. — Mais vous ne voyez donc pas ? Vous voilà bien, vous autres ; vous feriez des compliments aux trois Parques. Ce petit barbouilleur a tout gâté. Fut-on jamais défigurée à ce point ! — Qu'est-ce que tout cela veut dire ? demanda le marquis de Bièvres. — Je n'y comprends rien. Tout à l'heure

je souriais avec toutes les grâces du monde, maintenant... — Mais, ma chère dit Sophie Arnould, je t'assure que tu ressembles beaucoup à ton portrait ; c'est la même colère et la même fureur, vois plutôt dans cette glace. Qui sait si ce portrait n'a pas la vertu de changer de physionomie comme l'original ? — Ce qu'il y a de plaisant, dit le marquis en baisant la main de la danseuse, c'est que c'est là le seule portrait ressemblant que j'aie vu de ma vie. Voyez s'il n'a pas l'air d'éclater de colère ; j'ai eu plus d'une fois l'insigne avantage de vous voir sous cette face de votre talent. Ne me parlez pas d'un portrait qui sourit, on sourit à tout le monde : le sourire est la plus émoussée des flèches de l'amour, mais vrai Dieu ! on n'accorde qu'à bien peu de gens la faveur de se montrer dans sa colère. »

L'histoire ne dit pas si le peintre retoucha au portrait (1).

Vous avez vu la Guimard à la cour et dans son palais, voulez-vous la voir à Longchamps le 29 mars 1768 ?

(1) Cette aventure a eu une seconde édition. Girodet avait fait le portrait de mademoiselle Lange, autre Guimard un peu moins brillante. La comédienne refusa le portrait, disant qu'il ne ressemblait pas. « Jamais on ne me reconnaîtra dans cette mauvaise figure. — Très-bien mademoiselle, je vais trouver le moyen de vous faire reconnaître. » Le peintre, irrité, se mit à l'œuvre. Il peignit mademoiselle Lange en Danaé ; mais, au lieu d'une pluie d'or, c'était une pluie de petits écus qui parsemait le boudoir de cette autre Danaé. Dans un coin du tableau un dindon faisait la roue. « Êtes-vous ressemblante, cette fois? dit le peintre, qui avait fort embelli son modèle. — Très-ressemblante, » dit la comédienne, qui n'entendait rien aux allégories. Elle accrocha le portrait dans son salon, et, comme la Guimard, elle alla demander l'avis de ses camarades. « Très-ressemblant, » s'écria la joyeuse bande en éclatant de rire.

Il faisait par hasard, ce jour de la sombre semaine sainte, le plus beau soleil de printemps. Toute la magnificence de Versailles et de Paris s'étalait splendidement à la promenade ; mais, parmi tous les carrosses, le plus admiré fut celui de la Guimard traîné par quatre chevaux ; c'était moins un carrosse qu'un char « digne, dit un journal, de contenir les grâces exquises de la moderne Terpsichore. » Rien ne manquait à cet équipage, ni les chevaux les plus fringants et les plus fiers, ni les peintures les plus jolies, ni les adorateurs les plus enthousiastes ; rien n'y manquait, pas même les armes : au milieu de l'écusson on voyait un marc d'or d'où sortait un gui de chêne, les Grâces servaient de support, et les Amours courronnaient le cartouche. « Tout est ingénieux dans cet emblème, » ajoute le journal.

Ce n'était point assez pour mademoiselle Guimard d'avoir un temple à Paris ; la reine avait des maisons de plaisance, la déesse de l'opéra se fit bâtir une maison de plaisance à Pantin. Écoutez Bachaumont : « 12 décembre 1768. On parle beaucoup des spectacles magnifiques que donne, à sa superbe maison de Pantin, mademoiselle Guimard, si renommée par l'élégance de son goût, son luxe inouï, les philosophes, les beaux esprits, les gens à talents de toute espèce qui composent sa cour et la rendent l'admiration du siècle. C'est à qui, parmi nos bons auteurs, sera joué sur son théâtre et pour son amusement ; c'est à qui, parmi nos comédiens célèbres, jouera pour lui plaire. M. le prince de Soubise est toujours au rang des spectateurs. On n'est admis à ces fêtes qu'après avoir été admis à la cour. Les fêtes de Néron n'étaient pas à la hauteur de celle-ci. »

Entre autres raisons, mademoiselle Guimard était renommée pour ses soupers, qui étaient les plus merveilleux de Paris. Elle en donnait trois par semaine : le premier, composé des plus grands seigneurs de la cour ; le second, de poëtes, d'artistes et de savants qui avaient mal soupé la veille chez madame Geoffrin ; le troisième n'était plus un souper, mais une orgie composée de comédiennes de toute espèce et de gens de toute qualité. Ainsi le mardi cette danseuse trônait sans façon au milieu des plus beaux noms de la France ; le jeudi elle avait une cour de savants qui lui parlaient de Sapho et de Ninon, d'artistes qui la peignaient sous toutes les faces (Boucher la métamorphosait en bergère, et Fragonard en Diane chasseresse), de poëtes, comme Dorat et Marmontel, qui chantaient ses grâces de la même voix qu'ils chantaient la reine. Le samedi, elle se faisait déesse de la volupté, elle présidait au banquet de la folie.

Or, *les destins et les flots sont changeants*. Six mois après toutes ces merveilles, Bachaumont inscrit sur ses tablettes : « Mademoiselle Guimard, dont les talents pour la danse sont les délices de Paris, est à la veille de faire banqueroute, elle a suspendu..... ses fêtes. » Le prince de Soubise, ayant à se plaindre d'elle, parce qu'elle avait trois ou quatre soupirants de plus que de coutume, venait de supprimer la pension de mille écus par semaine qu'il lui servait depuis longtemps. « Et quand on songe, disait la célèbre danseuse avec dépit, qu'il ne me manque guère que quatre cent mille livres pour apaiser un peu mes créanciers ! » Bachaumont termine ainsi sa page sur ce grand événement qui occupait tout Paris : « On espère que quelque milord ou quelque baron allemand viendra au secours de Terpsi-

chore. Nouvelle honte pour les Français si un étranger leur donnait cet exemple ! »

Nous ne sommes pas à la fin de l'histoire. Mademoiselle Guimard ne pouvait se consoler du départ du prince de Soubise ; dans sa douleur, elle se plaignait aux hommes qui papillonnaient à l'Opéra autour de ses grâces. Elle n'eut pas longtemps à se plaindre, elle avait dit un soir : « Si j'avais seulement demain cent mille livres ! » Le lendemain, un magnifique carrosse attelé de quatre chevaux s'arrête à son hôtel ; un personnage inconnu se présente devant la souveraine. « Mademoiselle, les cent mille livres sont là, dans mon carrosse ; il y a, en outre, trente mille livres pour l'imprévu. — A merveille, monseigneur, s'écrie mademoiselle Guimard ; je n'avais plus de chevaux, faites entrer les vôtres dans mes écuries. » Bachaumont ne manque pas d'inscrire cette aventure sur ses tablettes. Il ajoute : « On ne dit point encore le nom de ce magnifique personnage bien digne d'être inscrit dans les fastes de Cythère. On le croit étranger, ce qui est injurieux pour la galanterie française. » Bachaumont aurait bien dû terminer ici, comme plus haut, par un point d'exclamation.

Ce personnage demeuré inconnu poussa la folie jusqu'à vouloir épouser mademoiselle Guimard. Jamais femme ne se montra aussi effrayée d'une pareille proposition. Il est vrai que l'amoureux, ne pouvant la décider de bon gré, voulut la contraindre un pistolet à la main. Elle ne trouva d'autre parti à prendre que d'envoyer ses puissants amis chez le lieutenant de police pour le prier de la mettre à l'abri d'une telle violence. Le lieutenant de police fut dans un grand embarras : si l'amoureux se portait à quelque extrémité envers la

déesse de l'Opéra, tout Paris serait en révolution. Il se rendit en toute hâte chez mademoiselle Guimard. « Quoi, mademoiselle, il se trouve un insolent?... — Oui, monsieur, un insolent qui a l'audace de me demander en mariage. Est-ce que je m'appartiens? — Non, vous êtes à toute la France. Et comme pour vous marier il faudrait abandonner l'Opéra, le diable, ses pompes et ses œuvres.... Ne vous effrayez pas, mademoiselle, nous veillerons sur vous. — Mais, monsieur le lieutenant de police, songez que ses pistolets sont chargés. C'est à peine s'il m'accorde six semaines pour me décider à ce parti extrême. — Comptez sur nous; dans six semaines, cet homme mal élevé sera privé de vous voir même à l'Opéra. » Le dénouement fut tragique. Ayant reçu l'ordre de retourner sur-le-champ en Allemagne, cet enragé prince allemand, qui osait prétendre à la main d'une danseuse française, partit, mais enleva la Guimard, que, sans doute, on n'aurait jamais revue à l'Opéra si le prince de Soubise n'eût poursuivi le ravisseur en appareil de guerre. L'attaque fut vive, la défense héroïque. Trois morts restèrent sur le champ de bataille; le ravisseur fut blessé grièvement, mais la Guimard fut sauvée! Le prince de Soubise se rendit maître du carrosse où elle était évanouie.

Le prince de Soubise lui revint donc plus éperduement amoureux que jamais; il se montra même jaloux au point que M. de Bordes, qui s'était ruiné pour le plaisir d'être le chef d'orchestre et le maître de chapelle de la danseuse, fut invité à ne se plus présenter chez elle après le soleil couché.

Ici, en forme de pièces justificatives, ne puis-je pas reproduire, à l'orthographe près, ces deux lettres iné-

dites, la première au prince de Soubise, la seconde à M. de Bordes.

« Seigneur et Maître,

« Est-ce donc là, cruel, le prix de tous mes sacrifices? Qu'ai-je fait pour vous, ou plutôt que n'ai-je pas fait? Quoi, vous parlez de m'abandonner! Est-ce que je pourrai vivre sans vous, car ne m'avez-vous pas habituée à des dépenses royales? C'était bien la peine de vous sacrifier des lords et des barons qui voulaient se ruiner pour moi. Cher Soubise, croyez-le, je vous ai aimé, je vous aime encore, je vous aimerai toujours, comme dit la chanson. Vous avez beau faire, je ne crois pas à un mot de votre lettre, ni vous non plus, vous n'y croyez pas. Vous avez voulu vous rire de mes chagrins; soyez content, j'ai pleuré. Oui, j'ai pleuré, et vous savez que je ne suis pas une fontaine de larmes. Quels sont mes griefs? Ne me suis-je pas faite l'esclave de vos caprices? Un soir, souvenez-vous-en, vous avez voulu (j'allais m'endormir) que je danse une gargouillade dans le plus simple appareil : c'était ridicule pour moi plus encore que pour vous, pourtant j'ai dansé. Est-ce que vous seriez jaloux de quelqu'un? Votre rang ne vous met-il pas au-dessus de ce préjugé? D'ailleurs, vous le savez, si je danse pour tout le monde, mon cœur ne danse que pour vous. Vous voyez M. de Bordes d'un mauvais œil, vous avez bien tort; M. de Bordes n'est pas un homme, c'est un musicien. M. Marmontel vous offusque; un poète? Allons donc, nous ne rimons pas ensemble. Pour en revenir à M. de Bordes, n'oubliez que, pour vous plaire, je lui ai défendu ma porte

une fois le soleil couché ; je lui avais même signifié un congé en bonne forme, mais le pauvre homme en serait mort de douleur ; il est venu, il s'est jeté à genoux, il a pleuré comme un enfant ; moi, tout attendrie, j'ai éclaté de rire, et je ne me suis pas sentie assez barbare pour le chasser, car il m'avait dit : chassez-moi comme un chien, si vous voulez ne plus me revoir. Vous êtes êtes bien difficile à vivre, mon cher Soubise. Si vous saviez comme ce pauvre homme jouait bien du violon ! Rien que d'y penser, voilà mes pieds qui commencent un menuet. N'en parlons plus, je sens que je redeviens triste. Venez me voir, je n'ai plus de cœur à rien : je suis capable de me porter à quelque extrémité. Croiriez-vous que je pense quelquefois à me cacher dans un couvent? Ah ! cruel, comme il me serait plus doux de me cacher dans tes bras !

GUIMARD.

« *P. S.* Si vous ne voulez pas venir pour me voir, venez au moins chercher vos lettres et votre bourse. Hélas ! votre bourse est comme votre cœur : il n'y a plus rien dedans. »

« MON CHER ORPHÉE,

« Je vous avais bien dit que le prince se fâcherait, le voilà qui vous prend au sérieux. Tu comprends, mon cher, que ton cœur n'est pas inépuisable comme la bourse de Soubise. Ainsi, restons-en là ; remettons notre amour à des temps meilleurs. En attendant, cherche à te consoler ; et, comme je t'ai peut-être un peu ruiné, je viens de t'inscrire pour une pension de 1,200 livres pour tes menues dépenses. Pour le reste, je suis tranquille, tu es un homme trop bien élevé pour

ne pas dîner et souper en ville. D'ailleurs, un homme qui joue si bien du violon n'est jamais en peine. Dans nos vieux jours, si la fortune nous tourne le dos, nous réunirons nos talents et nos misères. Il faut s'attendre à tout, c'est la loi du sage ; mais, dans la crainte de bien parler, comme je n'y suis pas habituée, je dépose la plume. GUIMARD. »

Le prince de Soubise était redevenu le très-humble serviteur de toutes les fantaisies de la danseuse. Elle voulut avoir un droit de chasse, pour sa table et pour ses amis, dans les plaisirs du roi. Le prince, capitaine des chasses royales, lui accorda un des meilleurs cantons. Elle se fit peindre en Diane chasseresse et s'amusa à délivrer aux plus grands seigneurs des permis de chasse.

A la réouverture de son théâtre de ville, elle trouva de grands obstacles dans le duc de Richelieu et l'archevêque de Paris ; mais, comme elle avait plus d'amis que ces deux grands personnages, elle parvint à rouvrir. On devait donner *la Vérité dans le vin,* l'archevêque obtint cependant que cette pièce ne serait point représentée. « Il paraît, dit la danseuse, que monseigneur ne veut pas que la vérité sorte du tonneau plus que du puits. »

Peu de jours après, elle daigna danser dans un petit ballet donné au roi. Le roi lui offrit une pension de quinze cents livres : « J'accepte, dit-elle, à cause de la main dont elle vient ; car, ajouta-t-elle en s'éloignant du roi, c'est une goutte d'eau dans la mer. C'est à peine de quoi payer le moucheur de chandelles de mon théâtre. »

Si vous voulez pénétrer dans les mystères de l'Opéra

au XVIIIe siècle, daignez jeter encore un regard sur cette épitre à mademoiselle Guimard et aux sirènes de cette mer toute pleine de dangers. C'est un effrayant tableau des mœurs de la cour et de la ville en 1775, signé par *un Turc, de toutes les académies mahométanes.* « Ce n'est qu'avec admiration que j'envisage le haut point de gloire où vous et vos compagnes êtes parvenues. Nous ne sommes plus, heureusement, dans ces temps de barbarie où la vertu sévère régnait à l'ombre des lois. La douce licence, sous le nom de liberté, a ouvert enfin la carrière à nos vastes désirs; vous triomphez, divines enchanteresses, et vos charmes séducteurs ont changé la face de la France. Nos palais, nos hôtels, ne sont plus aujourd'hui que la triste retraite du lugubre hymen, où d'indolentes épouses languissent dans l'ennui, sous la garde d'un Suisse chamarré, qui, comme le marbre de sa porte, n'indique que l'hôtel du maître et la prison de sa triste moitié, tandis que la sémillante jeunesse, en foule dans vos petites maisons, y fixe l'amour et les jeux, et vos petits soupers font partout le désespoir des grands. Souveraines des modes, n'est-ce pas vous encore qui les donnez? Votre goût en décide ; vos plumes toisées deviennent la mesure commune. Telle n'ose vous imiter en grand qui s'étudie à son miroir à vous copier en détail pour plaire ou prendre de plus beaux modèles. Siècle divin, qui fait fouler aux pieds les préjugés, les lois, et qui, confondant tous les états, tous les âges, consacre tous les excès, tu seras à jamais célèbre dans l'histoire! C'est à vous et à vos amies que l'on doit cette heureuse révolution dans nos mœurs; à vous toutes en est la gloire, et vous en jouissez. Soit que, traînées dans des chars élégants, vous embellissiez les boulevards pou-

dreux, soit que, nymphes emplumées, la tête échafaudée et couverte de mille pompons, vous éclipsiez, dans une première loge, la modeste citoyenne, ou qu'au monotone Colysée, le front levé, l'œil assuré, vous étaliez vos grâces et fixiez sur vos pas une foule empressée, tous les regards ne sont-ils pas tournés sur vous? Moderne Panthéon, tu réunis toutes nos divinités et tous nos hommages! Vos priviléges, déités du jour, sont aussi grands que sacrés, et comment ne le seraient-ils pas? Depuis cette heureuse révolution, rien ne vous arrête. Plus d'obstacles! L'hymen, tourné en ridicule, ose à peine se montrer : vous paraissez publiquement dans les voitures de vos amants, vous portez leurs livrées, leurs couleurs, souvent les diamants de leurs épouses; vos petites maisons s'élèvent partout des débris des grandes, et forment, par leur nombre, dans les faubourgs de la capitale et sur les boulevards, une espèce d'enceinte, de circonvallation, qui, la tenant bloquée, vous en assurent à jamais l'empire. Vous prenez le plaisir en général pour but, tous les hommes pour objet, et le bonheur public pour fin de vos sublimes spéculations. Oui, mesdemoiselles, vous êtes le véritable luxe, essentiel à un grand État, l'appât puissant qui lui attire les étrangers et leurs guinées : vingt modestes citoyennes valent moins au trésor royal qu'une seule d'entre vous : aussi êtes-vous hors de tous les rangs, à côté de tous les états, et les femmes par excellence de tous les hommes. »

En 1777, mademoiselle Guimard menait encore le même train de vie; écoutez un journal. « 12 octobre, La parodie de l'opéra d'*Éruclide*, jouée chez mademoiselle Guimard, l'a été une seconde fois à Choisy, la veille du départ pour Fontainebleau. Le roi en a été si

content, qu'il a donné une pension à l'auteur, Despréaux, danseur de l'Opéra. On peut juger par cette faveur combien sa majesté a encore l'ingénuité du bel âge et aime à rire. » Ce bon Louis XVI !

« 1er *décembre*. On a encore donné lundi, chez mademoiselle Guimard, la même parodie. On a commencé sur les dix heures, devant la plus auguste assemblée, composée de princes du sang, de plusieurs ministres et d'un nombre de grands du royaume. »

Je vous le demande, qu'y avait-il de plus à la cour, si ce n'est un roi ennuyeux?

En 1779, on retrouve mademoiselle Guimard conduisant une révolution à l'Opéra, plus grave encore que celle des jupons courts, qui eut lieu sous la Camargo. Il s'agissait d'interdire la maternité aux danseuses, « C'est mademoiselle Guimard qui a empêché les partis violents, et qui disait, dans les assemblées : Surtout, mesdames et messieurs, point de démissions combinées, c'est ce qui a perdu le parlement. »

Elle eut pourtant une passion sérieuse : un pauvre officier de fortune, qui jouait la comédie sur son théâtre, la séduisit par sa belle tête intelligente et triste. Elle n'eut pas le temps de l'aimer, mais elle le pleura avec des larmes d'amour : il s'était fait tuer en duel par un de ses amants. Quand celui-ci vint annoncer à la Guimard qu'il venait de tuer un drôle qui lui avait soutenu qu'il n'était pas aimé, elle s'abandonna à une douleur sans bornes et lui dit avec fureur : « Non, je ne vous aime pas, c'est lui que j'aimais. »

Vers 1780 mademoiselle Guimard tombe à peu près dans l'oubli. Çà et là, les gazettes parlent en passant de sa belle manière de danser au theâtre et de pirouetter dans la vie. Mais c'est un sujet passé de mode ; on cesse

de se ruiner pour ses caprices, elle est trop connue de toutes les façons pour exciter encore la curiosité. Ainsi va la renommée: on la regarde venir avec ardeur; on jette des branches de laurier sur son chemin et des couronnes d'immortelles sur son front. Une fois venue, on ne la traite plus que comme un vieil ami qui ne vous apprend rien de nouveau. On la voit partir sans regret, à peine si on prend le temps de lui dire adieu.

Que devint la Guimard après ses fabuleux triomphes? Ces bohémiennes de l'Opéra apparaissent sans dire d'où elles viennent et disparaissent sans dire où elles vont. S'éteignit-elle en silence à la porte d'une église, comme une de ses brillantes compagnes? Garda-t-elle pour mourir un peu de sa scandaleuse fortune et de sa triste gloire? Se réveilla-t-elle effrayée, comme Fragonard, son peintre ordinaire, dans un autre monde, c'est-à-dire sous la république une et indivisible? Ce qu'on peut dire sans doute, c'est qu'elle mourut seule, sans emporter une larme ni un regret, ni un souvenir, si ce n'est celui des enfants prodigues qu'elle avait ruinés. Cependant, comme Dieu n'oublie pas les aumônes faites à deux mains, la main de la fortune et la main du cœur, il lui sera beaucoup pardonné là-haut. Faire l'aumône, c'est faire pénitence, c'est se souvenir de Dieu, c'est prendre le chemin du ciel.

. . . . . .

J'aurais voulu toujours ignorer la fin de cette destinée galante. Or, celle qui se disait la rivale d'une reine et qui luttait de magnificence avec un roi; celle qui, en sa qualité de déesse [1], trouvait le mariage trop au-des-

(1) Un sculpteur a moulé son pied que j'ai là sous la main. C'est le pied de Diane chasseresse, fier, délicat, divin! Praxitèle

sous d'elle, finit par épouser, au lieu d'un prince allemand, le sieur Despréaux, *professeur de grâces au Conservatoire,* près de qui elle mourut silencieusement, dans un vertueux intérieur du Marais.

n'a pas taillé dans le marbre un pied plus noble et plus passionné.

VI.

UNE PROMENADE AU PALAIS-ROYAL

En 1775.

Rebâtissez à votre gré le Palais-Royal de 1775; je suis mauvais architecte, je décris à la façon de Boileau les festons et les astragales; j'aime assez à ce propos la vieille méthode de nos pères; ils disaient : un palais, — un château, — une chaumière, — et tout était dit. L'imagination ou le souvenir du lecteur ne manque jamais de ressources sur ce chapitre. Rappelez-vous, dans les contes de fées, le château de *la Belle et la Bête;* il n'y a pas une ligne de description, c'est tout simplement un *vieux château dans les bois;* mais pourtant comme ce château est à jamais gravé dans notre mémoire! Comme il efface tous les châteaux laborieusement décrits dans les romans du jour! Je ne dirai donc pas un mot des pierres du Palais-Royal en 1775; je ne dirai pas grand'chose du jardin, mais j'étudierai les promeneurs. Quoi qu'en disent quelques fanatiques, un homme est plus curieux à étudier qu'une pierre sculptée ou un arbre vert.

Vers la fin du règne galant de Louis XV, l'amour, un peu fatigué de la petite maison, du boudoir, du paravent et de tout ce qui s'ensuivait, dit à tout son monde qu'il serait temps d'aller un peu se promener. On créa

çà et là, dans Paris, des *promenades galantes* pour les oisifs et les belles de toutes les façons. Comme les vauxhals de Londres étaient fort bien et fort mal hantés, on appela ces promenades des vauxhals : Vauxhal d'été, Vauxhal d'hiver; il y en eut bientôt pour toutes les saisons. Torré, le créateur de ce nouvel Élysée, n'eut pas, comme les Anglais, ses maîtres, la sombre idée de décorer ses murailles par le tableau des victoires nationales (il faut dire qu'alors la France avait peu de victoires à enregistrer.) Cependant les vauxhals parisiens n'en étaient guères plus gais : pas de musique, pas de parade, pas la plus petite chanson; il fallait que l'amour et l'esprit fissent tous les frais. Aussi les Anglais, qui n'entendaient pas grand'chose de bon à ces choses-là (je parle au passé), voyant cette multitude d'hommes et de femmes se promenant toujours dans le même chemin, se demandaient les uns aux autres : Quand cela commencera-t-il? Cependant Torré, voyant qu'à la longue l'esprit et l'amour se fatiguaient de toujours jouer les premiers rôles dans ses vauxhals, imagina des pantomimes, des cocagnes, des concerts, des loteries. « Les vauxhals, deviennent, disait Beaumarchais, une espèce de bourse où se négocient et se trafiquent des effets galants. »

Les Italiens Ruggieri, passés maîtres en l'art d'amuser, élevèrent à leur tour un vauxhal qui n'était qu'or, azur et glaces, un vrai palais de fées. En outre il y eut des danses où la marquise un peu hasardée rencontrait la comédienne. En même temps, il s'élevait un autre vauxhal encore; ce dernier a bravé toutes les révolutions, on y a dansé sur toutes les gammes et sur toutes les notes avec des souliers à boucles, des escarpins et des bottes vernies; on y a dansé depuis le me-

nuet le plus rococo jusqu'à la cachucha la plus romantique. N'ai-je pas nommé la Grande-Chaumière? Le croiriez-vous, la Grande-Chaumière dont il n'y a plus rien à dire; la Graude-Chaumière, cette émeute ou plutôt ce champ de bataille de la danse; la Grande-Chaumière, ce bal de l'Opéra moins le masque, a été inaugurée par toute la cour de Louis XVI. L'ambassadeur de Sardaigne donnait là sa fête en l'honneur du mariage du prince du Piémont et de la princesse Clotilde. La reine Marie-Antoinette y a dansé (que son ombre me pardonne!) avec l'ambassadeur de Sardaigne et le prince du Piémont.

L'année d'après, un maçon parvenu, qui avait un peu d'histoire ancienne, dépensa sa science et sa fortune pour bâtir un colysée sur la place Louis XV. Le dauphin daigna en poser la première pierre, et bientôt, pour son mariage, on y donna des fêtes splendides. Sans abuser de l'antithèse, on peut dire que cette fois les grands seigneurs et les grandes dames de la cour ont dansé sur l'échafaud. Ce colysée, qui dès la première pierre se posait aussi fièrement que l'Opéra ou la Comédie-Française et Italienne, annonçait des fêtes magnifiques, sans avoir recours à ces trois spectacles. Outre les danses et les fêtes de tous les pays, il devait donner, pour rappeler son origine, des fêtes hydrauliques et pyrrhiques; mais, hélas! les fêtes hydrauliques se réduisaient à des joutes innocentes sur l'eau, dans une espèce de crapaudière malsaine, qu'un Auvergnat remplissait tous les matins pour cinquante sous; les fêtes pyrrhiques n'étaient rien moins qu'une douzaine de chandelles romaines qui s'appelaient feux d'artifice. « Quel artifice! » disait le marquis de Bièvres. On n'y a guère donné, comme fête étrangère, qu'un couron-

nement ridicule de l'empereur de Chine. Le colysée, par ses statues, ses peintures à fresques, ses illuminations, sa grandeur et son style, était digne de l'histoire ancienne; mais il ne fut jamais qu'un splendide désert, où l'histoire moderne n'a rien à recueillir.

« Or, tous ces monuments de la volupté française, dit un journal du temps, sont bien loin d'un spectacle délicieux qui s'est fait tout naturellement; c'est la promenade nocturne du Palais-Royal. » Ce spectacle, en effet, s'était créé par hasard, sans argent, sans architecte, sans décorations, sans feux d'artifice, sans joûtes sur l'eau. J'oubliais : le décorateur, c'était Dieu, car ce spectacle de nouveau genre se passait à la belle étoile, sous les arbres et sur l'herbe fleurie. Le jardin était alors le jardin du duc d'Orléans, un jardin Pompadour, avec des tonnelles, des charmilles, des berceaux, un préau, des statues, des bancs de pierre; mais le duc d'Orléans faisait bon marché de ce jardin ; tout le monde, hormis lui, s'y pouvait promener et y faire un bouquet. Un soir, à l'une des fenêtres embaumées du palais, un joueur de flûte commença par enchanter les promeneurs; bientôt un joueur de violon d'une fenêtre voisine répondit à la flûte avec beaucoup d'harmonie; ensuite un hautbois voulut être de la partie; bientôt ce fut le clavecin; enfin, en moins d'un mois, ce fut un concert assez bizarre dont tout Paris parla. Le succès fut prodigieux. Les grands seigneurs et les grandes dames, les gens de lettres et les comédiennes, voulurent ouïr la *flûte enchantée*. On finit par danser sur l'herbe, sans se plaindre des illuminations, avec tout le sans-façon du bal masqué, la nuit faisant les frais du masque. Le duc de Chartres ouvrit le jardin à tous les hommes et à toutes les femmes de bonne volonté. C'é-

tait en 1775, au mois de juillet; M. de Malesherbes allait être ministre, le duc de La Vrillère allait enfin s'en aller avec sa maîtresse. Cependant, en dépit des réformes du roi, on suivait encore avec religion toutes les folâtreries de l'ancienne cour : on ne réforme pas les cœurs comme les abus.

Le 17 juillet, parmi les premiers arrivés au jardin, on remarquait deux promeneurs élégants, dont le plus jeune venait assister en spectateur curieux à cette fête à bon marché, où il se dépensait tant d'esprit et tant d'amour. Ce jeune Télémaque, qui allait ainsi voyager dans un pays inconnu, c'était M. de Fontanes, devenu célèbre plus tard; son mentor, c'était Dorat.

FONTANES. Pourquoi ne songez-vous pas à faire des sonnets? Vos grâcieuses pensées s'épanouiraient à merveille dans ce cadre d'or. Vous connaissez ce joli *sonetto* de M. l'abbé Métastase sur la mort du roi? j'en ai retenu le dernier tercet :

> Eppur morii di morte empia e spietata!
> E Roma applaudi al doloroso evento!
> O mercede inumana! O Roma ingrata!

DORAT. Je n'y entends rien. Mais il s'agit bien de sonnets, à cette heure! Tenez, voyez-vous passer la Duthé, Sophie Arnoult, mademoiselle Guimard? C'est l'amour qui bat le rappel; nous allons voir beau jeu. Il me semble que vous êtes passablement ébloui par les yeux de Sophie Arnoult?

FONTANES. Ce n'est rien. Voilà donc d'où vient tout le succès de cette femme, une figure longue et maigre, une pâleur de morte, une vilaine bouche.

DORAT. Ah voilà; cette vilaine bouche est une bouche savante sur tous les chapitres. Tout l'esprit de l'amour

a passé par là. Et puis, elle fait si bien, qu'on ne lui voit que les yeux. *Deux beaux yeux n'ont qu'à parler. Delicta juventutis meæ ne memineris, Domine!*

SOPHIE ARNOULT, *glissant tout à coup la main au bras de Dorat.* Quelle mauvaise langue vous faites, mon cher mousquetaire : est-ce de l'allemand ou de l'espagnol?

DORAT. C'est du latin, ne vous déplaise ; mais comme avec vous on y perd son latin. Vous venez là bien à propos; je fais un cours d'histoire galante pour ce beau garçon qui est de tout cœur. Vous en savez plus long que moi là-dessus. On ne va pas tant à la guerre sans bien connaître le feu.

SOPHIE ARNOULT. Est-ce une épigramme contre moi ou contre mademoiselle La Guerre? Savez-vous qu'elle vient d'avoir un succès inoui dans *Cythère assiégée.* C'étaient des bouquets et des applaudissements à lui faire perdre la tête. Elle a chanté en dépit de bien des oreilles ; mais, comme elle est jolie, on écoutait des yeux. Le lendemain, ce fut pour elle une autre chanson.

A Durfort il faut *Du The,*
C'est sa fantaisie;
Soubise, moins dégoûté,
Aime *La Brairie,*
Mais Bouillon, qui pour son roi
Mettrait tout en désarroi,
Aime mieux *La Guerre,*
O gué,
Aime mieux *La Guerre.*

Au moins La Guerre est jolie, c'est une rose toujours fraîche. Elle est bête à faire peur ; hélas! la beauté, n'est-ce pas avoir à chaque instant à son service le mot le plus spirituel? Enfin, je lui pardonne sa gloire, mais

je ne puis comprendre la renommée de cette grande niaise de Du Thé. Elle est belle, si vous voulez, mais c'est la beauté moutonnière qui ne dit rien. Je sais bien que, tout simple espalier d'Opéra qu'elle était, elle eut l'honneur de débuter avec le duc de Chartres.

DORAT. Toute sa renommée vient d'un quolibet trop connu : le comte d'Artois, venant d'épouser quelque Savoyarde, daigna lui accorder ses bonnes grâces. M. de Bièvres, qui passait par là, ne manqua pas de dire que son altesse royale, ayant eu une indigestion de *biscuit de Savoie,* venait prendre *Du Thé* à Paris. C'est la même histoire que l'épitaphe de l'amant de mademoiselle Miré. Elle avait, entre autres amants, un musicien qui eut la sottise de mourir pour elle ; on grava sur sa tombe : La, mi, ré, la, mi, la. Un quolibet autour d'une femme, voilà de quoi la rendre célèbre pour la saison. Vous, perfide Sophie, vous serez célèbre en toutes les saisons.

SOPHIE ARNOULT. Si j'avais la jolie figure de mademoiselle La Guerre, j'irais vous remercier demain à votre lever.

DORAT. Ceci est imprimé. Un soir, au foyer du Théâtre-Français, comme Helvétius regardait mademoiselle Gaussin sans avoir l'air de s'en soucier, un roué très-laid et très-riche s'approcha galamment de la comédienne, et se frappant le cœur et la bourse : « Belle Célimène, dit-il avec un peu d'impertinence, je vous offre mon cœur et cent louis. — Monsieur, répondit-elle en montrant Helvétius, qui était jeune et beau, je vous en donnerai deux cents si vous voulez venir demain me voir avec cette figure-là. »

FONTANES, *qui voulait aussi conter son histoire.* N'est-ce pas la Chanterie qui passe là-bas ? Vous savez, j'i-

magine, le mot d'un Anglais. Cet hiver, lord O'They vint à Paris par distraction ; sa première visite fut pour l'Opéra, sa dernière pour l'église Saint-Eustache. A l'Opéra, il s'était amouraché d'une fille des chœurs, qui s'appelait la Chanterie ; c'est une beauté si ingénue, que les peintres la prennent pour modèle dans leurs peintures sacrées. Avant de partir pour Londres, l'Anglais, qui avait quelque dévotion, alla s'agenouiller devant une vierge adorable de Saint-Eustache. C'était l'image fidèle de la Chanterie. Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il tout à coup en levant les yeux. Et il s'enfuit à toutes jambes.

N'est-ce pas M. le marquis de Bièvres qui vient vers nous ?

Dorat, *s'inclinant vers le nouveau venu.* Oui, en vérité.

M. de Bièvres. Savez-vous, mon cher Dorat, que vous pincez joliment de la harpe ! Il est au lit depuis deux jours ; quel fatalité ! Je sors de chez le garde des sceaux qui m'a retenu bien longtemps.

Dorat. Dites-moi donc un mot de mademoiselle Raucourt, de votre belle Amarante ?

M. de Bièvres. Je ne dis plus la belle Amarante, mais l'ingrate à ma rente. Après avoir éclaboussé Paris, elle a fait un pas de deux, et, à l'heure qu'il est, vous pourriez la reconnaître à Spa. La belle fille et la belle femme ! Elle est partie sans mot dire, mais non sans maux faire, avec les honneurs de la guerre, dans l'équipage à six rosses du banquier Achille, qui a toujours l'air d'Achille à Syros. Tout le monde s'écriait la belle équipée !

Avez-vous vu son portrait par Fragonard : on peut dire qu'il a fait une croûte de ma mie. Elle avait un système de ruine qui valait bien le système de Law ;

elle éparpillait le mieux du monde 100,000 écus bon an mal an; mais tant va la cruche à l'eau...

Dorat. Si tous les bienheureux qu'elle a faits, s'écriaient comme vous *l'ingrate à ma rente*, elle pourrait vivre assez vieille ; cela soit dit sans vous faire tort.

M. de Bièvres. Ni de travers ; au revoir, Dorat, je file à la toile d'araignée, je vais rejoindre la Guimard. Vous savez qu'elle vient d'échapper à une mort providentielle : le ciel de son lit s'est détaché l'autre nuit avec fracas. *Juste ciel!* s'écrient les dévots. Ce soir irez-vous voir le *Persifleur* de Savigny ; je crois qu'il aura tous ses enfants au parterre.

Beaumarchais *tendant la main à Dorat*. Eh bien ! mon cher mousquetaire, que dites-vous de spirituel?

Dorat. Rien ; mais vous? Il me souvient d'une certaine lettre qu'on vous attribue. Vous avez aimé outre mesure la jolie baronne du Marsault ; vous n'avez pas aimé en vain ; madame la baronne a jeté son bonnet par-dessus les moulins ; M. le baron, à la sortie de l'Opéra, a parlé de vous faire subir le châtiment de M. de Cazes ; mais vous, en attendant, vous lui avez donné, à valoir, deux coups de canne qui ont du retentissement ; et, en fin de compte, vous lui avez écrit cette lettre, qui est un chef-d'œuvre d'esprit impertinent :

« Monsieur le baron, il paraît qu'il ne vous manque plus que d'être content. »

Beaumarchais. N'en parlons plus. A-t-on des nouvelles de Voltaire? Fréron se meurt, n'est-ce pas? On vient de m'apprendre que Rousseau n'avait plus grand temps à vivre. Il est bien fâcheux que ce grand homme ne soit pas mort sans *confessions*, comme dirait le marquis de Bièvres? J'attends ici le duc de Chartres. Sa-

vez-vous sa dernière aventure? Mais voilà Marmontel qui vient. Adieu. (*Beaumarchais s'en va en bâillant.*)

Fontanes. Voilà un homme d'esprit! Quel dommage qu'il ne fasse pas de vers!

Dorat. Mais il fait d'assez bonnes chansons. Qu'en dites-vous, Bélisaire? (*Avec malice.*) Il est question de l'esprit de Beaumarchais.

Marmontel, *s'inclinant.* C'est un esprit de mauvaise aloi, c'est une gaieté qui fait grincer les dents. Avec un peu de bonne volonté, on n'aurait pas de peine.... Tenez, j'ai fait une chanson....

Dorat, *dans l'effroi d'entendre la chanson.* Je ne reconnais qu'à Collé le droit de faire des chansons, Collé, à la bonne heure! c'est la muse en goguette. Il y a bien encore Favart et Sedaine, mais c'est tout.

Marmontel. Je vois bien que vous n'étiez pas à mon dernier opéra comique. Et encore ce diable de Grétry n'a pas eu la note heureuse. Après tout, j'amais mieux la franche gaieté de Panard; je me souviens qu'au temps où, n'ayant pas grand'chose à faire, je rédigeais *le Mercure*, j'avais souvent recours à la muse enjouée du pauvre Panard. J'entrais dans sa mansarde, je le trouvais au lit, admirant La Fontaine ou Rabelais; lui-même était le Rabelais du conte et le La Fontaine de la chanson. « Avez-vous quelque couplet pour *le Mercure?* — Fouillez dans la boîte à perruque. » Cette boîte était le refuge des chiffons où le poëte griffonnait ses vers. « Quoi! lui disais-je, encore du vin sur vos manuscrits. — Prenez ceux-là, ils ont le cachet du génie. » Le pauvre poëte avait pour le vin une affection si tendre et si profonde, qu'il en parlait comme d'un ami; et le verre à la main, en contemplant le dieu de son culte et de ses délices, il se laissait émouvoir au point

que les larmes lui en venaient aux yeux. Quand mourut Gallet, je rencontrai Panard tout éploré, qui me dit pour oraison funèbre : « Je suis allé pleurer et gémir sur sa tombe. Quelle tombe! ah! monsieur, ils l'ont mis sous une gouttière, lui qui depuis l'âge de raison n'avait pas bu une seule goutte d'eau ! » Et il pleurait de plus belle. Panard, Gallet et consorts ont passé leur vie au cabaret à dire des bouffonneries, à chanter la vigne et Jeanneton, à médire de Dieu et du diable, le tout avec l'insouciance des enfants plutôt que celle des philosophes. Un soir, je m'arrête en voyant passer un homme ivre sur un brancard, suivi de quatre ivrognes qui chantaient le *Miserere*. « Quoi! c'est vous, monsieur Panard? — Oui, dit-il tristement; il faut bien qu'un honnête homme sache une bonne fois quel vin il a; je n'ai pas le vin très-gai, comme vous voyez. »

DORAT. Un autre jour, c'était le vendredi saint, Piron, Panard, Collé (malgré ses grands airs), avaient fait vigile et jeûne au cabaret; ils sortent pour aller à ténèbres; ils vont dans la rue par des zigzags sans nombre. « Mes amis, dit Panard en se jetant tout attendri dans les bras de Piron, c'est aujourd'hui le jour terrible, toute la nature est affligée, la terre chancelle sous nos pas, il ne fait pas bon dans les rues. » Ils rentrèrent dans la taverne et n'en sortirent que le jour de Pâques.

MARMONTEL. Je viens de faire, en chemin, l'épitaphe de d'Alembert.

Ce sage à l'amitié...

DORAT, *impatienté*. Dieu merci, il faut avoir l'esprit bien malheureux pour faire des épitaphes ici. Allez faire votre épitaphe à l'Académie, à la bonne heure, mais au Palais-Royal, où il y a tant de meilleures

choses à faire, c'est une profanation de la poésie!

MARMONTEL. Ah! Dorat, que je vous plains! toujours dans vos frivolités mondaines. Cela ne mène à rien.

DORAT. C'est mon affaire, je ne veux arriver à rien. Voilà pourquoi ma muse a enfourché un jeune cheval fougueux qui lui cassera le cou. Les esprits plus sérieux qui veulent arriver à tout, prenez-y garde, ô Bélisaire! ceux-là enfourchent un âne raisonnable, qui va toujours sans broncher.

RULHIÈRES, *survenant*. Eh bien! poëte doré, où est-on avec les cinq maîtresses?

MARMONTEL, *avec dépit*. Je vous laisse sur votre cheval fringant. Je vais sur mon âne voir M. de Malesherbes, qui m'a demandé mon avis sur son discours académique. Bonsoir.

RULHIÈRES. Vous savez son histoire à propos de la tragédie de Rotrou? Le pauvre historiographe avait remis à neuf il y a quinze ans le *Venceslas* de Rotrou. Lekain, mécontent avec raison des changements, pria Colardeau d'arranger la pièce à son gré. Cela se passa dans le plus profond secret; ainsi, aux répétitions, Lekain lut la pièce arrangée par Marmontel; mais, à la représentation, ce fut le tour de Colardeau. Lekain joua au milieu des applaudissements. Je vous laisse à juger de la surprise et de l'indignation de Marmontel, surtout lorsque, allant au foyer pour se plaidre de cette perfidie, il fut accablé d'éloges par Lekain, Colardeau et toute la bande.

CHAMFORT, *survenant*. Toujours des méchancetés, Rulhières.

RULHIÈRES. On me fait passer pour un mauvais caractère; cependant je n'ai fait qu'une méchanceté en ma vie.

CHAMFORT. Quand finira-t-elle ?

DORAT *à Rulhières.* Vous auriez bien voulu faire celle-là.

RULHIÈRES *d'un air distrait.* Je crois que oui. (*Un silence.*) Qu'est-ce donc que ce grand Chérubin qui penche si bien son front rêveur ? n'est-ce pas Bernardin de Saint-Pierre ?

DORAT. Le philosophe de l'autre monde ?

CHAMFORT. Oui, un philosophe vagabond à la façon de Jean-Jacques Rousseau ; aujourd'hui Bernardin se promène au Palais-Poyal ; l'an prochain vous pourrez le rencontrer au Congo ; c'est la jeunesse la plus romanesque et la plus inconstante. Il côtoie sans cesse la misère et la fortune ; il vit tantôt avec les grands seigneurs, tantôt avec les pauvres diables. A l'heure qu'il est, il songe peut-être que son habit est passablement râpé.

RULHIÈRES. Vous ne savez pas l'histoire des souliers à boucles d'argent. C'est une histoire d'hier qui vaut bien la peine d'être racontée. Bernardin arrivait de je ne sais où, suivant sa coutume. A son retour, il apprend qu'un vieux cousin qui l'aimait comme son fils, venait de tomber malade. « J'irai le voir demain, » dit-il en s'attendrissant. Mais le lendemain, comme le soleil s'était levé radieux, Bernardin alla se promener vers Passy et Auteuil, pour herboriser. « Je ne puis pas perdre une si belle journée, » disait-il. Le soir, on vint l'avertir que son vieux cousin allait de pis en pis. « J'irai demain, » dit-il en s'attendrissant un peu plus encore que la veille ; mais, le lendemain, il pleuvait à verse. « Ma foi, mon cousin attendra un peu ; je n'ai ni carrosse, ni parapluie ; mes souliers prennent l'eau, je ne puis aller si loin. » Et il se mit paisiblement à étudier les herbes cueillies la veille. Perdu dans cette étude, il

oublia de regarder par la fenêtre : le ciel s'était éclairci et le soleil rayonnait ; il ne vit que ses herbes et ses livres jusqu'à la nuit. Le soir, comme il se couchait, le triste messager revint l'avertir que son cousin était à son lit de mort. « Demain j'irai passer auprès de lui toute la matinée. — Prenez garde d'arriver trop tard. — La mort attendra bien un peu. » Le lendemain, Bernardin se lève en pensant à son cousin ; il ouvre sa fenêtre ; avant de voir le ciel, il regarde ardemment un petit rosier qui avait fleuri depuis la veille, grâce à la pluie et au soleil. Il admire le feuillage et la fleur de son cher rosier, il respire avec délices le léger parfum que le vent lui secoue sous le nez ; tout en contemplant ce petit chef-d'œuvre de la nature, il découvre des moucherons sans nombre qui dévorent le suc de la fleur et s'enivrent dans la verdure où tombe un rayon de soleil ; c'est tout un monde qui habite ce grain de sable ; il va chercher sa loupe, il étudie ce nouveau monde avec tant d'ardeur qu'il oublie encore son cousin. A midi sonnant, le funèbre messager arrive plus pâle et plus morne : « Eh ! mon Dieu ! mon pauvre cousin ! s'écrie le philosophe. — Il est mort ! » Bernardin se frappe le front avec désespoir, il pleure comme un enfant, il maudit son insouciance, enfin il est en proie à une grande douleur. Il achève de s'habiller, il descend en silence, il court au logis du défunt. Il trouve une vieille tante qui sanglote et qui lui reproche son oubli. « Je suis bien coupable, dit Bernardin ; par pitié, laissez-moi l'embrasser encore. » Il passe tout effaré dans la chambre du mort. La garde venait de sortir pour chercher un suaire. Bernardin jette les yeux sur le lit, mais son regard tombe à terre sur une paire de souliers à boucles d'argent. Ces souliers, qui sont neufs,

l'étonnent et captivent toute sa pensée : « Pour qui diable sont ces souliers-là? dit-il ; de beaux souliers, ma foi. Est-ce que mon cousin voulait s'en aller avec ? Voilà bien l'idée d'un mort. Après tout, j'ai encore bien plus de chemin à faire que lui. Mon pauvre cousin ! » Il s'incline au-dessus du lit, mais sans perdre de vue les souliers. « C'est bien étrange ! que la nature humaine est bizarre ! Nous avions le même pied ; voyons un peu. » Il se déchausse d'un soulier et glisse furtivement son pied dans un soulier à boucle d'argent : « Cela me chausse à merveille. » A cet instant, il lui vient une hallucination : les rideaux s'agitent, le mort soupire. Bernardin fait un pas en arrière, du pied nouvellement chaussé : S'il allait me demander ses souliers ? » Cette idée l'effraie, un philosophe a bientôt perdu la tête ; celui-ci ne sait plus que faire ; voilà ce diable de mort et ces diables de souliers qui lui mettent l'âme à l'envers. Il songe à s'en aller, il va reprendre le vieux soulier, mais le soulier neuf tient bon ; ses pieds sont dans le feu. S'il était surpris chaussé de çà chaussé de là. Il n'y a pas de temps à perdre : « Hélas ! dit-il, mon pauvre cousin fera bien le reste de la route avec de vieux souliers, le chemin du ciel n'est pas rocailleux. » Et tout en devisant ainsi avec lui-même, il chausse l'autre soulier : « Comme ces souliers me vont bien ; cependant les boucles d'argent me donnent du remords... Mon pauvre cousin !... Hélas ! il n'est que trop bien mort ; il se répand déjà dans cette chambre une odeur de cimetière. » Et là-dessus le philosophe, entendant venir quelqu'un se hâte de sortir. « Bon voyage, dit-il. Il est bien singulier que j'aie rencontré ces souliers-là. »

DORAT. C'est triste à dire ; mais voilà bien l'image de

notre mauvaise nature, qui nous fait trébucher à chaque pas en dépit de nous-mêmes.

CHAMFORT. Surtout avec les souliers d'un mort. Cela me rappelle l'exclamation de Jean-Jacques Rousseau en apprenant la mort de Claude Anet : « Ah ! il est mort ; je vais mettre son habit. »

DORAT, *s'arrêtant*. Entendez-vous la *flûte enchantée?* N'est-ce pas, comme cela transporte dans les vallées solitaires ? Figurez-vous un joli tableau de Boucher ; une bergère sommeille pieds nus, cheveux au vent, contre une haie touffue, à deux pas d'une fontaine; les jolis moutons blancs ruminent sur la prairie ; le chien tout enrubanné veille sur le troupeau et en même temps sur la bergère imprudente ; le ciel est d'une sérénité divine, cependant çà et là quelques nuages ; un silence presque nocturne; à peine si on entend soupirer la brise; avec un peu de bonne volonté on entendrait battre le cœur de la bergère. Mais, voilà le tableau qui s'anime, un berger vient du bosquet voisin, ayant à la main un beau panier de fleurs printanières, roses, marguerites, primevères, lilas, rien n'y manque; il y a même une fleur de nouvelle espèce à demi cachée par les autres : cette fleur, qui gâte un peu le bouquet, c'est un billet doux. Le berger s'avance en tapinois, il sourit au chien vigilant, il suspend son panier fleuri à la haie touffue contre le bras de la dormeuse, qui ne dort plus, mais qui fait semblant. Elle écoute les yeux fermés ; elle entend le vent qui passe dans les roseaux, le murmure de la fontaine, quoi encore? Vous le devinez, elle entend les roucoulements du ramier et les soupirs du berger ; elle respire un doux parfum de verdure, mais surtout le parfum du panier. O pauvre innocente ! prends garde au vin de l'amour ! Le berger s'est avancé

d'un pas, sa bouche en a fait deux ; ici le chien aboie malgré les caresses du traître, mais il aboie trop tard : le baiser est surpris.

— Eh bien ! ce joueur de flûte qui vient de je ne sais quel pays, mais qui arrivera, sous peu de jours, à une renommée brillante, comprend la poésie pastorale comme Boucher. Ce tableau du *baiser surpris* que tout le monde a vu, il le copie à merveille ou plutôt il le recrée ; d'abord c'est le silence du paysage, c'est le sommeil un peu agité de la bergère qui pressent l'orage dans ses rêves. Grâce à la flûte, on entend battre son cœur ; ensuite on écoute les pas sournois du berger ; en même temps la note est toute fleurie ; bientôt la brise passe dans la haie avec des accents amoureux, la colombe roucoule, la fontaine murmure, la linotte gazouille, le merle siffle, et le berger soupire ; n'entendez-vous pas le bruit d'un baiser qui se perd dans les aboiements du chien.

(Mademoiselle Guimard et Sophie Arnoult s'arrêtent devant les promeneurs).

SOPHIE ARNOULT. Quelle mauvaise comédie jouez-vous donc là ?

CHAMFORT. Nous vous attendions.

MADEMOISELLE GUIMARD. S'embrassera-t-on au dénouement ? Y aura-t-il un mariage ? Qui est-ce qui veut de ma main ?

RULHIÈRES. Tout le monde, mais personne. Est-ce que vous n'êtes plus dans les ordres, Guimard ? Et l'évêque d'Orléans et la feuille des bénéfices ?

SOPHIE ARNOULT. Elle donne toujours des coups à l'église avec la crosse de monseigneur. Adieu, je cours rejoindre la pauvre Germancé qui veut faire pénitence.

Voilà déjà six semaines qu'elle pleure. Nous finirons toutes comme des Madeleines repentantes. Tu sais que les bateliers tournent le dos au rivage où ils veulent aborder. — Qu'est-ce que j'entends?

Le comte d'Artois et le duc de Chartres venaient d'arriver; nos promeneurs se dispersèrent bon gré mal gré; c'était l'heure où les danses s'animaient; la nuit était profonde, pas une étoile au ciel, pas une lumière dans le jardin: je vous laisse à penser avec quel laisser-aller on se jetait dans toutes les folies. Les grands seigneurs et les comédiennes étaient à la fin de ce long carnaval de la royauté et de la noblesse, qui avait commencé avec le régent; la vieille folie française agitait toujours ses grelots sonores; l'ivresse du plaisir, qui n'avait encore lassé que la royauté, s'était répandue çà et là jusque dans le peuple. L'insouciance pour l'un et l'autre monde était la reine alors; on vivait au jour le jour, sans craindre le lendemain; on jetait aux mauvais vents toute son âme et toute sa vie. Que d'esprit perdu, mais surtout que de temps perdu! Que de cœurs qui s'allumaient là-haut, dans quelque divin amour et qui s'éteignaient bientôt ici-bas au souffle de Sophie Arnoult ou de mademoiselle Guimard! Que de nobles poëtes qui venaient saintement de leur province pour le culte de la poésie et qui tombaient sans force sous le persiflage de Grimm ou de La Harpe! Que de jeunes abbés naïfs, le cœur ouvert à Dieu, l'âme errante dans le ciel, qui oubliaient bientôt de prier Dieu en compagnie de l'abbé de Grécourt ou de l'abbé de Voisenon!

Le 17 juillet 1775, pendant que tant de beaux esprits, tant de grands seigneurs, tant de femmes célèbres représentaient la France dans le jardin du Palais-

Royal, un étranger, naturalisé Français par son génie, se promenait seul tristement parmi tous les gais et folâtres promeneurs. Il était vêtu si simplement, ses traits exprimaient tant de bonhomie, que nul ne le remarquait au passage. Il s'arrêta devant les danses du préau tout en murmurant : « Oui, dansez, dansez, ô cigales que vous êtes ! » Celui qui parlait ainsi eut un éclat de rire forcé, le rire d'un fou. Il se retourna bientôt en entendant un sanglot profond. «Ah ! monsieur de Grimm ! je mourrai de faim. Ah ! je n'ai pas de génie ! » Il vit un jeune homme qui assistait en pleurant à ce spectacle des folies de la France. « Pourquoi pleurez-vous ? — Je n'ai que ma douleur, je la garde pour moi seul. »

Le vieillard, vous l'avez deviné, c'était Jean-Jacques Rousseau ; le jeune homme, c'était Gilbert.

FIN DE LA DEUXIÈME SÉRIE.

TABLE DES MATIÈRES

DE LA DEUXIÈME SÉRIE.

§ I. LES POÈTES ET LES PHILOSOPHES.

I. Crébillon le tragique 3
II. Crébillon le gai 33
III. Un novateur au XVIIIe siècle 59
IV. Buffon 82
V. Le cardinal de Bernis 113
VI. Vadé 127
VII. Dorat 159
VIII. Un des quarante 176
IX. Un philosophe 184

§ II. LA PEINTURE.

I. Watteau 191

II. Les Vanloo. 223
III. Greuze. 231

§ III. LA COUR ET LE THÉATRE.

I. Madame de Pompadour. 261
II. Trois pages de la vie de Dancourt. 319
III. Madame de la Popelinière. 341
IV. Mademoiselle Clairon. 869
V. Une déesse d'Opéra. 403
VI. Une promenade au Palais-Royal. 427

UNIVERSITY OF ILLINOIS – URBANA
N301120892369O2A